



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



















**O E U V R E S**  
**DE MONSIEUR**  
**SCARRON**

**NOUVELLE EDITION,**

Revue, corrigée, & augmentée de  
quantité de Pièces omises dans les  
Editions précédentes.

**TOME HUITIEME,**

Qui contient

**Les POESIES DIVERSES.**



**A AMSTERDAM,**

**Chez J. WETSTEIN & G. SMITH.**

**M D C C X X V I I .**





# POÉSIES

## DIVERSES

DE MR. SCARRON.



# L'AUTEUR

A SES VERS.\*

**H**A! vraiment, petits vermissaux,  
Sans doute vous vous trouvez beaux,  
D'oser faire voir vos guenilles.  
Hélas! vous n'êtes que chenilles;  
Petits Enfans écervelez,  
Sçavez-vous bien où vous allez?

A

Votre

\* C'est ainsi qu'Horace a adressé une de ses Epitres à son Livre. C'est la xx. du L. I.

*Vertumnum Janumque liber spectare videris.*

Et à son exemple Despréaux adresse sa x. Epitre à ses vers :

J'ai beau vous arrêter, ma remontrance est vaine.

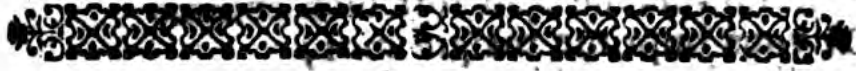
## 2 POESIES DIVERSES

Votre entreprise est bien hautaine  
D'aller courir la pretontaine.  
A peine êtes-vous avortez,  
Et déjà dehors vous sortez,  
Et déjà vous courez les ruës.  
Revenez, Rimes malotruës,  
Revenez dans mon Cabinet,  
Et laissez-là Toussaint Quinet:  
Quoiqu'il vous prie & qu'il vous presse  
D'aller faire jouer la Presse,  
Croyez-moi, ne le croyez pas.  
Mais si vous franchissez ce pas,  
Si le vain desir d'être Livre  
En dépit de moi vous enivre,  
Tout aussi tôt qu'on vous lira,  
Quelqu'un qui vous achètera  
Dira dès la première page,  
Foin de l'Auteur & de l'Ouvrage,  
Que le Diable lui crache au cu;  
Quinet, rendez mon quart d'écu,  
Et reprenez le Livre vôtre,  
Ou bien délivrez-m'en un autre,  
Ne fût-ce qu'un simple Almanac,  
Ou Libelle contre Balzac,  
Ou quelque froide Comédie,  
Fait par Auteur qui mendie.  
Rentrez donc dans mon Cabinet,  
Et laissez-là Toussaint Quinet.  
Je veux, si de vous il vend quatre,  
Qu'un franc Poltron me puisse battre:  
Lors Quinet aura pied de nez;  
Et vous serez bien étonnez,  
Quand quittant la petite Salle  
Vous irez habiter la Halle,  
Et devenus papiers-volans  
Chez les Vendeuses de Merlans,  
Vos pauvres feuilles déchirées  
Enveloperont leurs denrées.  
Ou du moins Quinet, de dépit  
De voir si très-maigre débit,

Vous

Vous en faisant mine très-maigre,  
Dira d'un ton de voix très-aigre,  
Maudits soient les Vers imprimez,  
Et celui qui les a rimez!  
Mais ce n'est pas faire en Preud'homme;  
Car lui-même sçait fort bien comme  
Il vous imprime malgré moi,  
Et j'en jurerois bien ma foi.  
Adieu donc, Rimes ridicules,  
Allez faire voir vos macules:  
Mon Logis en sera plus net  
Quand vous logerez chez Quinet:  
Vous qui eroyez qu'être Volume  
Vaut mieux qu'être écrits à la plume;  
Et qu'étant de bonne Maison,  
J'ai tort, & vous avez raison;  
Que votre envie est légitime  
De vouloir que l'on vous imprime;  
Que tout le monde vous lira,  
Que chacun de vous parlera,  
Comme on fait des piéces nouvelles;  
Que vous aurez dans les ruelles,  
Presqu'autant d'estime qu'en a  
La Sophonisbe, ou le Cinna,  
Ibrahim, ou la Marianne,  
Alcionée, ou la Roxane,  
Et les Oeuvres de Saint Amant,  
Au stile si rare & charmant.  
Mais de peur qu'il ne vous en deuille,  
Revenez dans mon porte-feuille.  
Cependant que vous l'habitez,  
En quelque estime vous étiez;  
Mais ma foi vous n'y ferez guères  
Lorsque vous deviendrez vulgaires,  
Et chacun vous méprisera  
Lorsque l'on vous exposera,  
Vous appellent des Bagatelles.  
Après des Remontrances telles,  
Si vous poursuivez de faillir,  
Rien n'en doit sur moi rejaillir;

4 POESIES DIVERSES  
Je vous ai dit en conscience  
Ce qu'on dit, & ce que je pense.  
Mais j'ai peur que Touffaint Quinet  
Ne vous donne au Diable tout net.



L A  
L E G E N D E  
D E B O U R B O N .

De l'Année 1641.

**M**ADAME Sainte Hautefort,  
Dame que j'honore plus fort,  
Que je ne fais Dame Fortune,  
Dame de vertu non commune,  
Je vous écris de mon grabat,  
Où sans manchette ni rabat  
Je fais assez laide grimace;  
Mais où sçachant bien que j'ai place  
En dépit de tous mes malheurs,  
Parmi vos humbles serviteurs,  
Et que vous me tenez pour vôtre  
Autant que si j'étois un autre,  
Je me sens le cœur bien plus fier,  
Bien plus hautain, bien plus altier,  
Que si j'étois du parentage  
De Sublet ce grand personnage,  
De Monseigneur le Chancelier,  
Ou de Monseigneur Boutillier.  
Or pour revenir à ma lettre,  
Où force choses je veux mettre;

Car

Car long-temps a que ne vous vis,  
 Dont bien souvent je me maudis;  
 Depuis que je ne vous ai vuë,  
 J'ai mainte Province couruë  
 Pour trouver quelque alegement,  
 Mais hélas! toujourns vainement:  
 Vainement je bats la campagne,  
 Toujourns ma douleur m'accompagne,  
 Toujourns de ma douleur chargé  
 je crie comme un enragé.

Mais aussi ma Philosophie  
 Souventesfois me fortifie,  
 Depuis peu je suis de retour  
 De Bourbon, où j'ai fait sejour  
 Par l'espace de six semaines,  
 Mais sans y soulager mes peines,  
 Quoi què le Ciel ait en ces eaux  
 Mis des remedes pour tous maux.

Là j'ai vu Monsieur de Barriere,  
 De la Saint-Louis le cher frere;  
 Et le gros Seigneur d'Avangour,  
 Au corps si long, au col si court;  
 Le Commandeur de Monteciere,  
 Chez qui je faisois bonne chere;  
 Monsieur de Vassé le Manceau  
 Qui n'est encor qu'un jouvenceau,  
 Mais dont le bien, que je ne mente,  
 Vaut quinze mil écus de rente:  
 Il peut devenir accompli  
 Comme étoit son oncle Egulli;  
 Il fera bien, car Renommée  
 Vaut mieux que ceinture dorée;  
 Et le pauvre homme, homme de bien,  
 Vaut le riche qui ne vaut rien.  
 Mais il peut sans aller à Rome  
 S'amender, car il est jeune homme,  
 Et je le trouve disposé  
 A se rendre un peu plus posé.

Là Monseigneur de Longueville  
 Petit, mais droit comme une quille,



## 6 POESIES DIVERSES

Vaillant, courtois, & liberal,  
Magnanime, franc, & loyal,  
Nous donna force Comedies:  
Dieu le garde de maladies,  
Car par grand excès de bonté  
Deux fois de lui fus visité.  
Il lui coûta deux mille livres  
Et argent, vêtemens, & vivres,  
Dont les pauvres Comediens  
Gueux comme des Bohemiens  
Devinrent gras comme des Moines,  
Et glorieux comme Chanoines;  
Dont j'eus grand' consolation,  
Car j'aime cette nation.

Or depuis que j'ai l'honneur d'être  
Connu de vous & vous connoître,  
En quoi, je dis la verité,  
Gît ma plus grand felicité,  
J'ai fait certaine connoissance  
Avec un homme d'importance,  
Dont j'ai le cœur bien satisfait:  
Aussi c'est un homme en effet  
Qui merite beaucoup d'estime,  
Et qu'on ne peut hair sans crime:  
Outre qu'il honore bien fort  
Madame Sainte Hautefort.  
N'eût-il que cela de louable,  
Il me seroit considerable:  
Mais en lui le Seigneur a mis  
Tout ce qu'il donne à ses amis.  
C'est le grand Comte de Bethune,  
Qui se mocque de la Fortune,  
Et dans un champêtre séjour  
Meprise les Dieux de la Cour.  
Il avoit avec lui sa femme,  
Une fort agreable Dame;  
Avec elle sa sœur étoit,  
En rien qui ne la dementoit:  
Dignes sœurs d'un tres digne frere  
Dont la Renommée est bien claire,

Le

Le Comte Saint Aignan nommé,  
 De vous même fort estimé.  
 C'est assez parlé de ce Comte,  
 Il faut revenir à mon conte:  
 Pour son merite publier,  
 J'ai pensé les noms oublier  
 De ceux qui quand j'y bus y burent,  
 Et tandis que j'y fus y furent.

Là je vis ce grand Marechal  
 Que l'on dit n'avoir point d'égal,  
 Ce Maître de l'Artillerie  
 Qui tonne avec tant de furie,  
 La terreur du peuple Flaman,  
 Qui prend quatre villes par an:  
 J'y vis aussi sa chere Epouse,  
 Dont les appas sont plus de douze.  
 Un autre Marechal aussi  
 Y fut, au jarret racourci;  
 Homme en tout fort considerable;  
 Mais en ce temps peu favorable,  
 Il demeure dedans Paris  
 A faire ceillades & sous-ris.  
 Là j'y vis, mais en grand' detresse,  
 Un jeune étranger dont la fesse  
 Perdit, quand Arras on prenoit,  
 La cuisse qui la soutenoit:  
 C'est Ransau ce grand Capitaine,  
 Qui marche depuis à grand' peine:  
 Sa jeune femme le suivoit,  
 Qui de beaux blonds cheveux avoit;  
 Dieu lui conserve bien sa tête!  
 Car tête chauve est mal-honnête.  
 J'y vis aussi Monsieur Bautru,  
 Dont l'esprit n'est pas malotru:  
 Ce rare diseur d'apophthegmes  
 Crachoit incessamment des flegmes;  
 Mais soulagement il reçut  
 Par l'eau bouillante qu'il y but.  
 J'y vis aussi de la Feuillade,  
 Qui vaut beaucoup sain & malade;

### 8 POESIES DIVERSES

Et le bon President l'Archer,  
Aiant quelque peine à marcher,  
Mit d'eau chaude maintes verrees  
Dans ses entrailles alterees.  
L'on y prepara logement  
A la femme au Surintendant:  
Tapisserie fut tendue,  
Et si, ce fut peine perduë.  
Mais j'oublois par grand oubli,  
Dont j'aurois eu toujours ennui,  
La Ribaudon belle & charmante,  
Qui but aussi de l'eau bouillante;  
C'etoit pour avoir embonpoint  
Qu'alors son gent corps n'avoit point:  
Son Epoux etoit avec elle,  
Qui n'est pas si beau qu'elle est belle.  
Dieu lui donne soulagement  
Quand elle aura quelque tourment,  
Et que mauyaise haleine aucune  
Jamais son beau nez n'importune.  
Devers la fin de la saison  
Que chacun revoit sa maison,  
Sans craindre beaucoup la froidure  
Arriva Monsieur de Mercure,  
Ce jeune Prince à cheveux blonds,  
Je ne sai s'ils sont courts ou longs,  
Car je ne vis point son visage;  
Je ne vis que son equipage,  
A cause que le lendemain  
Vers Paris je pris mon chemin  
Avec une jeune pucelle,  
Dont un bâton soutient l'aisselle.  
C'est la jouvencelle Clisson  
Sœur de la belle Mombason,  
Dont la poitrine est haletante  
Et la cuisse bien chancelante:  
Mais saine elle auroit des appas,  
Que quantité d'autres n'ont pas.  
Or de peur que notre Legende  
Ne soit fâcheuse étant trop grande.

DE MR. SCARRON.

9

Je laisse à parler de plusieurs  
 Tant Damoiselles que Messieurs ;  
 Et de peur de gâter mon conte,  
 Force gens dont ne fais nul compte,  
 De crainte de vous ennuyer,  
 Je veux si je puis oublier,  
 Ou du moins passer sous silence :  
 Puis, vous n'en avez connoissance,  
 Et quand vous les connoitriez,  
 Mal volontiers en parleriez.  
 Hommes & femmes de campagne  
 Portans des habits à pistagne,  
 Hommes & femmes de Paris,  
 Sottes femmes, vilains maris,  
 Hommes à la barbe touffuë,  
 Femmes à gorge mameluë,  
 Des vrais visages de canards,  
 Mauvais plaisans, francs goguenards,  
 Tels que dans le país du Maine  
 Est le bon Monsieur de Vilaine ;  
 Car il vous en souviendra bien,  
 C'est de lui que ce mot je tien  
 Toute cette troupe mal-saine  
 Dont tres-putrefaite est l'haleine  
 N'est pas trop agreable à voir,  
 Et ne merite pas d'avoir  
 Place, tant soit-elle petite,  
 Dedans lettre où l'on voit écrite  
 Madame Sainte Hautefort,  
 Qu'on estime par-tout si fort.  
 Et puis, certaine lassitude  
 Donne à ma main inquietude  
 Mais hélas ! j'en ai bien ailleurs,  
 Et je sens sur moi des douleurs,  
 Telles que notre Scholastique  
 Qui pour moi de rigueur se pique,  
 S'il m'entendoit souvent crier,  
 Pourroit bien Dieu pour moi prier.  
 L'on m'a dit qu'il ne m'aime mie  
 Pour certaine querimonie.

10 POESIES DIVERSES

Mais que le mal que je lui veux,  
 Depuis les pieds jufqu'aux cheveux  
 M'afflige, fi pour lui rancune  
 Dans le cœur je conſerve aucune,  
 Si pour lui je garde aucun fiel ;  
 Ainçois je me ſens tout de miel.

Mais o perſonne merveilleuſe,  
 C'eſt trop d'une rime ennuyeuſe  
 Peut-être vous entretenir :  
 Auparavant que la finir,  
 Je veux vous demander nouvelle  
 De Deſcars la noble pucelle,  
 Et ſavoir ſi ſon mal de chef  
 La perſécute derechef.  
 Toutes deux vous êtes perſonnes  
 Adorables, belles, & bonnes,  
 Pour leſquelles dedans Paris  
 Tout le monde m'eſt à mépris.  
 Ha quel cruel chagrin me ronge,  
 Alors que nuit & jour je ſonge  
 Que vous ſerez l'Hyver au Mans,  
 Où le froid joint à mes tourmens  
 M'empêche de faire voyage !  
 Helas qu'à bon droit j'en enrage !  
 Helas que vite fut le cours  
 De ces irretournables jours,  
 Pendant leſquels j'eus l'honneur d'être  
 Connu de vous & vous connoître !  
 Helas qui me peut conſoler,  
 A moins que de me faire aller  
 Vers l'heureuſe ville où vous êtes,  
 Où tant de bien heureux vous faites,  
 Où j'ai pû vous conſiderer  
 Et ſans ceſſe en vous admirer  
 La vertu la plus conſommée,  
 La fille la plus renommée  
 Que la France jamais aura  
 Tant que le monde durera !  
 Felicité trop tôt ravie,  
 Seuls momens heureux de ma vie,

Tous

Tous mes souhaits sont superflus,  
 Non non, vous ne reviendrez plus.  
 Ha ce triste penser me tuë!  
 Quoi que ma raison s'évertuë,  
 En vain je tâche à le bannir;  
 Il vient toujours m'entretenir,  
 Et me remettre à la memoire  
 Ce temps où j'avois tant de gloire,  
 Ce grand bonheur que j'ai perdu,  
 Qui ne me fera point rendu.  
 Souvent le doux penser me flatte  
 De n'être plus un cul de jatte,  
 Et qu'un jour je pourrai marcher  
 Et où vous serez vous chercher,  
 Pour vous montrer par mes services  
 Qu'être ingrat n'est pas de mes vices:  
 Mais je suis un infortuné  
 A souffrir toujours destiné;  
 Le Ciel qui m'est toujours contraire,  
 Pour me traiter à l'ordinaire,  
 Ne voudra pas se relâcher  
 A m'accorder un bien si cher.  
 Bien souvent devant la nuit sombre  
 Que tout Animal est à l'ombre,  
 Et qu'en terre sont yeux fermés,  
 Autant qu'au Ciel faux allumés,  
 Le songe vient avec ses charmes  
 Pour quelque temps secher mes larmes:  
 Et lors je pense fermement  
 Etre dans votre appartement,  
 Sous votre grande cheminée,  
 Dont si chaude étoit l'halenée;  
 Là je crois vous entretenir,  
 Et bien souvent y voir venir  
 Tantôt un vénérable Moine,  
 Et tantôt un discret Chanoine,  
 Ou bien certain petit vieillard  
 Qui parloit comme un vrai canard.  
 Puis votre sœur que tant j'estime,  
 Et moi, mais ce n'est pas grand crime,

12 POESIES DIVERSES

Rians de quelque mauvais mot  
 Qu'aura dit quelque pauvre sot,  
 Ou quelque sotté de Mancelle  
 Dont souvent puante est l'aisselle,  
 Ou bien de quelque Campagnard  
 Qui veut faire du Goguenard.  
 Et puis je voi la Mouffardiere,  
 Dont le Neveu ne vêquit guere,  
 Et crois entendre le fracas  
 De ses juppes de taffetas:  
 Je prie Dieu qu'il la guerdonne,  
 Car elle est fort bonne personne,  
 Et qui m'a souvent confondu  
 Par quelque service rendu.  
 Puis je vois entrer, ce me semble,  
 Dame Anne & du Verger ensemble,  
 Civils & tout pleins d'entregent,  
 M'apportant dans un plat d'argent  
 Quelque excellente confiture,  
 Dont je faisois souvent pâture.  
 Je voi Dame Marie aussi,  
 Dont le cœur est souvent transi  
 Quand elle parle de ses filles,  
 Qu'on dit avoir été gentilles.  
 Et votre bon cocher Naillard,  
 Dont le chien étoit si gaillard;  
 Votre vilain lacquais la Chaume,  
 Dont le pied ne sent pas le baume  
 Lors que la brûlante saison  
 Lui donne quelque échauffaïson.  
 Je vois aussi son camarade  
 Qui me vit un jour bien malade;  
 Et votre grand chien Favori,  
 Mais l'on m'a dit qu'il est pourri;  
 Et Joannines les coureuses,  
 Qui souvent étoient amoureuses.  
 Mais lors que je suis éveillé,  
 Je trouve que j'ai sommeillé,  
 Que tout ceci n'est que mensonge,  
 Et que mon bonheur n'est que songe;

Et

Et qu'enfin je suis dans Paris  
 D'où cette Legende j'écris,  
 Et où j'ai l'honneur d'être votre  
 Autant que si j'étois un autre:  
 Dont je me tiens le cœur plus fier,  
 Et plus hautain, & plus altier,  
 Que si j'étois du parentage  
 De Sublet ce grand personnage,  
 De Monseigneur le Chancelier,  
 Ou de Monseigneur Boutillier.



L A S E C O N D E  
 L E G E N D E  
 D E B O U R B O N .

**M**ADAME Sainte Hautefort,  
 Qu'on estime par-tout si fort,  
 Dame également belle & bonne,  
 Qui dans le Ciel serez Patronne  
 De toutes les Dames d'atour;  
 Si vous étiez encore en Cour,  
 C'est une chose très-certaine  
 Que vous ne seriez pas au Maine;  
 Et moi si j'étois près de vous,  
 Mon sort en seroit bien plus doux,  
 Et pourrois m'y rendre saint homme,  
 Autant que si j'étois à Rome:  
 Car votre exemple est si touchant,  
 Qu'auprès de vous nul n'est méchant;  
 L'air qu'auprès de vous on respire  
 Aux esprits les vertus inspire,



#### 14. POESIES DIVERSES.

Et par votre devotion,  
Votre canonisation  
Vous doit être chose si seure,  
Que vous devriez de bonne heure  
Amasser l'argent qu'il faudra  
Quand on vous canonisera.  
Si ce conseil vous plaît, prenez-le,  
Et s'il ne vous plaît pas, laissez-le;  
Usez-en comme il vous plaira,  
L'auteur ne s'en offensera.  
Sans doute votre humeur modeste  
A cette heure contre moi peste;  
Car la louange vous déplaît,  
Toute véritable qu'elle est.  
Il faut donc changer de langage,  
Car qui se corrige est bien sage :  
Ça réveillez-vous, mes esprits,  
Pour plaire à celle à qui j'écris,  
Et commençons notre Légende,  
Qui doit être petite ou grande,  
Selon ceux que mon souvenir  
Aura bien voulu retenir.

Certes j'ai vu maintes personnes,  
Laides, belles, mauvaises, bonnes,  
Pauvres, riches, petits & grands,  
Et tous assez mal se portans:  
Mais sans vanité je puis dire  
Que là j'étois dans mon Empire,  
Et que tous m'y portoient honneur  
Comme à leur Malade majeur.  
Aussi tous leurs maux joints ensemble  
Près des miens sont peu, ce me semble.  
Mon corps n'est plus un corps humain;  
Sa peau n'est qu'un sec parchemin,  
Dont mes os veulent faire un crible,  
Ce qui me sera bien sensible.  
O vous, mes membres décharnez,  
Pour servir vous m'étiez donnez;  
Mais hélas! tortus que vous êtes,  
Rien que me nuire vous ne faites.

Ha !

Ha ! si j'étois sans sentiment  
 Aussi bien que sans mouvement,  
 Je serois exempt du mes-aise  
 Que je trouve dans une chaise:  
 Car comment y trouver repos,  
 N'étant assis que sur des os?  
 Mais ici je me glorifie,  
 L'homme sans cul ne s'assit mie:  
 Et moi pauvre je n'en ai point,  
 Faut de chair & d'embonpoint.  
 Treve de plaintes inutiles,  
 Qui mêmes ne sont pas civiles,  
 Et mettons la main tout de bon  
 A la Legende de Bourbon:  
 Ma main, ou bien celle d'un autre,  
 Car point n'en a l'esclave vôtre;  
 Ou bien s'il en pend à son bras,  
 Le pauvre ne s'en aide pas.  
 Mais parler toujours d'autre chose  
 Que de ce que je me propose,  
 Et faire des digressions  
 Plaines de lamentations,  
 Ce n'est pas le moyen de mettre  
 Fin à cette Legende ou Lettre.  
 Commençons-la donc tout à fait,  
 Qui bien commence à quasi fait.

Premièrement Gaston de France  
 Pour son mérite & sa naissance  
 Sera mis ici le premier,  
 Par moi des hommes le dernier.  
 Il me demandoit à toute heure  
 Si j'avois point santé meilleure;  
 Et toutes les fois qu'il me vit,  
 Grand pitié de mes maux il prit.  
 Tous les matins, j'avois la gloire  
 De lui voir de l'eau chaude boire;  
 Car je logeois devant les puits,  
 Pauvre mal-heureux que je suis,  
 A l'Image Monsieur S. Jaques,  
 Qui n'a d'autre rime que Pâques:

## 16 POÉSIES DIVERSES

Si d'autre rime je sçavois,  
 Très volontiers j'en userois :  
 Car quelqu'un pour faire l'habile,  
 Dira que c'est une cheville ;  
 Et moi point n'y contrarierai,  
 Car fort peu je m'en foucirai.  
 Grand étoit l'étonnement nôtre  
 De le voir boire comme un autre,  
 Ne pensant pas en bonne foi  
 Qu'un grand Prince bût comme moi :  
 Mais il boit ainsi qu'un autre homme ;  
 Aussi fait le Pape de Rome,  
 Et tous les Princes d'aujourd'hui  
 Boivent tous ainsi comme lui.  
 Et vraiment c'est chose facile,  
 Et sans être beaucoup habile,  
 A quiconque s'en veut mêler,  
 Il ne faut que bien avaler :  
 Pour moi voilà comme j'en use ;  
 Si je fais mal, que l'on m'accuse.  
 Après Monsieur, chacun sera  
 Comme à ma memoire il plaira :  
 Souvent la rime me maîtrise  
 Et me fait écrire à sa guise,  
 Tellement que souventesfois,  
 J'écris ce que je ne voudrois.  
 Placer chacun selon sa race,  
 Qui le voudra faire, le face :  
 Quant à moi je n'en ferai rien,  
 Et je croi que je ferai bien.  
 L'un diroit, vu ma grand' noblesse,  
 Je devrois suivre son Altesse ;  
 L'autre, vu Messieurs mes ayeux,  
 Je devrois être placé mieux ;  
 Une autre, je suis après telle,  
 Je devrois être devant elle :  
 Mais les premiers allant devant,  
 Les derniers iront ensuivant,  
 Comme dit fort bien le proverbe  
 Des vaches qui s'en vont à l'herbe.

Or ne voulant rien oublier,  
 Je pourrois bien vous ennuyer,  
 Si décrivant cette Noblesse  
 Qui fait la Cour de son Altesse,  
 Je dépensois pour chacun d'eux  
 Tantôt un vers & tantôt deux :  
 Il vaudra donc mieux, ce me semble,  
 Qu'un vers serve à plusieurs ensemble :  
 Car tel aussi se trouvera,  
 Qui tout seul plus d'un vers aura.

Or ça commençons par l'Eglise,  
 Car malheur à qui la méprise.  
 J'ai donc vu près de Monseigneur,  
 Pere Bourgoin son Confesseur :  
 Et puis l'Abbé de la Riviere,  
 Honni soit qui ne l'aime guere.  
 Ce la Riviere est un Abbé,  
 Lequel sçait bien plus qu'A ni Bè;  
 Et sa tête à bien juste titre  
 Meriteroit de porter Mitre.  
 De son Maître il est fort aimé,  
 Et de tout le monde estimé.  
 Puis le grand Aumônier d'Alesme,  
 Un vrai visage de Carême ;  
 Aumônier ou bien Chapelain,  
 Car je n'en suis beaucoup certain.  
 Et puis Goulas le Secretaire,  
 Devant qui passe maint affaire.  
 J'ai besoin d'une rime en oux  
 Pour le grand Comte d'Aubijoux.  
 Si j'étois assez Camarade  
 Du Marquis Monraigu Feuillade,  
 J'emprunterois ses cheveux roux  
 Pour rimer avec Aubijoux ;  
 Mais puis qu'avec blonde perruque  
 Il nous cache sa jaune nuque,  
 Quoi que cela lui fût aisé,  
 J'aurois peur d'être refusé.  
 Du Hailly qui commande aux Gardes,  
 Tant carabines qu'hallebardes ;

18 POESIES DIVERSES

Rare cet aimable garçon,  
 Lequel a si bonne façon ;  
 De Brion parent de la Vierge ;  
 Ornano qui depense en cierge,  
 Depuis que Bernard l'homme saint  
 A fait que le grand Diable il craint ;  
 Demont de petite stature,  
 Mais à l'aune il ne se mesure ;  
 De Villegaignon & Sauvat ;  
 Valon qui tient quinze - & - levat,  
 Et qui masse mille pistoles  
 Comme s'il massoit mille oboles ;  
 Et le Normand Monsieur Parris,  
 Quoi que Normand, homme de prix ;  
 Belot dont la féconde veine  
 Enfante mille vers sans peine,  
 Homme sage à l'esprit pointu,  
 Inimitable en l'inpromptu.  
 Point n'y fut Clinchant le preud'homme,  
 Qui Monsieur le Baron se nomme ;  
 Mais bien Lenoncourt, Favoras,  
 Charmois, Verderonne, Almeras,  
 Le Grand, du Bois, la Bardouliere,  
 Chamoreau, d'Achis, Hurreliere,  
 Le Meignet, Roussillon, Fretoy,  
 Le Boullay, des Ouches, Belloy,  
 Lifiere, de Liver, Fransure,  
 Lequel par saint Nicolas jure ;  
 Sajot, la Hesse, Marcigni :  
 Après eux, je ne sçai plus qui.  
 Je ne nommerai point les Pages,  
 Pages souvent ne sont pas sages :  
 Mais bien le Chirurgien Collart,  
 Et l'Apoticaire Souart,  
 Et un certain la Forest Suisse,  
 Parce qu'il m'a rendu service.  
 Ce Suisse de rouge vêtu  
 Me semble extrêmement têtù,  
 Et je le tien pour bête fiere,  
 Que la pitié ne touche guiere.

Un jour que j'entrois dans le bal,  
 Sans que je lui fisse aucun mal,  
 Sa main ma gorge voulut prendre,  
 Et la prit sans la vouloir rendre,  
 Comme si ma gorge eût été  
 Un bien dont il eût hérité.  
 Enfin il ressentit les charmes  
 Qu'ont deux yeux qui versent des larmes,  
 Le cœur de caillou devint chair  
 De cet impitoyable archer,  
 Et j'entrai dedans l'assemblée,  
 Essuiant ma face mouillée.

Mais j'oubliois de Maulevrier:  
 Quoi qu'il soit ici le dernier,  
 Quelque place que je lui donne,  
 Étant sienne deviendra bonne.  
 Et j'oubliois aussi Delfin,  
 Dont le gendre est votre voisin:  
 Les uns disent qu'il est jeune homme,  
 Les autres, qu'au siège de Rome  
 Régiment Corse il commandoit  
 Sous Bourbon qui Rome assiegeoit:  
 Et mon bon ami le Sauvage,  
 Rare d'esprit & de corsage,  
 De grande science chargé,  
 Et qui beaucoup a voyagé:  
 Le livre de ses longs voyages,  
 Et ce qu'il dit aux mariages  
 De deux parentes du Grand-Cam,  
 Ne se vend point dans Amsterdam;  
 Mais quand vous l'aurez agréable,  
 De moi qui suis très-véritable  
 Vous ferez là relation  
 De sa pérégrination;  
 Et ce qui vous doit bien plus plaire,  
 Lui-même il offre de la faire.

Son Altesse peu de temps but,  
 Car dessus ses jambes il chut  
 Une très-douleurse goutte,  
 Mal où nul vivant ne voit goutte,

## 20 POESIES DIVERSES

Fût-ce Brunier son Medecin,  
 N'en déplaise à feu Jean Calvin,  
 C'est grand dommage que cet homme  
 Ne croit pas au Pape de Rome;  
 Car à tout le monde il est cher,  
 Quoi qu'en Carême mangeant chair.

Là Guenault, des bains l'Esculape,  
 Et comme Brunier antipape,  
 Donnoit à chacun ses avis,  
 Souvent heureusement faivis.  
 Ce Medecin plein de science  
 Aussi bien que d'experience,  
 Est un moderne Galien  
 Faisant sa demeure à Gien,  
 De qui la contrée voisine  
 A sujet de faire la fine.  
 Son frere & son fils dans Paris  
 Sont de beaucoup de gens chers,  
 Et pour moi je suis à son frere  
 Autant obligé qu'à mon pere.  
 Dieu les fasse vivre tous trois  
 Six-vingts ans & quatre ou cinq mois!

Près ma chambre en même montée  
 Certaine Dame étoit hutée,  
 Dont le nom se termine en ri.  
 Alors que j'y pense j'en ri:  
 Elle avoit sa fille amenée  
 De mille affiquets atournée,  
 Adroite & fort bien à cheval,  
 Et qui n'escrimoit pas trop mal:  
 Elle avoit lu Cid, & Chimene,  
 Theophile, & la Polixene;  
 Et depuis quelques jours en ça,  
 Un peu de l'illustre Bassa.  
 Enfin cette jeune merveille,  
 Principalement par l'oreille  
 Ressembloit, ou bien peu s'en faut,  
 A la divine Chemeraut.  
 Vous eussiez dit que c'étoit elle,  
 Sinon qu'elle n'étoit pas belle,

Et

Et n'avoit pas beaucoup d'esprit :  
 Mais qui ne l'a grand, l'a petit.  
 Quelqu'un pour faire le Critique,  
 Ici me dira Satyrique :  
 Mais je pense avoir bien loué  
 Ce qu'il pense que j'ai joué ;  
 Et puis , je ne nomme personne ,  
 Car on sçait que j'ai l'ame bonne ,  
 Et qu'en l'état où Dieu m'a mis  
 Je n'ai pas besoin d'ennemis.

Je voyois tous les jours un Comte  
 Dont je ne fais pas petit compte :  
 On l'appelloit au temps passé  
 Monsieur le Comte de Nancé :  
 Maintenant la Châtre on le nomme,  
 Par le commandement d'un homme  
 De qui vous futes favori ;  
 C'est de la Reine le Mari ,  
 Notre bon Roi Louis le juste ,  
 Que le Ciel bien-tôt vous ajuste  
 Et vous renvoye à S. Germain,  
 Plutôt aujourd'hui que demain.  
 Ce Comte avoit grand' compagnie,  
 Car sa table étoit bien garnie,  
 Et tous ceux qui chez lui dinoient  
 En vrais fils de louves mangeoient.  
 Il avoit avec lui sa femme :  
 Mais hélas ! cette pauvre Dame  
 Comme nous ne pouvoit manger ;  
 Car lors se trouvant en danger,  
 Les Medecins lui faisoient suivre  
 Un fâcheux regime de vivre.  
 C'est un grand bien que la santé,  
 Et grand mal qu'être dégoûté :  
 Qui ne mange point , faut qu'il meure ;  
 Et qui ne se meurt point , demeure :  
 Cela se peut voir tous les jours.  
 Mais reprenons notre discours.  
 Ce bon Comte avec sa maignie  
 Nous faussa bien-tôt compagnie,



## 22 POESIES DIVERSES

Emmenant avec lui saint Luc :  
 Je voudrois qu'il fût Archiduc,  
 Car son esprit & son courage  
 Meritent encor davantage.

Avec lui logeoit d'Avaugour,  
 Mais le tems qu'il but fut bien court :  
 Je croi que ce fut à grand' joie  
 Qu'il se remit dessus sa voie,  
 Qui certainement le menoit  
 Où l'Infante du Lude étoit.  
 Puisse t-on voir bien tôt lignée  
 Sortir d'un si bel hymenée!  
 Certes ce qui d'eux sortira,  
 Fetit ni maigre ne sera.

Autre Comte je vis encore,  
 Resplendissant comme l'Aurore,  
 Monsieur le Comte de Gonnor,  
 A trois laquais galonnés d'or.

De grand' dames nous n'avions gueres,  
 Que la dame de Lesdiguières ;  
 Mais elle toute seule en vaut  
 Cent autres, ou bien peu s'en faut.  
 C'est une excellente personne,  
 Honnête, riche, belle & bonne.  
 Je ne voulois pas l'aller voir,  
 Car il n'est pas en mon pouvoir  
 De faire aucune reverence,  
 Et je n'avois pas l'assurance  
 D'aller voir sans rendre salut  
 Une dame qui tant valût.  
 Mais par sa bonté non vulgaire  
 Elle m'invita de le faire ;  
 Tellement que l'on m'y porta,  
 Où fort bien elle me traita.  
 Cette femme est de belle taille,  
 Et ne marche point en canaille :  
 Car grand parasol elle avoit,  
 Porté d'un Page qui suivoit :  
 Sans rien augmenter ni rabattre,  
 Pages avoit trois, laquais quatre.

Jugez par cet échantillon,  
 Si son train n'est pas bel & bon.  
 Elle avoit sa fille amenée,  
 Des dons du Ciel fort bien ornée,  
 Et qui fait esperer un jour  
 D'être l'ornement de la Cour.  
 Dieu garde la mere & la fille,  
 Aux champs aussi bien qu'à la ville;  
 Et Dieu nous garde des méchans,  
 A la ville aussi bien qu'aux champs,  
 Et de ces langues viperines  
 Qui mordent plus fort que vermines.  
 Autre grand' dame à Bourbon vint,  
 Laquelle près d'un mois s'y tint  
 Pour de l'eau salulaire prendre,  
 Et l'ayant prise, pour la rendre;  
 Car certes le peril est grand  
 A qui sans la rendre la prend.  
 Or cette belle & jeune dame  
 Etoit veuve, & jadis fut femme  
 D'un brave & vaillant Marechal,  
 Qui maintenant est bien ou mal:  
 Je veux vous le faire connoître.  
 En grande estime il souloit être,  
 Son fils Schomberg est aujourd'hui  
 En grande estime comme lui.  
 Mais parlons de sa belle-mere:  
 Un brave Prince est son beau-frere;  
 Et outre qu'elle aime bien fort  
 Madame Sainte Hautefort,  
 C'est une Dame de merite,  
 Dont la beauté n'est pas petite;  
 Courtoise elle est au dernier point:  
 Maudit soit qui ne le croit point.  
 Elle avoit sa fille posthume,  
 Dieu la veuille garder du rhume,  
 Et de tout mal causant esmoi:  
 Amen, & pour elle & pour moi!  
 Elle avoit dans une grand' cage  
 Un perroquet de grand corsage:

24 POESIES DIVERSES

De l'oublier j'aurois grand tort.  
 Cet oiseau qui me plut si fort,  
 Ce perroquet à jaune tête,  
 Chez moi ne passe point pour bête,  
 Et j'ai connu qu'assurément,  
 Il avoit du raisonnement,  
 Et étoit animal risible,  
 Ce que vous croirez impossible :  
 Car lors que quelqu'un il mordoit,  
 Le traître à rire se prenoit.  
 Il chantoit d'une voix exquise,  
 Deux ou trois de nos chants d'Eglise,  
 Témoignant toute l'action  
 D'un qui chante en devotion.  
 Si les cartes il eût peu battre,  
 On pouvoit avec lui s'ébattre,  
 Car au piquet que bien savoit  
 Gagné quelque argent il avoit.  
 J'ai remarqué dans son visage  
 Je ne sçai quoi d'un homme sage.  
 Enfin ce brave perroquet  
 D'un inépuisable caquet,  
 Est une fort bonne personne,  
 Et je croi qu'il a l'ame bonne ;  
 Partant ici je l'ai compris  
 Sans crainte d'en être repris.  
 Tous ceux qui l'auront pu connoître  
 Confesseront qu'il devoit être,  
 Encore qu'il ne soit qu'oiseau,  
 Placé parmi nos buveurs d'eau.

Or - ça , Madame ma memoire ,  
 Dites-moi qui vis - je encor boire ?  
 Ne vis - je pas de Viantais ,  
 Qui ne va qu'entre deux laquais ?  
 Malheureux que je suis, que n'ai - je  
 Ce mediocre privilege,  
 Que deux hommes me soutenant,  
 Je devinssé allant & venant !  
 Car je puis avoir plus d'un homme ,  
 Et deux est de mon train la somme.

Je

Je vis encore Jaquinot,  
 Plus sage que lui n'est pas sot;  
 Et une dame de Contade,  
 Qui n'étoit pas beaucoup malade;  
 Et puis Monsieur de Louvigni,  
 A qui la lumiere à failli;  
 Les sieurs le Gendre & Grassetiere,  
 De Saint Pont, & la Blanchardiere;  
 Le Vendômois Rochambaut,  
 Qui rime à Bourbon-Larchambaut;  
 Le Marquis de Bussi de Vaire:  
 (J'ai grand peine à rimer en aire,  
 Mais mettant Vaire avant Bussi,  
 Je rimerai fort bien ainsi;)  
 Et un qui Despalais se nomme,  
 Honnête & brave gentilhomme;  
 Et la Baronne de Gondras,  
 Veuve d'une jeune fier à bras;  
 Et puis certain Marquis ou Comte,  
 De qui l'on ne fait pas grand compte:  
 Dedans Bourbon chacun doutoit,  
 Si Comte à bon titre il étoit;  
 Mais quant à moi j'ose bien dire  
 Qu'il n'étoit qu'un Comte pour rire,  
 Car il est enfant de Paris,  
 De qui bien souvent je me ris.  
 Puis je vis Fransaiche & sa femme,  
 Brave Monsieur, brave Madame,  
 Lesquels m'emmenèrent chez eux:  
 Je ne pouvois pas être mieux  
 Dans la Province Bourbonnoise,  
 Car dans cette maison courtoise  
 Un mois durant je fus traité,  
 Comme si leur fils j'eusse été.  
 Certes si par la bonne chere  
 On peut soulager sa misere,  
 Je mangeois là comme un vrai loup,  
 Et m'y remplissois jusqu'au cou.  
 Mais que je jeûne ou que je mange,  
 Mon pis en mieux point ne se change,

## 26 POESIES DIVERSES

Mais n'ai-je pas assez chanté  
 Hommes & femmes sans santé ?  
 Assurément je cours fortune  
 Qu'un si long discours importune  
 Madame Sainte Hautefort,  
 Qu'on estime par-tout si fort.  
 Attendez un peu que j'y songe,  
 Pendant que mes ongles je ronge.  
 Oui mon gosier, reposez-vous,  
 Trop chanter engendre la toux.  
 Songeons à faire la retraite,  
 Et que bientôt elle soit faite ;  
 Aussi-bien, tant malade suis,  
 Que plus écrire je ne puis.  
 Voilà donc ceux que j'ai vu boire,  
 Desquels je veux avoir memoire.  
 Les autres à Bourbon venus  
 N'ont pas l'honneur d'être connus  
 De vous, Dame que je revere  
 Autant que Monseigneur mon pere.

Or moi qui vous écris ceci,  
 Dedans Bourbon j'étois aussi.  
 Mais je ne sçai si je dois mettre  
 En grosse ou bien moyenne lettre  
 Parmi tous ces beaux noms le mien :  
 Ferai-je mal, ferai-je bien ?  
 Je n'ai pas grand sujet de craindre  
 Qu'aucun de moi se puisse plaindre,  
 Car je n'ai rien dit que de bon.  
 Me mettrai-je donc ? pourquoi non ?  
 De pires noms il se rencontre.  
 C'est donc raison que je me montre :  
 Et puis, je rime à Montoron,  
 Car mon nom se termine en ron ;  
 Heureux d'avoir rime commune  
 Avec ce mignon de Fortune.

Mais je me trouve en grand souci  
 De savoir si j'ai réussi ;  
 Car je sens bien que cet ouvrage  
 Plus court auroit plu d'avantage,

Et

Et ne peut avoir la beauté  
 Qu'on trouve dans la nouveauté,  
 Comme l'avoit sa sœur ainée,  
 Laquelle nâquit l'autre année,  
 Et laquelle vous plut si fort:  
 Mais tout n'a pas un même sort.  
 Je ne sçai quoi me persuade,  
 Que tout ceci vous sera fade,  
 Et que ne trouvant rien de bon,  
 Quoi qu'il ait le nom de Bourbon,  
 En ce présent ouvrage nôtre,  
 Vous vous en ferez faire un autre;  
 Ce qui me feroit un affront  
 Qui rougiroit mon petit front.  
 Et ainsi ma Muse ou Musette  
 Ne vous auroit pas satisfaite,  
 Et ainsi ma dolente main  
 Se seroit fatiguée en vain,  
 Et ainsi tâchant de vous plaire  
 Je n'aurois fait que le contraire:  
 Car le temps perdre vous croyez,  
 Durant lequel Dieu ne priez.  
 Il faut donc finir la Legende,  
 Priant Dieu qu'un chacun s'amende,  
 Et qu'il garde en bonne santé  
 Premièrement sa Majesté;  
 Et la Reine qu'on tient si bonne,  
 Qui de si beaux enfans nous donne;  
 Et après Messieurs ses enfans;  
 Monseigneur le Duc d'Orleans;  
 Et puis après son Eminence,  
 L'honneur du Royaume de France;  
 Puis tous ceux que vous chérissiez,  
 Vous qu'on ne peut cherir assez;  
 Vous noble pucelle très-sainte,  
 Qu'un chacun doit aimer sans feinte,  
 Et que j'aime, ou s'en fait bien peu,  
 Plus que je n'aime mon neveu,  
 Mon oncle, ma niece, & ma tante,  
 Choisissez lequel vous contenté:

28 POESIES DIVERSES

Pour moi d'être jamais content  
 Je n'espère pas, jusqu'à tant  
 Que dans la Cour on vous revoie;  
 Et lors certes j'aurai grand'joye,  
 Et de tous mes membres tortus.  
 Je ne me ressouviendrai plus.  
 Cependant, ô noble pucelle,  
 Conservez-moi quelque parcelle  
 Dedans votre beau souvenir:  
 Qu'au sien me veuille aussi tenir  
 Votre sœur que beaucoup j'honore;  
 Et Monsieur votre frere encore.  
 Et moi chetif je vous promets  
 De devenir bon désormais,  
 Et que mon cœur à votre exemple,  
 Se fera devot comme un temple;  
 Ou bien pour commmer autrement,  
 Et même plus devotement,  
 De me rendre à l'exemple vôtre  
 Devot comme une patenôtre,  
 Faisant tous les soirs examen,  
 Afin de me sauver: Amen.



ADIEU AUX MARETS  
 & à la Place Royale.

**A** Dieu, beau Quartier des Marêts:  
 C'est avecque mille regrets  
 Qu'une très pressante besoigne  
 Pour quelque temps de vous m'éloigne.  
 Je vais au Fauxbourg Saint Germain  
 Tremper mon très sec parchemin  
 Dans un Bain qu'on tient salutaire  
 A la douleur qui me fait braire,  
 Et jour & nuit depuis deux ans

Au-

DE MR. SCARRON.

29

Autant que font les maux de dents,  
Cruels bourreaux de la mâchoire,  
Adieu donc jusqu'après la Foire,  
Que vous me verrez revenir;  
Car qui peut long-temps se tenir  
Si loin de la Place Royale?  
C'est là que mainte ame loyale  
Daigne venir dessous mon toit,  
Où tout malheureux on me voit,  
Quoique dans une bonne chaise,  
Et jour & nuit mal à mon aise.  
Adieu, beau Quartier favori,  
Des honnêtes gens tant cheri.  
Adieu, l'Eglise des Minimes,  
Où l'on commet autant de crimes  
Contre Dame Religion,  
Qu'en la Morisque Région:  
Je n'entends pas parler des Peres,  
Mais de ces langues de viperes  
Qui causent durant l'Oremus.  
On les verroit tous bien camus,  
Si le bon Pere qui les tance  
Leur faisoit une remontrance  
Avec le bâton de la Croix,  
S'il en assommoit deux ou trois  
Un beau matin sans dire gare;  
Puissai-je avoir la Cochemare,  
S'ils ne devenoient tous dévots,  
Ou bien ne devenoient bigots.  
Mais reprenons notre brisée.  
Adieu Région courtisée  
De tous Messieurs les Faineans,  
Les Madame est-elle ceans?  
Qui vont frappans de porte en porte,  
Etendus à la Chevre morte  
Dans leurs Carosses de velours  
Qui font tant de poussiere au Cours.  
Si la Dame de Bassompierre  
Les recevoit à coups de pierre,  
Et qu'ailleurs on en fit autant,



## 30 POESIES DIVERSES.

Ils n'importuneroient pas tant.  
 Adieu beau País, où la botte  
 Se conserve long-temps sans crotte.  
 Adieu donc, beau Roi de métal,  
 Juché dessus un piédestail :  
 Je crois, si je ne me fourvoye,  
 Que par le Pont-neuf est ma voye ;  
 Ne salûrez-vous point par nous  
 Le Roi de bronze comme vous ?  
 Adieu, belle Place, où n'habite  
 Que mainte Personne d'élite ;  
 Par exemple le Villequier,  
 Aussi vaillant qu'un branc d'acier ;  
 Le Marquis & l'Abbé ses Freres,  
 Qui leur pareils ne trouvent guères,  
 Et plût à Dieu que le Prêlat  
 Eût déjà le Cardinalat !  
 Et la Princesse Guimenée,  
 Des dons du Ciel si bien ornée ;  
 Et le bon Prince Guimené,  
 D'esprit si provisionné,  
 Que tout ce qu'il dit fait bien rire,  
 Et devrait avec soin s'écrire ;  
 Puis, ce Seigneur beau comme bon,  
 Colonel du Colintampon,  
 Chef du Soldat porte-braguette,  
 Auquel il commande à baguette ;  
*Item* ce brave Maréchal  
 Le Pere de notre Amiral,  
 Que grand esprit & grand courage  
 Rendent si vaillant & si sage ;  
 Et la Dame de Blerancourt,  
 De qui par-tout louange court :  
 Il n'en est pas à la douzaine  
 Comme elle de vertu Romaine,  
 De qui le merveilleux esprit  
 Fait trouver tout autre petit.  
 De Rohan la bonne Duchesse  
 Qui vaut autant qu'une Princesse,  
 Et qui me fit dedans Bourbon

Autrefois un accueil si bon ;  
 Et puis sa Fille tant aimée  
 De Madame la Renommée,  
 A qui depuis deux ans en - ça  
 On offrit l'illustre Bassa ;  
 Et la Marquise de Piennes,  
 S'elle vouloit faire des siennes,  
 Elle le feroit aisément,  
 Car elle a de quoi largement,  
 Etant libérale, opulente,  
 Jeune, belle, saine & galante ;  
 Dieu garde Dame de tel prix  
 De petite verole, ou pis.  
*Item*, Dame de Bassompierre :  
 Par S. Paul, l'Ami de S. Pierre,  
 Dont chetif je porte le nom,  
 Cette Dame a très-grand renom.  
 Que ne ferois-je point pour elle,  
 Si cette Dame bonne & belle  
 Me vouloit donner à credit  
 Tant soit peu de son bel esprit ?  
*Item*, de Maugiron la Dame,  
 D'un digne Mari, digne Femme ;  
 Et sa Mere Dame Choisi,  
 A l'esprit vert, au corps moisi :  
 J'ai grand deuil qu'elle soit si proche  
 D'ailler au son de mainte Cloche  
 Coucher auprès de son Curé ;  
 Mais elle n'a pas mal duré.  
 Il sera fort bon la survivre ;  
 C'est pourquoi gardez de la suivre,  
 Brave Dame de Maugiron.  
 De soufflets plus d'un quarteron,  
 Et coups de poing mêlez ensemble,  
 Je mériterois, ce me semble,  
 Si j'oublois par grand peché,  
 Dont je serois long-temps fâché,  
 La nompareille Bois-Dauphine,  
 Entre Dames perle très-fine ;  
 Mais un chacun la connoît bien,  
 B 4 C'est

## 32 POESIES DIVERSES

C'est pourquoi je n'en dirai rien.  
 Or adieu, Place très-illustre,  
 D'une illustre Ville le lustre ;  
 Or adieu pour un peu de temps,  
 Tous les illustres Habitans  
 De cet incomparable Cloître,  
 Que je n'ai le bien de connoître,  
 Et qui ne me connoissez pas,  
 Je veux aller, non de mon pas,  
 Car des pieds j'ai perdu l'usage,  
 Me baigner en un tripotage,  
 Car tripotage appeller puis  
 Le bain auquel destiné suis,  
 Puisqu'il est composé de trippes,  
 Que je cherirai plus que nippes,  
 Fussent-elles d'argent doré,  
 Si mon corps en est restauré.

Or ça je suis hors de la Place,  
 Quels adieux faut-il que je fasse ?  
 Adieu Courcy, Major Aubry,  
 Vis-à-vis du grand Roi Henry,  
 Dites à votre jeune Frere,  
 Que je ne le verrai plus guere,  
 Car on me doit porter demain  
 Au bout du Fauxbourg S. Germain ;  
 Et qu'il dise à Monsieur mon Oncle,  
 Que Dieu le préserve du froncle ;  
 Il verra bien que ce souhait  
 Seulement pour la rime est fait.  
 Adieu, bien que ne soyez blonde,  
 Fille dont parle tout le monde,  
 Charmant esprit, belle Ninon ;  
 La Maitresse d'Agamemnon  
 N'eut jamais rien de comparable  
 A tout ce qui vous rend aimable,  
 Etoit sans voix, étoit sans Lut,  
 Et mit pourtant les Grecs en rut  
 De si furieuse maniere,  
 Que ma foi ne s'en fallut guere  
 Que tout leur Camp n'en fût gâté

Par

Par Messire Hector irrité :  
 Tant est vrai que Fille trop belle  
 N'engendre jamais que querelle.  
 De peur qu'il n'en arrive autant ,  
 Tâchez de n'en blesser pas tant ,  
 Et commandez à vos œillades  
 De faire un peu moins de malades.  
 Adieu , Comtesse de Belin ,  
 Dieu vous doint Mari peu malin ,  
 Puisque vous êtes peu maline ;  
 Si celui - là qu'il vous destine  
 N'est honnête homme au dernier point ,  
 Il ne vous meritera point.  
 Adieu , la Comtesse Ludoise ,  
 Dame généreuse & courtoise ,  
 Que j'aime d'inclination  
 Autant que d'obligation.  
 Adieu , la Comtesse de Suze ;  
 A quoi donc si long temps s'amuse  
 Monsieur le Comte votre Epoux ,  
 D'être si long temps loin de vous ?  
 Adieu , certaine Dame inique ,  
 A laquelle je fais la nique.  
 Adieu , Marquise de Grimault ,  
 Belle Dame au courage haut ,  
 Belle Dame aux Amans trop fiere  
 Par votre œillade meurtriere :  
 Prêtez - moi de votre embonpoint ,  
 A moi chétif qui n'en ai point ;  
 J'en serai mieux , & vous pas pire ;  
 Mais , hélas ! en vain je désire  
 Qu'à mon pauvre corps décharné  
 Meilleur visage soit donné.  
*Item* , adieu Maison prochaine ,  
 Où par bien plus d'une semaine  
 Vous m'avez si bien gouverné ,  
 Monsieur & Dame de Gourné.  
*Item* , Adieu belle de Lorme ,  
 Chez qui l'on voit grande Chiorme  
 De beaux Amans tous parfumez ,

## 34 POESIES DIVERSES.

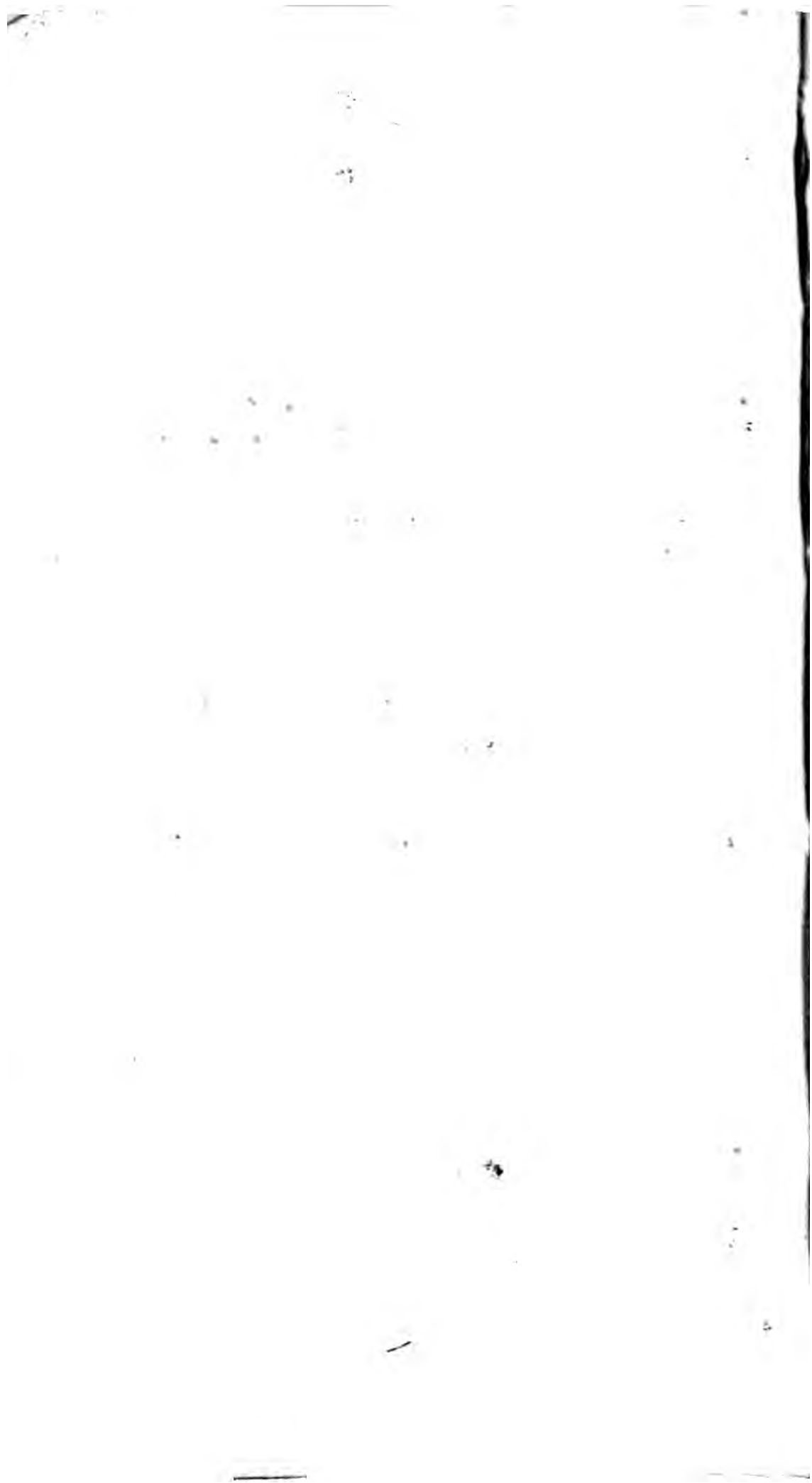
De qui les soupirs enflammez  
 Ont tout noirci la cheminée;  
 Vraiment chaude est leur haleinée:  
 Si puante elle étoit autant,  
 Votre nez n'en seroit content.  
 Adieu toute sa Maisonnée,  
 En beauté si bien façonnée.  
 Adieu, doux Ami Sarrazin:  
 Moins savoureux est un raisin  
 En la saison de la vendange  
 A moi qui volontiers en mange,  
 Que n'est ta conversation  
 Très-digne d'admiration.  
*Item*, adieu la Ménardière,  
 Si savant en toute matière;  
 L'inimitable Mondori,  
 Lequel rime au grand Scuderi.  
 Enfin tous ceux & toutes celles  
 Tant Jouvenceaux que Jouvencelles,  
 Qui m'aimez & que j'aime aussi;  
 Adieu vous dis, le cœur transi.  
 Je m'en vai pour certaine affaire  
 Qui me sera bien dure à faire,  
 Puisque je ne vous verrai plus,  
 Dont mes gros yeux bleus ont grand flux  
 De larmes pleines d'amertume;  
 Mais d'une si triste coutume,  
 Et de tout exercice amer  
 Je dois me desaccoutumer,  
 Et ne songer jamais qu'à rire,  
 Sans offenser Dieu par médire.

# RELATION

## VERITABLE.

De tout ce qui s'est passé en l'autre Monde , au Combat des Parques & des Poètes,

*Sur la Mort de VOITURE.*





A MESSIEURS  
 MES CHERS AMIS  
**M E N A G E**  
 E T  
**S A R R A Z I N,**  
 O U  
 SARRAZIN ET MENAGE.

**M**ESSIEURS, mes chers Amis ;

*C'est faire d'une pierre deux coups ,  
 que de dédier en même temps un seul Li-  
 vre à deux Personnes. Je ne sçai si j'ai  
 droit de me servir d'un tel Proverbe,*



moi qui suis estropié des pieds & des mains ; & si ce n'est point introduire une nouveauté dans la Dédicatoire. Mais je ne me pique pas d'écrire correctement, & je fais fort bien de m'épargner une Epitre liminaire, n'en ayant déjà que trop fait, & en ayant beaucoup à faire, si j'ai la constance d'achever l'Eneïde Burlesque. Le Livre que je vous dédie contient environ mille Vers. Chacun de vous en aura cinq cens pour sa part. Vous en méritez sans doute davantage. Aussi avois-je dessein d'y ajouter un petit Roman que j'ai commencé il y a quelque temps, qui promettoit quelque chose ; mais par malheur, ou par ma faute, je n'ai pu empêcher mon Héros d'être condamné à être pendu dans Pontoise ; & cette penderie-là est si vrai-semblable, que je ne crois pas la pouvoir changer en aucune autre aventure, sans donner une mauvaise suite à mon Roman, & faire une faute de jugement.

Foin ! au lieu de m'étendre sur vos louanges, comme c'est la coutume, je me suis si fort éloigné de mon sujet, que je ne sçai si j'y pourrai retourner. Pas trop foin pourtant ; il vaut mieux tard que jamais, & je puis faire mon Epitre tant longue que je voudrai. Tenez-vous donc bien ; je m'en vais vous louer le plus fort que je pourrai. Mais par où commencerai-je ? Ou par où ne commencerai-je point ? Certes,

Comme

Comme en cueillant une Guirlande ,  
 On est d'autant plus travaillé  
 Que le Patterre est émaillé  
 D'une diversité plus grande ,  
*je ne fus jamais si empêché de ma  
 vie. Vous êtes les deux plus beaux Esprits  
 de la Robe & du Manteau court. Vous  
 possédez les Langues Etrangères , aussi-  
 bien que les Possédez. Vous sçavez toutes  
 les finesses de la nôtre. Vous êtes inimi-  
 tables en Prose & en Vers , & les plus  
 clairvoyans de tous les Critiques. L'un de  
 vous deux sçait danser , chanter , & jouer  
 des Instrumens ;*

Sans parler de la Lyre ,

Cela s'en va s'en dire.

*Pour tirer de l'Arc , sauter & luitier ,  
 je n'en sçai rien ; mais je ne voudrois  
 pas jurer qu'il n'y sçût quelque chose. Dans  
 les conversations il n'y a que pour vous ;  
 on vous montre au doigt dans les rues.  
 Vous êtes bons , beaux , gracieux , joviaux ,  
 courtois , liberaux , & même vaillans &  
 amoureux , si vous aviez à l'être , quoi-  
 que vos Professions vous dispensent du pre-  
 mier ; & pour le second , je ne doute  
 point*

Que vous ne sçachiez bien ce que c'est  
 que l'amour ,

Et que dans vos jeunes années ,

Ce Dieu qui se plaît fort chez les  
 ames bien nées ,

N'ait fait chez vous quelque séjour.

*Enfin*

*Enfin vous êtes de véritables Vertueux, & tels, que quand quelqu'un veut faire l'entendu, il dit : Je viens de chez Menage; Je m'en vais voir Sarrazin; Menage & Sarrazin me viennent de quitter. Et moi-même qui vous parle, quand quelqu'un de vous, ou tous deux ensemble, m'êtes venus voir, je ne puis m'empêcher de le dire à tout le monde, & bien souvent deux ou trois fois à une même personne, en quoi je reconnois qu'il y a de la vanité en mon fait. Mais ne vous fais-je point rougir? Car vous êtes modestes aussi, & de ces visages qui rougissent aisément, & que j'aime si fort. Là là, remettez vous, je m'en vais vous laisser en paix, quoique*

*En si beau sujet de parler,  
Le mérite qu'on veut celer  
Souffre une injuste violence.*

*Au premier Livre que je vous dédierai (car si je vis, je suis homme à vous en dédier encore) j'espère que vous reconnoîtrez que mon style se sera fortifié par la lecture de quelques Epistoliers modernes, que je nomme point de peur de noise. Je vous donne le bon soir, & suis de toute mon ame,*

**MESSIEURS MES CHERS AMIS,**

**Votre très-humble & très-  
obéissant serviteur,  
S C A R R O N.  
R E.**



# RELATION VERITABLE

De tout ce qui s'est passé en l'au-  
tre Monde, au Combat des  
Parques & des Poètes,

*Sur la mort de VOITURE.*

**P**ARQUES, vous avez fait des vôtres !  
Celui qui valoit tous les autres ,  
Que j'avois moi-même élevé ,  
Vous me l'avez donc enlevé !  
Vieilles Gaupes , vieilles Barbares ,  
Qui n'en voulez qu'aux Hommes rares ,  
Et qui mettez dans l'Univers  
La sterilité des bons Vers ,  
Vous avez fait mourir Voiture ,  
Cette adorable Créature ,  
Voiture qui fut si parfait !  
Et vous pensez avoir bien fait ?  
Et vous avez fait pis que pendre ;  
Et les Muses vous devoient prendre ,  
Et venger dessus vous le tort  
Que leur fait une telle mort.

Vous

## 42. POESIES DIVERSES.

Vous avez fait mourir Voiture,  
 Cette adorable Créature,  
 Voiture qui me fut si cher!  
 L'avez-vous fait pour me fâcher?  
 Vous ne me voulez pas répondre,  
 Vieilles que Dieu veuille confondre;  
 Et vous souriez entre vous?  
 Ha vraiment à force de coups,  
 Et ce seront coups d'étrivieres,  
 Je vous apprendrai, Filandieres,  
 Que je ne sçai pas mieux harper,  
 Que sur Vieilles sans dents fraper.

Apollon ayant dit ces choses  
 Très-dignes des Métamorphoses,  
 Il fit signe au cher Catullus,  
 Au bon Horace, à Tibullus,  
 A Marot son Valet de Chambre;  
 Puis leur mit à chacun un membre,  
 Ou nerf de Bœuf entre les mains,  
 Et leur dit: Sans être inhumains,  
 Vous pouvez sur ces malfaisantes  
 Exercer vos dextres sçavantes,  
 Non pas en leur faisant Rondeau,  
 Mais en déchiquetant leur peau.  
 Ça donc, sous leurs cottes troussées,  
 Que ces vieilles soient bien fessées,  
 Et dessus le ventre & par-tout;  
 Enfin, qu'on me les pousse à bout.  
 Les braves Auteurs s'avancerent,  
 Mais les Parques les repousserent;  
 Lachesis d'un coup de fuzeau,  
 Marqua Marot sur le museau;  
 Atropos d'un coups de sa mulle.  
 Donna grand soufflet à Catulle;  
 Cloton d'un rouet à filer  
 Fit bien Tibulle détalier;  
 Horace qui craignoit la touche,  
 Ne les attaqua que de bouche,  
 Et leur dit tout ce qu'il y a  
 Dans l'Ode de Canidia.

Les Parques de ciseaux armées,  
 De ce bon succès animées,  
 Se ruerent sur Apollon,  
 Et Cloton de son Violon  
 Lui fit comme une Bourguinotte.  
 Le bon Dieu lui troussa la cotte,  
 Et dessus ses fesses plaqua  
 Un grand coup qui bien fort claqua.  
 Les Auteurs s'en mirent à rire,  
 Et Clement Marot osa dire,  
 Vieille Hou hœu, vieille Haha,  
 Votre chien de fessier en a:  
 Et la Parque dont la furie  
 Augmenta par la raillerie,  
 Entonça je ne sçai comment  
 Sa quenouille en son fondement.  
 Il gagna l'huis faisant des esses,  
 Une quenouille entre les fesses,  
 Tel qu'un Hanneçon quand au cu.  
 Lui pendille un brin de fête.  
 Maître Apollon par sa retraite  
 Crut sa partie être mal faite.  
 Sans manchettes & sans rabat  
 Catulle étoit hors de combat.  
 Horace, non plus que Tibulle,  
 Résistance ne faisoient nulle.  
 Il alloit donc quitter tout là,  
 Quand pour son grand bonheur, voilà  
 Marot déquenouillé qui rentre,  
 Qui lui remit le cœur au ventre.  
 Avec lui venoient Saint Gelais,  
 François Villon & Rabelais,  
 Plus laid que l'Amant de Siringue,  
 Qui tenoit en main la Siringue,  
 Dont il donnoit des Lavemens  
 A son Maître Evêque du Mans :  
 Cette Siringue étoit remplie  
 D'eau forte, noire comme suye.  
 Les Fileuses il seringua.  
 Apollon les siens harangua ;

Mais

44 POESIES DIVERSES

Mais les Parques d'eux tous chargées ,  
 Au lieu d'être découragées ,  
 Firent face de tous côtez ,  
 Leurs culs face à face ajustez :  
 Mais enfin leur manquoient les forces ,  
 Pour jouer de ciseaux ou forces ,  
 Et le foible cedit au fort ;  
 Quand le Destin ou bien le Sort ,  
 Qui les Poètes n'aime guere ,  
 Les vint attaquer par derriere.  
 Le Dieu qui ne s'en doutoit pas ,  
 En recula deux ou trois pas ;  
 Les Parques reprirent courage ,  
 Et de combattre firent rage.  
 Ce Destin est un Maître-Dieu ,  
 Que l'on respecte en plus d'un lieu.  
 Il n'est pas content des Poëres ,  
 Parce que dans leurs Chanfonnettes  
 Ils se plaignent fort du Destin ,  
 Qu'ils appellent souvent Lutin ;  
 Comme aussi de la Destinée ,  
 Qu'ils disent contre eux acharnée ;  
 Pour cela ce Destin ou Sort  
 Les tient pauvres jusqu'à la mort ,  
 Et n'a pour eux qu'un cœur de roche ;  
 Outre qu'il est Parent bien proche  
 Des Parques, comme l'ont conté ,  
 Gens qui sçavent la Parenté.

Les choses étoient en ces termes.  
 Les deux Partis constans & fermes  
 A donner comme à recevoir ,  
 N'étoient pas mal-plaisans à voir.  
 Les Parques fort bien combattirent ,  
 Et jamais Parques mieux ne firent ;  
 Apollon très bien combattit ,  
 Et jamais ce Dieu mieux ne fit.  
 Des Auteurs, je n'ose rien dire ;  
 Les uns, sauf respect de la Lyre ,  
 Firent très-mal, autres très-bien ,  
 Les autres un peu plus que rien ;

Cela

Cela veut dire quelque chose :  
Quand de ce différend la cause,  
Voiture, cet aimable Esprit,  
Je ne sçai pas comment apprit,  
Que pour lui Parques & Poètes  
S'entr'ensanglantoient leurs mains nettes.  
Comme il eut toujours l'esprit doux,  
Exempt de tout mortel courroux,  
Il ne put apprendre sans larmes,  
Qu'il fût cause de ce fait d'armes.  
Il courut donc à Jupiter,  
Dire qu'il eût à se hâter ;  
Autrement que la Parquerie,  
Et toute la Poëterie,  
S'en alloient par des coups fourrez  
Devenir corps défigurez.  
Ce Dieu ne prit pas son tonnerre,  
N'allant pas pour faire la guerre,  
Ni pour Mortel foudrifier ;  
Il crut que pour pacifier  
Autant Parques comme Poètes,  
Un fouët garni de sonnettes  
Etoit un bâton suffisant.  
En cet équipage plaisant  
Il alla donc vers la mêlée,  
Qui s'étoit bien renouvelée.  
Force gens avoient pris parti,  
Et le Ciel étoit mi-parti.  
Les Gorgones & les Furies,  
Qui sont dans les œuvres fleuries  
Des Poètes vieux & nouveaux  
Peintes à crins de Serpenteaux,  
S'étoient aux Muses opposées ;  
Lesquelles bien scandalisées  
De voir trop tôt dans le tombeau  
Homme dont l'e'prit fut si beau,  
Etoient en ce combat venues,  
Ainsi qu'Amazones vêtues,  
Pour secourir leur Gouverneur,  
En Muses de bien & d'honneur.



## 46 POESIES DIVERSES

Outre les armes défensives,  
 Elles en avoient d'offensives ;  
 L'une avoit un bon Halecret,  
 Et l'autre un joli Cabasset ;  
 L'une un Thirse, & l'autre une Pique ;  
 (Toutes ces armes à l'antique)  
 De plus chacune un Arc Turquois,  
 Et des Flèches plein un Carquois :  
 Enfin ces Filles renommées  
 Vinrent là jusqu'aux dents armées.  
 Vous m'allez dire assurément,  
 Où prendre tout cet armement ?  
 Puisqu'il faut que je vous le die,  
 C'est pour jouer la Comédie,  
 Quand il est Fête au Firmament ;  
 Et pour cela soigneusement  
 Tous ces bâtons elles conservent,  
 Qui d'autre chose ne leur servent :  
 Mais pour rien moins que pour cela  
 Elles les prirent ce jour-là.

Jupiter fit mauvaise mine,  
 Voyant cette guerre intestine,  
 Et je gagerois bien qu'il fit  
 Grand' peur à quiconque le vit.  
 Du fouët garni de sonnettes,  
 Sur les Parques, sur les Poètes,  
 Sur les Muses, sur le Destin,  
 Sur les Dames au vilain crin,  
 Ce sont les horribles Gorgones,  
 Et les Eumenides felones,  
 Excepté sur Maître Apollon,  
 Qu'il nomma pourtant Violon,  
 Il fit une rude décharge,  
 Qui lui fit faire bien-tôt large :  
 De respect, ou de peur des coups,  
 Chacun devant lui fila doux.  
 Puis il voulut sçavoir la chose,  
 Et qui du mal étoit la cause.  
 Apollon pour préoccuper,  
 Sire, on ne devoit pas couper,

Dit-

Dit-il, la trame de Voiture,  
Si rare en versification,  
Et qui n'étoit pas si cassé,  
Qu'on ne s'en fût fort bien passé.  
Mêlez-vous de votre Parnasse,  
Et que chacun son métier fasse,  
Dit Cloton : nous avons coupé  
Le fil d'un Homme bien huppé,  
Pour venir quereller les Parques,  
Qui coupent bien ceux des Monarques!  
Ha, vraiment, Messire Apollon,  
Vous êtes un bon Violon !  
Et vous & vos pédantes Muses,  
En vertu de vos Cornemuses,  
Et de votre art de bien jaser,  
Pensez-vous immortaliser,  
Et faire éternellement vivre  
Un Homme aussi-bien que son Livre ?  
Vous y perdrez votre Latin :  
Par notre Maître le Destin  
Les trames nous sont mesurées ;  
Si-tôt qu'elles sont expirées,  
Avec un beau coup de ciseau,  
Crac, le voilà dans le tombeau,  
Quel qu'il soit, fût-il à Voiture  
Comparable en bonne écriture.

Ainsi parla Dame Cloton

Apollon pour prendre son ton,  
Et pour ne pas haranguer rude,  
Fit entre ses dents un prélude ;  
Puis après s'étant avancé,  
Le visage un peu courroucé,  
Comme il pensoit ouvrir la bouche,  
Le grand Jupin d'un œil farouche  
Le regarda si fierement,  
Que le pauvre facilement  
Oublia ce qu'il vouloit dire.  
Tout le monde s'en prit à rire,  
Et sur-tout les faiseurs de Vers ;  
Mais autre regard de travers,

## 48 POESIES DIVERSES

A toute la troupe rieuse  
 Fit prendre mine sérieuse.  
 Puis rigide comme un Caton,  
 Et branlant le maître-bâton,  
 (Ce bâton garni de sonnettes,  
 Que les Parques & les Poètes  
 Regarderent avec respect)  
 Fit sortir de son divin bec  
 Telles ou semblables paroles:  
 Jamais les entreprises foles  
 N'apportent aux Entrepreneurs  
 Que des affronts & deshonneurs.  
 Si ce que je dis quelqu'un touche,  
 Quiconque est le morveux, le mouche,  
 Et ne fasse plus le méchant;  
 Il n'en seroit pas bon marchand.  
 Qui sçait mieux que moi, que Voiture  
 Fut une aimable créature?  
 Il est mort, il étoit mortel,  
 Comme en terre chacun est tel.  
 On me dira, c'est grand dommage.  
 C'est peut être son avantage;  
 Peut-être mourant plus cassé,  
 Ne fût-il pas mort bien sensé.  
 J'ai vû tel bel-esprit en herbe,  
 Pour être trop tard mis en gerbe,  
 Perdre son bel-esprit tout net,  
 Témoin le petit Francinet.  
 Certes Voiture fut un homme  
 Digne de Paris & de Rome;  
 Ce fut un esprit excellent  
 Qui n'a rien fait que de galant,  
 Et je ferai que ses Ouvrages  
 Seront fameux dans tous les âges.  
 Un certain Homme qui n'est pas  
 De ces malheureux esprits bas  
 Qui ne sont jamais que copies,  
 Comme sont sanonnets & Pies,  
 Oiseaux d'un naturel voleur,  
 Et qui ne chantent rien du leur :

Cet

Cet Homme donc rare & celebre,  
 A fait une Pompe funebre,  
 Laquelle, s'il la met au jour,  
 Ravira la Ville & la Cour.  
 Autrefois pour railler Voiture,  
 On a dit, Adieu la voiture,  
 Comme on dit, Le grand Pan est mort,  
 Quand un trépas importe fort.  
 Je veux abolir la Voiture;  
 Qu'on dise au lieu de Pan, Voiture :  
 Quiconque ne le fera pas,  
 Sera puni d'un prompt trépas.  
 Certes le renom de Voiture,  
 Cette adorable Créature,  
 Autant que le monde vivra,  
 Ou Jupiter ne le pourra.  
 Ça donc pour commencer la chose,  
 Que chacun, non à bouche close,  
 Mais crie ainsi que moi bien fort,  
 Voiture est mort, Voiture est mort.

Les Dieux, Parques, Muses, Poëtes,  
 N'eurent pas les bouches muettes;  
 Chacun cria & recria,  
 Et plus d'un d'eux s'en enrroua.  
 Voiture seul par modestie  
 Ne tint pas aussi sa partie;  
 Quoique surpris de tant d'honneur,  
 Tandis que dura la clameur,  
 Il eut, comme un homme bien sage,  
 Rouge pudeur sur le visage,  
 Et cria les yeux abaissés,  
 Monsieur Jupiter, c'est assez.

Voilà comme finit la guerre.  
 Puis après le Lance-Tonnerre  
 Fit les deux Partis embrasser,  
 Envoya les blessez panser,  
 Fit rendre les fuseaux aux Parques,  
 Et les Auteurs portant leurs marques;  
 Suivirent leur Maître Apollon;  
 Bien fâché de son Violon,

50 POESIES DIVERSES.

Et de ce que son Entreprise  
N'avoit pas été si bien prise  
Qu'il se l'étoit imaginé:  
Mais comme bien morigné,  
Il ne remua pas l'affaire,  
Voyant qu'il n'y pouvoit rien faire;  
Et j'ai sçu depuis peu de temps,  
Qu'ils ont depuis vécu contents:  
Et que le bien-heureux Voiture  
Est au Ciel en bonne posture,  
Et bien mieux qu'il n'étoit ici.  
Dieu veuille que j'y sois aussi.



REQUETES

ET

PLACETS

DE MR. SCARRON.

Handwritten text, possibly a title or header, consisting of several lines of cursive script.

Handwritten text, possibly a list or a set of instructions, consisting of several lines of cursive script.

Handwritten text, possibly a signature or a date, consisting of several lines of cursive script.



A MONSEIGNEUR  
LE CARDINAL  
DUC DE RICHELIEU.

R E Q U E T E.

**T**Rès humblement vous presente Requête,  
Un qui n'a pas beaucoup l'esprit en fête,  
Car de fortune il est trop mal-mené :  
Fils malheureux d'un Pere infortuné ;  
Paul, Fils de Paul, à qui le nom d'Apôtre  
Sied maintenant bien mieux qu'à pas un autre,  
Car le bon-homme avec son hocqueton,  
Se voit réduit à bezace & bâton.  
O grand Prelat, des Hommes le plus sage,  
Etonnement & gloire de notre âge,  
Je ne dirai, car ce n'est pas assez,  
Prelat, passant tous les Prelats passez ;  
Car & passez & presens tous ensemble  
Vous surpassez de beaucoup, ce me semble.  
Mais je dirai, C A R D I N A L genereux,  
Par qui la France est un Estat heureux,  
De l'Eternel la bonté souveraine  
De tels que vous ne fait à la douzaine.  
Comme en vous seul liberal il a mis  
Tout ce qu'il donne à ses plus chers Amis,  
Las en moi seul rigoureux il assemble  
Tous les malheurs qu'on peut avoir ensemble ;  
En permettant qu'il me soit avenu

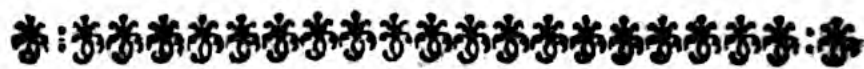


#### 54 REQUÊTES ET PLACETS

Mal dangereux, puisqu'il est si connu ;  
Et chose autant dangereuse tenuë,  
Bien qu'elle soit mieux que mon mal connue  
C'est pauvreté, qui perd tous les esprits,  
Et tous les corps quand par elle ils sont pris.  
Elle me prit lorsque mon pauvre Pere,  
Qui de vous seul tout son salut espere,  
Prit certain mal qu'on prend au Parlement,  
Et qu'on ne prend ailleurs aucunement.  
Ce mal nommé le Zele des Enquêtes  
Fait aujourd'hui grand mal à bien des têtes:  
Et croit celui qui s'en trouve entaché,  
Que trop parler ne fut jamais péché,  
Et n'est rien tel que monter en Tribune  
Pour discourir de la chose commune.  
Depuis ce temps mon Pere, ce dit-on,  
Crut qu'il falloit faire un peu le Caton.  
Quatre ou cinq fois maudit soit sa Harangue  
Que langue fit, & dont punie est langue;  
Car je croi bien que depuis ce temps-là,  
Fort peu de quoi mettre sur langue il a ;  
Et moi qui suis Fils aîné de mon Pere.  
Par préciput j'ai part en sa misere.  
O Barillon, Salo l'aîné, Bitaux,  
Votre parler nous cause de grands maux ;  
S'eussiez été toujours Harpocratiques,  
Pas ne seroient les deux Pauls fameliques,  
Ni Paul majeur ne seroit comme vous  
Loin de Paris contraint de planter choux,  
Ni Paul mineur malheureux cul de jatte,  
D'importuner le grand Porre-Ecarlate.  
O grand Armand, plus grand que n'est le bruit  
Qui de vos faits est le plus noble fruit,  
Si vous avez fait quitter la Campagne  
Au Roi tanné qui commande en Espagne,  
Mon pere, hélas ! qui vous crie merci,  
La quittera si vous voulez aussi,  
Et reviendra sans Mulet ni Bagage,  
Un seul Saint Paul faisant son équipage,  
Droit à Paris boire à votre santé,

Car

Car vous l'aurez certes bien mérité.  
 Quant est de moi qui n'ai plus que la langue,  
 Je voudrois bien vous faire ma harangue;  
 Mais je ne puis marcher ni peu, ni prou,  
 Ne remuant ni pieds, ni mains, ni cou.  
 CE, Monseigneur, considéré, vous plaise,  
 Vous par qui seul je puis être à mon aise,  
 Avoir égard que l'Apôtre Scarron,  
 Bien que son nom rime au grand Montoron,  
 N'est pourtant pas riche à la Montoronne,  
 Ains un Vieillard que misere environne,  
 Et que misere enfin accablera;  
 Mais si Dieu plaît, Votre Eminence aura  
 Compassion d'un Vieillard miserable,  
 Qui fut plutôt malheureux que coupable.  
 Permettez - donc que ses membres vieilliss  
 Soient vûs encore dessus les Fleurs - de - Lys.  
 Vous lui rendrez certes un bon office;  
 Et si vouliez que j'eusse un Benefice,  
 Ceci soit dit seulement en passant,  
 Je n'en serois certes meconnoissant,  
 Car être ingrat ne fut jamais le crime  
 De moi qui suis pauvre en tout fors qu'en Rime:  
 C'est, en François, à dire qui n'ai rien.  
 Donnez - m'en donc, ce faisant ferez bien.  
 FAIT à Paris ce dernier jour d'Octobre,  
 Par moi Scarron qui malgré moi suis sobre,  
 L'an que l'on prit le fameux Perpignan,  
 Et sans Canon la Ville de Sedan.\*



## R E Q U E T E

## A U R O I.

**G**rand Monarque chez qui Mesdames les  
 Vertus  
 Ont choisi leur demeure,  
 Je suis un cul de jatte à qui membres tortus  
 Font grand mal à toute heure.  
 Je suis depuis quatre ans atteint d'un mal  
 hideux  
 Qui tâche de m'abattre ;  
 J'en pleure comme un veau , bien souvent  
 comme deux,  
 Quelquefois comme quatre.  
 Pressé de mon malheur , je voulus présenter  
 Au Cardinal Requête ;  
 Je fis donc quelques vers à force de gratter  
 Mon oreille , & ma tête :  
 Ce grand homme d'Etat ma Requête écouta ,  
 Et la trouva jolie :  
 Mais là-dessus survint la mort qui l'emporta,  
 Et ne m'emporta mie.  
 Dieu veut que de ma vie en souffrant mille  
 morts  
 Je fournisse la course :  
 Au moins s'il permertoit qu'ayant du mal au  
 corps ,  
 J'eusse du bien en bourse !  
 Si j'avois plus de bien , mon sort assurément  
 Seroit plus supportable :  
 Mais hélas je n'ai rien, que le mal seulement  
 Qui me rend misérable.

J'ai

J'ai bien mon Pere encor , mais qui n'a rien  
aussi ,

Puis qu'il n'a plus sa charge :  
Et qui las d'être là , voudroit bien être ici ,  
Quoi que là plus au large.

Car, Sire , il est aux champs assez mal can-  
tonné

Aux environs de Loche,  
Où l'on m'a dit souvent qu'il étoit étonné  
Comme un fondeur de cloche.

De toutes vos vertus si votre Majesté  
M'en vouloit donner une,  
Celle que je requiers , Sire , c'est charité  
Qui vous est si commune.

Elle croitroit en vous en s'étendant sur moi,  
Car telle est sa nature :

Faites - en donc l'épreuve , ô magnanime Roi,  
Sur votre creature ,

Rendant le pere au fils , & au pere cassé  
Sa dignité cassée.

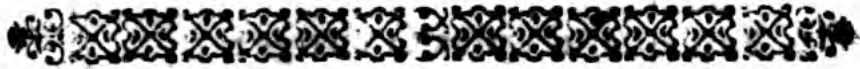
Nous bannirons bien - tôt notre malheur passé  
Loin de notre pensée ,

Priant pour le salut d'un Roi si genereux  
Le grand Dieu des armées ,

Qu'on sçait n'avoir jamais aux cris des mal-  
heureux

Les oreilles fermées.





A MONSEIGNEUR  
LE PRESIDENT  
DE BELLIEVRE.

REQUETE.

**G**Rand President de BELLIEVRE,  
Un Procès pire que la fièvre,  
Me tourmente depuis six ans  
Deux Beaux-freres sympathisans  
A plaider avec injustice,  
Ont choisi par grand artifice  
Quatre Procureurs & non plus,  
Grands Faiseurs d'Ecrits superflus:  
Et qui pour brouiller une Affaire,  
Sçavent mille chicanes faire;  
Et pour allonger un Procès  
Dont ils redoutent le succès,  
Le retirent l'un après l'autre.  
Ils en ont fait ainsi du nôtre:  
Tantôt le va prendre un Targas,  
Qui de six mois ne le rend pas.  
Tantôt un Jolly le demande,  
L'an passe devant qu'il le rende.  
Après eux le prend un Bruflé,  
Que mes Beaux-freres ont collé  
Comme une apostille à l'affaire;  
Car c'est une chose bien claire  
Que Jean Pasquier Intervenant  
N'est qu'un fantôme chicanant.

Et

Et puis vient pour l'arriere-garde,  
 Maître Jurandon qui le garde  
 Lui seul plus que les autres trois,  
 Et non pas pour un ou deux mois,  
 Mais hélas pour plus d'une année.  
 Si bien que par cette menée,  
 Par cette fraude & méchant art,  
 Mes deux Beaux-freres gras à lard,  
 Ou du moins qui le devoient être;  
 Car ils ont bien dequoi repaître,  
 Puisqu'ils tiennent outre leur bien,  
 Celui de mes Sœurs & le mien;  
 Ces deux Messieurs de qui je parle,  
 Dont l'un, ce me semble, a nom Charles,  
 Se vantent par tout hautement  
 A la barbe du Parlement,  
 D'éterniser si bien l'affaire,  
 Que quoi que nous y puissions faire,  
 Ils jouiront malgré malgré les dents  
 Des Conseillers & Presidens.  
 Qu'en dites-vous, Juge équitable?  
 Souffrirez-vous qu'un miserable,  
 Et mes Sœurs qui le sont aussi,  
 Plaident toute leur vie ainsi?  
 Votre nom fameux dans la France  
 Me remplit d'autant d'esperance,  
 Qu'ajoute d'immortel renom  
 Votre mérite à votre nom.  
 Certes, le grand nom de BELLIEVRE  
 Est pour leur bien donner la fièvre:  
 Ils pensent déjà voir l'Arrêt,  
 Puisque notre Procès est prêt,  
 Qui leur doit faire rendre gorge.  
 Quoi que leur esprit rusé forge,  
 Un President fait comme vous,  
 Et des sages Juges, qui tous  
 Reconnoîtront leur artifice,  
 Nous vont rendre bonne justice.  
 Dieu sçait comme ils seront maris  
 De mes deux Sœurs les deux Maris.

## 60 REQUETES ET PLACETS

Que Sœur Claude & Sœur Magdelaine  
Vont avoir pour moi de la haine!

Que Nicolas, Frere mineur,  
Qui dans un mois sera majeur,  
A ce que dit son Baptistaire,  
Quoiqu'il soit assez débonnaire,  
Contre nous trois éclatera!

Peut-être que le Juge aura  
Quelque peu de part au murmure,  
Et peut-être aussi quelque injure;  
Mais ils feront bien imprudens,  
C'est les sauver malgré leurs dents.

Certes, outre ma bonne Cause,  
On m'a laissé fort peu de chose;  
Mes Sœurs n'ont pas plus hérité,  
Sinon un peu plus de santé.

Grand BELLIEVRE, Juge équitable,  
Il n'est rien de plus véritable

Que je compte six ans entiers,  
Depuis que mes coheritiers,  
Par leur chicane très-inique,  
A la Justice font la nique.

Les Drôles sont sur leurs paillets,  
Tandis qu'après les Conseillers  
Mes Sœurs amassent force crottes;  
Elles ont beau trousser leurs cottes,  
On ne peut nullement trotter  
Dans le Palais sans se crotter.

CE CONSIDERE', qu'il vous plaise,  
De leur Procédure mauvaise  
Arrêter promptement le cours.

Voyez le péril que je cours;  
Mon Procureur seul contre quatre,  
A trop d'ennemis à combattre.

Contre des Diables en Procès  
Je craindrois un mauvais succès;  
Mais je conçois votre justice:  
Devant vous jamais l'artifice.

Aucun bon droit n'a ruiné.

Qu'il soit donc par vous ordonné;

Qu'un

DE MR. SCARRON. 61

Qu'un seul Procureur pour les autres,  
Ait droit d'avoir les pieces nôtres;  
Qu'ayant son saoul paperassé,  
Et le terme permis passé,  
Ledit Procureur le rapporte,  
Ou que le grand Diable l'emporte:  
Et ce faisant vous ferez bien.  
Fait par moi chetif, qui n'ai rien.  
Que l'esperance que me donne  
L'équité de votre Personne,  
Laquelle doit monter un jour  
Au premier Siege de la Cour,  
Ou bien où monta son Grand-pere:  
Je-le souhaite, & je l'espere.



A

## LA REINE-MERE.

Il demande à être son Malade  
en titre d'office.

A La plus pleine de vertu  
Que jamais le Royaume ait eu,  
La meilleure Reine du monde,  
En qui toute sagesse abonde,  
Un petit Poëte suranné  
Souffrant toujours comme un damné,  
Et qui bien souvent la dent grince,  
Car bien souvent douleur le pince,  
Ose aujourd'hui bien humblement  
En forme de remerciement,  
Offrir petits Vers ridicules.  
Plaise à Dieu qu'ils soient sans macules,  
C 7 Puisque



## 62 REQUETES ET PLACETS.

Puisque l'Auteur les façonna  
Pour Dame qui macule n'a!  
Ça venez donc à moi, ma Muse,  
Venez ma petite Camuse,  
Dont le nez n'est pas aquilin;  
Venez à pas de Trivelin,  
Avec brodequins à sonnettes,  
Et vos meilleures castagnettes;  
Mais venez donc en peu de temps,  
Car j'enrage lorsque j'attens,  
Et l'honneur d'exercer ma veine  
Pour cette incomparable Reine,  
Me rend le courage aussi fier  
Que si j'étois un Financier.  
Honteuse, vous n'osez peut-être  
Devant telle Reine paroître.  
Demeurez donc en votre Mont  
Où toutes vos autres Sœurs sont,  
Reduites à filer quenouilles,  
Et ne vivre que de grenouilles,  
Et de salade de cresson,  
Tant jours de chair que de poisson,  
Que sur les bords de l'Hipocrène  
La très-honorable Fontaine,  
Vous trouvez pour vous substantier,  
Et la malle faim éviter;  
Depuis que la grande Eminence,  
Qui tant eut & laissa finance,  
Est en Sorbonne, ou s'il ne dort,  
Il pourra s'ennuyer bien fort.  
Mais chaque mal a son remède,  
Et j'espère que sans votre aide,  
Celle même pour qui j'écris  
Peut toute seule à mes esprits  
Communiquer tant de lumière,  
Que dessus si riche matière  
Je ferai des Vers à foison.  
Et vraiment c'est bien la raison,  
Car cette Reine sans seconde,  
Qui fait du bien à tant de monde,

Et

Et qui veut bien m'en faire aussi,  
 Entend que mon corps racourci,  
 De tous les corps le moins mobile,  
 Ne soit plus corps d'homme de Ville,  
 Mais qu'il soit corps d'homme de Cour;  
 Graces à la Dame d'Atour,  
 Qui sans en être conjurée,  
 M'a cette grace procurée.  
 Mais peu de temps j'en jouirai,  
 Car hélas! bien-tôt je mourrai.  
 Je voi la mort qui me muguette,  
 Et qui pour me ravir me guette.  
 Oui bien-tôt son grand dard rouillé  
 Dedans mon sang sera mouillé.  
 Mais cette Camarde est bien folle,  
 Il ne faut qu'une craquignolle,  
 Coup d'épingle ou de camion;  
 Enfin la moindre lésion,  
 Sans faire jouer la rapiere,  
 Peut me loger dans une biere:  
 Comme elle fit ce Maître Jean  
 Plus renommé que le grand Pan,  
 Et qui nonobstant ma Requête  
 Encore bien qu'il lui fit fête,  
 Laisa finir ses tristes jours  
 A mon lere entre Amboise & Tours,  
 Mais tant parler de funeraille  
 N'est pas un langage qui vaille,  
 Même en cet agréable temps  
 Que tous les Peuples sont contens  
 De vous voir, ô l'honneur des Reines,  
 Régir de cet Etat les rênes,  
 Et regner sur les volontez.  
 Par vos ineffables bontez.  
 O que quiconque en Dieu se fonde,  
 Fait bien-tôt voir à tout le monde  
 Que sans lui l'Homme ne peut rien!  
 Et que je me confirme bien  
 Par l'état heureux où vous êtes,  
 Et par tous les biens que vous faites,

## 64 REQUÊTES ET PLACETS

Que tôt ou tard la piété  
Trouve son loyer mérité !  
Quant à ce qui touche moi-même,  
Sçachez que la bonté suprême  
Vous guerdonnera largement,  
Pour m'avoir donné logement.  
Car en ma petite personne,  
O Reine aussi belle que bonne,  
Vous fonderez en la logeant,  
Un Hôpital pour peu d'argent ;  
Car je pense avoir, ce me semble  
Tout ce que peut avoir ensemble,  
De grands maux, curables ou non,  
Un Hôpital de grand renom.  
Par exemple, paralysie,  
J'en ai, mais de la mieux choisie ;  
De fièvre, toujours quelque accès ;  
De rhume, toujours par excès ;  
Des yeux je ne voi quasi goutte ;  
Aux jointures j'ai toujours goutte ;  
Aux nerfs, souvent contorsion ;  
Et par tout ailleurs, fluxion.  
Il est vrai, je n'ai point d'ulceres,  
Mais je ne m'en tourmente guères ;  
Un jour peut-être j'en aurai,  
Et bien plus que je ne voudrai.  
Tous ces maux font qu'aujourd'hui j'ose  
Vous importuner d'une chose ;  
Ce n'est pas d'une donation,  
Mais d'avoir en votre Maison,  
Bien que je sois un peu maussade,  
L'honneur d'être votre Malade.  
De cet Office si nouveau,  
Votre Train sera bien plus beau ;  
Outre qu'aucun Roi de la Terre,  
Tant en la Paix comme en la Guerre,  
Jamais par un tel Officier  
Ne s'est fait servir par quartier,  
Si vous accordez ma demande,  
O Reine de vertu très-grande,

DE M R. S C A R R O N. 65

Je n'aurai pas peu de fierté,  
D'être de Votre Majesté  
Le très - obéissant Malade.  
Mais pourtant je me persuade,  
Quoique la gloire d'être à vous  
Soit un bien préférable à tous,  
Que de cette Charge nouvelle,  
Que pour moi je trouve fort belle,  
Personne ne s'empressera,  
Et que c'est moi seul qui l'aura  
Tout le temps de ma triste vie,  
Sans que personne en ait envie.



R O G A T U M,  
A M E S S I E U R S  
T U B E U F , D E L I O N N E ,  
E T D E B E R T I L L A C .

*Pour être payé de sa Pension.*

**B**Rave Tubeuf, brave Lionne,  
En qui toute vertu foisonne;  
Brave Bertillac Trésorier,  
Qui ne te fais long - temps prier;  
Nobles Messieurs, sans vous l'apprendre,  
Il vous est aisé de comprendre  
Que ces petits Vers mal polis  
Ne sont pas Stances pour Philis.

Il3

## 66 REQUÊTES ET PLACETS

Ils ne font que l'humble priere  
D'un homme voisin de la biere,  
Mais qui devant que s'y gîter,  
A besoin de s'alimenter.  
Notre très-charitable Reine,  
A laquelle je suis sans peine  
Très-humble, & très-*Et cetera*,  
De laquelle le nom vivra  
Dans la bouche de tous les hommes,  
Tant de ceux du Siècle où nous sommes,  
Que de ceux du Siècle à venir;  
Cette Reine qu'on doit benir  
Quatre fois durant quatre années,  
M'a quinze ces livres données.  
C'est ici la cinquième fois,  
Par l'ordre & les mains de vous trois,  
Que cette adorable Personne  
La pareille somme m'ordonne;  
Si bien que Lionne ordonnant,  
Tubœuf l'Ordonnance signant,  
Bertillac délivrant la somme,  
Je me verrai de très-pauvre homme,  
Plus riche de cinq cens écus;  
Mes Créanciers ne viendront plus  
M'importuner de faire montre.  
Ces gens de mauvaise rencontre,  
Estiment bien moins un Quatrain,  
Qu'une Médaille de Varin;  
Un Bout-rimé, quoiqu'à la mode,  
Des Stances, un Sonnet, une Ode,  
Ne les peuvent jamais fléchir,  
Et contre eux ne font que blanchir.  
Mais c'est trop parler de ces Traîtres:  
Ce considéré, mes chers Maîtres,  
Et que le Siècle est indigent,  
Que chacun a besoin d'argent,  
Qu'en obtenir est chose utile,  
En refuser chose facile,  
En donner très-noblement fait;  
Ne me retardez point l'effet

De

De la charité de la Reine.  
 Non pas que j'en vaille la peine,  
 Je vous confesse que de moi,  
 Je ne vaux pas l'eau que je boi;  
 Mais le Dieu qui les bons guerdonne,  
 Sans doute vous la rendra bonne,  
 Si bonne vous me la donnez,  
 Si promptement vous ordonnez,  
 Et qu'après la prompte ordonnance  
 Une plus prompte délivrance  
 Me mette l'esprit en repos.  
 Il seroit sans doute à propos,  
 Que mon visage je montrasse,  
 Et que chez vous je m'en allasse  
 Solliciter mon payement:  
 Je le ferois très-gayement,  
 Et même j'en ai quelque envie;  
 Mais j'ai fait vœu durant ma vie  
 De ne marcher beaucoup ni peu:  
 Laissez moi donc garder mon vœu.  
 Notre Muse des-affamée,  
 Fera que votre renommée  
 Galopera par l'Univers  
 Sur le dos de mes petits Vers,  
 Votre nom gravé dans le bronze,  
 (Il me faut la rime de Bonze,  
 Et l'on n'en trouve qu'au Japon:  
 Mettons, si vous le trouvez bon,  
 Au lieu de Bronze, Airain, ou Cuivre,)  
 Je ferai donc vos trois noms vivre  
 Dans quelqu'un de ces durs métaux.  
 Les Sauvages Occidentaux,  
 Ceux devant lesquels l'œil du Monde  
 Peigne sa chevelure blonde;  
 Ceux qui brûlent vers le Midi;  
 Ceux à qui le Nord engourdi  
 Rend en tout temps les mains gercées,  
 Qui marchent sur les Mers glacées;  
 Bref, les Abyssins, les Lapons,  
 Les Américains, les Japons,

Enfin.

## 68 REQUÊTES ET PLACETS.

Enfin par-tout où gens demeurent,  
Si mes Vers en chemin ne meurent,  
En revanche du payement,  
(De ce ne doutez nullement)  
On sçaura quelles gens vous êtes.  
Ainsi promettent les Poètes,  
Et cela vaut bien de l'argent ;  
Mais foi de Poète indigent,  
Ce que tous les Auteurs demandent,  
Vaut beaucoup mieux que ce qu'ils rendent :  
Les écus sont toujours écus,  
Les Vers deviennent torche-cus.  
Si l'on ne payoit point les Muses,  
Elles deviendroient bien camuses,  
On ne feroit plus Rogatums,  
On n'imprimeroit que Factums ;  
Courbé, Quinet, & Somnaville,  
Finiroient leur guerre civile,  
Et ne s'entreplaideroient plus  
Pour Cassandre & l'Héraclius ;  
Tel Auteur va bien à son aise,  
En carosse, cheval, ou chaise,  
Qui seroit réduit à son pié,  
Fût-il Auteur estropié.  
Sans ma pension de la Reine,  
Je ne pourrois qu'à grande peine  
Me nourrir, & les hommes forts  
Qui transportent mon chien de corps.  
Assurément Muse affamée  
Aime mieux or que renommée,  
Laquelle ne fait rien qu'enfler.  
Le sansonnet tâche à siffler,  
Plûtôt pour manger que pour plaire ;  
La récompense fait bien faire.  
Si mon Pere m'eût fait coëffé,  
Et qu'il eût moins philosophé,  
Il eût amassé davantage.  
Pour moi qui ne suis pas si sage,  
J'aurois brigué le Consulat,  
Et laissé-là l'Apostolat.

Mai

DE MR. SCARRON. 69

Mais minuit qui sonne aux Minimes,  
Vous va délivrer de mes rimes.  
Délivrez - moi bien - tôt aussi  
Cinq cens écus, & grand - merci.



A MONSIEUR  
DU LAURENT.

RECOMMANDATION.

Sçavant Conseiller des Requêtes,  
Où l'on voit tant de bonnes têtes,  
Et tant de Juges, ce dit-on,  
Dont le moindre vaut un Caton :  
(Bonheur en quoi certes je fonde  
L'espoir qui me reste en ce monde :)  
Vous voyez, sage DU LAURENT,  
Qu'un mal jour & nuit empirant,  
Et Belle - mere encore pire,  
M'empêchent jour & nuit de rire.  
Vous voyez que feu son Papa,  
Un bon homme qu'elle pipa,  
Dans Lettre de sa main écrite  
Reconnoît que cette hypocrite  
Aimoit beaucoup le quart d'écu ;  
Et si le bon-homme eût vécu,  
Qu'il eût frapé sur la Marâtre,  
Comme l'on fait dessus du plâtre,  
C'est - à - dire rouer de coups.  
Pourquoi donc ne nous jugez - vous ?  
Nulle faveur je ne demande.  
Pardonnez - moi si j'appréhende,

(Quoi-



## 70 REQUETES ET PLACETS

(Quoique vous soyez plein d'honneur)  
Que le procès tire en longueur.  
Voici la quatrième année,  
Que ma carcasse décharnée  
Sans la Reine mourroit de faim:  
Me refuserez-vous du pain ?  
Souffrirez-vous qu'une Donzelle,  
Et qu'un Procureur digne d'elle,  
Tous deux vrais Diables en procès,  
Se disent maîtres du succès  
D'une affaire que l'avarice  
Et la chicane & l'artifice  
Font durer depuis si long-temps,  
Malgré les Juges & leurs dents ?  
Cet homme, dont l'ame est plus noire  
Que l'encre de son écritoire,  
Jure que devant mon trépas,  
Le procès ne finira pas.  
Que pense-t-on que je devienne ?  
Quels discours veut-on que je tiennne,  
Si ce procès long à juger  
Ne me laisse dequoi manger ?  
Qu'un Juge soit incorruptible,  
Point avare, point susceptible  
De juger avec passion ;  
S'il est en l'expédition  
Sujet à quelque négligence,  
N'en déplaise à Jurisprudence,  
Il est pis qu'un intéressé,  
Qui juge au moins étant graissé,  
Ou celui qui se croit integre  
De son visage de vinaigre,  
Et de son injuste longueur  
Fait mourir les gens de langueur.  
Cela n'est pas de vous à craindre,  
Et de vous on ne se peut plaindre ;  
Vous jugez avec équité ;  
Par vous le pauvre est écouté,  
De même façon que le riche ;  
D'audience vous n'êtes chiche ;

Aussi

Aussi Dieu ne vous le fera,  
 Toujours il vous écoutera,  
 Quand vous ferez vos patenôtres.  
 Il fait comme l'on fait aux autres,  
 Et pour un, rend pour le moins cent  
 Au Protecteur de l'Innocent.



E S T O C A D E

A MONSEIGNEUR

LE CARDINAL

M A Z A R I N.

PLaise à Dieu, que daigniez, beau Sire,  
 Recevoir agréablement  
 L'Estocade que je vous tire,  
 Sans la parer adroitement;  
 Et que sans fleuret & sans lame,  
 Je vous touche jusques dans l'ame.  
 Jule, avec tout votre pouvoir,  
 Et ce politique sçavoir  
 Sur qui la France tant se fie,  
 D'une chose je vous défie:  
 C'est de faire envers mon destin,  
 Qu'il me soit un peu moins Lutin,  
 Et qu'après sept ans de martire,  
 Il souffre enfin que je respire.  
 Vous pourrez plus facilement  
 Nous assujettir le Flamand,

Ren-

## 72 REQUETES ET PLACETS.

Rendre l'Espagne tributaire,  
 Ce qui n'est pas petite affaire;  
 Faire fuir le Castillan  
 Vers le Détroit de Magellan;  
 Abaisser la Maison d'Autriche,  
 Ce qui seroit fâcheuse niche,  
 Et pourroit vous mettre en horreur  
 Auprès de Monsieur l'Empereur;  
 Prendre Naples & la Sicile,  
 D'où l'on dit que chacun fait gille,  
 De peur de se voir à l'encan  
 Chez le grand Turc, ou le grand Cam.  
 Mais tous ces exemples m'égarent,  
 Et de mon sujet se séparent.  
 Retournons un peu sur nos pas,  
 Ma Muse, & n'en rougissons pas.  
 C'est donc en mon Vers quatrième,  
 O Prélat de prudence extrême,  
 Que je vous défie hardiment,  
 Et peut-être trop librement,  
 De me rendre plus supportable  
 L'horrible malheur qui m'accable,  
 Et qui me cause tant d'ennuis,  
 Que je ne sçai plus où j'en suis.  
 Ma constance a beau le combattre,  
 Vous seul, dit-on, pouvez l'abattre;  
 Vous seul, d'un regard seulement,  
 Me rendre heureux en un moment.  
 Quant à moi je croi le contraire,  
 Je croi que n'y pouvez rien faire;  
 Et que si vous l'entrepreniez,  
 Vous n'en aurez qu'un pied de nez.  
 Mais voyons en l'expérience,  
 Pour l'honneur de votre Eminence;  
 Essayez, faites-moi du bien:  
 Confondez-moi, je le veux bien;  
 Et que l'on m'impute la honte  
 De m'être trompé dans mon compte,  
 En doutant de votre valeur,  
 Et redoutant trop mon malheur.

Voilà

Voilà quelle est mon Estocade:  
 N'en venez pas à la parade;  
 Mais sur moi par compassion,  
 Rispostez d'une pension  
 Sur quelque bon gros Benefice.  
 Ce n'est à moi crime ni vice,  
 Etant malade & n'ayant rien,  
 De souhaiter un peu de bien.



A M O N S I E U R

L E

S U R - I N T E N D A N T \* ,

P L A C E T .

**T**rouvez bon que par un Placet,  
 Ne pouvant vous rendre visite,  
 Et, comme tout le monde fait,  
 Suppléer par mes soins à mon peu de mérite;  
 Trouvez bon, dis-je, que ma main,  
 Puisqu'elle peut encore écrire,  
 Vous fasse souvenir de mon sort inhumain,  
 Qui de jour en jour devient pire.  
 Peut-être est-ce trop vous presser;  
 Mais mon infortune me presse,  
 Et je laisse à penser  
 A vos bontés, que l'on ne peut lasser,  
 S'il tient à moi qu'en paix je ne vous laisse.  
 Songez de quels soucis je puis être agité;  
 Je meurs de déplaisir quand je vous importune,  
 Et si vous differez de changer ma fortune,  
 D Je

\* Mr. Fouquet.

74 REQUÊTES ET PLACETS

Je me verrai mourir de pauvreté.  
Et l'une & l'autre mort pourroit m'être tout  
une,  
Mais si l'on m'en donnoit le choix,  
Que de bon cœur je choisirois  
Celle de mourir de misère!  
C'est pourtant une mort que l'on ne choisit  
guere.



A U M Ê M E.

P L A C E T.

**I**L n'est guères permis de vous importuner:  
Mais un malheureux peut vous dire,  
Que si votre secours l'alloit abandonner,  
Il faudroit que la mort finit son long martyre.  
Alors plus de Romains qui vous firent tant rire,  
Et plus de *Dom Japhet*, qui plurent tant au Roi;  
Plus de Vers, plus de Prose, en un mot plus  
de moi.  
De tous ces *Plus*, le dernier est le pire;  
Car s'il faut qu'on soit mort un instant seule-  
ment,  
On est mort éternellement.  
La facétie est basse, & même trop comique,  
Pour un infortuné qui veut faire pitié:  
Mais l'esprit d'un pauvre homme abbaisse de  
moitié;  
Et s'il vous fatiguoit d'une plainte tragique,  
Il seroit aussi fat,  
Qu'il est vrai qu'on vous tient pour le plus se-  
courable,

Le

DE MR. SCARRON. 75

Le plus sage, le plus capable,  
Enfin, le plus parfait, & le plus admirable,  
De tous les Ministres d'Etat.

**E**N vérité, MONSEIGNEUR, l'on reconnoît bien par votre absence, qu'ici l'on sent bien qu'on vous aime beaucoup, quand on vous voit : on le sent encore davantage, quand on ne vous voit point. Il n'est pas besoin de vous recommander de ne montrer point ma Lettre à Madame la Maréchale : si des Dragons de la rue Saint Louis en avoient connoissance, ils mettroient le feu dans les petites Maisons.



A U T R E

A U M Ê M E.

**O** ! quel plaisir que de donner !  
Quel déplaisir d'importuner !  
Que diverse est notre fortune,  
Homme de vertu non commune !  
Helas ! souvent vous me donnez,  
Et jamais ne m'importunez :  
Et mon importune personne,  
A qui toujours la vôtre donne,  
Souvent vous importunera,  
Et jamais ne vous donnera.  
Vous m'aviez promis qu'une affaire,  
Qui ne va point, ou ne va guere,  
Iroit bien vite en peu de tems :  
Lorsque je souffre, & que j'attens,

## 76 REQUETES ET PLACETS

Bien que ce soit à moi d'attendre,  
J'ai souvent dessein de me pendre.  
Mille Créanciers tous les jours,  
Me tiennent de fâcheux discours;  
Et l'on ne peut ouvrir ma porte,  
Qu'un Créancier n'entre ou ne sorte:  
Je leur fais des civilités;  
Mais ils en sont fort rebutez.  
Ou quatre lignes d'écriture  
Feroient cesser le long murmure  
De ces barbares ennemis:  
Ou, comme vous m'avez promis,  
Vous pourriez hâter une affaire,  
Qui ne va point ou ne va guère:  
Ou, comme on ne doit pas borner  
Votre grandeur d'ame à donner,  
Vous pourriez bien, si bon vous semble,  
M'accorder l'un & l'autre ensemble.

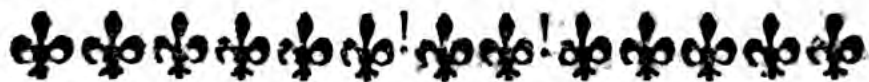


## A U M Ê M E.

Oui, n'en déplaise à ce Job de la Bible,  
De qui le mal fut si long, si terrible,  
Quels maux eut-il, que le Job d'aujourd'hui  
N'en ait autant, & même plus que lui?  
Helas! ce Job dont je plains l'infortune,  
Helas! c'est moi qui n'en ai pas pour une;  
Et qui, sans vous, ô FOUQUET! mon support,  
Aurois cédé dès long-tems à mon sort.  
Et si jamais, ô vous, mon seul remede,  
Vous vous lassez de venir à mon aide,  
Si vous manquez jamais à moi chérif,  
Je m'ouvrirai les veines d'un canif,  
Et qui voudra verra mon sang aduste,

Coulez

Couler le long de mon difforme buste :  
 Car la raison veut que je nomme ainsi  
 Un corps , des ans & des maux racourci.  
 O ! que le sort qui fait cheoir , qui relève ,  
 Qui place au Trône , & qui mene à la Grève ,  
 Et qui toujours , du moins souventes - fois ,  
 Fait & défait , sans raison & sans choix ,  
 Que le sort donc est un étrange Sire ,  
 Et qu'il mérite une longue satire !  
 Bourreau de Sort , à quoi donc penses - tu ,  
 Et que t'a fait l'inutile Vertu ,  
 Que tu te plais à la voir mal menée ?  
 Nous la voyons quelquefois couronnée ;  
 Mais ce dessein te prend , ô Sort quinteux ,  
 Si rarement que j'en suis tout honteux.



A. M. L'ARCHEVEQUE

DE

T O U L O U S E

P L A C E T

P O U R U N E R E L I G I E U S E .

*Elle lui demande un habit neuf.*

U N E pauvre Nonne ,  
 A qui l'on ne donne  
 Que fort rarement ,  
 Sans grand compliment ,  
 Monsieur de Tholose ,  
 Vous demander ose



## 78 REQUETES ET PLACETS

Un habit d'Eté ;  
Car, en verité,  
Ma Robbe est bien lourde.  
Toute oreille est sourde,  
Quand il faut donner :  
Moi, d'importuner  
Je ne suis pas chiche.  
Vous êtes fort riche ;  
Achetez - moi donc  
Un bel habit long,  
Je vous en conjure.  
C'est chose bien dure,  
Et n'est pas plaisant,  
De faire un present ;  
C'est chose plaisante  
A Fille indigente,  
Que d'en recevoir.  
Venez - moi donc voir :  
Mais avecque sarge  
Bien longue & bien large,  
Et bien fine aussi,  
Je la veux ainsi.  
Je suis fort en joye,  
Quand or ou monnoye,  
Monnoye ou bien or,  
Grossit mon Trésor :  
Il est à cette heure  
Bien bas, ou je meure.  
Vous l'augmenteriez  
Si vous le vouliez.  
Vive la largesse !  
Votre grand' Noblesse,  
Vos trois Fleurs de - lis,  
Vos Ayeux vieillis  
Dans les Charges grandes,  
Vos Bois, Prez & Landes,  
Et tous vos Châteaux,  
Tant vieux que nouveaux,  
Bâtis par vos Peres,  
Ne serviront gueres

A votre renom ,  
Si souvent le don  
Ne vous fait paroître ,  
Ne vous fait connoître :  
Car en bon François ,  
O! Marquis courtois ,  
Un grand Seigneur riche ,  
Alors qu'il est chiche ,  
Ne vaut pas grand cas.  
Vous ne l'êtes pas ,  
J'en sçai quelque chose ,  
Monsieur de Malose ;  
Mais je n'en dis rien ,  
Et je fais fort bien :  
Car la modestie ,  
Fait de vous partie :  
Vous vous déferiez ,  
Et vous rougiriez  
Comme l'écarlatte ,  
Si ma langue platte  
Disoit de beaux mots  
Sur votre grand los ,  
Fait dans la Cuisine  
Du Sieur de Busine ,  
Entre poele & gril ,  
Vers la fin d'Avril.

1880

1880

# EPITRES

DE

MR. SCARRON.

1917

1918



A MONSIEUR  
LE PRINCE.

EPI TRE.

**O** Grand HENRI, qui de la politique  
As eu du Ciel la certaine pratique,  
Ce que je tiens la plus grande vertu  
Dont un Heros puisse être revêtu :  
Grande gloire est au Prince magnanime,  
De bien sçavoir le manège & l'escrime,  
De bien sçavoir donner un horion,  
D'aller aux coups comme un simple pion,  
De bien sçavoir forcer une muraille,  
De bien camper & bien donner bataille ;  
Cela vous est acquis long - temps y a :  
Crevez - moi l'œil *in tota Francia* ,  
D'un Prince à vous comparable en cervelle ,  
La pauvre France , où le trouvera - t - elle ?  
En bonne foi , je lui donne en cent coups ,  
A me donner un Prince égal à vous ,  
Qui comme vous sans porter la soutane ,  
Parmi la gent d'Eglise ou de Chicane ,  
Ne trouve point aujourd'hui son pareil .  
Qui plus que vous paroît dans le Conseil ?  
Fort en raisons , ainsi qu'un Demosthene ,  
Où vous voulez , votre esprit chacun mène ;  
Quand vous voulez , à force de raisons ,  
Les mieux sensez passent pour des oisons ;

Au diable, si vous répondre aucun ose,  
 Quand sa raison à la vôtre s'oppose,  
 De votre esprit tant ils sont étonnez :  
 En bon François, c'est mener par le nez.  
 Si votre Altesse ainsi les autres mene,  
 Vous n'êtes pas un Prince à la douzaine.  
 Un Prince tet, & de qui les enfans  
 En guerre, en paix, sont par-tout triomphans,  
 Est par mon chef autre chose qu'Auguste,  
 Qui fut grand Prince, & bien sage & bien juste;  
 Mais qui juroit souvent comme un damné,  
 Et maudissoit l'an & jour qu'il fut né,  
 Comme il faisoit la maudite journée  
 Que sa Julie à sa honte fut née,  
 Dont les enfans engendrez d'Agrippa,  
 Firent cent fois enrager leur papa :  
 Où votre race à nulle autre pareille,  
 Est aujourd'hui du monde la merveille.  
 Votre grand fils, *exempli gratia*,  
 Est un Dieu Mars, si Dieu Mars il y a :  
 C'est un Cesar, un vrai donne-bataille,  
 Un conquerant, un vrai grimpe-muraille,  
 Qui portera le beau nom de Bourbon  
 De la Mexique aux Isles du Japon ;  
 Aimable en paix, comme terrible en guerre,  
 Des ennemis plus craint que le tonnerre.  
 Qui plus que lui de tous nos Chefs François,  
 A l'Empereur à fait mordre les doigts,  
 Au Bavaois a fait venir la fièvre,  
 Et fait fuir Jean de Vert comme un lièvre ?  
 Qui des vivans s'ose à lui comparer ;  
 Et qui des morts lui peut-on preferer ?  
 Que Portugal nous allegu<sup>e</sup> A'buquerque ;  
 Qui prit Goa, n'auroit pas pris Dunquerque,  
 Que l'Espagnol nous parle de son Cid,  
 Pour avoir pris quelque Valladolid,  
 Pour avoir sçu quelques Manres combattre,  
 Pauvres camars très-faciles à battre ;  
 Je voudrois bien voir ce Matamoros,  
 Sabre à la main, targe dessus le dos,

S'avan-

S'aventurer picquant à la genette,  
 Aux coups brulans d'un long tuyau qui pette:  
 O que bien-tôt, épouvanté du feu,  
 Il tireroit son épingle du jeu,  
 Et piqueroit sa jument Andaluse,  
 Scandalisé du bruit de l'arquebuse!  
 Oui votre fils, le grand Duc d'Anguien,  
 Qui fait par-tout tout craindre, & ne craint rien,  
 Va mieux au coups de l'arbalète à méche,  
 Que feu Cesar n'alloit aux coups de flèche.  
 Pour moi je croi que très épouvanté  
 Du pistolet Alexandre eût été,  
 Et n'eût pas pris grand plaisir à la guerre  
 Où l'on se bat à grands coups de tonnerre.  
 Mais c'est assez parlé de ce grand Fils,  
 Qui fait trembler le Turc jusqu'à Memphis,  
 Et dont il est grand bruit, chose certaine,  
 Dans le país d'où vient la porcelaine:  
 Car puisque Dieu le garde du Canon,  
 En quel país n'ira point son beau nom?  
 Parlons un peu de son illustre Fiere;  
 De ce saint Fils, qui peut être saint Pere:  
 Ce jeune enfant, mais très-docte Prelat,  
 Ne s'en tient pas au seul Cardinalat,  
 Vous sçavez bien ce que cela veut dire.  
 C'est un esprit que tout le monde admire.  
 Feu saint Thomas, disciple d'Albertus,  
 En disputant ne l'auroit pas *victus*.  
 Alors qu'il fait quelque Acte en la Sorbonne,  
 Comme on l'admire, & comme l'on s'étonne,  
 Qu'un jeune Prince, & du nom de Bourbon,  
 Soit plus sçavant que n'étoit Casaubon!  
 Et votre Fille, à nulle autre seconde,  
 Qu'au bien public le Ciel a fait féconde,  
 Est un Soleil, ou plutôt deux ou trois,  
 Tant elle luit, brille & brule à la fois:  
 Et qui de plus, est l'Epouse fidelle  
 D'un grand Heros, d'un Prince digne d'elle.  
 Celle de qui vous avez ces biens-là,  
 Qui du Ciel eut de beau tout ce qu'il a,



Fait voir que Dieu qui vous la donna telle ,  
 Rencontre en vous un serviteur fidelle.  
 Certes vers vous ingrat il eût été ,  
 Si tel défaut lui peut être imputé ,  
 S'il ne vous eût assorti telle épouse ,  
 Qui toute seule en vaut pour le moins douze.  
 Que dis-je, douze ? elle en vaut plus de cent !  
 J'ai trop peu dit, je suis un innocent.  
 O si j'osois, dans l'ardeur qui m'inspire,  
 Jouer du luth, de l'orgue, ou de la lire !  
 Mais la rigueur de Messire Apollon  
 M'a défendu jusques au violon ;  
 Il ne m'a fait qu'un Poëte à sonnette ,  
 Dont l'instrument n'est qu'une castagnette.  
 Si j'osois donc, sur Parnasse guindé ,  
 Faire un Poëme intitulé Conde ,  
 Que je ferois faire aux races futures  
 Signes de Croix dessus vos aventures !  
 Mais je le laisse aux Maîtres du métier ,  
 Qui sont toujours sur laisse d'étrier ,  
 Laurier au chef, la Melpomene en croupe ,  
 A tous repas buvans à pleine coupe  
 De la sainte eau, dont ces Esprits divins  
 Sont bien souvent ainsi qu'entre deux vins.  
 Or ça, Messieurs de l'onde Aganipide,  
 Entonnez-moi quelque Ode Bourbonnide,  
 Où sans mêler rien qui soit fabuleux,  
 Vous fassiez bien étonner nos Neveux :  
 Mais ils seront obligez de vous croire ,  
 Puis qu'ils verront même chose en l'Histoire.  
 Voilà quels sont pour vous les sentimens  
 De moi chetif, maudit fois si je mens,  
 De moi qui suis fils d'un qui fut tant vôtre,  
 Qui de vous eut le digne nom d'Apôtre,  
 Et fut pour vous, dont vous ne doutez pas,  
 Beaucoup zelé jusques à son trépas.  
 Et c'est en quoi, Prince que je revere,  
 Je me connois le vrai fils de mon pere ;  
 Car je vous suis du meilleur de mon cœur  
 Très-humble & très-malade serviteur.

Où,

Oui, très-malade, & je l'ose bien dire,  
 Puis que mon mal de jour en jour empire,  
 Et que je suis depuis huit ans & plus,  
 Dans un grabat de tous membres perclus,  
 Fait à Paris de notre pauvre chaise,  
 L'an qu'à Mardicq il fit plus chaud que braise:  
 Et qu'à Dunquerque, un Fils du grand Condé,  
 Aux Espagnols a fait quitter le dé;  
 Dont le grand Roi, qui l'Espagne domine,  
 S'il le voyoit, lui feroit bien la mine.



A MONSEIGNEUR

LE DUC

D'ANGUIEN

après son retour d'Allemagne.

EPI TRE.

**G**rand Duc d'Anguien, la terreur des Ger-  
 mains,

Vu la façon dont vous jouez des mains,

Je gagerois ma jaquette fourrée,

Que l'Aigle noire en bref sera bourrée.

Le Bavarois est déjà pris sans vert,

Et n'en déplaît au Sire Jean de Vert,

Qui fit des mieux à gagner la guerite,

Sa belle Armée est toute déconfite,

Dont s'est trompé bien fort en son calcul,

Merci le Chef aiant montré son cul.

Vraiment le Raitre avoit trouvé son homme!

Ha qui pourroit se représenter comme

Vous

Vous avez fait en quatre mois de temps,  
 Ce qu'autre eût fait à grand' peine en cent ans.  
 Aussi vaillant que feu Monsieur Hercule,  
 Après Cesar que l'on appelloit Jule,  
 Dire pouvez, *veni, vidi, vici* :  
 Si j'étois vous, j'en userois ainsi.  
 Par Bellona, quand vous allez si roide,  
 Les ennemis ont beau crier à l'aide,  
 S'ils ne sont prompts à bien tourner le dos,  
 Vous leur brisez piteusement les os.  
 O quantes fois leurs fuitives posteres,  
 (De nos mousquers recevant des clisteres,)  
 Leurs meilleurs Chefs sous vos estramaçons  
 Ont-ils souillé leurs meilleurs calleçons ?  
 Pour avoir fait à ces troupes crottées,  
 Un Conin vert de poutres garottées,  
 Cesar a fait un livre presque entier.  
 Mais il ne fut alors qu'un Charpentier,  
 Au prix de vous à qui cette riviere  
 N'a pas semblé plus large qu'une orniere ;  
 Au prix de vous preneur de Philipsbourgs,  
 Chemin faisant en moins de quinze jours ;  
 Rendant le Rhin un canal bien paisible,  
 Qui fut jadis aux Romains si terrible,  
 Et qui l'étoit aucunes-fois à nous :  
 Mais maintenant, Rhin, il faut filer doux,  
 Puisque des lieux où commence ta source,  
 Jusqu'ou tu vas des erreurs de ta course  
 Rendre raison à Madame la Mer,  
 (Un bon Poëte eût dit au flot amer,)  
 En peu de temps tu vas être tout nôtre,  
 Toi qui prenois notre Duc pour un autre :  
 Notre LOUIS LE THIONVILLEICUS,  
 ROCROYCUS, item GERMANICUS,  
 Jusques à quand que plus grande victoire,  
 Lui fasse prendre autre nom plein de gloire.  
 En attendant un temps si désiré,  
 Je Paul Scarron, pauvre corps oberé,  
 Autrement dit Malade de la Reine,  
 Je prierai la bonté souveraine,

Qui vous a fait déjà tant de presens,  
 Que vous viviez encore six-vingts ans,  
 Toujours en guerre aussi craint que la foudre,  
 En Tedeums dépenfant force poudre  
 Et que je sois moi ridicule Auteur,  
 Tenu de vous très-humble serviteur.



A MONSIEUR  
 DESLANDES-PAYEN.

EPI TRE.

**A** Me élevée au dessus du vulgaire,  
 Homme qui sçais & bien dire & bien faire;  
 Qui si souvent aussi ferme qu'un roc,  
 De la Fortune as soutenu le choc,  
 Faisant bien voir qu'une ame grande & forte  
 Avec le temps sur Fortune l'emporte;  
 Homme qu'on peut avec juste raison,  
 Et sans faveur, mettre en comparaison:  
 Avec tous ceux que l'Histoire renomme  
 Parmi les Grecs & chez l'antique Rome;  
 Car la nouvelle, & soit dit en passant,  
 Sauf ce qu'on doit au saint Pere Innocent,  
 N'a maintenant par dessus notre France  
 Que quelques fleurs dont on fait de l'essence.  
 Tous ces Romains jadis si solennels  
 Ne sont plus rien que des Polichinels,  
 Des Trivelins, Scaramouches, Briguelles,  
 Donneurs d'avis, inventeurs de gabelles,  
 Qui se feroient pour moins d'un quart d'écu  
 Donner bien pis que du pied dans le cu.  
 Mais laissons là la nation Romaine,  
 Ce n'est pas là le sujet qui me meine.

*Omnis homo*, Capitaine, Prelat,  
 Bon Senateur, bon Conseiller d'Etat,  
 Homme sans fard & sans ceremonie,  
 Homme en un mot de valeur infinie;  
 Et pour tout dire, & pour n'oublier rien,  
 Homme sans pair, grand DESLANDES-  
 P A Y E N,

Si tu savois à quel point je n'estime,  
 Quelque mépris que l'on ait pour la rime,  
 Et qu'aujourd'hui l'homme faisant des vers  
 Soit à la Cour regardé de travers,  
 J'oserois bien néanmoins me promettre  
 Que tu ferois quelque cas de la Lettre  
 Que je t'écris d'un esprit ingenu,  
 Quoi qu'à grand peine à toi sois je connu,  
 En qu'en vertu de mon pere l'Apôtre  
 J'ose porter la qualité de vôtre;  
 Ce que je tiens en bonne verité  
 Le plus grand bien qui de lui m'est resté,  
 Et par lequel je me crois être riche,  
 Quoi que fortune ait toujours été chiche  
 De ses bienfaits envers moi, qui n'ai pas  
 Pour ses beaux yeux fait quantité de pas.  
 Mais de ceci, cher Payen, que t'importe?  
 Je suis un fat, & la rime m'emporte  
 Hors du sujet que j'avois entrepris.  
 Te faire voir mon amour & son prix,  
 C'est te conter une belle nouvelle!  
 Muse, ma foi, tu me la bailles belle,  
 De me dicter des protestations,  
 De m'engager en des digressions  
 Dont le Seigneur à qui ces vers j'envoie,  
 Auroit bien plus de degoût que de joye!  
 En bonne foi, Muse au nez racourci,  
 Je ne veux pas que l'on me traite ainsi;  
 C'est me berner, ma petite camarade:  
 Je te souhaite ou muette, ou gaillarde.  
 Le beau plaisir si DESLANDES-PAYEN  
 Disoit, ces vers sont de beaux vers de chien!  
 Donne-moi donc de grace assez de verve

Pour

Pour n'employer ici rien qui ne serve ;  
 Faire autrement ce n'est que rimasser.  
 Le bon Seigneur se peut fort bien passer  
 Des bâillemens que fait faire une lettre,  
 Qui n'a rien moins que ce qu'on y doit met-  
 tre.

J'en suis honteux , cher DESLANDES - PA-  
 YEN ;

Je me confesse un grand diseur de rien.  
 Mais laisse - là ma Muse, laide ou belle,  
 Jette les yeux seulement sur mon zele ;  
 Souvent le Vers degôte , & l'Auteur plaît :  
 Laisse donc là ma lettre comme elle est ;  
 Puis qu'aussi bien ce n'est pas par la rime  
 Qu'auprès de toi je pretens de l'estime.  
 Sans employer versification,  
 Mais seulement ma bonne intention,  
 Tu connoîtras dans peu, comme j'espere,  
 Que le fils fait ce que faisoit le pere.  
 Tant qu'il vécut , il t'honora bien fort,  
 Cette amitié revit après sa mort,  
 En moi son fils elle est continuée ;  
 Par ton merite elle est si bien nouée,  
 Que le lien, au moins de mon côté,  
 Ne s'en verra jamais dégarroté.  
 O qu'il est vrai, lors qu'on tâche à bien  
 faire,

Que l'on ne fait que de l'eau toute claire !  
 J'ai beau gratter ma tête & regratter,  
 Mon sot esprit ne sauroit enfanter ;  
 Et sans mentir, je m'imagine presque  
 Qu'il a perdu la source de Burlesque,  
 Tant aujourd'hui je le sens sec & plat.  
 Que puis-je donc te dire , ô cher Prélat !  
 T'affaîner de mauvaises nouvelles ?  
 Avoir recours à ces mauvais libelles,  
 Dont les Auteurs mêlent toujours un brin  
 De malalent contre le Mazarin.  
 Ton sage esprit n'aime pas la fadaise,  
 Et ce n'est pas pour toi viande qui plaise.

Te raconter que Paris a son Roi ?  
 Tu le sauras par d'autres que par moi,  
 Qui sauront mieux le nombre des lan-  
 ternes,  
 Le grand concours qui fut dans les taver-  
 nes,  
 Les Bateliers en toile de coton,  
 L'ordre donné contre le mouqueton,  
 De peur qu'on eut, que du plomb par mé-  
 garde  
 N'allât choisir, sans dire prenez garde,  
 Entre Gaston & le fameux Condé,  
 Le Cardinal que l'on a tant frondé,  
 Que l'on commence à redire Eminence;  
 Que le badaud de nouveau refinance;  
 Que par frondeur autant que par frondé,  
 Vive le Roi fut long-tems clabaudé;  
 Que l'habit blanc de la gent Bateliere  
 Fut inventé par le Sieur la Railliere;  
 Qu'on but du vin autant que l'on tira;  
 Enfin, qu'on croit que tout refflorira,  
 Et que Gascogne aussi bien que Provence,  
 Ne feront plus de trouble à la Regence.  
 Mais je commence à me rendre ennuyeux:  
 D'autres objets divertiront tes yeux  
 Plus puissamment que la missive fade  
 D'un dont l'esprit comme le corps malade,  
 Est malheureux en ses productions,  
 Comme son corps l'est dans ses fonctions.  
 Adieu Prélat, je n'ai plus rien à dire:  
 Adieu Prélat, que j'aime & que j'admire:  
 Accorde-moi quelque peu d'amitié,  
 Par un effet seulement de pitié;  
 Car t'alleguer pour cela mon mérite,  
 Hélas! chez moi la somme en est petite:  
 Mais être un sot, n'est pas un grand péché.  
 En bonne foi j'en suis le plus fâché;  
 Et j'en devrois tout seul porter la peine,  
 Sans t'accabler de la rive de Seine  
 Aux bords de Loire, où tu prens l'air des champs,  
 De

De tant de vers & même si méchans.  
 Mais bons ou non, pourvû que je te plaise,  
 Je serai trop content. De notre chaise,  
 Deux jours après que notre Roi revint,  
 L'an mil six cens soixante neuf, moins vint;  
 Logé bien haut chez mon ami Bufine,  
 A quatre-vingts degrez de la Cuisine,  
 Tout vis à vis l'Hôpital saint Gervais,  
 Où le Seigneur me maintienne en sa paix.



A MADEMOISELLE

DE LEUVILLE,

Sur une visite quelui rendirent Ma-  
 dame de Villarceaux, & Madame  
 de la Baziniere.

JE vous écris pour vous remercier  
 Du grand honneur que par vous j'eus hier,  
 Lors que je vis ma chambre mal meublée,  
 Qui n'esperoit une telle assemblée,  
 Pleine de gens triez sur le volet.  
 Cela surprit votre petit valet,  
 Qui n'eût manqué d'amender sa figure,  
 S'il eût prévu cette bonne aventure,  
 Eût fait razer son visage barbu,  
 Et fariner son chef de graisse imbu;  
 Et s'il eût pû faire dresser sa tête,  
 Qu'il porte un peu, dit-on, comme une bête,  
 Quand on eût dû lui demettre le cou,  
 (Mais c'eût été pourtant un tour de fou,)  
 Je croi qu'il eût prié quelque homme a-  
 dextre

De

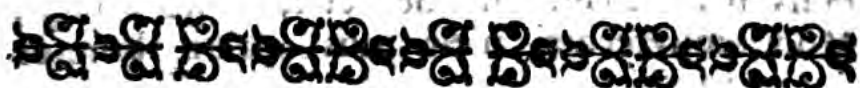


De la tourner vers le côté fenestre.  
 En ce faisant, il eût vu pleinement  
 Dame de tous aimée infiniment,  
 Qui de lui fut toujours tant estimée,  
 Et dont si bien parle la Renommée:  
 C'est votre sœur, Dame de Villarceau,  
 De qui l'esprit est sage, bon & beau,  
 Et tel enfin que l'illustre personne,  
 Pour qui toujours ma castagnette sonne,  
 Et sonnera toujours comme devant,  
 Dedans le sien l'a logé bien avant.  
 Las je ne pus la voir bien à mon aise,  
 Car elle étoit à côté de ma chaise :  
 Mais je vis bien à gogo, comme on dit,  
 Celle de qui tant de rumeur on fit,  
 Quand elle fut des filles de la Reine,  
 Et qu'on peignit par-tout en Magdeleine.  
 Il n'en est pas comme elle en quantité,  
 Et l'on ne peut, à moins qu'être hebété,  
 N'accorder pas que sans une riviere,  
 Paris seroit bien-tôt un Cimetiere,  
 Et que ses yeux le mettroient tout en feu,  
 N'étoit que l'eau le rafraichit un peu.  
 Bien pointus sont les traits que son œil  
 darde;

Malheur à qui sans parer les regarde ;  
 Malheur à qui les regarde un peu trop :  
 Et si son nom va par-tout le galop ,  
 Il ne faut pas trouver la chose étrange,  
 On ne sauroit trop parler d'un tel Ange,  
 On ne sauroit dire tout ce qu'il faut  
 De la divine & belle Chemeraut.  
 Pour moi je tiens cette belle personne,  
 Aux malheureux très pitoyable & bonne ;  
 Et je vis bien que je lui fis pitié :  
 Je l'en estime & plus de la moitié,  
 Que je n'ai fait avant que la connoître.  
 Heureux celui que le Ciel a fait naître  
 Pour telle Dame ! & qu'il est vrai que Dieu,  
 Quand il la fit, prit plaisir à son jeu!

J'ai

J'ai fait ces Vers ce matin à la hâte ;  
 Mais ce n'est pas d'aujourd'hui que j'en gâte.  
 Si vous trouvez que tout n'en vaille rien,  
 Vous en ferez ce que vous savez bien ;  
 Ils seront mieux que s'ils couroient la Ville,  
 Et cependant, belle & sage Leuville,  
 Qui ne voulez pour des Vers enfanter,  
 Qu'autant de tems qu'il faut pour les dicter,  
 Ne doutez point qu'autant qu'à pas un au-  
 tre,  
 Le pauvre Auteur de ces Vers ne soit vôtre,



A MONSIEUR  
 SARRAZIN.  
 EPI TRE.

O Toi de qui jadis je fus voisin,  
 Qui par le cœur es bien mieux Sarrazin  
 que par le nom, puisque de mon absence  
 Bien peu te chaut, ainsi comme je pense:  
 Si tu n'étois dur comme de l'acier,  
 Et plus cruel qu'un Lion carnacier,  
 Tu me viendrois, monté comme un saint  
 George,  
 Voir quelquefois. Mais tu mens par la  
 gorge  
 quand tu te dis être fort bon ami,  
 Toi qui n'en es seulement un demi.  
 Si tu jurois d'aimer fort ton amie,  
 Si crois-je bien que ne mentirois mie:  
 Car de tout tems à l'amour forcené  
 Tu me paroïs avoir le nez tourné.  
 Mais d'amitié peu te chault, ce me semble,  
 Qui

Qui les amis unit si bien ensemble;  
 Au lieu qu'Amour n'est que deception,  
 Que malengin, que dol, que fiction.  
 J'en puis parler autant ou plus qu'un autre,  
 Car l'Amour fut jadis le Tyran nôtre,  
 Qui m'emplissoit le cœur de feu Gregeois:  
 Mais las! c'étoit au tems que je marchois,  
 Que je portois chapeaux de belle forme,  
 Comme on en voit chez Marion de Lorme,  
 Que je chargeois mes jambes de canons,  
 Et que j'avois aux pieds fouliers trop longs;  
 Mais maintenant, malheureux, je ne bouge;  
 Mon couvrechef n'est plus qu'un bonnet  
 rouge ;

Loin de porter des canons superflus,  
 Once de chair aux jambes je n'ai plus:  
 Loin de chauffer comme on se chauffe au  
 Louvre,

Mes pieds tortus humble pantoufle couvre;  
 Mais maintenant have, pâle & défait,  
 Just'au-corps noir est tout mon attifet,  
 Just'au-corps noir est toute ma parure  
 Contre le froid bien garni de fourrure.  
 Ainsi du Sort indignement traité,  
 Tout mon soulas est d'être visité ;  
 Et j'esperois, non pas pour mon merite,  
 Duquel je sai la quantité petite,  
 Qu'on te verroit une fois seulement:  
 Mais esperer qu'un Sarrazin Normant  
 De ses amis garde quelque memoire,  
 En bois brûlé c'est chercher vache noire.  
 Un jour chez moi , je m'en souviens très-  
 bien,

Tu me jurois, & ne me jurois rien,  
 Tu me jurois, & c'étoit piperie,  
 Que ma personne étoit de toi chérie:  
 Je te jurois, & c'étoit verité,  
 Qu'à te cherir je me sentois porté:  
 Nous nous disions ainsi chose semblable,  
 Toi mensonger, & moi très-veritable.

Mais

Mais on ne doit croire que rarement  
 Un Sarrazin, qui de plus est Normant ;  
 Tout homme ayant cette double teinture,  
 Sera toujours de mauvaise nature :

Comme il appert par ce beau Sarrazin,  
 De qui je fus autrefois le voisin,  
 Et de qui n'ai maintenant connoissance  
 Non plus que si le lieu de sa naissance  
 Etoit celui d'où nous vient le Coco,  
 Ou bien Goa, le Perou, Mexico,  
 Ou les Pais qui sont delà la Ligne,  
 que d'aller voir je me sens très indigne ;  
 Car on m'a dit qu'homme sans pieds &  
 mains

N'est pas trop propre à faire longs chemins ;  
 Et moi je suis , quoi qu'avec pieds & pat-  
 tes,

Le plus chetif d'entre les culs de jattes.  
 En ces pais lointains & peu connus,  
 Où sans trembler les hommes vont tous  
 nus,

Si tu faisois ta demeure ordinaire,  
 Je me rairois ou je me devrois taire ;  
 Car tel chemin si rempli de hazard,  
 Ne s'entreprend pour simple Dieu vous gard.  
 Mais ta demeure, ame trop déloyale,  
 Est tout auprès de la Place Royale,  
 Où l'on ne va, si l'on veut, qu'à couvert ;  
 D'où , quand on veut , le chemin est ou-  
 vert

Vers le quartier où je fais ma demeure,  
 Où de te voir je souhaite à toute heure,  
 Où pour te voir souhairs ne ferai plus,  
 Puis qu'aussi bien ils seroient superflus ;  
 Où si j'avois place dans ta memoire,  
 Soit en allant ou venant de la Foire,  
 Te detournant de cent pas à côté,  
 Et tirant droit devers la Charité,  
 Tu pouvois bien me rendre une visite ;  
 Lors te voyant, de joye non petite,

Mon pauvre cœur eût été consolé,  
 Et je saurois comme tout est allé  
 Dans le desordre arrivé dans la Place,  
 Où fit des mieux le grand Comte Brancasse;  
 Où fit des mieux, mais de l'autre côté,  
 Un rien ami de son frere assisté,  
 Homme à poil noir, homme à paix, homme  
 à guerre,  
 A plume, à poil, soit par mer, soit par  
 terre :

Mais ce discours n'est pas bon à pousser,  
 Car quelques-uns pourroient s'en offenser.  
 Puis j'aurois su, quel jour fut que la Lan-  
 de

S'est enrôlé dans l'infemale bande;  
 Comme à propos il finit son destin,  
 N'ayant plus rien dequoi faire festin;  
 Ce qu'on en dit dans le Marêts du Temple:  
 Ce que l'on dit du bel & saint exemple  
 Que la Ninon donne à tous les mondains,  
 En se logeant avecque les Nonnains;  
 Combien de pleurs la pauvre Jouvencelle  
 A répandus quand sa Mere, sans elle,  
 Cierges brûlans & portans écussons,  
 Prêtres chantans leurs funebres chansons,  
 Voulut aller, de linge enveloppée,  
 Servir aux vers d'une franche lippée.  
 Puis pour laisser les morts en leur repos,  
 Et pour changer un si triste propos,  
 Lisant des vers tant d'autrui que des nôtres,  
 Riant des miens, disant du bien des vôtres,  
 J'eusse avec toi passé d'heureux momens,  
 Sans ressentir mes rigoureux tourmens.  
 Mais je voi bien que le destin contraire,  
 Pour me traiter toujours à l'ordinaire,  
 Au triste état où la rigueur m'a mis,  
 Est résolu de m'ôter mes amis.  
 Ce neanmoins, oublieuse personne,  
 Humble bon soir humblement je te donne,  
 Quoi que bon soit ne soit pas trop biendû

DE MR. SCARRON. 99

A qui d'amis souvenir a perdu.  
Fait à Paris dessous ma cheminée,  
Par moi Scarron, carcasse décharnée,  
Trois jours après que les yeux furent clos  
Pour tout jamais à la mere l'Enclos.



A L'INFANTE

DESCARS.

EPI TRE.

JE ne songeois à rien moins qu'à pâté,  
Lors que le vôtre à moi fut apporté.  
A son aspect, pucelle vertueuse,  
Belle Descars, mon ame fut joyeuse;  
Quoi que pour-lors mon miserable corps  
Souffrit cent maux en tous ses membres tors,  
Et qu'il eût lors souffert une saignée  
Par Medecin bien ou mal ordonnée,  
Quand à mes yeux apparut le boisseau,  
Je dis, leans loge plus d'un pruneau;  
Et je me dis tout à l'heure à moi-même,  
Voici dequoi manger tout le Carême.  
Pruneaux sont bons, le ventre en est lâché,  
Et quand on jeûne, en manger n'est peché.  
Mais de beaucoup s'accrut mon allegresse  
Quand j'apperçus la ronde forteresse;  
Et plus encor elle s'accrut alors  
Que j'apperçus six venerables corps  
Morts étendus tout couverts de blessures,  
Dont gros lardons bouchoient les ouvertu-  
res.

Or n'eût été qu'ils étoient trop blesez  
Par ces lardons dont ils étoient pansez,

Guerir pouvoient, la chose est très certaine,  
 Tant est du lard la vertu souveraine,  
 Tant sont du lard rares les qualitez;  
 Et de ceci nullement ne doutez,  
 Ains comme moi mettez la chair bardée  
 Bien au dessous de la moindre lardée.  
 Ces six Manceaux si bravement lardez,  
 De force gens furent lors regardez,  
 Car force gens étoient lors dans ma cham-

bre,

Chacun desquels s'en donna quelque mem-  
 bre:

Car à dîner ils étoient invités,  
 Tous braves gens, & fort peu dégoutés.

Les uns disoient, ô vous que pâte enferme,  
 A belles dents on vous fera la guerre.

Autres disoient, de vous je mangerai,  
 Ou bien plutôt je vous devorerai.

Enfin chacun en dit sa ratelée:  
 Et cependant nappe fut étalée,

Près de laquelle il fallut m'approcher,  
 Car ce jour-là je ne voulois marcher:

Mais on fait bien que c'est mon ordinaire,  
 D'être toujours assis à ne rien faire;

Et même on dit, mais ce sont med sans,  
 Qu'on ne ma vû marcher depuis trois ans.

Lors le pâté fut mis sur nappe mise,  
 Et le diné demandé sans remise,

En attendant lequel fut resolu  
 Pour contenter notre appetit goulu,

.....

Lors un chacun à son gré se plaça,  
 Et pour manger à table s'agença.

Lors en ma main un coôteau voulus prendre,  
 Ne songeant plus qu'elle ne peut s'étendre;

Mais du pâté tel étoit le transport,  
 Que j'oubliois que mon bras étoit mort.

Un autre fit ce que je voulois faire,  
 Et le premier morceau fut son salaire;

Premier morceau qui fut si bon trouvé,  
 Que

Que.

Que le second fut bien-tôt enlevé ;  
 Puis un chacun le nantit pêle mêle,  
 Qui d'un gigot, qui d'un blanc, qui d'une  
 aile ;  
 Puis un chacun but à votre santé,  
 Car vous l'aviez certes bien mérité,  
 Belle DESCARS, adorable pucelle,  
 D'esprit tant bon & de face tant belle.  
 Enfin survint portage d'un chapon,  
 Après lequel chacun cria bon, bon,  
 Tout chapon gras fait soupe succulente.  
 Lors à manger la troupe ne fut lente,  
 Lors de manger si bien on s'acquitta,  
 Qu'en peu de tems au plat rien ne resta.  
 Autre chapon survint à la bonne heure,  
 Dont la couleur étoit un peu meilleure :  
 Car il sortoit de la broche tout chaud,  
 De sel & pain saupoudré comme il faut,  
 N'y manquant rien que jus de bigarade,  
 Sans quoi rôti le plus souvent est fade.  
 Ce chapon gras, gigantesque ordoiant,  
 Fut à nous tous un mets très excellent,  
 Et préférable à toute confiture,  
 Comme il parut par sa déconfiture.  
 En le mangeant chacun avec effort,  
 Crioit, Vivat l'illustre Hautefort :  
 Car ils savoient que cette illustre Dame,  
 De qui le corps n'est pas si beau que l'ame,  
 Bien que ce corps de cette ame animé,  
 De tous les corps soit le corps mieux for-  
 mé :  
 Car ils savoient, dis-je, que liberale  
 Par sa bonté qui n'eut jamais d'égale,  
 Elle m'avoit envoyé ces chapons  
 Frais & frians, gros & gras, beaux & bons,  
 Desquels voilà toute la destinée,  
 Qu'en me curant les dents j'ai griffonnée.  
 Et voilà qu'est devenu le pâté  
 Dont j'ai mangé, quoi que bien degouté :  
 Car vous saurez que rhume mortifère



Depuis huit jours quasi me desespere,  
 Mais je me sens bien plus desespere.  
 De ne point voir le retour desire  
 De votre sœur, de mon illustre Dame,  
 Qu'incessamment en mes vœux je reclame.  
 Mais ce discours commence à devenir,  
 Triste & fâcheux : il faut donc le finir,  
 Vous assurant, o noble jouvencelle,  
 Que je vous suis serviteur très-fidelle.



R E P O N S E  
 DE M A D E M O I S E L L E  
 D E S C A R S.

Pour dignement répondre à ton Epître,  
 J'aurois besoin d'assembler le Chapitre  
 Du mont Parnasse, & des neuf belles Sœurs,  
 Dont les chansons sont pleines de douceurs;  
 Ou pour le moins d'emprunter la barrette  
 De quelque Auteur ou de quelque Poëte,  
 Entre tous ceux qui sont tant de loisir  
 Depuis le jour que la mort vint saisir,  
 Par un revers bien funeste à leur scène,  
 Ce grand Monsieur leur moderne Mecene.  
 Je t'écrirois alors un compliment  
 Correspondant à ton remerciement,  
 Où par les traits de ta divine plume  
 En peu de mots dignes d'un grand volume,  
 Tu nous fais voir, nous peins, & nous dé-  
 cris

L'enchantement du château des Perdrix,

Et

Et comme enfin cette place fut prise  
 A main armée, & non pas par surprise,  
 Et là-dedans trouvez & devorez  
 Six Colonels aux plumaches dorez.  
 Et poursuivant le Roman véritable  
 Des chapons gras défaits en pleine table,  
 Au grand plaisir de tous les nobles preux  
 Executant cet exploit valeureux,  
 Tu nous apprens que sans les bigarades,  
 Ils eurent lors de chaudes algarades,  
 Et quand on eut emporté le château,  
 Qu'on les fit tous passer par le couteau.  
 Si j'avois eu quelque correspondance  
 En Portugal, ou du moins en Provence,  
 Tes invites, ces braves champions,  
 En se raant sur leurs gras croupions,  
 N'eussent pas eu le déplaisir étrange  
 De les briffer sans l'aigre jus d'orange.  
 Mais tu fais bien que le climat du Mans  
 Ne porte point ces fruits beaux & char-

mans,

Et quand il a les saisons opportunes,  
 Qu'il lui suffit d'avoir foison de prunes,  
 De qui l'on fait à la chaleur des fours  
 Pruneaux sechez, aussi bien comme à  
 Tours,

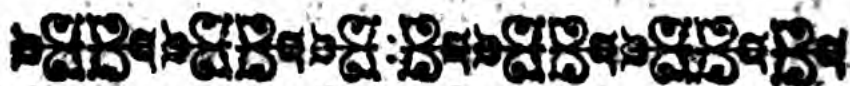
Qui sont gardez pour le tems de Carême,  
 Pour étaver la carpe ou bien la brême,  
 Avec le clou, les capres, le pignon,  
 Le fin raisin de Corinthe & l'oignon.  
 J'entens pour ceux qui n'ont point de dis-  
 pense,

Non pas pour toi qui l'as, comme je pen-  
 se;

Car autrement ton pauvre corps perclus  
 Dans peu de tems assis ne seroit plus,  
 Mais se verroit bien tôt en pourriture,  
 Et serviroit aux vers de nourriture.  
 Parfois pourtant les pruneaux seuls on sert  
 Et l'on en fait un bon plat de dessert,

Lors qu'à loisir on les a fait bien cuire  
Avec le sucre, & ce mets ne peut nuire  
Au foible état de ta complexion,  
Ains avancer ta disposition.

Aussi, croi moi, j'aurai l'ame ravie  
De contenter en ce point ton envie,  
Ne frustrant pas l'espoir que tu conçus  
De mon boisseau lors que tu le reçus.  
C'est un paquet pour le premier voyage,  
Quand nous ferons près de plier bagage:  
Non comme fit ce grand Duc l'autre jour,  
Mais seulement pour retourner en Cour.  
Tu recevras aussi la gelinote,  
Et du grusu pour ta sœur la devote:  
Pour t'assurer que rien à l'avenir  
Ne peut t'ôter hors de mon souvenir.



A MR.

PELISSON.

I. E P I T R E.

JE ne prens point mon Esprit de Rimeur,  
Que dans la bonne ou la mauvaise hu-  
meur;  
Et si ce n'est pour pleurer ou pour rire,  
C'est froidement que ma Muse m'inspire.  
Présentement je suis fort irrité  
Contre le sort dont je suis maltraité,  
Et, si je veux laisser faire à ma bile,  
Mes Vers iront pour le moins à cent mil-  
le.

Mais tant de Vers, même de ma façon,  
 Allarmeroient mon Ami Pelisson:  
 Il a ma foi bien autre chose à faire,  
 Qu'à voir les Vers d'une Epitre colere.  
 Mais, il est bon; mais, il est généreux;  
 Mais, il fait bien qu'au pauvre malheu-  
 reux

Il est permis quelquefois sans contrain-  
 te,

D'importuner un ami de sa plainte:  
 On me dira qu'il faut être constant;  
 Tel le conseille, & n'en fait rien pour-  
 tant;

Tel d'un Seneque affecte la grimace,  
 Qui feroit bien le Scarron en ma place;  
 Car, Philosophe, il avoit de l'argent  
 Le bon Seneque, & sans être indigent,  
 Il conseilloit l'indigence à tout autre;  
 Mais, sans argent, mon bel Esprit, le vô-  
 tre

Des beaux Esprits sans doute le plus fin,  
 Hélas! ne sont que beaux Esprits enfin;  
 Mais, sans argent, soit en Vers soit en Pro-  
 se,

Un bel Esprit est, ma foi, peu de chose.  
 Un bel Esprit sous un habit usé,  
 Est un talent qui n'est guere prisé.  
 La qualité n'est guere mieux traitée,  
 Quand on la voit mal vêtue & crottée.  
 Seigneur ou Dame au train estropié,  
 Qui par Paris ne vont que de leur pié,  
 Ou dans un Char, tel, que dans une or-  
 niere

Ont fait souvent échouer Chambonniere,  
 Si, mal vêtus comme mal ajustez,  
 Ils paroissoient dans ces lieux enchantez,  
 Ces beaux réduits, ces pompeuses Ruel-  
 les,

Où certains jours des laides & des belles  
 Tiennent conseil pour n'y parler de rien,

Quand ils viendroient du premier Roi Chretien,

Ils se verroient des derniers sur l'Estrade,  
 Où quelque Fée ajustée en malade,  
 En effigie assise sur son lit,  
 Se fait bon gré de tout ce qu'elle dit.  
 Je ne suis point né dans la Populace,  
 Et ne suis pas des plus fots de ma race;  
 Car tout mortel voit entre ses parens,  
 Qui plus qui moins, des fots petits ou grands,  
 Et d'un tel mal Dais, Balustre, & Couronne,  
 Jusqu'à nos jours n'ont exempté personne.  
 Mais malgré moi de la Rime emporté,  
 De mon sujet je me suis écarté;  
 N'étant donc pas un sot sans connoissance,  
 Ni tout à fait d'une obscure naissance,  
 Par quel Destin toujours infortuné,  
 Souffrir-je hélas! dès ce monde en damné?  
 Par quel pouvoit d'une noire Planete,  
 Un corps bien fait, une santé parfaite,  
 Qui promettoient quelque chose de bon,  
 N'ont fait enfin qu'un malheureux Scarron?  
 Un malheureux, qu'un noir chagrin actable  
 Plus que le mal qui le rend misérable;  
 Qui dans un mal aussi long qu'inhumain,  
 N'est pas exempt du soin du lendemain;  
 Qui chaque jour n'a pas petite affaire,  
 A contenter le Créancier colere,  
 Cela s'entend, si c'est le contenter  
 Que de lui dire, il faut patienter.  
 Pourquoi faut-il qu'en ma chaise éternelle,  
 Sans avoir fait d'action criminelle  
 Qui méritât un si long châtement,  
 Je sois traité si rigoureusement?  
 Pourquoi des fots plus bêtes, & plus rosses  
 Que les chevaux qui traînent leurs carosses,  
 Sont les plus sains de ce siecle maudit?  
 Moi le moins sain, sans bien, & sans credit?  
 Mais ton Patron, qui du Siecle où nous  
 Sommes

Sans

Sans contredit est le meilleur des hommes,  
 En qui le Ciel, comme en réserve, a mis  
 Tout ce qu'il donne à ses meilleurs amis,  
 Par ses bien faits tous mes malheurs tem-  
 pere,  
 Par ses bien faits est cause que j'espere,  
 Et m'a promis de me mettre en repos,  
 J'entens l'esprit; car, pour mes autres maux,  
 Tant plus les ans sur mon petit corps pren-  
 nent,  
 Tant plus mes maux incurables dévionnent.  
 Mais tant de vers, même de ma façon,  
 Allarmeroient mon ami Pelisson,  
 Qui maintenant à Vaux près de son Maître,  
 Se trouve heureux autant qu'on le peut être.  
 Laissons-le en paix de son bonheur jouir,  
 Par ses beaux Vers son Maître rejouir.  
 Ne troublons point par le chagrin des nôtres,  
 Ni son repos, ni le repos des autres;  
 Faisons lui grace après tant de clameurs,  
 Et finissons criant, ô Siecle! ô Mœurs!



A MONSIEUR  
 PELISSON.

EPI TRE II.

DE mes cinq doigts l'extrême region  
 De Demons noirs loge une Legion;  
 Et le valet que je faisois écrire,  
 Autre Demon qu'on ne vit jamais être,  
 Et dont l'esprit indifférent & froid  
 Eût fait jurer un Charreux tout à droit,

Cessant enfin d'être mon domestique,  
 M'a délivré d'un fou mélancolique.  
 Je n'ai pu donc en aucune façon,  
 Remercier mon ami Pelisson,  
 Depuis le temps que les trois mille livres,  
 Que je reçus comme un convoi de vivres,  
 Ou si l'on veut, comme un convoi d'écus,  
 Firent lever le siege, ou le blocus,  
 Dont Creanciers gens de mauvais visage,  
 D'esprit mauvais, de plus mauvais langage,  
 Sourds à la plainte, & sourds à la raison,  
 Tropbloient souvent la paix de ma maison.  
 Je ne voi plus un certain Secretaire,  
 Du Sieur Meraut, dont je suis Locataire,  
 Qui chaque jour me disoit aigre-doux,  
 Monsieur Meraut se recommande à vous :  
 Or les Merauts, d'ailleurs très honorables,  
 A débiteurs sont très impitoyables ;  
 Et, comme il est plusieurs Messieurs Merauts,  
 Parlez à l'un, il vous renvoye au Gros ;  
 Et pour ce Gros, il se tient toujours ferme,  
 A recevoir de l'argent chaque terme.  
 Sur ces Merauts je me suis amusé,  
 Car je m'en trouve un peu Merautisé :  
 Merautiser, pour parler en vulgaire,  
 C'est imposer sur son cher Locataire.  
 Tous les jours donc, Creanciers, & Merauts,  
 M'importunoient ; quand le Seigneur de Vaux,  
 Ton grand Patron, d'une main liberale  
 A dissipé cette Bande infernale ;  
 Quand par tes soins suivis de son present,  
 J'ai vu la fin de mon malheur present.  
 O quel Patron ! que je te porte envie,  
 D'être témoin d'une si belle vie !  
 Quand, loin des gens dont il est inondé,  
 Il se délasse à Vaux, à Saint Mandé,  
 Et que tu peux en ce séjour champêtre,  
 L'étudier, & t'en faire connoître.  
 Un Maître tel & si fort estimé,  
 Et même aussi de tous si fort aimé ;

Car

Car en ce Siecle il se voit plus d'un homme,  
 Grand Scelerat, & pourtant qu'on renomme:  
 Un Maître donc aimable autant que lui,  
 Cela s'entend, s'il s'en trouve aujourd'hui,  
 Fait rencontrer en une servitude,  
 Dont le nom seul à l'oreille est si rude,  
 Mille plaisirs, & mille heureux momens.  
 Il est ainsi de vous autres Amans;  
 Quand quelque Iris est charmante, est aimable,

Quoi que de fers cette Iris vous accable,  
 Sous tant de fers pour vous si pleins d'appas,  
 Vous vous mocquez de ceux qui n'y sont pas.  
 Jouïs, jouïs, & long-temps, d'un tel Maître,  
 Qui voit trop clair pour ne pas reconnoître  
 Que mon Ami Pelisson Fontanier,  
 Quoi que chez lui venu tout le dernier,  
 Est des premiers du Siecle en Vers, en Prose,  
 Et des premiers même en toute autre chose;  
 S'il n'a déjà peut-être reconnu  
 De quel merite est ce dernier venu.  
 Sur ce sujet j'en dirois davantage,  
 Si je voulois en croire mon courage;  
 Car je ne puis assez te louer:  
 Mais il est tard; & je m'en vais manger.  
 Je m'en vai boire avec le cher d'Elbene,  
 A la santé de la Gotique Reine,  
 Qui vient de voir où le Centinelli  
 S'emporta fort sur le Monaldeschi.  
 De cette Reine il m'apprend des merveilles,  
 Cent mots nouveaux à charmer les oreilles,  
 Et l'on ne peut assez la louer:  
 Mais il est tard, & je m'en vai manger.





A MONSIEUR  
P E L I S S O N.

E P I T R E III.

**C**E long Hyver, ou je me trompe fort,  
 Joué à tout perdre, & j'en suis demi-  
 mort,  
 Ou, pour le moins, j'en suis pour quelque  
 membre.  
 Il est bien vrai qu'un grand feu dans la cham-  
 bre,  
 Du plus grand froid tout homme garantit:  
 Mais d'un grand feu toute bourse pâtit;  
 Et des deux morts, de faim, ou de froidure;  
 Je ne sçai pas laquelle est la plus dure.  
 O mille écus par malheur retranchez,  
 Que vous pouviez m'épargner de péchez!  
 Quand un valet me dit tremblant, & have,  
 Nous n'avons plus de buches dans la cave,  
 Que pour aller jusqu'à demain matin,  
 Je peste alors sur mon chien de destin,  
 Sur le grand froid, sur le bois de la Greve,  
 Qu'on vend si cher, & qui si-tôt s'achève:  
 Je jure alors, & même je médi,  
 De l'action de mon Pere étourdi,  
 Quand, sans songer à ce qu'il alloit faire,  
 Il m'ébaucha sous un astre contraire,  
 Et m'acheva, par un discours maudit  
 Qu'il fit depuis sur un certain Edit.  
 Mais, n'en déplaise à sa Catonnerie,  
 Il fut Caton avec trop de furie.

Enfin

Enfin le pauvre & malheureux Scarron  
 Peste sur tous, hormis sur son Patron.  
 Mais, quand notre ame au chagrin s'aban-  
 donne,

Elle s'emporte & n'excepte personne.  
 Et cependant il faut avoir du bois,  
 Contre un Hyver qui dure autant que trois.  
 Malheur sur moi qui d'autres froids endure,  
 Plus grands que ceux d'une saison si dure :  
 Outre l'Hyver dont je suis ruiné,  
 Je suis souvent de fots environné,  
 Mauvais plaisans, plus froids que de la nege,  
 Enfin plus froids que toute la Norwege.  
 Ma femme alors me laisse en un danger,  
 Qu'elle devoit avec moi partager,  
 Prend son manchon, & va voir quelque  
 amie.

Mais, quand je suis en bonne compagnie,  
 Toi par exemple, Elbene, ou le Rinci,  
 La Dame alors n'en use pas ainsi.  
 Laissons le froid; parlons de mon Epître,  
 Pour qui du sort je me plains à bon titre.  
 Tout est sujet à ce diable de Sort :  
 Tel fait beaucoup, & ne fait point d'effort;  
 Tel fait effort, & ne fait pas grand' chose;  
 Cher Pelisson, le Sort en est la cause,  
 J'ai crû mes Vers, je parle des derniers,  
 Bien plus plaisans que n'étoient les premiers,  
 Et je crûs même (on croit ce qu'on desire)  
 Que ton Patron y trouveroit à rire:  
 Mais, par malheur, le service du Roi,  
 Qui doit aller sans doute devant moi,  
 N'a pas permis que ton aimable Maître  
 Ait lu mes Vers, qu'il eût aimez peut-être :  
 Car nos Amis Ménage, & Chapelain,  
 M'ont répondu de leur heureux destin,  
 Et sont d'avis, ils te le pourront dire,  
 Que je m'attache à ce genre d'écrire.  
 Mais, quand mes Vers auroient tout l'en-  
 joûment,

Qui :

Qui dans les tiens est si beau, si charmant,  
 Malherbe dit que les plus belles choses,  
 (Sur ce sujet, il allègue des Roses)  
 En ce bas monde, ont le pire destin,  
 Et bien souvent ne vivent qu'un matin.  
 Ma Lettre donc que je croyois si belle,  
 N'a pas duré plus qu'une fleur nouvelle,  
 Comme tu dis, soit qu'on n'en n'ait rien lu,  
 Comme j'ai peur, soit que rien n'en ait plu.  
 Mais rous Mortels qui montent sur Pegase,  
 (Sous la plupart ce cheval n'est qu'un aze,)  
 Tous Mortels donc qui se mêlent de Vers,  
 Sont fort sujets à de pareils revers;  
 Et je connois certain Auteur entre autres,  
 Qui croit ses Vers peu différens des vôtres,  
 Ces Vers pourtant dont il est entêté,  
 Du temps present sont l'incommodité.  
 Ce bel esprit qui sur chaque aventure  
 Donne au Public quelque froide lecture,  
 La lit par-tout d'une mourante voix,  
 Et, qui pis est, la lit plus d'une fois,  
 Se plaint des gens à qui ses Vers déplaisent;  
 Et lors, Dieu sçait si gens-là se taisent.  
 Pour profiter de la faute d'autrui,  
 Et n'être pas aussi fâcheux que lui,  
 Je suis d'accord que mon dernier ouvrage,  
 Etant meilleur, auroit plu davantage:  
 Mais, que sçait on ? quand il dégelera,  
 J'en puis faire un qui me r'acquittera.





A MONSIEUR  
PELISSON.

EPI TRE IV.

**J**E me plaignois du froid âpre & cruel,  
**E**t je me plains du terrible degel.  
 De gros Torrens, & de neiges fonduës  
 La Seine enflée à vagues épanduës,  
 Du grand Paris inonde les dehors;  
 Ou se lassant de ses antiques bords,  
 Ou se fâchant de n'être que Riviere,  
 Ou seulement pour se donner carrière.  
 Si trop souvent elle croit son grand cœur,  
 Et par les champs elle marche en vainqueur,  
 Faisant par-tout des Mers longues & larges,  
 Il lui faudra des montagnes pour marges.  
 Le haut Montmartre, & Meudon l'orgueil-  
 leux,  
 S'étonneront de la voir si près d'eux,  
 Et que la troupe écaillée & muette  
 Nage où chantoit autrefois l'alouette.  
 Le Pont superbe, où sur un pied d'estal  
 Le Grand Henri vit encore en métal,  
 Des autres Ponts de fragile structure  
 Doit déplorer la funeste aventure,  
 Et compatir à leur danger mortel,  
 Pour peu qu'il soit Pont de bon naturel.  
 L'eau qui des quais couvre toutes les marches,  
 Laisse à lui seul l'honneur d'avoir des Arches;  
 Seul pont encore, il voit ses compagnons  
 Ne garder plus leurs figures de Pons.

Tout:

Tout est canal , que sans cesse on trajecte ;  
 La Barque flotte où rou'oit la charette ;  
 Dans les cantons voisins de l'Arfenac ,  
 On ne fait plus ses visites qu'en bac ;  
 Dans les maisons, les basses Ecuries ,  
 Caves , Caveaux , Buchers , Sommeleries ,  
 Sont devenus reservoirs à Poisson ,  
 Et l'on s'y peut servir de l'ameçon.  
 Enfin Paris , du moins une partie ,  
 Offre à nos yeux Venise travestie ,  
 Où les Brochets peuvent en sûreté  
 Venir nager par curiosité.  
 La Seine enfin ne fut jamais si fiere ;  
 Et ne fit tant de la grosse Riviere.  
 Enfin ses grands , mais dangereux progrès ,  
 N'ont fait qu'un Lac des jardins du Maréchal :  
 Et plût à Dieu , qu'un peu moins de Sals-  
 des

Fût tout le mal qu'ont fait ses incartades !  
 Du Pont de l'Isle en un instant fondu ,  
 Non sans horreur , l'Insulaire éperdu ,  
 Voit la grand' brèche , & le vuide effro-  
 yable.

Mais , ô malheur encor plus déplorable !  
 Le bois flotté , l'espoir de nos foyers ,  
 Flotte sur l'onde ; & loin de ses chantiers ,  
 Est le butin du premier qui l'attrappe :  
 Et cependant le Marchand qui se frappe ,  
 Le poil s'arrache , & se mange les doigts ,  
 Fait pitié ; mais hausse le prix du bois.  
 A moi l'Hyver , qu'il gele ou qu'il dégele ,  
 Me fait toujours une guerre cruelle ;  
 Mais , si tu veux , en glissant quelques mots ,  
 En fût-ce même un peu mal à propos ,  
 Ton genereux , ton adorable Maître ,  
 Le mien ami , se souviendra peut-être  
 Du nouveau don que ton dernier billet  
 Fit esperer à son humble valet.



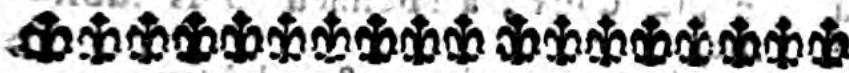
A MONSIEUR \*\*\*

EPI T R E.

**B**Rave Seigneur, autrefois mon support !  
 Et maintenant qui ne t'enquêtes fort  
 Si j'ai besoin, ou non, de l'assistance  
 Dont autrefois sans que j'en fisse instance,  
 Sans qu'il me fût besoin de te prêcher,  
 A point nommé tu me faisois toucher  
 Cinq cens écus, dont la Reine Regente  
 Adoucissoit ma fortune outrageante :  
 Que dira-t-on, alors que l'on sçaura,  
 Car le cacher long-temps on ne pourra,  
 Que par froideur, ou bien par lassitude  
 Tu m'as traité de façon assez rude,  
 En me faisant, mais très injustement,  
 Quoi que François, querelle d'Allemand ?  
 Tu pouvois bien sans me faire querelle,  
 Au Mazarin faire valoir ton zele ;  
 Et tu pouvois sans lasser ton credit,  
 Ne croire pas sur un simple, l'on dit,  
 Que j'ai donné dessus la fripperie  
 De ce Jean-Fesse après lequel on crie,  
 Et sur lequel toujours on donnera,  
 Tant que la guerre à la Muse il fera.  
 Sans me vanter, alors que faute d'armes  
 Contre quelqu'un j'userai de mes carmes,  
 Je sçai fort bien sans l'avoir pratiqué,  
 Comme on sera de mon style piqué.  
 Je fais pleurer encore mieux que rire ;  
 Et le matras que ma foible main tire,  
 Irrevocable, alors qu'il est tiré,  
 Va bien avant, s'il n'est pas bien paré :

S'il ne se pend, il faudra qu'il enrage,  
 Celui pour qui par haine, ou pour outrage  
 Qu'il m'aura fait, sans l'avoir offensé,  
 Le Vers plaissant ma Muse aura laissé  
 Pour se servir du trait de la satyre,  
 Qui plaît & mord, qui fait pleurer & rire.  
 Mais grace à Dieu, ma generosité  
 Met à couvert ceux qui m'ont irrité.  
 Le Mazarin de moi ne doit rien craindre,  
 Puis que de lui j'ai sujet de me plaindre;  
 Je l'ai loué sans raison, comme on sçait;  
 Avec raison j'en suis mal satisfait;  
 Mais l'ayant mis dans le Ciel comme un Ange,  
 Je n'irai pas le jeter dans la fange;  
 Je paierai de mépris son mépris,  
 Et de mes Vers, mes Vers seront le prix.  
 La pension que la Reine propice  
 M'avoit promis sur quelque Benefice,  
 Ne flatte plus mon espoir mal fondé;  
 Je prens le cas que c'est un coup de dé.  
 Ce Mazarin qui vers moi la rend chiche,  
 M'apauvrissant, n'en sera pas plus riche.  
 Malgré son nom, mon bien-aimé Tiphon  
 Sera prisé pour son style bouffon;  
 Et servira de planche à d'autres pieces,  
 Qui sans parler de l'Oncle ni des Nieces,  
 Du Ministère, & de tous ses abus,  
 M'érigeront en mignon de Phebus.  
 Si ce Prelat malgré lui debonnaire  
 A peur de moi, qui l'empêche de faire  
 Un beau matin le Poëre assommer?  
 C'est un chemin plus court que l'affimer.  
 Ou bien s'il veut sans mettre main en bourse  
 Dont il a peur de voir tarir la source,  
 Sans s'appiuvrir me faire un peu de bien,  
 J'ai pour cela, me semble, un beau-moyen:  
 Qu'il me fournisse, ou bien à mon Libraire,  
 Un Privilege, ainsi qu'il le peut faire,  
 Pour debiter ou vendre impunément  
 Dedans Paris trois cens Vers seulement,

Qui seront faits ainsi que je les pense;  
 Je lui promets donner pour recompense  
 Deux cens écus en bel argent comptant;  
 A vous, Monsieur, si vous voulez autant;  
 Et si j'aurai de reste, moi pauvre homme,  
 Assurément une assez grosse somme;  
 Ou bien mes Vers comme par rareté,  
 En mon esprit seront en sûreté,  
 En attendant une saison meilleure.  
 Et cependant, cher Monsieur, je demeure,  
 Votre très-humble, &  
 très & cetera.



ÉPI TRE

DE MONSIEUR

LE C O M T E

DE SAINT AIGNAN.

Divin Scarron, ai-je donc mérité  
 D'être de vous si dignement traité?  
 Quoi nonobstant ingratitude, nonchalance,  
 Oisiveté, paresse, oubli, silence,  
 Que j'eus pour vous, au moins jusques à  
 donc,  
 J'ai dans vos vers vu mon nom tout du  
 long?  
 Oui je l'ai vu; mais cher Scarron, je jure  
 Que ce ne fut qu'en decente posture:  
 Ces quatre mots suffisent entre nous,  
 Pour exprimer que ce fut à genoux;

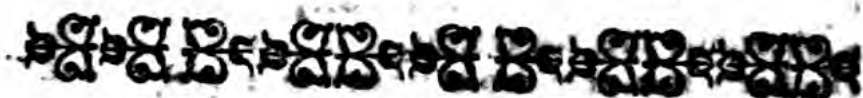
Car



Car qui verroit œuvre tant accomplie,  
 Et de respect n'auroit l'ame remplie,  
 Seroit cheval à trainer un timon,  
 Ou possédé d'un envieux Démon,  
 Mais quant à moi que rime ou raison guide,  
 A qui Richer a donné son Ovide,  
 (Quoi que d'un don pareil peu digne sois)  
 Je fais très bien l'honneur que je vous dois.  
 Croyez, Scarron, merveilleuse personne,  
 A qui Dieu mit une ame belle & bonne  
 Dans un étui qui manque d'embonpoint,  
 Que Saint Aignan vous honore à tel point,  
 Qu'il veut toujours préférer votre estime  
 Au bien plus doux, à l'honneur plus subli-  
 me.

Manteaux de Ducs, Bâtons fleurdelifez,  
 Rubans d'Azur par aucuns tant prizez,  
 Faveurs de Rois, commandemens d'Armées,  
 Gouvernemens, Places des mieux fermées,  
 Lambris dorez, grands festins, vins exquis,  
 Poulets reçus, pucelages conquis,  
 Jeux, chasse, bals, bâteaux, lice, carrière,  
 Bon feu l'Hyver, l'Été belle rivière;  
 Tous ces honneurs & ces plaisirs si doux,  
 Me sont moins chers que d'être aimé de  
 vous.

Avec ce vers il faut trancher ma lettre,  
 Puis qu'aussi bien je ne fais plus qu'y mettre,  
 Quand un rimeur ne fait pas ce qu'il veut,  
 Il doit finir tout le plûrôt qu'il peut.  
 De vous servir mon incroyable envie  
 Ne finira jamais qu'avec ma vie.



## R E P O N S E

A MONSIEUR

L E C O M T E

DE SAINT AIGNAN.

**G**Rand COMTE par Teltin chanté,  
 De divin vous m'avez traité  
 Dedans votre Epître obligeante,  
 Pour un Comte fort surprenante;  
 Car tous Comtes & tous Marquis,  
 Comme vous ne sont pas caquis,  
 Et je vous nommerois tel Comte  
 Dont vous ne feriez pas grand compte.  
 Pour à mon vance revenir,  
 Et pour ce mien discours finir,  
 Qui panche un peu vers la satire,  
 Beau COMTE, j'ose bien vous dire,  
 Que vous m'avez scandalisé,  
 Quand vous m'avez divinisé:  
 Quand de la façon l'on me louë,  
 Je sens fort bien que l'on me joue:  
 Mais me jouer beaucoup ou peu,  
 COMTE, c'est jouer petit jeu,  
 Et qui ne vaut pas la chandelle.  
 Ma foi, c'est me la bailler belle,  
 Que de me donner du divin!  
 Qui me feroit prendre du vin,  
 Me troubleroit bien moins la tête.  
 Moi divin? Je suis moins que bête:

Qui

Qui de l'homme me donneroit,  
 Richement me regaleroit,  
 Ou bien me prendroit pour un autre.  
 Pauvre Martyr, fils d'un Apôtre,  
 Je suis un bel homme divin!  
 Bon, si j'étois un saint Pavin,  
 Dont l'esprit fait passer la mine:  
 Mais si mal faite est mon échine,  
 Mal fait est mon esprit aussi;  
 Mon pauvre corps est raccourci,  
 Et j'ai la tête sur l'oreille;  
 Mais cela me sied à merveille,  
 Et parmi les Torticolis  
 Je passe pour des plus jolis:  
 La main dont j'écris cette Epître  
 Tient au bout du plomb d'une vitre,  
 Je ne puis sans mon bras flatter  
 Autrement le représenter:  
 Ma poitrine est toute convexe,  
 Enfin je suis tout circonflexe:  
 Mais, Saint Aignan, tel que je suis,  
 Chargé de maux, chargé d'ennuis,  
 Je vous suis de toute mon ame,  
 Ce qu'un Galand est à sa Dame,  
 Je veux dire de tout mon cœur,  
 Très-obéissant serviteur.  
 J'irois bien mes devoirs vous rendre,  
 Mais j'aurois peur de me répandre,  
 Et ce me seroit grand méchef,  
 Ne pouvant pas choir de mon chef,  
 De choir par la faute d'un autre;  
 Et tout méchant qu'est le corps nôtre,  
 Ma foi qui me le casseroit,  
 Sur mon Dieu m'embarasseroit,  
 Et vous y perdriez, beau Sire.  
 Mais c'est trop long-tems vous écrire;  
 Adieu, COMTE par tout vanté,  
 Et par Tristan si bien chanté,  
 Tristan qui chante comme un Ange,  
 Quand il entonne une louange,

Et qui pour bien éterniser,  
 Ne va point chez autrui puiser.  
 Fait à Paris en notre chambre,  
 Trente & un jour après Decembre,  
 De l'an mil six cens & demi,  
 Auprès d'un valet endormi,  
 Qui volontiers me verroit pendre,  
 Quand il me voit la plume prendre,  
 Et qui pour ma lettre plier,  
 Va toute ma cire employer.



A MADAME

LA COMTESSE  
 DE FIESQUE.

EPIGRAMME.

A Imable Comtesse de FIESQUE,  
 Ce n'est pas matière burlesque  
 Qu'une Heroïne comme vous,  
 Dont l'esprit est connu de tous,  
 Pour être un esprit admirable,  
 Digne de ce corps adorable  
 Pour qui tout le monde a par-tout  
 Tant de respect & haye au bout.  
 Haye au bout n'est que pour la rime;  
 Mais si vous trouvez qu'il exprime  
 Ce qu'on n'a pas droit de penser,  
 Il est aisé de l'effacer.  
 Fort satisfait de ma visite,  
 Encor plus de votre mérite,

F

Dans

Dans ma cage je me logeai,  
 Ayant pris humblement congé.  
 Vous dire à quel point vous me plûtes,  
 Les bontez que pour moi vous eûtes,  
 Cela ne se peut raconter,  
 Et l'on ne pourroit m'écouter  
 Sans me dire à chaque parole,  
 Scarronnet, trêve d'hyperbole.  
 On ne sauroit certainement,  
 Parler de vous petitement:  
 Il faut beaucoup dire, ou se taire.  
 En tout vous avez l'art de plaire,  
 Encor plus que je n'aurois cru;  
 Pour le croire, il faut l'avoir vû.  
 Je l'ai vû, je le croi, j'en jure;  
 Et quiconque a la tête dure  
 Assez pour ne m'en croire pas,  
 Sent le Campagnard de cent pas,  
 Et de plus loin si bon vous semble.  
 Ces Dames qui vinrent ensemble,  
 Dignes fœurs du brave d'HAUCOURT,  
 De qui par-tout l'estime court  
 Si juste, si belle & si grande,  
 En France aussi-bien qu'en Hollande,  
 Sont, ou je ne m'y connois point,  
 De grand merite au dernier point.  
 A la divine d'Outrelaize,  
 Alors au lit ou sur sa chaise,  
 (Car elle avoit pris, me dit-on,  
 Un remede au bout d'un bâton,  
 Je ne pus rendre ma visite;  
 J'en enrageai, car son mérite  
 M'a donné comme de raison,  
 Estime pour elle à foison  
 Les cieux de Mouches la delivrent  
 Qui maintenant assaut me livrent,  
 Et qui se joignent au grand chaud  
 Pour m'achever ou peu s'en faut.  
 Une entre autres à la même heure  
 Sur mon nez malgré moi demeure,

Je ne puis l'en faire partir,  
 Car mes gens viennent de sortir,  
 Et n'ai pour toute compagnie  
 Que mon Epagneule endormie:  
 Pour mes mains, vous le savez bien,  
 Elles me servent moins que rien.  
 Je fis faire par ma figure  
 A vos gens mainte conjecture:  
 Un petit Laquais édenté  
 Douta de mon humanité:  
 Mais, enfin, il me crut un homme,  
 Avec FRANCTOT digne que Rome  
 Lui donne les Bulles gratis  
 D'un Evêché non des petits.  
 Vous contestâtes à merveilles,  
 Au grand plaisir de mes oreilles:  
 On ne sauroit mieux contester;  
 Je ne le dis point pour flatter,  
 Et par une fausse louange;  
 Vous contestâtes comme un Ange,  
 Et je vous cede de bon cœur,  
 Moi qui suis un grand contesteur.  
 La digestion est meilleure  
 Lors que l'on conteste un quart d'heure  
 Un moment après le repas:  
 Je ne vous conseillerois pas  
 De contester une heure entière;  
 Toutesfois selon la matière,  
 On peut par conversation  
 Passer en contestation  
 Le jour entier, mais à reprises,  
 Sans en venir aux mines grises:  
 Car contester en querellant  
 C'est mal user d'un beau talent.  
 Mademoiselle Jaqueline,  
 Si je ne me trompe, a la mine  
 D'être en santé dans peu de tems;  
 Elle n'a qu'à dire, au Printemps  
 Je la meine jusqu'à Barrege  
 D'où devant qu'y vienne la neige

Le pis qu'il nous puisse arriver,  
 C'est de revenir, & trouver  
 Elle votre hôtel, moi mes chambres,  
 Tous deux mal-contens de nos membres.  
 Mais par ma foi, je meurs de chaud;  
 Puisque rien ne me presse, il faut  
 Que jusqu'au soir je me repose:  
 Ici donc je fais une pose.

J'ai quitté la plume à midi,  
 Le chaud m'avoit tout étourdi;  
 Il est nuit, je vai me remettre  
 A travailler après ma lettre.  
 Aujourd'hui mon Ami SEGRAIS,  
 Bien que le teins ne soit pas frais,  
 A passé, de me voir avide,  
 Du Pont neuf la Zone torride.  
 Dieu fait si SEGRAIS & SCARRON  
 De l'heritiere de Beuvron  
 Auront fait corner les oreilles:  
 Ils en ont dit monts & merveilles;  
 Et Dieu fait si parlant de vous,  
 Ils ont oublié votre Epoux.  
 SEGRAIS sur pareille matiere  
 Est d'une force singuliere,  
 Et je pense qu'aucunement  
 Nous secondons ce cher Normant.  
 Presentement à ma chandelle  
 Un papillon s'est brûlé l'aile:  
 C'est à dire qu'il ne faut pas  
 S'approcher trop de vos appas;  
 Il y fait chaud, la male peste!  
 Belle, jeune, galante, leste,  
 De l'esprit, de la qualité,  
 Bon Dieu! quelle temerité!  
 Gare ia mort ou la Marotte.  
 C'est une entreprise aussi sotte  
 Que tirer l'huile d'un caillou;  
 C'est mourir, c'est devenir fou;  
 Est on fou, l'on lie, on resserre;  
 Est on mort, on vous porte en terre.

DE MR. SCARRON. 125

Passé encore pour le premier,  
Mais serviteur pour le dernier,  
Il est ma foi peu de Silvies  
Qui valent autant que nos vies,  
Où diantre par le chaud qu'il fait,  
Veux-je aller hors de mon sujet ?  
Par un si grand chaud tant écrire  
Lors même qu'on a peine à lire,  
C'est abuser de la bonté  
D'une Dame de qualité.  
Fait à Paris, de notre chaise,  
En un tems aussi chaud que braise,  
L'an que le Lorrain & sa Gent  
S'en retourna pour de l'argent.



A MADEMOISELLE  
DE NEUILLAN.

EPI TRE.

**B**ELLE NEUILLAN, fille charmante,  
Beaucoup aimée, & point aimante,  
Jouvencelle au teint délicat  
Mêlé de blanc & d'incarnat ;  
BUSSI qu'on surnomme la belle,  
Et SCARRON chetive haridelle,  
Vous baisent mille fois les mains,  
Lasses d'enchaîner des humains,  
Car c'est une chose certaine,  
Que vous enchaînez à centaine,  
Et que quand ils sont enchaînez  
Vous leur faites un pied de nez.  
Arrêtons-nous par parenthèse



Quand on dit, les mains je vous baise,  
 Parle-t-on des mains du baiseur?  
 Je n'en fai rien, d'homme d'honneur.  
 Mais pour revenir aux mains vôtres,  
 Plus belles que cinq cens mille autres,  
 Et qu'on baiseroit volontiers  
 Dedans la ville de Poitiers,  
 Et par-tout ailleurs, & moi-même,  
 Si le Ciel m'avoit mis à même,  
 Bussi charmante au dernier point,  
 Et moi qui charmant ne suis point,  
 Vous composons ces rimes plates,  
 Décrites par mes maigres pattes,  
 Afin de nous entretenir  
 Dedans votre beau souvenir,  
 Dont la moindre place est plus belle  
 Qu'un fauteuil dans une ruelle,  
 Où les feuls culs à tabourets  
 Ont droit d'alléger leurs jarrets.  
 Belle fille, ou plutôt bel Ange,  
 Dans Paris est rumeur étrange  
 De vos beaux exploits dans la Cour:  
 Vous y percez les cœurs à jour:  
 On y redoute vos œillades,  
 Autant que des carabinades:  
 On dit que vous assassinez,  
 Que vous brûlez, que vous damnez;  
 Et que vos beaux yeux pleins de charmes,  
 Outre qu'ils font couler des larmes  
 A plusieurs blondins indiscrets  
 Qui les regardoient de trop près,  
 Ont quasi fait du sang répandre  
 Dedans un bal où pour vous prendre  
 On s'est bien fort montré les dents,  
 Et querellé devant les gens.  
 Voilà ce que c'est qu'être belle;  
 Si vous étiez moins jouvencelle,  
 Et moins divine tant soit peu,  
 Si vos yeux avoient moins de feu,  
 Et votre esprit moins de lumière,

Bref

Bref si vous étiez moins forcier,  
 Vous feriez moins de malheureux.  
 Mais en bonne foi, c'est pour eux !  
 Pourquoi Papillons temerares,  
 En vertu de leurs bigoterres,  
 Et de leurs crins enfannez,  
 Vous vont-ils regarder au nez ?  
 Quand votre bel œil les regarde,  
 Ils y devraient bien prendre garde,  
 Et fermer les yeux aussi-tôt :  
 Car auprès de vous il fait chaud  
 Autant que dans une fournaise,  
 Adorable ouvriere en braise,  
 Qui d'un cœur dont on vous fait don  
 Faites aussi-tôt du charbon.  
 Nous vous écrivions des nouvelles,  
 Mais aujourd'hui d'où viennent-elles,  
 Que de la Cour où vous regnez,  
 Où les volentez vous gagnez,  
 Mettez le feu dans les poitrines,  
 Décreditez les Poitevines,  
 Brûlez les cœurs des Courtisans,  
 Des Provinciaux troublez les sens,  
 Enfin, où cent choses vous faites,  
 Très dignes de ce que vous êtes ;  
 C'est-à-dire un objet charmant,  
 Toujours aimé, jamais aimant :  
 Et pour achever, & tout dire,  
 NEUILLAN, que tout le monde admire,  
 A qui la charmante Bussi,  
 Et SCARRON au corps racourci,  
 Souhaitent tout honneur & joye,  
 A Paris dans l'hôtel de Troye,  
 L'an qu'on demanda les Etats,  
 Qu'on croit que l'on ne tiendra pas.



A MADEMOISELLE  
DE SAINT MAIGRIN.

E P I T R E.

**B**elle & charmante Saint MAIGRIN,  
 Je n'ai pas l'esprit peu chagrin,  
 Quand j'entreprends en temeraire,  
 Une aussi difficile affaire,  
 Que celle où je me vois réduit ;  
 Ayant juré de faire bruit,  
 Cela s'entend à ma maniere,  
 De ce qu'à la moindre priere  
 Vous avez voulu m'obliger,  
 Moi qui vous dois être étranger,  
 Et qui suis autant inutile,  
 Que vous genereuse & civile.  
 Il faudroit un Malherbe ou deux,  
 Pour un dessein si hazardeux :  
 Uu merite pareil au vôtre,  
 D'une main pareille à la nôtre  
 Ne peut recevoir coup de trait  
 Qui n'affoiblisse son portrait.  
 Tout sujet trop riche est à craindre,  
 A qui ne sçait pas trop bien peindre.  
 Ma Muse qui vous veut louer,  
 Et qui ne sçait que se jouer,  
 Perd de son audace premiere  
 A l'éclat de trop de matiere,  
 Qui feroit à maint Ecrivain  
 Tomber la plume de la main :  
 Outre que ma façon d'écrire,

Est

Est plus portée à faire rire,  
 Qu'à louer sérieusement  
 Un esprit rare, un corps charmant,  
 Dire des douceurs, des Fleurettes,  
 Faire impromptus, & Chansonnettes,  
 Eriger en Divinité  
 Quelque merveilleuse beauté,  
 Lui donner des Lis & des Roses,  
 Et cent mille autres belles choses,  
 Que les Poëtes libéraux  
 Donnent aux Dames par quintaux.  
 Comme l'âge, enfin, l'humeur change:  
 La mienne devient fort étrange;  
 Sur moi le malheur acharné,  
 Me donne un esprit de damné,  
 Qui n'est content que quand il gronde,  
 Plus propre à quereller le monde,  
 Qu'à vous payer en vers comptant  
 Un service très important,  
 Qu'en vers je ne vous pourrai rendre,  
 Quelque soin que j'y puisse prendre.  
 Et quand j'aurois tout ce qu'il faut  
 Pour traiter un sujet si haut,  
 Peu de gens comme Benferade,  
 Ou bien j'ai le goût fort malade,  
 Sçavent écrire galamment,  
 Avec cet air rare, & charmant,  
 Que tant de malheureux copistes,  
 Qui veulent marcher sur ses pistes,  
 Imitent comme j'ai le dos.  
 Male peste soit des badauds!  
 Si j'en approchois de cent piques,  
 Avec mes rimailles comiques,  
 Mes vers sans craindre le grand jour  
 Itoient se produire à la Cour.  
 C'est la Cour seule où se façonne  
 A mon avis chaque personne,  
 Où se polit le Campagnard,  
 Le Bourgeois perd son air hagard,  
 Le sot raffine sa bêtise,

Et le Fanfaron s'humanise;  
 C'est où je n'ai jamais été  
 Dans ma plus parfaite fanté:  
 Je ne sai que par ouïr dire,  
 De quelle façon l'on s'y tire  
 D'un entretien, d'un compliment;  
 Je sai seulement qu'on y ment,  
 Et que bien souvent on y joue  
 Ce qu'en apparence on y loue.  
 Dire bien de vous, & mentir,  
 C'est ce qui ne peut compatir;  
 Et si c'est de la Cour l'usage  
 Que tenir un pareil langage,  
 Je ne pourrai certainement  
 Vous louer que bourgeoisement.  
 Comment faut-il donc que je fasse?  
 Un plus habile homme en ma place,  
 Se trouveroit bien empêché,  
 Eût-il un gros trésor caché  
 De beaux Vers, & de belle Prose,  
 Applicable sur toute chose.  
 Donnez donc terme à mon chagrin,  
 Belle & charmante Saint MAIGRIN:  
 Avec ce temps que je demande,  
 Quoi que la dette soit bien grande,  
 Et que tout pauvre homme, & Rimeur,  
 Ne soit jamais fort bon payeur,  
 A l'aide de la Renommée  
 De qui vous êtes tant aimée,  
 J'espère que mes petits vers  
 Vous prôneront par l'Univers,  
 Ou du moins par toute la France.  
 Ceci soit dit sans arrogance:  
 Car des vers portant votre nom,  
 Deviendroient des vers de renom.



A MONSIEUR  
FOURREAU.

EPIGRAMME.

**C**HER FOURREAU, je vous remercie,  
 Autant que peut ma Poësie,  
 Des belles Burettes d'argent  
 Dont vous m'avez fait un present.  
 Que le Seigneur en recompense  
 Veuille augmenter votre finance,  
 Tienne votre corps en sante,  
 Et votre esprit en gayeté,  
 Vous donne une femme bien saine,  
 Douce d'humeur, comme d'haleine,  
 Ou vous en veuille dispenser,  
 Car de femme on se peut passer:  
 Qu'il vous garde de gens qui pipent,  
 De tous alimens qui constipent,  
 De promesses de grand Seigneur,  
 De procès contre chicaneur,  
 De femmes qui toujours demandent,  
 Et de parens qui reprimandent,  
 De jeunes gens qui parlent trop,  
 Du choc d'un cheval au galop,  
 D'être voisin de gens de corde,  
 Et de riviere qui déborde,  
 De reciteurs de méchans vers,  
 D'homme roux ayant les yeux verts,  
 De serviteurs ferrans la mule,  
 Et d'ennemi qui diffimule.

D'être mangé de chiens courans,  
 De presomptueux ignorans,  
 De tous presenteurs d'estocades,  
 Et d'Amis sujets à boutades,  
 D'être possédé d'un valet;  
 Et quand le Roi danse un ballet,  
 De coups de hampe d'hallebarde;  
 Et sur tout le Seigneur vous garde  
 D'être donateur entre vifs;  
 Car les donataires sont Juifs:  
 Si tôt que la sottise est faite,  
 Le trépas du sot on souhaite,  
 Et s'il ne meurt, c'est un larron,  
*Exemplum ut Paulus Scarron.*  
 Voilà, ce me semble, beau Sire,  
 Prou de bien que je vous desire:  
 Ce n'est pas de l'argent comptant,  
 Mais c'est quelque chose pourtant,  
 A déduire sur les Burettes.  
 Si je pouvois payer mes dettes,  
 Et rendre avec de beaux souhaits  
 Tous mes creanciers satisfaits,  
 Ce seroit chose fort commode,  
 Dont même on feroit une mode;  
 Ainsi pour les gens contenter  
 On n'auroit qu'à bien souhaiter.  
 Mais pour revenir aux Burettes,  
 Elles sont belles, & bien faites,  
 Et vous en suis fort obligé;  
 Car sans être fort engagé,  
 Vous m'avez donné sans remise,  
 Une chose à peine promise,  
 De laquelle sans m'offenser,  
 Vous vous pouviez bien dispenser,  
 Et de laquelle je vous jure  
 Je n'aurois point fait de murmure.  
 Grand merci donc, mon cher FOURREAU,  
 De votre present riche & beau.  
 Au moins où manque la puissance,  
 Fais-je agir la reconnoissance,

DE MR. SCARRON. 133

Et fais je du bon de mon cœur,  
Votre très-humble serviteur.



A MADAME

DE REVEL.

ÉPIÔTE.

**B**elle Dame de Dauphiné,  
De corps gent, d'esprit raffiné,  
Et qui pour une campagnarde,  
Et de plus Dame Montagnarde,  
Avez bien fait voir que Paris  
Ne tient pas tout en son pourpris,  
Et qu'il est ailleurs des personnes  
Qui sont belles, & de plus, bonnes:  
Je dis bonnes; car sans bonté,  
Je me mocque de la beauté,  
Et je tiens pires que Gorgonnes,  
Les belles qui ne sont pas bonnes,  
Qu'au lieu d'adorer à genoux,  
On devroit assommer de coups.  
Belle Dame donc que j'estime,  
Non pas seulement pour la rime,  
Quoi que vous primiez en cela,  
Et que comme un vrai Quinola,  
Votre esprit à quoi qu'il s'applique  
Donne du beau, du magnifique,  
Du sérieux & du plaisant,  
Tant il est fertile & présent.  
Belle Dame donc que je prise,  
Pour mainte & mainte grace acquise,



Et pour mille & mille trefors,  
 Autant de l'esprit que du corps,  
 Qui vous attirent les éloges,  
 Non seulement des Allobroges,  
 Picards, Manceaux, Lorrains, Gascons,  
 Poitevins, hauts & bas Bretons,  
 Mais aussi des Nations autres,  
 Amoureuses des vertus vôtres,  
 Foin, contre mon intention,  
 Je fais toujours digression,  
 Qui trop fréquente est vicieuse,  
 Et trop longue est fort ennuyeuse.  
 Rimeur qui trop souvent en fait,  
 Rend le lecteur mal satisfait,  
 Si ce n'est qu'il les fasse courtes.  
 Comment mettrai-je ici des Tourtes,  
 Afin de rimer justement?  
 O que la rime absolument  
 Sur les pauvres rimeurs commande!  
 Faut-il une preuve plus grande  
 Que moi, qui viens de me fâcher  
 De ne pouvoir pas m'empêcher  
 De sortir hors de ma matière?  
 Dès ma digression première  
 J'ai tâché de me corriger,  
 Et n'est-ce pas pour enrager?  
 Outre la deuxième & troisième,  
 J'en ai fait une quatrième.  
 O belle Dame de REVEL,  
 Vous ne redoutez rien de tel:  
 Toujours de la rime maîtresse,  
 Soit qu'on vous interrompe ou presse,  
 Vous faites des vers par milliers,  
 Tous excellens, tous singuliers;  
 Et moi, quand j'en fais la trentaine,  
 Tout aussi tôt j'ai la migraine.  
 Qu'ainsi ne soit, presentement  
 J'ai l'esprit je ne sai comment,  
 Et si peu que je viens d'écrire,  
 Ne vaut pas qu'on daigne le lire.

Ayez

Ayez donc pour moi la bonté,  
D'excuser la sterilité  
D'un très-mauvais faiseur d'Épître,  
Et me laissez prendre le titre  
De votre obéissant valet.  
Je suis au bout de mon rollet.



A MONSIEUR  
D'AUMALLE  
D'HAUCOURT.

ÉPITRE.

BRave D'AUMALLE que j'estime,  
Et pour la prose, & pour la rime,  
Et pour mainte autre qualité,  
Pour éviter prolixité,  
Que je passerai sous silence;  
Parce qu'avec impatience  
Les gens comme vous genereux,  
S'entendent louer devant eux;  
De votre ingénieuse Épître  
Chacun dit du bien à bon titre;  
Tous ceux à qui je l'ai fait voir,  
Tous gens d'esprit & de savoir,  
Ont mille fois beni la veine  
Qui produit ces beaux vers sans peine;  
Et chacun d'eux s'étonna fort  
Voyant qu'elle venoit du Nort.  
S'il se rencontroit grosse bande  
De gens comme vous en Hollande,

La Hollande disputeroit  
De l'esprit, & l'emporterait  
Sur nos plus fins Academistes;  
Et de pareils antagonistes  
Sortiroient assez de bons vers,  
Dequoi fournir tout l'Univers.  
En bonne foi, Brave D'AUMALLE,  
Les vôtres ne sont pas de balle,  
Mais de ceux qui peuvent courir  
Par tout l'Univers sans mourir  
Un moment après leur naissance,  
Comme ceux que l'on fait en France,  
Par leurs producteurs affamez  
Très-mal vers burlesques nommez.  
Crier, à mes beaux mots de gueule,  
C'est me semble la façon seule  
Dont publier on les devoit;  
Cela s'entend qui le pourroit.  
Mais par malheur ils sont de mise,  
Toujours quelque ignorant les prise,  
Quelque pedant ou quelque fat  
Y rencontre du delicat,  
Et dit, voyez quelle imposture,  
Ces vers sont de defunt Voiture,  
De Mesnage, ou de Sarrazin,  
Ou bien de quelque autre assez fin.  
En cette maniere d'écrire  
Iour meriter que l'on l'admire;  
S'entend si l'on en peut trouver,  
Qui jusque-là puisse arriver.  
Eux seuls savent railler de source,  
Et vivre aux dépens de leur bourse,  
Sans aller picorer ailleurs  
De quoi s'ériger en railleurs.  
Les autres rimeurs subalternes  
Ne font voir que des balivernes,  
Riment mal & raisonnent pis.  
Je mettrois la main sur le pis,  
Que pour eux toute rime est bonne  
Pourvu seulement qu'elle sonne;

Quoi

Quoi que toute rime de son  
 Vaille moins que du pain de son.  
 Mais pour la rime encore passe,  
 Quand le bon-sens joint à la grâce,  
 De la naïve expression  
 Est soutenu d'invention.  
 Alors une rime forcée  
 Entre deux meilleures placée  
 Dans la foule peut se sauver,  
 Sans que l'on y puisse trouver,  
 A moins que d'être fort inique,  
 A faire jouer la critique.  
 Mais les rimaillers de bibus,  
 Nommez Poëtes par abus,  
 Les plus mauvais plaisans du monde,  
 Meritent que chacun les fronde,  
 Et d'être interdits du métier,  
 Voire d'ancre, plume & papier.  
 Ils ont pour discours ordinaires,  
 Des termes bas & populaires,  
 Des proverbes mal appliquez,  
 Des quolibets mal expliquez,  
 Des mots tournez en ridicule  
 Que leur sot esprit accumule  
 Sans jugement & sans raison,  
 Des mots de gueule hors de saison;  
 Allusions impertinentes,  
 Vrai style d'amour des servantes,  
 Et le patois des païsans,  
 Refuge des mauvais plaisans;  
 Equivoques à choses sales,  
 Et un mot le jargon des haies,  
 Des crocheteurs & porteurs d'eau,  
 Nommé langage du ponceau.  
 Il n'est chose dont moins l'on rie  
 Que de cette plaisanterie  
 Chez le beau monde de la Cour,  
 Où la politesse en son jour  
 Très-difficilement tolere  
 Le jargon de la harangere.

Ils font des vers en vieux Gaulois,  
 N'en pouvant faire en bon François,  
 Et disent que c'en est la mode.  
 Quand l'article les incommode,  
 Ils le coupent sans hesiter.  
 L'autre jour on me vint conter  
 Qu'un de ces beaux rimeurs de neige  
 Qui sentoit encor le college,  
 Enquis si des vers il faisoit,  
 Parce qu'alors il en lisoit,  
 Fit une réponse grottesque:  
 Je n'écris, dit-il, qu'en Burlesque;  
 Mais pour des vers, je n'en fais point.  
 Nous sommes d'accord en ce point,  
 Ils en font comme je chemine,  
 Ou leurs vers ne sont que vermine:  
 Et moi-même tout le premier  
 Je barbouille bien du papier;  
 De quoi franchement je m'accuse,  
 Et suis d'avis que sans excuse,  
 Pourvu que l'on en fasse autant,  
 De tout homme papier gâtant,  
 Dans la riviere l'on me jette  
 Comme un heretique Poëte;  
 Ainsi l'on purgera l'Etat  
 De maint ouvrage sot & plat.  
 Mais j'écris, me semble, en colere,  
 Prenons un style moins severe,  
 Et parlons un peu de Paris,  
 D'où ces Carmes je vous écris.  
 Cadet d'Haucourt, brave D'AUMALLE,  
 Toujours Paris son luxe étale,  
 Quoi que l'argent y soit bien court.  
 La faveur s'y fuit & s'y court;  
 C'est le plus grand plaisir du monde,  
 L'un y courtise, l'autre y fronde;  
 L'un n'a pas seulement un brin  
 D'estime pour le Mazarin;  
 L'autre tout un jour à sa porte,  
 Attend que ledit Seigneur sorte;

L'un va jouer chez la Blondeau,  
 Et l'autre étendu comme un veau.  
 Tout de son long dans sa brouette,  
 S'en va dire à quelque coquette  
 En l'absence de son cocu,  
 Belle, vos beaux yeux m'ont vaincu.  
 L'un va voir des filles de joye,  
 L'autre fait la fausse monnoye;  
 L'un va la nuit prendre un manteau,  
 L'autre le perd, & son chapeau;  
 L'un emprunte, & l'autre refuse;  
 L'un travaille, & l'autre s'amuse;  
 L'un nourrit de plus fins que lui,  
 L'autre vit aux dépens d'autrui;  
 L'un dépense, & l'autre mendie;  
 L'un recite la Comedie,  
 L'autre exhorte les mal-vivans,  
 Et n'a pas beaucoup de suivans;  
 L'un divertit, l'autre incommode;  
 Enfin, chacun vit à sa mode,  
 Et par différentes façons,  
 Comme la mer fait ses poissons,  
 Paris en sa large ceinture,  
 Fait vivre mainte creature,  
 Les uns bien, & les autres mal.  
 Pour moi cacochime animal,  
 Je suis comme un homme qu'on rouë,  
 Quoi que souvent mon esprit jouë;  
 Mais mon corps qui fait bande à part,  
 En son jeu ne prend nulle part.  
 Ma Charge est peu s'en faut cassée,  
 Dont ma Muse est fort offensée,  
 Et toute prête à se fâcher.  
 Si l'on ne tâche à l'empêcher,  
 Je lui ferai voir la Hollande,  
 Où sans que rien elle apprehende,  
 Elle pourra bien mettre au jour  
 Des vers qui ne sont pas d'amour.  
 La belle impression d'Elzevir  
 Fera que ma façon d'écrire

Reprendra nouvelle vigueur;  
 Et lors malheur, malheur, malheur,  
 Sur qu'il le chagrin du malade  
 Tirera son arquebuzade.  
 Mais étant votre serviteur,  
 C'est trop de ma mauvaise humeur  
 Vous accabler sans conscience;  
 C'est braver votre patience,  
 Et bien loin de vous apâter,  
 C'est le moyen de vous fuster.  
 Une autrefois notre camarade  
 Sera d'humeur plus goguenarde:  
 J'ai l'esprit aujourd'hui bouché,  
 Et comme l'Etat, debauché.  
 Excusez donc l'humeur peccante.  
 Fait par moi l'an six cens cinquante,  
 Le quatrième de Janvier,  
 Tout seul assis en mon foyer,  
 Entre un Espagneul & ma chatte,  
 Qui vient de lui donner la patte.



A MONSIEUR

L'EVÊQUE

D'AVRANCHES.

EPITRE.

**G**RAND d'HAUMONT, Prelat sans re-  
 proche,  
 Intrepide comme une roche,  
 Esprit généreux & hardi

Encore

**Encore plus que je ne di ;**  
**Honneur de l'Eglise Françoisse,**  
**Comparable au grand saint Ambroise ;**  
**Seul au monde assez généreux**  
**Pour aimer Scarron malheureux :**  
**Cet inguerissable malade,**  
**Sans feinte & sans fanfaronnade,**  
**Te jure du bon de son cœur**  
**Qu'il est ton humble serviteur.**  
**Il a peine à faire sa lettre,**  
**Et ne fait ce qu'il y peut mettre,**  
**Que sur des memoires meilleurs,**  
**Tu ne saches déjà d'ailleurs.**  
**Paris est toujours même chose :**  
**On y raille, boit, joue & cause,**  
**On passe son tems mal ou bien,**  
**On y fait quelque chose ou rien,**  
**On y dit de fausses nouvelles,**  
**On y fait de mauvais libelles,**  
**Où l'on mêle toujours un brin**  
**Du grand Ministre Mazarin.**  
**Le Cours se tient l'après dinée,**  
**Où la Damé gauderonnée**  
**En portiere vient s'étaler,**  
**A qui la voudra cajoler.**  
**Godelureaux pleins de farine,**  
**Affectans de courber l'échine**  
**Afin de faire le gros dos,**  
**Pour la plupart de francs badauds,**  
**Couchez dans leurs riches carrosses,**  
**Dont ils font bien souvent les rosses,**  
**Y parlent du tiers & du quart,**  
**L'un s'y jette sur le brocarr,**  
**Sur la pointe & la facette,**  
**Y conte quelque repartie**  
**Par lui composée en son lit,**  
**Et qu'il a faite, à ce qu'il dit,**  
**Dans la chambre ou dans la ruelle**  
**De Monsieur ou Madame Telle.**  
**Enfin, chacun s'y divertit,**



Cependant, moi pauvre petit,  
 Cloué sur une chaire grise,  
 Sans plus songer au fils d'Anchise,  
 Songeant en mon corps contourné,  
 J'ai des desespoirs de Damné.  
 Mais ne suis-je pas une bête,  
 De vous venir rompre la tête  
 Du mal que je sens jour & nuit ?  
 Je n'en ai que trop fait de bruit  
 De ma maudite maladie ;  
 Et j'ai bien peur que l'on ne die,  
 Que tant de lamentation  
 N'est point sans quelque ambition.  
 Avec satisfaction grande  
 J'ai lû de la Muse Normande  
 Les gaillardes productions  
 Toutes pleines d'inventions ;  
 La rime en est heureuse & riche,  
 Et maître Apollon n'est point chiche,  
 Ou ma foi je n'y connois rien,  
 Envers homme qui fait si bien.  
 Pour moi je romps avec la Muse ;  
 Cette malheureuse camuse  
 Pour les biens qu'elle m'a promis  
 Me fait de trop grands ennemis.  
 Satisfait de mon innocence  
 Je m'en vai garder le silence,  
 Et confondre les faux témoins :  
 Mais je n'en penserai pas moins.  
 Que notre Normand donc écrive,  
 Et que d'une source si vive  
 Il emplisse tout l'Univers ;  
 Je renonce au métier des Vers ;  
 Aussi bien dans la Cour de France  
 Tout est regi par l'ignorance,  
 Le Bonheur cherche le plus sot :  
 Mais chut, chut, je ne di plus mot.  
 Je suis si chagrin & si triste  
 Du mal qui me suit à la piste,  
 Qui me court sans cesse au galop,

Que

Que j'ai peur d'en dire un peu trop.  
 Devant la fin de cet ouvrage,  
 Je te veux rendre témoignage  
 Que le brave de Bouciquault  
 Est pour toi plein d'un zele chaud.  
 Adieu, cher Pielat sans reproche,  
 Intrepide comme une roche,  
 Esprit généreux & hardi,  
 Encore plus que je ne di ;  
 Honneur de l'Eglise Françoise,  
 Imitateur de saint Ambroise,  
 Seul au monde assez généreux  
 Pour aimer Scarron malheureux :  
 Cet inguerissable malade,  
 Sans feinte & sans fanfaronnade,  
 Te jure du bon de son cœur,  
 Qu'il est ton humble serviteur.



A MONSIEUR

P R I E U R,

PROCUREUR EN PARLE-

MENT.

E P I T R E.

SI ma muse autrefois gaillarde,  
 Que trop de malheur rend hagarde,  
 Ne rompoit pour toi le serment  
 Qu'elle a fait solennellement,

De jamais, quoi qu'on lui propose,  
 Mettre en lumière vers, ni prose,  
 Tu me le pourtois reprocher,  
 Ami fidelle autant que cher,  
 PRIEUR, des Plaideurs le refuge,  
 Procureur qui vaut bien un Juge,  
 Par ton esprit plein de clarté,  
 Ton discours & sa netteté,  
 Ta diligence non commune,  
 Par le mépris de la Fortune,  
 Et cent qualitez que n'ont pas,  
 Fussent-ils en Droit des Cujas,  
 Tes compagnons de robe noire,  
 Dont la redoutable écritoire,  
 Je n'entends pas parler de tous,  
 Fait pis que bosses & que trous.  
 La tienne des bons Protectrice,  
 N'agit point que pour la Justice :  
 Ton adroite subtilité,  
 Qui dissipe l'obscurité  
 De la chicane embarrassée,  
 Ne s'est point à nuire exercée :  
 Tu ne veux jamais biaiser,  
 Pour un procès éterniser,  
 Ni de rien faire quelque chose,  
 Pour rendre meilleure une cause ;  
 Si bien que sans se fourvoyer,  
 On juge sur ton plaidoyer.  
 Mais aussi ta naissance est telle,  
 Que peu du métier l'ont si belle.  
 Ton ayeul fut le favori  
 Du bon & malheureux Henri,  
 Des Valois le plus debonnaire ;  
 Il le servit de Secretaire,  
 Faisant honneur à son emploi ;  
 Non pas comme ceux que je voi,  
 Qui prennent plus qu'ils ne reçoivent,  
 Des charges que souvent ils doivent,  
 Mais avecque la probité,  
 Dont un homme de qualité,

Est bien plus capable qu'un autre,  
 De son tems meilleur que le nôtre,  
 Les seules personnes d'esprit  
 A la Cour étoient en credit;  
 Le merite & non la finance,  
 Acqueroit la prééminence:  
 C'est par là que ton Pere obtint  
 La charge que long-tems il tint.  
 Que si la mauvaise Fortune  
 Qui pour les meilleurs a rancune,  
 N'a pas gardé le même rang  
 A ceux qui restent de ton sang,  
 La guerre Civile en est cause;  
 Et non pas toi, que je propose  
 A ceux de ta profession,  
 Dont le gain est la passion,  
 Et qui font une sale usure  
 Du talent de leur écriture.  
 Tu ne vis point en Picoreur,  
 En ta charge de Procureur:  
 Tes livres d'un noble courage  
 Sont un assez bon témoignage.  
 Tes compagnons aiment le sac,  
 Par qui maint homme est au bissac:  
 La chicane est toute leur joye,  
 Les presens, l'or & la monnoye;  
 Et nul d'eux ne se peut passer  
 D'incessamment paperasser.  
 Ta passion est les beaux Livres:  
 Pour plus de douze mille livres  
 On en voit en ton Cabinet,  
 Plus que chez Courbé ni Quinet.  
 Nombre de sacs de toutes tailles  
 Des autres parent les murailles;  
 Chez toi force livres choisis,  
 Et non d'humidité moisis,  
 Dont très riche est la reliure,  
 Toute d'une même parure,  
 Et dont la rare impression  
 Est de ta noble ambition

Une marque très-affurée,  
 En tablette peinte & dorée,  
 Font avouer au regardant  
 Qui les guigne d'un œil ardent,  
 Que maint Juge Porte-écarlatte  
 Près de ton ame a l'ame platte,  
 Et que tu meriterois bien  
 Et des dignitez & du bien.  
 Je suis témoin irréprochable,  
 Que de moi pauvre miserable  
 Tu ne pris jamais de l'argent,  
 Quoi qu'à m'obliger diligent,  
 Et que ma mauvaise fortune  
 Te soit bien souvent importune.  
 Aussi te viens je tous les jours  
 Demander conseil & secours  
 Contre les maudits subterfuges,  
 Dont malgré l'équité des Juges,  
 Se servent depuis si long-tems  
 Contre moi mes chiens de Parens.  
 Je ne t'en dis pas davantage,  
 Non que je n'aye le courage  
 De t'en dire mille fois plus :  
 Mais avec des Vers superflus,  
 J'aurois tort, au moins je le pense,  
 Si je te mettois en dépense  
 De ton loisir qui t'est si cher,  
 Brave PRIEUR; Ami très cher,  
 De qui les travaux & les veilles,  
 Soit que tes chiens tu conseilles,  
 Soit qu'avec plume, encre & papier  
 Tu les serves de ton métier,  
 Relevent l'esperance morte  
 De maint malheureux de ma sorte,  
 Qui comme moi malgré les dents  
 De quelques-uns de ses Parens  
 Est trop long-tems vivant sur terre.  
 Que la fièvre quarraine serre  
 Les sots Parens, & sots Oïsons,  
 Qui font de sottes donaisons !



A LA  
R E I N E.

Il la remercie d'une gratification.

**R**EINE incomparable en merite,  
 Quoi que d'un pouvoir sans limite  
 Le Ciel vous ait fait un présent,  
 Qui certes n'est pas malplaisant;  
 J'oserois pourtant bien vous dire,  
 Ou bien que je ne mente, écrire  
 Que vouloir changer mon destin,  
 Toujours cruel, toujours mutin,  
 Vous sera chose difficile,  
 Fussiez-vous deux fois plus habile.  
 Vous vous y prenez pourtant bien,  
 Ou certes je n'y connois rien.  
 Non que des douleurs que j'endure,  
 Contre moi la guerre ne dure :  
 Mais vous me les adoucissez,  
 Alors que vous m'enrichissez;  
 Moi chez qui jusques à cette heure  
 L'indigence a fait sa demeure,  
 Laquelle ne va jamais sans  
 Plusieurs maux très-embarrassans,  
 Qui chez moi vivoient en gendarmes,  
 Comme faim, soif, froid, peur, soin, lar-  
 mes.

Mais à l'aspect de vos Louis,  
 Ils se sont tous évanouis ;  
 Et maintenant sans trop en faire,  
 Je puis hauffer mon ordinaire  
 De deux médecines par mois,  
 Et si vous le voulez de trois.  
 Car, ô des Reines la merveille,  
 De me faire tirer l'oreille,  
 Et contester avecque vous,  
 Je meriterois mille coups.  
 Or pour vous rendre humblement grace,  
 Sachez que l'Hyver me menace  
 De deux ou trois maux inconnus.  
 Je voudrois qu'ils fussent venus,  
 Pour vous bien témoigner l'envie  
 Que j'ai de n'employer ma vie  
 Qu'à servir votre Majesté  
 Avec grande fidélité ;  
 Moi qui puis dire sans bravade  
 Que je suis un fort bon malade,  
 Si bon qu'aujourd'hui le Soleil  
 N'en voit point aussi de pareil.



À LA  
 R E I N E.

Il lui parle de sa pension.

**G**Rande Reine ma seule Dame,  
 Vraiment vous êtes bonne Femme :  
 Car vous m'avez depuis deux ans  
 Donné deux fois quinze cens francs.

Ma mort bien-tôt, comme je pense,  
 Vous sauvera cette dépense;  
 Je n'aurai long-tems à prier  
 Bertillac votre Tresorier;  
 Dans peu de tems notre Squelette,  
 Tout coufu dans une serviette,  
 (Quelques-uns disent à me voir  
 Que ce seroit prou d'un mouchoir,)  
 Sera mis avec torche & cierge  
 De belle blanche cire vierge,  
 Prêtres chantans *Deprofundis*,  
 Au rang de ceux du tems jadis.  
 Telle rente continuée  
 A ma personne attenuée  
 Qui n'a pour tout bien qu'un procès  
 Dont incertain est le succès,  
 Est certes une bonne affaire.  
 O que Reine qui sait bien faire  
 Est grande bénédiction  
 A tout Royaume & nation!  
 Et que je serois miserable  
 Sans vous, ô Reine charitable,  
 Et que je serois indigent;  
 Si je n'avois point votre argent!

Mais vu les biens que vous me faites,  
 Etant bonne comme vous êtes,  
 Moi bon à rien comme je suis,  
 J'enrage bien que je ne puis  
 Vous être utile à quelque chose:  
 Et pour cela je vous propose  
 Comme je puis être content,  
 Et sans qu'il vous en coûte tant.  
 C'est, ô Reine à moi si propice,  
 De créer sur un Benefice,  
 Pour votre argent mieux employer,  
 Ce que vous voudrez m'octroyer.  
 Je ne vois en cette demande,  
 Difficulté que j'apprehende,  
 Sinon que quelque gros Abbé  
 Qui ne saura ni A, ni Bé,



## 150      E P I T R E S

En aura moins pour sa dépense,  
 Au grand dettirement de sa poche:  
 Mais vraiment le pauvre petit  
 Peut se retrancher un petit;  
 Moins d'entr' mets dessus sa table  
 Ne le rendra pas miserable;  
 Et moi qui ne saurois trotter  
 Ni pension solliciter  
 Dans cette charge que j'exerce,  
 Sibien, que l'os la peau me perce,  
 Les gages que de vous j'aurai,  
 Me seront un bien assuré.

O Reine aussi belle que bonne,  
 Si quand on nous aime on nous donne,  
 Je puis sans mal argumenter,  
 Et sans comme un sot me vanter,  
 Publier que moi pauvre Here,  
 Portrait vivant de la misere,  
 Ne vous suis pas indifferant:  
 Ce qui m'est un honneur si grand,  
 Que si je n'étois point malade,  
 Par mon chef je me persuade  
 Que même au prix de ma santé,  
 Je voudrois l'avoir acheté.

Il n'est rien que l'homme souhaite  
 Au prix d'une santé parfaite,  
 Pour elle on méprise le bien:  
 Mais depuis peu je connois bien,  
 Qu'être sain & ne pas connoître  
 Que tout bien vient du premier Etre,  
 N'est certes qu'un de ces biens faux  
 Qui devant Dieu sont de vrais maux,  
 Dont le plus souvent on abuse.  
 Hélas! qu'à bon droit je m'accuse  
 D'avoir été quand j'étois sain  
 Un très-mauvais petit vilain,  
 Employant souvent à médire,  
 Le don d'avoir le mot pour rire.  
 Mais Dieu, que si bien vous servez,  
 Par le bras duquel vous avez

Fait

Fait & ferez tant de merveilles,  
 Penetrant mes dures oreilles,  
 M'a mis depuis peu dans le cœur  
 Une veritable douleur  
 De n'avoir vécu qu'en canaille  
 Qui ne fit jamais rien qui vaille;  
 Enfin d'avoir toujours été  
 Un vrai vaisseau d'iniquité.  
 O Dieu! qu'elle ressent de joye  
 Lors que plus elle ne fourvoye,  
 Notre Ame! & qu'un homme innocent  
 Lors que son corps cent maux ressent,  
 Quoi que cloué dans une chaise  
 Et jour & nuit mal à son aise,  
 S'il prend ses souffrances à gré,  
 Est plus heureux qu'un empiffré,  
 A qui trop de chair à la jouë  
 Fait malgré lui faire la mouë!  
 S'il vit en Sardanapalus,  
 Bien qu'il n'ait besoin de Bolus,  
 Bien que de santé presque il crève,  
 Bien souvent plus d'un soin le grève,  
 Et de plaisirs environné  
 Il enrage comme un damné.  
 Peu s'en est fallu cette année  
 Que n'ait fini ma destinée:  
 J'ai bien crié, j'ai bien souffert,  
 Et vraiment j'étois pris sans vert:  
 Mais de Dieu la misericorde,  
 Qui même dessus nous déborde  
 Lors que nous sommes débordés  
 Autant que soldats débandés,  
 Fait que dans les maux que j'endure  
 Ma souffrance ne m'est plus dure,  
 Que je reçois le mal que j'ai  
 En patience & d'un cœur gai,  
 Et que sa volonté soit faite  
 Est tout le bien que je souhaite.



SUR LE RETOUR  
DE  
Mr. FOUQUET.

**M**uses, ne pleurez plus l'absence du Mecene,  
Qui vous rendoit si doux les rivages de  
Seine.

Fouquet est revenu : que tous vos Nourrif-  
sons

En celebrent le jour par leurs gayer Chan-  
sons :

Qu'en leurs Jeux , en leurs Vers , toute la  
France voye

A quel point son retour les transporte de joye.  
Quand la Guerre troublant le calme de nos  
jours,

Fit entendre en tous lieux le bruit de ses tam-  
bours,

Ce bruit contraire aux Vers , favorable aux  
Gazettes ,

Fit cesser vos Concerts , & vous rendit muët-  
tes,

Et les moindres Goujats pieds nus & déchirez  
Aux savans mieux vêtus se virent préferez.

Notre changeante Cour , seule arbitre des mo-  
des,

Traita les beaux Esprits de Pedans , d'incom-  
modes,

Les beaux vers de chansons, les Rimeurs d'Arti-  
sans,

Et

Et votre Art meprisé, n'eut plus de Partisans.  
Mais fûtes-vous jamais de Fouquet mépri-  
sées ?

Entre ceux qui vous ont toujours favorisées  
Qui de frequens bienfaits vous comble comme  
lui ?

Il est de vos enfans l'esperance, & l'appui :  
Et, quand ces malheureux pressiez de l'indi-  
gence,

Offrent leur marchandise à sa Magnificence,  
En la même monnoye il pourroit la payer,  
Leur rendant vers pour vers, & papier pour  
papier;

Car habile en votre Art, comme aux grandes  
affaires,

Il fait de votre mont les plus secrets Myste-  
res :

Mais, qui de notre France exerce sa bonté,  
Avec plus de largesse, & moins de vanité ?  
Et ce n'est pas sans choix qu'il répand ce  
qu'il donne ;

Il fait par le merite estimer la personne,  
Et peu dans le haut-rang où sa vertu l'a mis,  
Ont mieux que lui su faire & choisir des  
Amis.

O ! qu'il est vrai qu'on souffre, & qu'on craint  
quand on aime !

Son absence a paru dans mon visage blême,  
J'ai perdu l'esprit gai dont l'on m'a tant  
loué,

Et je n'ai plus été ce Poëte enjoué,  
Qui dans tous les malheurs où son destin le  
noye,

Même en se faisant plaindre inspiroit de la  
joye.

Mais je suis desormais au but de mes desirs ;  
Fouquet est revenu, revenez mes plaisirs ;  
Ne craignons plus, mon cœur, les travaux d'un  
voyage,

Qui m'ôta tout d'un tems l'espoir & le courage:

Reprenons l'un & l'autre; & que l'emporte-  
ment

Succede aux noirs chagrins de son éloigne-  
ment.

Il ramene avec lui cette Epouse adorable,  
De son fidelle Epoux compagne inseparable,  
Et qui, dans les perils menaçans du Tré-  
pas,

Ne se pourroit resoudre à l'éloigner d'un  
pas.

Que le Ciel qui joignit tant de vertus en-  
semble,

Veuille rendre éternel le nœud qui les as-  
semble,

Et laisse pour jamais ces deux cheres moi-  
ties

Pour exemple fameux de tendrez Amitiez!



AUX REVERENDS PERES

DOM COSME

ET

DOM JEAN,

PERES FEUILLANS.

E P I T R E.

**A**ux Peres Dom Jean & Dom Cosme,  
Un dont le dos devient un Dosme,

Déc.

Depuis dix ans toujours assis,  
 Écrit ces Vers de sens rassis.  
 En bonne foi la Poësie  
 N'échauffe point la fantaisie;  
 Et la fantaisie est un lieu,  
 D'où sortent, comme il plaît à Dieu,  
 Les Vers sans frapper à la potte.  
 Bien souvent la rime l'emporte,  
 Et contre son intention  
 Lui fait faire digression;  
 Une fois il parla de fronce  
 Pour rimer à Monsieur son Oncle;  
 Et quand il veut rimer à fils,  
 Il va bien loin chercher Memphis.  
 Or cet homme ainsi fait, vous mande  
 Que bien fort il se recommande  
 A vos doctes Paternitez,  
 Qui pour lui pleines de bontez  
 Le font, tant en poires qu'en pommes,  
 Un des plus opulens des hommes.  
 Le coffre bien élaboré,  
 Plus beau que s'il étoit doré,  
 Que le Pere COSME lui donne,  
 Embarasse fort sa personne;  
 Car comment reconnoîtra-t-il  
 Un don si riche & si gentil?  
 Comment faudra-t-il qu'il le rende?  
 Le Pere ne prend, ni demande;  
 Et lui qui très volontiers prend,  
 Mais volontiers peut-être rend.  
 Se donner soi-même en étrennes,  
 Ils diront, ses fièvres quartaines;  
 Si ce mot-là peut être dit  
 Par gens qui portent tel habit.  
 Promettre sa bonne priere,  
 C'est jeter l'eau dans la riviere;  
 C'est eux qui le font pour autrui:  
 Outre qu'un mot venant de lui,  
 Les feroit dans la Cour Celeste  
 Regarder comme ayans la peste;

Tout homme comme lui traité,  
 Au Ciel n'est pas bien écouté.  
 Tout beau, le petit fou murmure:  
 Qu'il rende grace & qu'il endure,  
 Il ne l'a que trop bien gagné,  
 D'avoir le corps tout mélaigné.  
 Que faudra-t-il donc qu'elle fasse,  
 Cette malheureuse carcasse?  
 Finir ces Vers déjà trop longs,  
 Puis qu'ils ne sont pas gueres bons.  
 Leur faire grace de sa rime,  
 C'est montrer comme il les estime.  
 Et c'est en bonne verité  
 Comme il voudroit être traité;  
 Non pas d'eux, qui sans doute écrivent  
 De la même façon qu'ils vivent,  
 C'est-à dire en perfection;  
 Mais de certaine Nation  
 De gens, qui riment, riment, riment,  
 Affoiblissans les Vers qu'ils liment.  
 Dieu nous garde ici comme ailleurs  
 De ces importuns rimailleurs.



A D R E V E R E N D P E R E  
 C L A U S E L  
 D E L A M E R C Y .

E P I T R E .

**P**ERE CLAUSEL, de Lespaigneuil,  
 Que j'estime autant qu'un filleul,

Mille

Mille fois les mains je vous baise.  
Certes, vous m'avez fait bien aise,  
Et je me sens fort endetté  
Par votre libéralité.

Mais je fais un propos bien ferme,  
Si vous me donnez quelque terme;  
Car je ne puis pour le présent,  
Me r'acquitter d'un tel présent :

Croyez-moi, votre courtoisie  
Ne le verra jamais moisié  
Dans mon esprit, quoi que moisié,  
Et fou, peut-être, en cramoisié:  
Car vous savez bien qu'un Poëte  
A souvent la tête mal faite.

Que ceci soit dit sans tâcher  
Un Pere blanc qui m'est bien cher;  
Qui fait quand Phœbus le dévoye,  
Des Vers plus beaux que vers à loye,  
Qui ne sentent pas le jargon  
De la milice d'Arragon.

Mais sage ou non, fort peu m'importe,  
Puisque vous m'aimez de la forte  
Que le Dieu du Ciel m'a bâti,  
Les pattes en chapon rôti,  
La jambe route desséchée,  
Et la tête toute penchée.

Pour moi, quand vous seriez un fou  
A me casser un jour le cou,  
Quand bien vous auriez la folie !  
De ceux là qu'il faut que l'on lie,  
Encore me seriez-vous cher:  
Adieu, je m'en vai me coucher.





A M A D A M E  
 LA COMTESSE  
 DE FIESQUE.

Pour avoir une Chienne qu'elle  
 lui avoit promis.

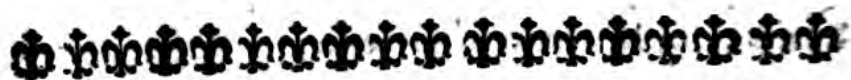
E P I T R E

**D**IVINE COMTESSE de FIESQUE,  
 Le petit Poëte Burlesque  
 Attend un Chien de votre part :  
 Mais au lieu d'en avoir sa part,  
 S'il n'a qu'une defaite seche,  
 J'ai peur que son esprit de meche,  
 Qui s'échauffe souvent pour peu,  
 Pour son malheur ne prenne feu.  
 Il aimera votre Epagneule,  
 Autant & plus que sa filleule,  
 Croyez-le puis qu'il vous le dit.  
 Il la fera peindre en petit.  
 Il lui destine une parente,  
 Pour lui servir de gouvernante,  
 Qu'il fera venir tout exprès  
 Par le coche à beaucoup de frais.  
 Deux chiens sans queue & sans oreilles,  
 Qui savent sauter à merveilles  
 Pour le Roi Louis de Bourbon,  
 Et pour le Roi d'Espagne non,  
 Lui montreront mille souplesses,

Mille

**Mille sauts , mille gentilleffes :**  
**Ils sont chiens de bonne maison ,**  
**Et qui même ont quelque raison.**  
**De plus , elle aura pour soubrette**  
**Une fort honnête barbette ;**  
**Et pour Laquais un petit chien ,**  
**Qui tourne la broche fort bien.**  
**Enfin , je la tiendrai si leste ,**  
**Que la Canicule celeste ,**  
**Comme tous chiens sont envieux ,**  
**En enragera dans les Cieux.**  
**Le chien du bon fils de Tobie ,**  
**S'il vivoit , en mourroit d'envie.**  
**Ou dans Paris point n'en fera ,**  
**Ou jasmin la parfamera**  
**Depuis le sommet de la tête ,**  
**Jusqu'ou les chiens s'entrefont fête.**  
**Or voilà tout ce que je puis**  
**Vous dire , begue que je suis :**  
**Voilà , COMTESSE magnifique ,**  
**Tout ce que j'ai de Rhetorique.**  
**Vous m'avez promis un Toutou ,**  
**Je croi que j'en deviendrai fou ,**  
**Si vous me manquez de parole :**  
**Je dirai que ma tête fole**  
**Aura crû trop facilement**  
**Femme de Cour qui souvent ment.**  
**Mais j'allonge un peu trop mon conte ,**  
**Comtesse dont je fais grand compte.**  
**Ayez toujourns l'esprit content ,**  
**Et toujourns de l'argent comptant :**  
**Et votre mari le grand Comte ,**  
**Dont toujourns tant de bien je conte ,**  
**Puissiez - vous tous deux dans cent ans**  
**Conter contes à vos enfans.**  
**Mais ne faites plus de femelles ,**  
**Faites des enfans sans mamelles :**  
**Les garçons valent beaucoup mieux ,**  
**Ils ne pissent jamais sous eux ,**  
**Ils pissent contre la muraille :**

160            E P I T R E S  
Vous en ferez de belle taille.  
Excusez ce discours hardi.  
De notre chaise après midi,  
L'an que le Sieur de Benserade  
N'alla point en son Ambassade.



A M A D A M E  
D'HAUTEFORT.

E P I T R E.

Sainte HAUTEFORT, cependant  
Qu'à Paris votre zele ardent  
Vous occupe à la Patenôtre,  
Tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre,  
Je suis au Mans, & tout mon train,  
Où m'a fait venir mon chagrin.  
Mais que voulez-vous que j'y fasse ?  
J'ai beau quitter place pour place,  
Je ne quitte point mes douleurs ;  
Par tout je me souhaite ailleurs,  
Et quand j'y suis, au bout d'une heure  
Je songe à changer de demeure.  
Le voyage est assez plaisant,  
A qui le Quadrin est present ;  
Mais quand on a son fait bien juste,  
Il fait bon ménager le Juste.  
Cependant notre pauvre corps  
Devient pitoyablement tors ;  
Ma tête à gauche trop s'encline,  
Ce qui rabat bien de ma mine ;  
De plus, sur ma poitrine chet :  
Mon menton touche à mon brichet :

Et

Et ce qui plus me desespere,  
 Barbier ne me pouvant plus raire,  
 Je vais mettre au jour un barbon,  
 Qui ne fera ni beau ni bon.  
 Dieu votre beau menton defende  
 De mesavanture si grande;  
 Car barbe ne vous fieroit pas:  
 Quand de mille charmans apas  
 Votre barbe seroit pourvuë,  
 Toûjours seriez Dame barbue;  
 Et je croi qu'on riroit bien fort  
 De la barbe de Hautefort.  
 C'est neanmoins chose assurée,  
 Qu'aurez barbe blonde & dorée;  
 Mais une barbe, encore un coup,  
 La femme déguise beaucoup;  
 Et la noire comme la blonde,  
 Déplairoit à beaucoup de monde.  
 J'en puis parler comme savant,  
 Car ici je voi bien souvent  
 Des Dames qui par sainte Barbe  
 Ont assez souvent de la barbe,  
 Je di barbe qui picqueroit  
 Qui sans razer la laisseroit;  
 Mais elles la font, les vilaines,  
 Une fois toutes les semaines.  
 De barbe c'est assez parlé:  
 Mais d'où vient que je suis allé  
 Ainsi sur les barbes m'étendre?  
 Ma foi je ne le puis comprendre;  
 Car quand j'ai mis la plume en main,  
 Foi de Catholique Romain,  
 Je songeois moins en barberie,  
 Moins en Barbe de Barbarie,  
 Moins au Turc au menton razé,  
 Que Malte a tant scandalizé;  
 Moins à Prudon qui barbe raze,  
 Et qui par consequent trop jaze,  
 Car tout Barbier est babillard,  
 Comme tout nez trouffé, raillard;

Moins

Moins au Prelat \* \* \*  
 Qui porte une barbe si sage,  
 Moins à celui du \* \* \* \* \*  
 Qui sur la barbe a raffiné,  
 En portant la lienne en crépine,  
 Dieu la preserve de vermine!  
 Car si vermine s'y fourroit,  
 Trop souvent il se gratteroit,  
 Dont recevrait quelque dommage  
 La gravité du personnage:  
 Enfin je pensois tout de bon,  
 Moins à barbe, moins à barbon,  
 Que presentement je ne pense  
 D'aller voir la superbe danse  
 Que Monsieur le Duc va danser:  
 A quoi je ne dois pas penser,  
 Ni tout autre qui s'effarouche,  
 Comme je fais, quand on le touche.  
 Dieu fait comme on m'y toucheroit,  
 Et combien hurler m'y feroit  
 Celui par qui seroit foulée  
 Ma carcasse en cette assemblée.  
 Cependant que l'on dansera,  
 Votre Sainteté s'en ira,  
 Toute reduite en sa pensée,  
 S'engouffrer la tête baissée  
 Dans quelque Couvent reformé,  
 De hautes murailles fermé;  
 Et là votre douillette échine  
 Tâtera de la discipline,  
 Qu'on ne peut souvent endurer,  
 Sans un peu se mettre à jurer:  
 Mais quant à vous j'ose bien dire  
 Que vous n'en ferez rien que rire,  
 Et voire même rire gros,  
 Au grand dépit de votre dos.  
 Cette action est meritoire;  
 Mais me voudriez-vous bien croire?  
 La seule meditation,  
 Sans cette fustigation,

Vous

Vous fera, la peau bien unie,  
 Avoir place en la Litanie.  
 Laissez donc en paix votre dos,  
 Sans le déchirer jusqu'aux os.  
 Pour moi, je sai que mes offenses  
 Veulent de rudes penitences;  
 Et que si j'ai des maux cuisans,  
 J'en ai fait en mes jeunes ans  
 Qui meritent ce que j'endure,  
 Et même une peine plus dure:  
 Mais si j'érois sain comme vous,  
 J'aurois peine à rouer de coups,  
 Comme un peu trop souvent vous faites,  
 Mes épaules, quoique maigrettes,  
 Que je cherais assez pourtant,  
 Pour ne les fustiger pas tant.  
 Je devrois achever ma lettre,  
 Sans tant de fadaïses y mettre:  
 Tout severe qui la lira,  
 Un grand badin m'estimera.  
 Badiner n'est pas chose aisée;  
 Et tel a sa cervelle usée  
 Après ouvrage raffiné,  
 Qui certes s'il eût badiné,  
 Eût plu' peut-être davantage,  
 Qu'il n'a fait par son bel ouvrage.  
 Veuillez donc me le pardonner,  
 Si je persiste à badiner.  
 Or ça, Dame Hautefort la belle,  
 Vous dirai-je quelque nouvelle  
 Des Mancelles & des Manceaux,  
 De qui les chapons sont si beaux ?  
 Mais que vous en pourrois-je dire ?  
 Je n'y voi pas le mot pour rire;  
 On ne peut rien mander d'ici.  
 A Paris ce n'est pas ainsi :  
 C'est là que l'on dit des nouvelles;  
 Desquelles voulez-vous, desquelles,  
 Et qu'une feuille de papier  
 Peut de ceiles d'un seul quartier

Jusqu'en marge être barbouillée.  
 Ici la Ville bien fouillée,  
 A grande peine en fourniroit  
 Autant qu'un poulet en diroit.  
 Que vous dirai-je donc du Maine?  
 La peste, que j'en suis en peine!  
 Vous parlerai-je des Aïsez,  
 Qui sont un peu scandalisez  
 Du retour de l'Intendant d'Haire?  
 Mais je ferai mieux de m'en taire,  
 Car je les tiens, étant taxez,  
 Sans qu'on les raille assez vexez :  
 Laissons-les en paix, je vous prie,  
 Cacher lit & tapisserie.  
 De quoi vous parlerai-je donc?  
 Plus en peine je ne fus onc.  
 Vous dirai-je que la Justice  
 Aime ici comme ailleurs l'épice,  
 Et qu'ici Messieurs les E'us  
 Ne font plus tant les résolus?  
 Vous dirai-je que mon confrere  
 Le bon Coffé se desespere,  
 De ce que la bûche à Paris  
 N'est pas comme au Mans à vil prix ;  
 Et que de Paris il nous mande,  
 Qu'en cendre il mettra sa Prebende ?  
 Parlerai-je des jouvenceaux,  
 Tous argentez par leurs manteaux,  
 Tous encherissans sur la mode,  
 Commode soit, ou non commode,  
 Ayant tous canon trop plissé,  
 Rond de botte trop compassé,  
 Souliers trop longs, gregue trop large,  
 Chapeaux à trop petite marge,  
 Trop de galans dessus les reins,  
 A la tête de trop longs crins ;  
 Crins, où nonobstant la farine,  
 L'humide graisse trop domine ;  
 Et pour conserver l'escarpin,  
 Vu la cherté du maroquin ,

Ayant

Ayant au pied malles chauffées  
 Galoches de cuir renforcées,  
 Dans lesquelles ils passent l'eau  
 Tout ainsi que dans un bateau,  
 Avec lesquelles à la bouë  
 On peut faire hardiment la mouë;  
 Enfin, pour vous en dire tout,  
 Galoches à dormir debout ?  
 Au reste, Nation qui raille  
 Incessamment, vaille que vaille,  
 Et qui sur son meilleur ami  
 Donne à dos en diable & demi.  
 Parlerai je des Damoiselles  
 Aux très-redoutables aisselles,  
 Et dont les yeux tirent des coups  
 Qui font des bosses & des trous ?  
 Dirai-je comme ces fantasques,  
 Qui portent dentelle à leurs masques,  
 En chararrent les trous des yeux,  
 Croyant que le masque en est mieux ?  
 Comme durant la Canicule,  
 Qu'à la cave même l'on brûle,  
 Elles portent panne & velours ?  
 Mais ce n'est pas à tous les jours,  
 Mais seulement aux bonnes fêtes.  
 Comme descendent de leurs têtes  
 Des moustaches de cheveux gras,  
 Qui sont plus longues que le bras ?  
 Parlerai-je de leur chaussure,  
 Si haute, & qui si long temps dure ?  
 Car leurs souliers, quoi que dorez,  
 Ont l'honneur d'être un peu ferrez :  
 Que sur elles blanche chemise  
 N'est point que de mois en mois mise,  
 Et qu'elles prennent seulement  
 Le linge blanc pour l'ornement ;  
 Comme rarement chaufson chauffe  
 Leur pied que grand pont-levis hausse,  
 Quoi que les chaufsons en Eté  
 Soient de fort grande utilité ?

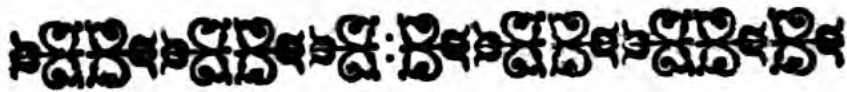
Qu'an



Qu'au lieu de mouches, les coquettes  
 Couvrent leur museau de paillettes,  
 Ont en bouche canelle & cloux  
 Afin d'avoir le flairer doux,  
 Ou du fenouil, que je ne mente,  
 Ou herbe forte comme Mente,  
 Marjolaine, Thim, Poulliot,  
 Fleur de Lavande, & Melilot ?  
 Comme d'Anis elles s'emplissent,  
 Lors que leurs entrailles bruissent,  
 Et pour s'empêcher de rotter,  
 Ce qu'elles nomment sanglotter ?  
 Item. Mais pour les bien décrire  
 Il faudroit faire une Satyre,  
 Car toutes ne sont pas ainsi  
 Martingales en ce lieu-ci ;  
 J'en dois excepter quelques-unes,  
 Dont les vertus sont peu communes,  
 Et qui dans la Cour se feroient  
 Estimer à qui les verroient :  
 A la Cour, où Dames choquantes,  
 Comme ailleurs sont assez fréquentes,  
 Où l'on voit autant de Guenons,  
 Que de Pallas & de Junons.  
 Mais ma lettre devient languette,  
 Quelle fin faut il que j'y mette ?  
 La finirai-je en la datant ?  
 Une fois que j'en fis autant  
 Au Prélat qui git en Sorbonne,  
 La chose se trouva fort bonne ;  
 Et dit le bon feu Maître Armand,  
 Que j'avois datté plaisamment.  
 Ou bien plutôt la finirai-je,  
 En priant Dieu qu'il vous protege,  
 Et protestant sans fiction,  
 D'une sincere affection,  
 D'être de votre vie insigne  
 Toujours l'admirateur indigne ?  
 Oui, je vous le proteste donc ;  
 Et sachez que je ne fus onc

Hum-

Humble valet de pas un autre,  
Autant comme je suis le vôtre.  
Que si je regagne Paris  
Où j'ai mon retour entrepris,  
Sans avoir de mesavanture,  
Comme j'en eus une bien dure  
Alors que je vins en ces lieux ;  
Car un cheval malicieux,  
Qui conçut pour moi de la haine,  
Me fit par deux fois dans la plaine  
Tomber de mon brancard maudit ,  
Dont mon pauvre col se tordit ;  
Et depuis cette malle entorse,  
Ma tête, quoi que je m'efforce,  
Ne peut plus regarder en haur,  
Dont j'entrage, ou bien peu s'en faut :  
Si, dis-je, devant que je meure,  
Chez vous, ou bien où je demeure,  
Je vous vois encore un instant,  
Dieu, que j'aurai l'esprit content !  
Et lors notre Piece comique,  
Encore que je ne m'en pique,  
Mais qui pourtant quand on la lit,  
Plait assez, à ce qu'on m'a dit,  
Vous fera peut être un peu rire.  
Mais si pourtant l'entendre lire,  
Vous est mortification,  
Témoignant la moindre action  
que sa lecture vous enuuye,  
Vous ferez bien-tôt obéie :  
Aussi-tôt on la fermera,  
Et d'autre chose on parlera.



A MADAME

D E

HAUTEFORT.

**J'**Ai beau faire du quant à moi,  
 Si me trouvai-je en grand émoi,  
 Quand assis dans ma chaise grise  
 Vis à vis de la Reine assise,  
 Je me trouvai pâle & defart  
 Sans parure & sans attiffet.  
 Que volontiers je donneroye  
 Quelque chose si je l'avoie,  
 Si mon col avoit été lors  
 Tant soit peu plus droit & moins tors!  
 Car étrange étoit ma figure,  
 Comme mon esprit se figure,  
 Quoi que je me fusse efforcé  
 D'être vu là bien agencé,  
 Et que ma face enjolivée  
 Dessus sa mâchoire lavée  
 Eût eu quelques coups de rasoir :  
 Et certes il m'eût fait beau voir  
 Avec une barbe mal faite,  
 Et menton comme une épouffette,  
 Scandaliser tel Cabinet!  
 Mais quoi que j'eusse museau net,  
 Et qu'à dessein de moins déplaire,  
 Je me fusse au matin fait raire ;  
 Quoi qu'ébarbé, quoi que tondu,  
 Je fus pourtant bien éperdu ;  
 Et quoi qu'assisté d'un bon Ange,

Mon

Mon éronnement fut étrange.  
 C'est vous qui ce bon Ange étiez,  
 Dame Hautefort, qui m'assistiez,  
 Et qui rassuriez toute bonne  
 Notre très-confuse personne,  
 Tant j'avois tous les sens ravis  
 De me rencontrer vis à-vis  
 De cet objet tout adorable,  
 De cette Reine incomparable,  
 La meilleure que la France ait  
 Vû regner selon son souhait:  
 Contemplant son divin visage,  
 Je me sentoïis dans le courage  
 Je ne sai quelle émotion,  
 Pleine de veneration.  
 Elle avoit au bout de ses manches  
 Une paire de mains si blanches,  
 Que je voudrois en vérité  
 En avoir été souffleté,  
 En dût ma face ja fletrie  
 En paroître toute meurtrie.  
 Par cet échantillon si beau,  
 Il faudroit du moins être un veau,  
 Pour ne juger que cette Reine,  
 Corps d'Ivoire habillé d'Ebene,  
 Est un corps aussi bien formé,  
 Qu'il est de belle ame animé;  
 D'une ame aux grandes choses née,  
 Maîtresse de la destinée,  
 Dans l'heur & dans l'adversité  
 Gardant toujourns sa fermeté.  
 Vous qui l'aimez plus que vous même,  
 Vous que j'ose dire que j'aime  
 Autant que quelqu'un peut aimer,  
 Oserois-je vous informer  
 D'un petit moyen très facile,  
 A sa Majesté très utile,  
 Car elle peut en empêcher  
 Force honnêtes gens de pecher,  
 Qui m'appellent par grand mensonge,

Hélas ! j'en rougis quand j'y songe,  
 Par-tout Monsieur l'Abbé Scarron ?  
 Mais j'en aurois été larron,  
 Si je jouissois d'Abbaye ;  
 Car hélas ! en jour de ma vie  
 On ne m'a jamais rien donné,  
 Quoi que je sois enfoutané ;  
 Et depuis que robbe je traîne,  
 Je compte près d'une semaine,  
 Quatre ou cinq mois & quatorze ans,  
 Dont les cinq derniers peu plaisans  
 Font que je souhaite à toute heure  
 Ou la mort, ou santé meilleure.  
 Mais de mon office nouveau  
 Mon destin me semble si beau,  
 Que souvent pauvre cul de jatte,  
 Tout seul de rire je m'éclatte :  
 Si bien que qui lors me verroit,  
 Très-justement fol me croiroit ;  
 Non pour souhaiter Abbaye,  
 Car ce n'est pas grande folie  
 Au misérable qui n'a rien,  
 De souhaiter un peu de bien.



## A UNE DAME INCONNUE.

### E P I T R E.

**V**ous voyez, ô Dame inconnuë,  
 Par ma procédure ingenuë,  
 Et par ma ponctualité  
 A faire votre volonté,  
 Que je râche au moins de vous plaire.  
 Vous m'avez ordonné de faire  
 Des Vers. Hé bien ! je vous en fais.  
 Recevez-les bons ou mauvais,  
 D'aussi bon cœur que je les donne

A votre invisible personne;  
 Et jugez par cette action,  
 Quelle est la veneration!  
 Que j'ai pour vous, quoi qu'invisible,  
 Quoi que vous soyez bien terrible  
 De vous cacher ainsi de moi,  
 Qui vous estime, en bonne foi,  
 Sans avoir vû votre visage,  
 Tant qu'il ne se peut davantage.  
 Je ne dis encor qu'estimer;  
 Mais je prends bien dire aimer,  
 Alors que je vous aurai vûë  
 D'attraits comme d'esprit pourvûë.  
 Dans votre prose, & dans vos Vers,  
 Je voi cent agrémens divers;  
 Mais lors que tête à tête on cause,  
 On découvre bien autre chose,  
 Qu'on ne fait dans un simple écrit,  
 Fût-il tout charme & tout esprit.  
 Montrez-vous donc, que je vous voye,  
 Venez me donner de la joye:  
 Que fait-on? je vous en rendrai;  
 A tout le moins j'y tâcherai.  
 Mais, à dire vrai, je me vante;  
 Une fluxion violente  
 M'attaque l'épaule & le cou,  
 Et me fera devenir fou.  
 De plus la pensée importune  
 Des mauvais tours de la fortune,  
 Depuis peu, non sans grand sujet,  
 Une rude guerre m'a fait.  
 Tout cela me rend l'humeur telle,  
 Qu'un homme lâche ayant querelle;  
 Qu'un pauvre qui de son procès  
 Redoute l'important succès;  
 Qu'une ame d'amour forcenée,  
 Qu'on peut dire être ame damnée;  
 Enfin que les plus malheureux,  
 Qui contre leur sort rigoureux  
 Font incessamment des murmures.

Dans leurs plus tristes aventures,  
Ils ont bien plus de gayeté,  
D'enjouement, de tranquillité,  
Que moi que par-tout on renomme  
Pour être un facétieux homme,  
Pour être aussi grand Goguenard  
Que le plus fâcheux Campagnard,  
Enfin pour ne jamais rien dire  
Sans dessein de faire bien rire.  
Male-peste de l'animal,  
Qui du prochain pense si mal !  
Et fût-il ce qu'il me figure,  
L'impertinente creature,  
Qui sans me voir, voit mes écrits,  
M'estime de tous les esprits  
Que l'on a coiffés de Marotte  
La personne la plus falotte !  
Venez me voir tel que je suis,  
Chargé d'ans, accablé d'ennuis,  
Et non tant par la maladie  
Dont ma personne est enlaidie,  
Que par d'autres plus grands malheurs ;  
Qui suis magasin de douleurs,  
De miseres & d'infortunes,  
Toutes au-de-là des communes.  
Qui pis est, puis qu'il plait aux Cieux,  
Mon malheur est contagieux ;  
Nul ne m'aime, & ne me frequente,  
Que bien tôt il ne s'en repente.  
M'aimer, c'est se mettre au hazard  
D'être malheureux tôt ou tard.  
Pour décharger ma conscience,  
Je vous fais cette confidence,  
Et vous veux apprendre de plus  
Ceux que mon malheur a perdus ;  
Après quoi j'ai droit de me dire  
Des vrais porteguignons le pire.  
Si vous m'aimez en cet état,  
Je ne suis pas si simple ou fat,  
De refuser mon avantage :

De vous aimer je ferai rage ;  
 Car, sans faire le vain, je croi  
 Que nul n'aime si bien que moi.  
 Venez donc, ô chere inconnuë,  
 Dissiper promptement la nuë  
 Qui brouille mon entendement.  
 Il se travaille incessamment,  
 Et se figure qui vous êtes,  
 Qui si bien de petits Vers faites,  
 Et dont la prose a la fierté  
 D'une fille de qualité.  
 Pour me faire la grace entiere,  
 Sur une plus ample matiere  
 Il falloit m'ordonner des Vers:  
 Et lors, non les yeux de travers,  
 Car je ne fais point la grimace  
 Qu'on veut que tout Poëte fasse,  
 Mais dans ma chaise grile assis,  
 D'un front serain, de sang rassis,  
 Je vous aurois fait à ma mode,  
 Une Epître; ou du moins une Ode;  
 Et l'aurois faite avec plaisir,  
 Avec verve, avec grand loisir.  
 Soit prose, soit Vers, qu'on commande,  
 D'autant plus que l'envie est grande  
 D'aller plus haut que Phaëton,  
 D'autant moins y réussit on;  
 Lors que par devoir on travaille,  
 On ne peut faire Vers qui vaille;  
 Par exemple, ces rimes-ci  
 Sont des rimes *couffy, couffy*.  
 Les Muses hautaines, & braves,  
 Ne travaillent point en Esclaves,  
 Et l'ingrat métier de rimeur  
 Veut du loisir, & de l'humeur.  
 Faire des Vers à la journée,  
 C'est une rude destinée:  
 J'en puis parler comme savant,  
 Moi qui les fais ainsi souvent.



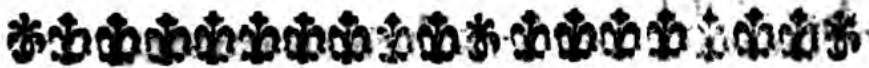
Je vous en dirai davantage,  
Quand j'aurai vû votre visage.



A MONSIEUR  
L'ABBE'  
DE SPAGNY.

**D**ESPAGNY mon cher & féal,  
Ami généreux & loyal,  
De vos Demoiselles en pâte  
Je vous remercie à la hâte;  
Car mon esprit, quoi que pointu,  
Ne hazarde point l'impromptu:  
Quand il en fait, il s'évertüe  
D'en sortir à bride abbattuë,  
Pour se tirer d'un mauvais pas  
Où ma Muse ne pippe pas.  
Pour revenir à vos Sarcelles,  
Je les mangerai telles quelles:  
Telles qu'elles sont, un present  
De votre part m'est fort plaisant;  
Mais à considerer leur mine,  
A voir le lard de leur échine,  
A sentir l'odeur qu'elles ont,  
De très bon presage elles sont.  
Quant est de moi, je vous honore  
Comme un grand-pere, & plus encore;  
Quand comme un pere je dirois,  
Par mon chef, point ne mentirois.  
Adieu, cher Abbé de mon ame,  
Cupidon vous doint belle Dame,

Car maints Prelats de ce temps-ci  
 Aiment belles Dames aussi,  
 Et j'en connois d'assez peu sages  
 Pour enganimeder leurs Pages.  
 Dieu me garde de telles gens,  
 Baisans les gens malgré leurs dents.  
 Foin, rime sur rime m'engage  
 A barbouiller plus d'une page,  
 Et ce n'étoit pas mon dessein  
 De griffoner plus d'un Dixain,  
 Ou d'un Douzain, que je ne mente;  
 Mais toujours la somme s'augmente,  
 Et j'écrirois jusqu'à demain,  
 Si je ne retenois ma main.  
 Fait à Paris dans notre Chambre,  
 Le cinquième jour de Novembre.



A M A D A M E  
 L A M A R Q U I S E  
 D' E S T I S S A C.

E P I T R E.

**C**HARMANTE Dame d'Estissac,  
 Je me voi réduit au bissac,  
 Tant je suis pauvre de matiere  
 Pour vous faire une Lettre entiere.  
 Dans Paris en cette saison  
 Chacun éloigne sa maison,  
 Depuis le Faquin jusqu'au Prince,  
 Et va vendre dans la Province.

Son bois, son foin, son vin, ses bleds,  
 Que les Soldats n'ont point emblez,  
 Pour revenir la bourse pleine  
 Revisiter Paris sur Seine,  
 Où chacun se plaît plus qu'ailleurs,  
 Soit que les vins y soient meilleurs,  
 (Ceci n'est que pour les yvrognes)  
 Soit pour le nombre des carognes,  
 (Ceci n'est que pour les Pécheurs)  
 Soit pour y voir de grands Seigneurs,  
 (Bien-heureux qui n'en a que faire)  
 Soit pour y poursuivre une affaire,  
 (Métier à mon gré fort fâcheux,  
 Si ce n'est aux grands chicaneux :)  
 Enfin pour cent choses plaisantes,  
 Que les personnes faineantes,  
 De cette noble oisiveté  
 Qui sent la générosité,  
 Trouvent plutôt qu'en lieu du monde,  
 En cette ville où tout abonde.  
 Ma foi, depuis votre départ,  
 Mon esprit sent bien le penart :  
 Oui, j'ai l'humeur fort pervertie,  
 Depuis que vous êtes partie ;  
 Et mon corps que mon esprit suit,  
 Par votre absence se détruit.  
 C'est signe qu'outre de l'estime,  
 J'ai pour vous de l'amour sans crime ;  
 Et que quand je ne vous voi pas,  
 Tout autre objet m'est sans appas.  
 Tout ceci soit dit sans déplaire  
 Au Seigneur qui vous a su faire  
 Votre belle postérité,  
 Riche d'esprit & de beauté.  
 Le grand Dieu benit son ouvrage ;  
 Et, quoi qu'en votre apprentissage,  
 Vous fites merveilles tous deux  
 En cet ouvrage merveilleux.  
 Par exemple, votre Recluse  
 Est l'Antipode d'une buze,

Et qui vole les cœurs des mieux,  
 Par les oreilles & les yeux.  
 Votre petite Jouvencelle,  
 Si gaye & si spirituelle,  
 Est un petit Ange naissant,  
 Qui va toujours embellissant ;  
 Dont les doigts pincent une cuisse,  
 Plus fort que ceux d'une écrevisse ;  
 Est adroite, bien à cheval,  
 Et ne fait des armes pas mal.  
 Que Dieu la preserve de chutes,  
 Dans les Pais remplis de buttes !



A MONSIEUR  
 LE CHANCELIER.

EPI TRE.

DEpuis le temps, Grand CHANCELIER,  
 Que je barbouille du papier,  
 Il faut bien qu'étourdi je soye  
 Presqu'autant que le fils d'une Oye,  
 Jusques aujourd'hui de n'avoir  
 Sur papier blanc mis encre noir,  
 Et le tout à votre louange:  
 Vraiment la chose est bien étrange!  
 Et pas trop étrange pourtant,  
 Si l'on regarde que n'étant  
 Qu'un très-humble & petit Poëte,  
 Né seulement à la fornnette,  
 J'ai dû craindre en si grand sujet,  
 De ne rien faire que d'abjet.

Voilà, puisque dire je l'ose,  
 De notre silence la cause:  
 Si je l'ai bien ou mal gardé,  
 Soit un point par vous décidé.  
 Ce n'est pas qu'aussi bien qu'un autre,  
 Je ne sache la valeur vôtre;  
 Que très savant *in Uiroque*,  
 A *Cicéron*, *Varron* quoque,  
 Vous êtes homme comparable;  
 Que le feu Roi fut admirable,  
 Alors que de vous il fit choix;  
 Que dans la Science des Loix  
 Vous paroissez en éminence;  
 Que vous êtes pour la Finance,  
 Et pour le Conseil admiré,  
 Autant qu'au Palais désiré,  
 Où vous rendiez si bien justice,  
 En dépit du crime & du vice.  
 Enfin parmi nous, CHANCELIER  
 Onc ne fut qui fut allier  
 Tant de Sciences que vous faites;  
 Onc n'en fut un tel que vous êtes;  
 Ou s'il en fut un, sur ma foi,  
 Son nom n'est venu jusqu'à moi.  
 Au trefor des lettres humaines,  
 Avez plus qu'aucun à mains pleines  
 Puisé de bien parler le don,  
 Soit que préparé, soit que non.  
*Rome* qui fit tant l'entenduë,  
 Non tant pour la grande étenduë  
 Des païs qu'elle avoit conquis,  
 Que pour ses Enfans tant exquis,  
 En eut peu qui vous égalassent,  
 N'en eut point qui vous surpassassent:  
 Qui de ce d'accord ne sera,  
 Est sot & toujours le sera.  
*Scipion* qui conquit l'Afrique,  
 Le *Nasica*, l'*Asiatique*,  
 Et depuis eux le *Numantin*,  
 Par qui vit finit son Destin

Carthage de Rome ennemie,  
 N'ont rien fait que ne fiffiez mie:  
 Voilà quant est des Scipions,  
 Vainqueurs de tant de nations.  
 Cherchons encore un peu dans Rome  
 Parmi ceux qu'en elle on renomme,  
 Pour mon voir s'il se trouvera  
 Quelqu'un qui vous égalera,  
 Sur lequel je ne trouve à dire  
 Chose à blâmer ou bien à rire.  
 Pour commencer à *Capité*:  
 Romulus qui fut allaité  
 D'une Louve, fut Fratricide.  
 Horace fut Sororicide.  
 Scevola, qui se fit manchot,  
 Depuis ne passa que pour sot.  
 Brutus devoit être des Peres,  
 N'en déplaise aux vertus austeres  
 Qui l'ont un peu trop estimé,  
 Avec juste raison blâmé.  
 Fabius qui crut comme en cage  
 Prendre l'Hannibal de Carthage,  
 Qui lors avec bœufs & fagots  
 Prit tous les Romains pour nigauds,  
 Et leur sage Chef pour un buffe,  
 En brulant de ses bœufs le musle,  
 Ne fut qu'un vieil temporiseur.  
 Le vieil Caton un grand Causeur,  
 Qu'aucuns ont blâmé d'avarice,  
 Et même d'un autre grand vice,  
 C'est que ce bon homme Caton  
 Prenoit de son vin, ce dit-on.  
 Pompée fit trop pour son Gendre,  
 Et par lui se laissa surprendre.  
 Luculle étoit trop dissolu.  
 Crasse de l'argent trop goulu.  
 Et Caton surnommé d'Utique,  
 Dont l'éloge est si magnifique,  
 Qu'aucuns ont dit que sa vertu  
 De macule n'avoit point eu;

Quand il déchira son entraille,  
 Ne fit par ma foi rien qui vaille,  
 Et crois je bien qu'un si sot cas,  
 Beau Sire, vous ne feriez pas,  
 Que la gloire de vous bien faire  
 A Cefar homme debonnaire  
 N'eussiez ravi par votre mort,  
 Comme lui qu'on blâme bien fort.  
 Ciceron qui de Catiline  
 Eventa prudemment la mine,  
 Etoit un timide animal,  
 Très malin à dire du mal,  
 Trop piquant quoi que l'ami nôtre,  
 Un vrai toque l'un, roque l'autre,  
 Tant railloit indifferemment.  
 Cefar fut mauvais garnement,  
 Quoi qu'il fût homme debonnaire.  
 Mais certes j'aurois trop à faire  
 Si j'allois cherchant entre eux tous  
 Quelqu'un qui valût plus que vous ;  
 Outre que j'ai sujet de craindre  
 De faire enfin le public plaindre,  
 En vous détournant si long-temps  
 De vos emplois plus importants.  
 Je di seulement qu'en science,  
 En force d'esprit & prudence,  
 En non fausses devotions,  
 En charitables actions,  
 En bonté, douceur, & clemence,  
 Et sur-tout en magnificence,  
 Vertu laquelle de tout temps  
 Rend les grands hommes éclatans,  
 Ce que la Poëtique veine  
 Fait voir assez en feu Mecene,  
 Plus que qui que soit éclatez :  
 Outre cent autres qualitez,  
 Desquelles Dieu, comme je pense,  
 Vous donnera la recompense.  
 Quant à moi si j'obtiens l'honneur  
 D'être cru votre serviteur,

DE MR. SCARRON. 181  
C'est la raison que je benisse  
Le sort qui devant que finisse  
De mes jours le maudit filet,  
M'érige en votre humble valet.



A M A D A M E \* \* \*

E P I T R E.

**A** D O R A B L E & belle Princesse,  
Je me présente à votre Altesse,  
Pour me plaindre que B \* \* \*,  
Pour faire son compte tout rond,  
Est toujours prêt quand on apporte;  
Mais depuis qu'on passe la porte  
Pour lui demander de l'argent,  
Il paroît aussi diligent  
A fouiller dans son escarcelle,  
Qu'un Page que son Maître appelle  
Paroît habile à s'avancer  
Vers le fouet qui le fait danser.  
Il jure, il affirme & atteste,  
Qu'on lui doit mille écus de reste,  
Qu'il avance à Votre Grandeur;  
Sans comprendre votre Brodeur.  
Il semble que votre ordinaire  
Dépende de ce Mercenaire,  
De cet esprit ambitieux,  
Qui perdra l'usage des yeux,  
Pour plaire à son humeur brutale,  
Qui l'oblige comme un Tantale  
A regarder si le Soleil,  
Est à son gré dans l'appareil.



De l'or qu'en sa bourse il amasse,  
 Comme un Poisson dans une nasse,  
 Je fus hier dans sa maison,  
 Lui présenter une Oraison  
 Capable de rendre flexible  
 Le naturel le moins sensible;  
 Je lui parlai de la rigueur  
 Qui tient ma pauvre ame en langueur;  
 Comme par faute de pécune,  
 Mon ménage couroit fortune  
 De retourner au même point  
 Qu'il étoit quand il n'étoit point:  
 Je fus dans un respect extrême,  
 Comme si c'étoit à vous-même,  
 Le chapeau bas, les yeux baissés,  
 Comme un qui chez les Trépassez  
 Prioit l'Âme de Saint Gregoite,  
 De le tirer du Purgatoire:  
 Car pour discourir en Savant,  
 Le Purgatoire d'un vivant  
 Paroit alors que la marmite  
 Semble la cloche d'un Hermite.  
 Je lui parlois à cœur ouvert,  
 Souple comme un arbrisseau vert,  
 En fléchissant ma pauvre tête  
 Devant cette arrogante bête,  
 Comme ses vieux parens faisoient  
 Vers le Veau d'or qu'ils adoroient.  
 Pour fléchir son humeur avare,  
 J'étois à moi-même barbare:  
 Car n'étant pas homme à flatter  
 Que les filles de Jupiter,  
 Je faisois en cette aventure  
 Un crime contre la Nature.  
 Mais, mon Dieu, que ne fait-on pas,  
 Et de quelle sorte d'appas  
 N'use-t'on point dessus la terre,  
 Pour adoucir la muette guerre,  
 D'où souvent la nécessité  
 Brave notre félicité?

Enfin ,

Enfin, je lui faisois l'hommage,  
 Qu'un Bigot fait à une Image.  
 Il étoit dans son Cabinet,  
 Emmitouffé dans son bonnet,  
 Comme un Limaçon dans sa cocque,  
 Ou comme un Elû dans sa tocque.  
 Bouffi d'orgueil dans son Trésor,  
 Comme un Nabuchodonosor,  
 Il alla faire une démarche,  
 Disant, *pareil aux Dieux je marche*,\*  
 Que je crus véritablement,  
 Qu'à moins que d'un grand compliment,  
 Je ne pouvois rien faire encore  
 Devant cette illustre Pécore.  
 Etant dedans sa chaise assis,  
 Le regardant d'un sens raffis,  
 Je lui dis: ô noble! ô sage homme!  
 (C'est ainsi qu'il veut qu'on le nomme,  
 Depuis qu'il a plumé l'Oyson  
 En votre adorable Maison,)  
 Plairoit-il à votre Eminence  
 De me donner de la finance,  
 Ainsi qu'il vous est ordonné  
 Par cet écrit qu'on m'a donné?  
 Ce vieil esclave de lésine  
 Aussi-tôt me fit une mine,  
 Qui représente le portrait  
 D'un constipé sur un retrait:  
 Son front ressemblant à sa ride  
 Le museau d'une Ane qu'on bride;  
 Ses deux vilains nazeaux pissoient  
 Sous deux vitres qui les pressoient,  
 Une si vilaine roupie,  
 Que pour en faire la copie,  
 Il faudroit aller en Enfer  
 Faire marfondre Lucifer:

Ses

\* Commencement du Rolle de Nabuchodonosor, dans une ancienne Comedie.

Ses yeux en sinistres planettes  
 M'arquebusoient par les lunettes,  
 En me décochant des regards  
 De Basilics & de Lezards;  
 Sa barbe sale, & mal peignée,  
 Qu'il tond avec une coignée,  
 Crasseuse & toute en desfarroi,  
 Me fit redoubler mon effroi,  
 Y voyant un nombre de gardes  
 Dont les pieds font des halebardes:  
 Bref, le voyant de la façon,  
 Mon poil devint en hérifson;  
 Et je ne sai par quelle ruse,  
 Devant ce frere de Méduse  
 J'eus l'adresse de m'empêcher  
 De ne point devenir rocher.  
 Toutefois comme en ce rencontre  
 Je n'espérois qu'à faire montre,  
 Je lui présente mon papier;  
 Mais ce cœur de marbre & d'acier  
 Me dit en suivant ses vieux contes,  
 Allez dire à Messieurs des Comptes,  
 Que leur papier, ni leur écrit,  
 Ne peut non plus sur mon esprit,  
 Qu'un Evêque avecque sa Mitre  
 Pourroit sur celui d'un Ministre.  
 Mais ne pouvant me rebuter,  
 Croyant qu'à force de flatter  
 J'adoucirois par mes paroles  
 Cet idolâtre de pistoles,  
 Je lui dis, Monsieur, mon ami,  
 Quand vous ne feriez qu'à demi  
 La somme que je vous demande,  
 Votre faveur me seroit grande:  
 Considérez que vous devez  
 Plus de bien que vous n'en avez;  
 Et permettez que je vous die,  
 Qu'ainsi qu'un Roi de Comédie,  
 Vous tenez un Sceptre en la main,  
 Que vous ne tiendriez pas demain,

Si l'on savoit vous faire rendre,  
 De même que vous savez prendre:  
 Qu'il fait mauvais choquer l'humeur  
 D'un qui fait passer pour Rimeur;  
 Et que le mal qui me fait plaindre,  
 Oblige ma Muse à vous peindre:  
 C'est pourquoi si vous me croyez,  
 Il convient que vous me payiez.  
 Mais avec tout mon artifice,  
 J'eus moins de raison que d'un Suisse;  
 Au contraire le vieil Magot,  
 Cherchant la branche d'un fagot,  
 Me mit dedans ce point extrême,  
 Que d'en vouloit faire de même.  
 Le bruit que ce vilain tonna,  
 Tous ceux du logis étonna:  
 Il ne fut pas jusqu'à sa femme,  
 Qui blâmant sa façon infame,  
 Pour m'assister en ce revers  
 Le vint regarder de travers:

. . . . .  
 . . . . .  
 DAME, je vous laisse à penser,  
 Si ce n'est pas vos offenser;

. . . . .  
 . . . . .  
 Si j'avois le don aujourd'hui  
 D'être Receveur comme lui,  
 C'est-à-dire, d'humeur à prendre,  
 Et de serment de ne rien rendre,  
 Je n'irois pas l'importuner,  
 Et ne viendrois vous bourdonner,  
 Comme une Guêpe à vos oreilles.  
 Croyant qu'on dira ses merveilles,  
 Il aigrira votre courroux,  
 A me chasser d'auprès de vous:  
 Mais cette grosse éponge à souppe  
 N'a plus le vent assez en poupe,  
 Pour me causer l'événement  
 D'un si funeste changement.

Que

Que s'il avoit assez de force  
 Pour me procurer certe entorse ,  
 Une semblable défaveur  
 Le feroit double Receveur ;  
 Mais ce seroit d'une monnoye ,  
 Que si ceux qui sont dans la voye  
 De lever l'Impôt du Poisson  
 Etoient payez de la façon ,  
 Je chérissois la destinée  
 Des Partisans de la vinée :  
 Car je veux que ce rechigné ,  
 Avecque son grouin refroigné ,  
 Epreuve que je fais la nique  
 Aux amateurs de la Pratique ,  
 Et qu'auprès d'un tel animal  
 Je sois Poète & Caporal.  
 Que si jamais ce vilain tombe  
 Sous la pesanteur d'une Tombe ,  
 Que la Parque pour nous vanger  
 Le viendroit faire déloger ,  
 O ! juste Ciel , je te conjure ,  
 Que ce gros mignon d'Epicure ,  
 Pour le punir de son orgueil ,  
 Y puisse être dans le cercueil ,  
 Ou plutôt l'étui de malice ,  
 De ce cloaque d'avarice .

. . . . .  
 . . . . .  
 Je perdrois volontiers haleine ,  
 Pour empêcher qu'il ne revienne ;  
 Je le joindrois d'une façon ,  
 Que si l'épouvantable son  
 Qui donne effroi à la Nature ,  
 Tire les morts de sépulture ,  
 L'en pouvoit faire sortir hors ,  
 Il auroit bien le Diable au corps .  
 Mais où m'emporte ici ma flame ,  
 Où ma Muse échauffe mon ame !  
 Belle Princesse , pardonnez ,  
 Si mes sens se sont adonnez .

A tracer l'horrible peinture  
 De cette infâme Créature ;  
 Si je profane mon pinceau,  
 Faisant l'image d'un Pourceau ;  
 Lui qui ne doit prendre autre usage,  
 Que de peindre votre visage.  
 Donnez dedans ce changement,  
 Quelque chose à mon sentiment,  
 Me faisant ce bien que de dire  
 A ce visage de Busire,  
 Qu'il me rende mieux satisfait  
 Qu'au tems jadis il n'a pas fait.  
 Autrement d'un bras homicide,  
 A l'imitation d'Alcide,  
 Je le passerai dans les rangs  
 Où l'Enfer a mis les tyrans ;  
 Car un homme de cette sorte,  
 Vaut bien que le Diable l'emporte.



A MADEMOISELLE  
 DESCARS,

Le voyage de la Reine à la Barre.

Belle DESCARS à qui je suis,  
 Puis que malheureux je ne puis  
 En chaise privée ou publique  
 Porter chez vous mon corps Etique ;  
 Puis qu'il n'est pas en mon pouvoir  
 D'aller au Louvre pour vous voir ;  
 Si vous me le voulez permettre,  
 Par une bien discrète Lettre  
 Je vous ferai de temps en temps  
 Recit des choses que j'entends.

C'est

C'est une véritable chose,  
 Qu'homme propose & Dieu dispose:  
 Tel pense s'aller promener,  
 Qu'il faut au logis ramener,  
 Crotte à l'habit, bosse à la tête:  
 Le deuil suit bien souvent la fête.  
 Qui n'eût pensé que l'autre jour  
 Quand à la Barre alla la Cour,  
 Une si belle promenade  
 Ne se dût faire sans cascade?  
 Cependant cascade s'y fit,  
 Plus d'un carrosse s'y rompit,  
 Têtes y furent bossuées,  
 Et Damoiselles échouées.  
 Des Ducs y furent démontez,  
 Et tous honnêtement crottez.  
 Saint Michel y perdit sa cotte,  
 Mais elle y gagna quelque crotte.  
 Segur y meurtrit ses gigots.  
 Pons de conserve d'abricots  
 Empoissa toute sa pochette.  
 Saint Louis perdit sa manchette,  
 Vous un mouchoir, Beaumont ses gants,  
 Et s'ensanglanta quelques dents.  
 La Dame Depuis dévoyée  
 Crioit à gorge déployée  
 Que l'on l'avoit blessée au cou,  
 Et prise par je ne sai où.  
 Là pensant prendre une main blanche,  
 On prenoit cuisse, bras ou hanche.  
 Ces beaux membres non mutilez,  
 Ainsi confusément mêlez,  
 Ressembloient une fricassée  
 Par malheur en terre versée,  
 De laquelle la sauce étoit  
 La boue en laquelle on flotloit.  
 Chacun eut beau roidir l'échine,  
 Quelqu'une y lâcha quelque urine;  
 Mais rien ne se trouva souillé,  
 Le linge seul en fut mouillé.

Je dis ceci par conjecture,  
 Car je sai qu'en telle aventure  
 Il peut souvent arriver pis ;  
 Mais certes quand on est surpris,  
 Et dans la peur de se répandre,  
 On laisse tout faire & tout prendre.  
 Mais reprenons nos corps crottez,  
 Bien moins vus alors que tâtez,  
 Nos belles têtes défrisées,  
 Nos belles Nymphes écrasées,  
 Ce beau carosse qui versa,  
 Où plus d'un corps de peur pissa,  
 Où parut sur plus d'une joue  
 Au lieu de mouche grain de boue.  
 N'est il pas vrai, belle Descars,  
 Qu'une chandelle de deux liards  
 Vous eût servi dans ce naufrage  
 Autant, peut-être davantage  
 Que ces beaux Soleils de la Cour  
 Eclipsent ce malheureux jour,  
 Et qui lors au fond d'une orniere  
 Se rencontrèrent sans lumiere ?  
 De ce piteux trébuchement  
 J'écris fort temerairement,  
 Et je dois m'empêcher d'en rire,  
 Ne le sachant que par oui dire.  
 Dites-moi donc la vérité,  
 L'a-t-on fidèlement conté ?  
 Est-il vrai qu'un pareil naufrage  
 Eprouva des Ducs le courage,  
 Et que le Duc de Ventadour  
 Y perdit tout, fors son Amour,  
 Qui lui laissa force assez grande  
 Pour à beau pas de Sarabande,  
 Nonobstant son trébuchement,  
 Aller s'off'ir bien humblement,  
 Ecuyer soumis & fidelle,  
 A votre sœur si bonne & belle,  
 Mon incomparable Hautefort,  
 Seule maîtresse de son sort ?



Est-il vrai que l'on vit la nuque  
 Du Comte Dorval sans perruque,  
 Et quand son Char se répandit,  
 Qu'il fit ce que lors chacun fit,  
 C'est-à dire gâta les bottes ?  
 On dit qu'à se tirer des crottes,  
 Le Duc d'Usez, ce bon Seigneur,  
 Montra qu'il est homme d'honneur.  
 Enfin comme vous ils tomberent,  
 Et comme vous ils se crotterent:  
 Dieu veuille garder d'un tel cas,  
 Car ma foi je n'en tirois pas,  
 La Reine ma bonne maîtresse,  
 Pour qui l'on doit prier sans cesse  
 De Dieu l'éternelle bonté,  
 De la conserver en santé.  
 On dit que c'est chose certaine,  
 Que la Majesté fut en peine  
 De ce qu'on s'étoit laissé choir,  
 Et qu'elle envoya pour savoir  
 Comment s'étoit fait le naufrage :  
 Mais bien plus étourdi que sage,  
 Celui qui lui fit le rapport,  
 Le fit avec un tel transport,  
 Qu'il fourra son pied par mégarde,  
 (Il merite qu'on le poignarde  
 Le malheureux valet de pied )  
 Qu'il fourra, dis-je, son gros pied  
 Si fort dans une grande orniere,  
 Qu'il en jaillit sur la portiere  
 De boue plus d'un quarteron.  
 Que maudit soit fait le larron,  
 De qui la jambe déloyale  
 Crotta sa personne Royale !  
 Mais une heure vient de sonner,  
 Je ferai bien de terminer  
 Cette bonne ou mauvaise lettre;  
 Et puis je ne sai plus qu'y mettre.  
 Pardonnez à votre Cocher.  
 Adieu, je m'en vai me coucher.



A MONSIEUR  
MAYNARD.

EPI TRE.

ESprit sur tout autre éclatant,  
 Tes doctes Vers qui valent tant,  
 A faire ne te coûtent guères;  
 Au lieu que nos rimeurs vulgaires  
 Se mettent pour en faire un peu,  
 La cervelle & la face en feu.  
 Souverain Maître de la Rime,  
 Maynard, que j'aime & que j'estime  
 Si fort, qu'on ne peut aimer plus,  
 En dépit du flux & reflux  
 De l'humeur maudite & maligne  
 Qui prend son cours par mon échigne,  
 Et sur mes membres se repand,  
 Ce qui vilain homme me rend;  
 Si faut-il que les Vers burlesques,  
 Que j'avois abandonné presque,  
 Tant l'*Opium* m'a hebeté,  
 Dont j'use l'Hyver & l'Eté,  
 Afin que dessus ma carcasse  
 Le sommeil par-fois séjour fasse;  
 Si faut-il, dis-je, que mes Vers  
 A tous ces chefs d'œuvres divers  
 Dont tu vas regaler la France,  
 Fassent aussi la reverence;  
 Fassent quelque beau compliment,  
 Par lequel, maudit soit qui ment,  
 Je te prie, ô Maynard, de croire  
 Que dans notre pauvre mémoire  
 Je te donne un rang, que mortel

N'a point encore tenu tel;  
 Bien que tu ne sois ni Satrape,  
 Ni prétendant d'être un jour Pape;  
 Bien que ne sois ni Roi, ni Roc;  
 Ni de ceux qui pour leur estoc  
 Ne font état des autres hommes,  
 Non plus que de trognons de pommes;  
 Mais être Maynard, c'est chez moi  
 Assez pour passer pour un Roi.  
 Ce beau présent te fera rire;  
 Mais pourtant j'oserai bien dire,  
 Qu'en donnant tout ce que je puis,  
 Envers toi chiche je ne suis;  
 Moi qui suis un demi-Poète,  
 Qui ne travaille qu'en sonnette;  
 Au lieu que ces divins Auteurs,  
 Tous ces grands vaticinateurs,  
 N'employent que pourpre & que foye,  
 N'ont que de l'or, point de monnoye,  
 N'écrivent que sur de l'airain,  
 Ont tous Apollon pour parrain,  
 Et quelque Muse pour marraine:  
 Au reste, c'est chose certaine,  
 Que même au fond du Monument,  
 Ils font vivre éternellement.  
 Hélas ! je n'ai pour toute Muse  
 Qu'une malheureuse Camuse,  
 Et laquelle pour dix écus,  
 Un vieil cotillon, & rien plus,  
 Sert à laver les écuelles  
 D'Apollon & des neuf Pucelles;  
 Et qui n'a pour tout instrument  
 Que trompe à laquais seulement,  
 Deux os de bœuf, & deux sonnettes,  
 Pour dire quelques Chançonnettes.  
 Reçois doncques avec bonté  
 Ce que la Gueuse m'a dicté,  
 En faveur de ta docte Plume,  
 En faveur du rare Volume,

Qui va rendre Augustin Courbé  
 Satisfait comme un riche Abbé.  
 Fait à Paris de notre chaise,  
 L'esprit & le corps en mal-aïse,  
 Tant j'y suis malement cloué;  
 Mais le Seigneur en soit loué,  
 Et bientôt la grace me fasse  
 De voir encor ta chere face,  
 Devant que mon corps décharné  
 Donne aux vers un mauvais diné.



A MONSIEUR  
 SARAZIN.

EPI TRE.

SARAZIN,  
 Mon voisin,  
 Cher ami,  
 Qu'à demi  
 Je ne voi,  
 Dont ma foi  
 J'ai dépit  
 Un petit;  
 N'es-tu pas  
 Barrabas?  
 Busiris?  
 Phalaris?  
 Ganelon  
 Le felon?  
 De savoir  
 Mon manoir  
 Peu distant,  
 Et pourtant  
 De ne pas  
 De ton pas,  
 Ou de ceux

De tes deux  
 Chevaux gris  
 Mal nourris,  
 Y venir  
 Réjouir  
 Par tes dits  
 Esbaudis,  
 Un pauvre  
 Très maigre,  
 Au col tors,  
 Dont le corps  
 Tout tortu,  
 Tout bossu,  
 Suranné,  
 Décharné,  
 Est réduit  
 Jour & nuit  
 A souffrir,  
 Sans guérir,  
 Des tourmens  
 Vehemens?  
 Si Dieu veut,  
 Qui tout peut,  
 Dès demain  
 Mal S. Marn  
 Sur ta peau  
 Bien & beau  
 S'étendra,  
 Et fera  
 Tout ton cuir  
 Convertir  
 En farcin:  
 Lors mal sain  
 Et pourri,  
 Bien marn  
 Tu seras,  
 Et verras  
 Si j'ai tort  
 D'être fort  
 En émoi

DE MR. SCARRON. 195

Contre toi.  
Mais pourtant,  
Repentant  
Si tu viens,  
Et te tiens  
Un moment  
Seulement  
Avec nous,  
Mon courroux  
Finira,  
Etcetera.





# SATIRES

DE

Mr. SCARRON.



PAINTERS

OF

THE CARROLL

11



A MADEMOISELLE

DE SCUDERY.

ÉPITRE CHAGRINE,

O U

SATIRE I.

**V**OUS donnez donc ainsi de l'immortalité,

Par un pur mouvement de libéralité ?

Et de votre son vous l'obligeante peinture

M'affranchit donc ainsi des loix de la Nature ?

Il n'est point de Mortel qui le soit plus que moi :

On peut juger par-là de ce que je vous doi ;

Et si rendre Immortel le plus Mortel du Monde,

N'est pas faire une grâce à nulle autre seconde.

Par ce présent si riche, & qui fait tant de bruit,

A quelle extrémité me trouvai-je réduit ?

Je voudrois de bon cœur vous rendre la pareille :

Mais mon ressentiment en vain me le conseille,

Et ce n'est pas assez que de l'intention,

Pour donner comme vous avec profusion.

Je pourrois vous donner louanges pour  
louanges,

Dire que vous avez plus d'esprit que les  
Angeſ;

Et que tous ces Heros que votre plume a  
faits,

Tout achevez qu'ils ſont, ne ſont que vos  
portraits.

Mais vous feliciter ſur votre grand merite,

Ce ſeroit vous laſſer d'une longue redite;

Cent fois on vous a dit ce que je vous dirois:

Mais pourtant daignez voir comme je m'y  
prendrois.

O SAPHO ! qui rendez la Seine auſſi celebre

Que le fut autrefois le rivage de l'Hebre;

SAPHO, de qui le nom vola par l'Univers,

Inimitable en Proſe, inimitable en Vers;

Au degre de merite où vous êtes venue,

Votre vertu ne peut être aſſez reconnue;

Et le Siecle envers vous, quelque bien, quel-  
que éclat

Qu'il vous donne jamais, ſera toujours in-  
grat.

Siecle méconnoiſſant, le dirai-je à ta hon-  
te?

On admire SAPHO, tout le monde en fait  
compte:

Mais, ô Siecle ! à l'eſtime, aux admira-  
tions,

Pourquoi n'ajouter pas de bonnes penſions;

Du bien pour ſoutenir une noble naiſſance,

Et pour ne laiſſer pas le reproche à la France;

Que l'illuſtre SAPHO, qui lui fit tant d'hon-  
neur,

Ne manqua point d'eſtime, & manqua de  
bonheur?

Mais que diſ-je, Inſenſé ? l'heureux Siecle où  
nous ſommes

Ne le cede à nul autre à donner de grands  
hommes.

Il nous donne le Grand, le Genereux FOU-  
QUET:

Est-il un bien semblable à celui qu'il nous  
fait?

Et notre nation d'un tel bien honorée,  
Ne semble-t-elle pas aux autres préférée?

Oui les Siecles passez, les Siecles à venir,  
(Et la plus noire envie en devra convenir)

N'ont point eu, ni n'auront en leur longue  
étendue,

Mortel d'une vertu consommée & connue,  
Qui surpasse FOUQUET en Justice, en Bon-

té,

Et qui porte plus loin la Generosité,  
Il fait, sans se tromper, mettre la difference

Entre le vrai merite, & la fausse apparence;  
Il previent la demande, & secourt au besoin

L'illustre malheureux, tant de près que de  
loin.

J'en puis parler, SAPHO: sa bonté non com-  
mune

Combat depuis long-temps ma mauvaise for-  
tune;

Et si sa modestie avoit pu supporter  
Les excès où le zele auroit dû m'emporter,

J'aurois toujours parlé, soit en Vers, soit en  
Prose,

De l'illustre FOUQUET, sans parler d'autre  
chose.

Mais pour vous, ô SAPHO, de France l'orne-  
ment,

Je vous doi beaucoup plus qu'un simple com-  
pliment;

Et, quand je vous appelle Ornement de la  
France,

Je croi manquer encore à ma reconnoissance,  
Celle par qui le Ciel soulage mon malheur,

Digne d'un autre Epoux comme d'un fort  
meilleur,

L'URANIE, en un mot, vous est fort obligée;  
Et

Et SCAURUS qui la croit envers vous enga-  
gée

Au point de ne pouvoir jamais se dégager,  
Reconnoit cette dette, & veut bien s'en  
charger.

Mais je ne songe pas qu'alors que je publie  
Que je suis le SCAURUS de l'illustre CLE-

LE, Je m'expose au danger de m'attirer à dos  
La haine des Pedans, envieux Animaux.

J'entens de ces Esprits que Montagne déteste,  
Que les honnêtes gens fuyent plus que la  
Peste,

Mifantropes, chagrins, lâches, présomp-  
tueux,

Contestans, aheurtez, fourbes, malicieux,  
Brinemis du mérite, & lui faisant la guerre,  
Et qu'on doit mettre au rang des malheurs

de la Terre.  
Sachant que ce qu'ils font avec beaucoup  
d'effort,

Dès sa naissance est foible, & proche de la  
mort,

Ils ne peuvent souffrir tout ce que font les  
autres;

Censurent les beaux Vers, pour ne parler des  
nôtres;

Et, bien que leur Critique ait souvent peu  
d'effet,

Leur orgueil de Pedant n'est pas moins satis-  
fait.

Tout ce qu'ils ont d'acquis les gête davan-  
tage;

Leur mémoire indigeste en fait mauvais  
usage;

Tout ce qu'elle reçoit devient un pot-pourri,  
Et leur esprit est plus engonflé que nourri.

Mais, illustre SAPHO, faut-il que je le  
die?

Il est de ces Pedans, même en l'Academie,  
Et

Et ce Corps si celebre , & plein d'hommes  
 prudens,  
 Depuis peu se relâche, & reçoit des Pedans.  
 Tant il est vrai, qu'enfin il n'est rien qui  
 n'empire,  
 Et sur quoi le hazard n'exerce son empire.  
 Que le fameux Balzac à mon gré jugeoit  
 bien  
 D'un indigne confrere Academicien !  
 Il disoit, raisonnant sur cette Synagogue,  
 Où l'Esprit le plus bas est souvent le plus ro-  
 gue,  
 Qu'on y devoit placer chacun selon son  
 prix,  
 Et mettre difference entre ces beaux Esprits :  
 Qu'aucuns d'eux ne sont bons qu'à moucher  
 les chandelles,  
 Balayer, éclairer, donner des escabelles,  
 Etre Portiers, enfin être Freres servans,  
 Honorez plus ou moins, selon qu'ils sont  
 savans :  
 Qu'aucuns à ce beau corps pourroient servir  
 de membres,  
 Ainsi qu'au Parlement les Buvetiers des  
 Chambres;  
 Ou comme les Bedeaux, Peuple toujours  
 crotté,  
 Sont reputez du Corps de l'Université.  
 Un homme d'un mérite au dessus du vulgai-  
 re,  
 Aura dans ce beau Corps un Pedant pour  
 confrere !  
 In ARMAND, un SEGUIER, un Ministre  
 d'Etat,  
 In Magistrat savant, un éloquent Prelat,  
 Y feront rien de plus qu'un Pedant qu'on  
 méprise !  
 La ! ce grand Corps malade à besoin d'une  
 Crise,  
 t, s'il ne met bien-tôt tous les Pedans dehors,

Je me tiens aussi sain que cet Illustre Corps.  
 Que ne nous donnez-vous le naïf caractère,  
 Comme vous le savez si parfaitement faire,  
 Des Insectes rampans du Mont aux deux  
 Coupeaux?

Bambosche en ridicule a fait de bons Ta-  
 bleaux;

Et dans le Genre bas, comme dans le su-  
 blime,

Plus d'un Peintre savant s'est acquis de  
 l'estime.

Vous nous auriez dépeint les Pedans médi-  
 fans,

Dont les Esprits mal-faits sont aussi mal-fai-  
 fans;

Qui pensent qu'il n'est pas de plus horrible  
 crime,

Que le Vers sans cesure, ou la mauvaise Ri-  
 me;

Et qui regarderont un homme de travers,

Par la seule raison qu'il tourne mal un Vers;

Qui, si l'on ne leur parle ou de Vers ou de  
 Prose,

Sont défaits, ou contraints d'avoir la bouche  
 close;

Qui sont impunément, ne faisant rien voir  
 d'eux,

Une insolente guerre aux Savans vertueux;

Et du prétexte faux d'une exacte Critique,

Pensent bien déguiser leur fureur satirique.

Cependant, quelle honte à notre Nation!

Ils ont chez quelques Grands de l'approbation.

Pour le repos public (au moins il me le sem-  
 ble)

Tous les honnêtes gens, aiant fait ligue en-  
 semble,

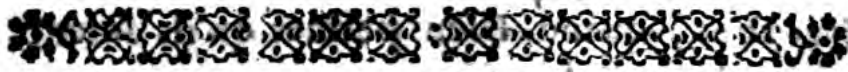
Devroient couler à fond à grands coups de  
 beaux Vers,

Les Pédans, plus fâcheux que les trop longs  
 Hyvers,

Oiseaux

Oiseaux mal-encontreux autant que des  
 Chouettes,  
 Sans tout, quand Dieu permet qu'ils soient  
 méchans Poëtes.  
 Mais non, je me dedis ; faire des Vers con-  
 tre eux,  
 C'est donner à ses Vers un emploi trop hon-  
 teux.  
 Eussent-ils des Brevets de beaux-Esprits mo-  
 dernes,  
 Il faut avoir pour eux du mépris ou des Bernes ;  
 Mais, parce qu'on auroit des Berneurs à payer,  
 Se tenir au mépris, & laisser aboyer.  
 Mais, illustre SAPHO, j'ai quitté ma matière :  
 Cette Epitre devoit être à vous toute entière ;  
 Cependant emporté de l'indignation,  
 J'ai donné trop de Vers à ma digression.  
 Mais qui peut s'empêcher de parler ou d'écrire,  
 Quand on voit des Pédans trouver qui les ad-  
 mire ?  
 Quand des gens de merite avec emportement  
 Profitent pour eux leur bon discernement ?  
 Sur cet ample sujet j'en dirois davantage,  
 Et je pense en avoir la force & le courage :  
 Mais le plaisir que j'ai de vous entretenir,  
 Me fait presque oublier qu'il faut enfin finir.  
 C'est un défaut commun à nous autres mala-  
 des,  
 D'être de grands faiseurs de trop longues Ti-  
 rades ;  
 Je veux dire sujets à nous laisser aller,  
 Sans raison ni mesure, à l'ardeur de parler.  
 Si la faute en est faite, ayez cette indulgence,  
 De ne l'attribuer qu'à ma reconnoissance,  
 Et de ne douter pas que ce ne soit du cœur,  
 Que SCARRON OU SCAURUS est votre Servi-  
 teur.





ÉPIQUE CHAGRINE  
 À MONSIEUR  
 LE MARÉCHAL  
 D'ALBRET,

OU

SATIRE II.

**B**Rave D'ALBRET, donc l'éclatant renom  
 Donne du lustre à ton illustre nom,  
 Bien que ton nom à tel point soit illustre,  
 Qu'il peut servir à tous autres de lustre;  
 On peut t'aimer, ou par ambition,  
 Pour ta naissance, & ta condition;  
 Ou par amour pour tout ce que d'aimable,  
 Tout ce qu'en toi l'on trouve d'adorable,  
 Pour ta valeur portée au plus haut point,  
 Pour ton esprit qui ne lui cede point,  
 Ta riche taille, & ta mine guerrière,  
 Pour l'air charmant de ta personne entière;  
 Cet air charmant, dont même en tes vieux  
 ans,  
 Il paroît que tu fus Miossens,  
 Ce Miossens aux Maris si terrible,  
 Ce Miossens à l'amour si sensible,  
 Mais si léger en toutes ses amours,  
 Qu'il change encore, & changera toujours.  
 Enfin, on peut pour différentes causes,  
 Aimer

Aimer en toi mille excellentes choses,  
 Et tu n'as rien qui ne soit précieux.  
 Mais la Bonté, ce rare don des Cieux,  
 Me touche plus qu'un mérite sublime;  
 C'est ta bonté qui gagna mon estime,  
 Et qui gagna mon cœur bien-tôt après,  
 Comme l'amour fuit l'estime de près.  
 Mais fusses-tu sans bonté ni tendresse,  
 Un Courtisan que le gain interesse,  
 Et c'est beaucoup te dire en peu de mots,  
 Car il n'est pas de pires animaux,  
 Je t'aimerois toujours, je te le jure;  
 Et tu crois bien que c'est d'amitié pure,  
 Et qu'en l'état où m'a mis le Seigneur,  
 On ne sauroit qu'aimer en tout honneur.  
 O! si le Ciel nous eût faits l'un pour l'autre,  
 Peu d'amitez eussent passé la nôtre:  
 Mais le mérite étant de ton côté,  
 Et la grandeur, & la prospérité,  
 Et moi n'étant que défauts, que miseres,  
 Que desespoirs, que mauvaises affaires,  
 Et de quoy Diable un objet de pitié  
 Auroit-il pu payer ton amitié?  
 Sans m'aimer donc, souffre au moins que l'on  
 t'aime,  
 C'est trop pour moi: mais par un heur ex-  
 trême,  
 Si tu voulois m'aimer bien fort aussi,  
 Par la raison qu'on t'aimeroit ainsi,  
 Que de bon cœur, ô Fortune cruelle!  
 On oublieroit comme une bagatelle,  
 Les rudes maux que ta haine m'a faits,  
 Qui m'ont souvent fait tomber sous le faix!  
 Que de lauriers couronneroient ma tête,  
 Pour avoir fait une telle conquête,  
 Avoir su faire un Ami précieux,  
 D'un vrai Heros descendu de nos Dieux,  
 Dans la saison que ma vie avancée,  
 N'est déjà plus qu'une histoire passée,  
 Et qu'en l'état où mes malheurs m'ont mis,

On n'est plus propre à faire des Amis!  
 Mais brisons là, plaisirs imaginaires,  
 Châteaux en l'air, inutiles chimères!  
 Que mon d'Albret m'aime, ou ne m'aime

pas,

Aimons-toûjours, n'en soyons jamais las;  
 Et recherchons les moyens de lui plaire.

Adressons-lui notre Epître colere,  
 Dernier chagrin d'une Muse en courroux,  
 Contre plusieurs, & quasi contre tous.

Sans souffrir donc que la rime trop forte

Loin du sujet plus long temps nous emporte,

Irritons nous, & la plume à la main,

Faisons la guerre à tout le Genre humain.

Et ce n'est pas une maligne envie,

Qui m'aît cause cette Misantropie;

Je hai ce vice, & ne suis point de ceux

Qui ne sauroient souffrir un homme heu-

reux.

Mais qui, grand Dieu! pour peu qu'il fache

écrire,

Peut s'empêcher de faire une Satire,

Quand tout est plein d'Impertinens divers?

Qui peut, grand Dieu! ne point faire des

Vers?

Non de ces Vers de quelque Ame damnée,

De quelque Amant mal en la destinée,

Qui va conter ses maux de point en point

Aux durs Rochers qui ne l'écotent point:

Non de ces Vers de la belle Amarante,

Où quelque Fat de ses faveurs se vante,

Et fait grand bruit des plaisirs qu'il n'a pas,

Et c'est ainsi qu'on baise de cent pas:

Non de ces Vers tels qu'en fait, & qu'en

gâte,

Uu pauvre Auteur qui travaille à la hâte,

Et qui pressé de son méchant habit,

Fagotte une Ode à quelque homme en credit:

Non de ces Vers, dont mille faux Corneil-

les

Tous

Tous les Hyvers fatiguent nos oreilles,  
 Vers ramassez, éclatans d'Oripeau,  
 Qui font donner la Cour dans le panneau:  
 Mais ce n'est pas une grande merveille,  
 Tout ignorant se surprend par l'oreille,  
 Et juge mieux des canons & galans,  
 Que des Vers forts, naturels ou galans:  
 Non de ces Vers dont la fin est de plaire:  
 Mais des chagrins qu'enfante la colere,  
 Tels qu'autrefois Horace, & Juvenal,  
 Ou bien quelque autre illustre Original,  
 Ont décochez à l'envi l'un de l'autre,  
 Contre leur Siecle, en tout passant le nôtre,  
 Hors en Fâcheux, en quoi sans vanité,  
 Sur les Romains nous l'avons emporté.  
 O qu'il en est de Genres, & de Sectes,  
 De ces Fâcheux, pires que des insectes!  
 O qu'il en est dans les murs de Paris,  
 Sans excepter Messieurs les beaux-Esprits,  
 Même de ceux qui de l'Academie  
 Forment la belle & docte Compagnie!  
 O qu'il en est à la Cour comme ailleurs,  
 Sans excepter Princes ni grands Seigneurs!  
 O qu'il en est, & plus que l'on ne pense,  
 Dans notre noble & florissante France!  
 Tel est Fâcheux, & Fâcheux diablement,  
 Qui de Fâcheux se plaint incessamment.  
 Tel de Fâcheux a mérité le titre,  
 Qui sera peint au vif dans mon Epitre,  
 Et que d'abord chacun reconnoitra,  
 Et qui pourtant des premiers en rira.  
 Tous les Fâcheux qui ne pensent pas l'être,  
 Sont sans remede à moins que de renaître;  
 Ou bien disons, puis qu'on ne renaît pas,  
 Que tout Fâcheux l'est jusqu'à son trépas;  
 Et s'il en est que les ans rendent sages,  
 Je les compare à de vieux pucelages,  
 Que moi Pecheur, je croi presque aussi  
 peu,  
 Que cet Orseau qu'on dit renaître au feu.

Mais

Mais revenons aux Fâcheux & Fâcheuses,  
 Au rang de qui je mets les Precieuses,  
 Fausses s'entend, & de qui tout le bon  
 Est seulement un langage ou jargon,  
 Un parler gras, plusieurs sottes manieres,  
 Et qui ne sont enfin que façonnières,  
 Et ne sont pas Precieuses de prix,  
 Comme il en est deux ou trois dans Paris,  
 Que l'on respecte autant que des Princesses;  
 Mais elles font quantité de Singesses,  
 Et l'on peut dire avecque verité,  
 Que leur modele en a beaucoup gâté.  
 Depuis le tems que perclus de mes mem-  
 bres,

Pour moi Paris est reduit à deux chambres,  
 Je ne fais rien que par relation:  
 Je fais pourtant souvent réflexion  
 Sur les Fâcheux que j'ai vus en ma vie,  
 Ainsi j'en ai la mémoire remplie,  
 Et puis encore en parler en savant,  
 Si les Fâcheux sont comme ci-devant.  
 Il n'en est point qui donne tant de peine,  
 Que ceux pour qui, loin d'avoir de la haine,  
 On a respect, ou bien pour leur bonté,  
 Ou pour quelque autre aimable qualité.  
 Grand Dieu, par qui je respire & je rime,  
 Délivre-moi d'un Fâcheux que j'estime!  
 Un esprit doux est souvent bien fâcheux,  
 Et me paroît d'autant plus dangereux,  
 Qu'honnêtement on ne se peut defaire  
 De qui toujours affecte de vous plaire,  
 Et même alors que l'on le pousse à bout,  
 Vous rit au nez, & vous accorde tout.  
 Un franc brutal contestant comme un Dia-  
 ble,

En certain tems seroit plus supportable:  
 Car bien souvent les contestations  
 Sont tout le sel des conversations;  
 Je ne di pas qu'un contesteur n'ennuye,  
 Mais il est bon quelquefois que l'on nie.

Qui beaucoup parle , & toujours de son  
mieux,

Est un Fâcheux des plus fastidieux;  
J'entens parler des Hommes & des Femmes;  
Tout ce qu'il dit est pointe d'Epigrammes;  
Tout son plaisir est faire complimens,  
Tels qu'on en lit dans les plus fors Ro-  
mans.

Je vis un jour deux hommes de la sorte,  
S'estocader en s'offrant une porte,  
Sans qu'aucun d'eux eût jamais le dernier,  
Et leur conflit fat d'un quart d'heure entier  
Un doucereux, magasin de fleurette,  
Qui donne à tout, à Maîtresse, à Soubrette,  
Et qui, pourvu que l'on ait des tétens,  
Quand ils seroient trop voisins & trop longs,  
Croiroit manquer à sa galanterie,  
S'il ne pouffoit quelque douceur fennie,  
Est odieux à tous les gens de bien.

Il est ainsi des grands diseurs de rien;  
De ceux qui font d'éternelles redites;  
De ceux qui font de trop longues visites;  
Ajoutons-y les Reciteurs de Vers;  
Ceux qui premiers savent les nouveaux Aits;  
Et qui par-tout d'une voix téméraire,  
Osent chanter comme feroit Hilaire;  
Le grand parleur toujours gesticulant;  
Celui qui rit, & s'écoute en parlant;  
Le Clabauder qui détonne, ou qui braille;  
Ou qui parlant vous frappe, & vous tiraille;  
Ou qui rebat jusqu'à l'éternité,  
Quelque vieux conte ou chapitre affecté;  
Ou qui n'oit pas quelque accident notable,  
Qu'il n'en conte un de soi presque sem-  
blable;

Un Putrefait qui vous vient approcher;  
Des Inconnus qui vous nomment, Mon  
Cher;

L'Admirateur qui sur tout se récrie;  
Un importun qui tous les jours vous prie  
D'al-

D'aller chez lui prendre un méchant repas,  
 Et le fait tel qu'on n'y retourne pas;  
 Les Indiscrêts qui sans licence viennent  
 Se mettre en tiers à deux qui s'entretien-  
 nent:

Tous ces gens-là devoient être chaffez  
 Hors de l'enclos des murs bien policez.  
 N'oublions pas l'Ignorant qui décide;  
 Ni le franc Far, qui par un front qu'il ride,  
 Et que toujours il ride sans sujet,  
 Donne à penser qu'il fait un grand projet;  
 Ni le Rêveur, qui quoi qu'on lui propose,  
 Quoi qu'on lui die, ou rêve à quelque  
 chose,

Ou sans songer que vous l'entretenez,  
 En entretient un autre à votre nez;  
 Ni le Gaillard, qui de tout rit & raille,  
 Goguenardant sur tout, vaille que vaille.  
 Ajoutons-y tous les mauvais Plaisans,  
 Tant Campagnards, Bourgeois, que Cou-  
 tifans,

A qui l'on dit, faites-nous un bon conte.  
 Pour ceux de qui la repartie est prompte,  
 Admirateurs des bons-mots anciens,  
 Des Grecs, Romains, Latédoniens,  
 Ils sont fâcheux de la même manière,  
 Qu'un Picoteur ou Rompeur en visière.  
 Les grands Seigneurs qui prônent leurs ex-  
 ploits,

Leur grand crédit, leurs importants emplois,  
 Et qui par-tout font comme un Manifeste  
 De leur haut rang, qu'aucun ne leur contes-  
 te,  
 Ont en cela quelque chose de bas:

Leur grand mérite ici fait un faux pas,  
 Et l'on a vu plus d'un grand Personnage  
 S'être rendu fâcheux par ce langage.

Tout incivil, ou civil par excès;  
 Ceux qui toujours parlent de leurs procès,  
 De leurs Amours, affaires & querelles;

Ceux qui toujours débitent des nouvelles,  
 Sans qu'on les ait priez d'en debiter ;  
 Et ceux aussi qui ne font que pester,  
 Bien que le Sort ne leur soit pas contraire :  
 Tous ces Fâcheux le font plus qu'un Beau-  
 pere.

Les éternels faiseurs de questions,  
 Font enrager toutes les Nations.

Les Patineurs sont très-insupportables,  
 Même aux Beutez qui sont très patinables.

Le drôle Alerté, autrement le Madré,  
 Est très-fâcheux, tout bien considéré.

Ceux dont les fleurs sont par l'âge effacées,  
 Et qui toujours de leurs beutez passées  
 Font inutile & vaine mention

Au cher objet de leur affection,  
 Sont ennuyeux aux beutez Printanieres,  
 Et leurs desseins par - là n'avancent gueres.

Un sot Poëte est par-tout detesté,  
 Et de son Siecle est l'incommodité.

Un Ecrivain seulement pour écrire,  
 Qui n'aura rien bien souvent à vous dire,  
 Et dont la rage est montée à tel point,

Qu'il vous écrit, & ne vous connoît point,  
 Est un Fâcheux nécessaire de gloire,  
 Vain comme un Diable, & qui s'en fait ac-

croire.

Un Courtisan qui se croit un grand Clerc,  
 Par la raison qu'il aura le bel Air,

Et qui se croit par la seule lumiere  
 De son Esprit maître en toute matiere,

Juge de tout très temerairement,  
 Souvent aussi très impertinemment.

Mille à la Cour se servent d'indolence,  
 Pour exprimer langueur & nonchalance,

Et vous diront d'un ton triste & dolent,  
 Depuis huit jours je suis tout indolent ;

Et nommeront des Beutez indolentes,  
 Qu'en bon François nous nommons non-cha-

lantes.

Sauf



Sauf le respect qu'on doit à vos bons-sens,  
 Parlez correct, Messieurs les Courtisans.  
 Je ne di pas que dans la Bourgeoisie,  
 Qui de la Cour est toujours la copie,  
 Mille Badauts aussi d'un ton dolent,  
 N'abusent pas du terme d'indolent.  
 Mais qu'à la Cour les plus belles Caballes  
 Parlent par fois le langage des Halles,  
 Quelle ignorance ! Est-il terme plus clair,  
 Que l'indolence ? ô Messieurs du bel Air !  
 Encore passe au Lourdaut de Campagne,  
 Qui ne lit point Epicure, ou Montagne.  
 Mes beaux Messieurs, qui de tout decidez,  
 Ne dites rien si vous ne l'entendez.  
 J'ai trop poussé peut-être la matiere :  
 Mais cette erreur d'une étrange maniere  
 M'a chagriné depuis deux ou trois ans,  
 Et j'en voudrois guerir les Courtisans.  
 Un Parasite animal famelique,  
 Qui court par-tout la Table magnifique,  
 Et là, debite en faisant de son mieux,  
 Tous ses bons-mots & tous ses contes vieux,  
 Est un Fâcheux qui supernumeraire,  
 Se va faouler comme un Loup sanguinaire,  
 Où bien souvent il n'est pas appelé :  
 L'ingrat Bouffon n'est pas plutôt saoulé,  
 Qu'il va prôner du Sor qui le substantive,  
 Tout ce qu'il fait, & tout ce qu'il invente.  
 On est plaisant ainsi : mais que fait-on ?  
 On peut aussi s'exposer au Bâton.  
 Qu'il est fâcheux le Fat, quand il conseille !  
 Qu'ils sont fâcheux les parleurs à l'oreille,  
 Et qui pourroient sans peril dire à tous,  
 Ce grand secret qu'ils ne disent qu'à vous !  
 Qu'on est fâcheux aux bonnes compagnies,  
 De ne parler que de ses maladies !  
 Qu'il est fâcheux aux Malades d'ouïr,  
 Prenez courage, il se faut réjouïr !  
 Mais j'oubliois (peste de ma memoire !)  
 Celui qui fait grand can can d'une Histoire,

Ou vous promet un conte plein d'esprit,  
 Et ne tient rien de ce qu'il vous a dit,  
 Et j'oublois les vieilles surannées,  
 Qui sans songer à leurs longues années,  
 Ne veulent rien rabattre de quinze ans,  
 Et s'attendent à des soins complaisans,  
 Qu'on ne rend plus à de telles Guenonnes,  
 Et j'oublois de fâcheuses Personnes,  
 Les Creanciers que l'on voit chaque jour,  
 Le Franc Bourgeois qui fait l'homme de  
 Cour,

Et quand il est chez les gens de la Ville,  
 Qui dit tout sec, Turenne, Longueville,  
 (Se gardant bien de donner du Monsieur)  
 Le Marechal, le Petit Commandeur,  
 J'étois au Cours avecque les Comtesses,  
 Où je jouois avec telles Duchesses,  
 Est un Fâcheux qui divertit par-fois,  
 Mais il ne faut le voir que tous les Mois.  
 Vous en serez, ô Quêteurs & Quêteuses,  
 Du nombre affreux des Fâcheux & Fâcheu-  
 ses;

Vous Effrontez, qui souvent demandez;  
 Et vous Parens, qui trop reprimandez;  
 Et vous aussi qui par votre silence,  
 Votre sourire, & votre contenance,  
 Nous déguisez un esprit de Cheval;  
 Demasquez vous, & parlez bien ou mal,  
 Si vous voulez qu'on sache qui vous êtes;  
 On juge mal des personnes muettes,  
 L'on ne croit plus que médiocrement,  
 Qu'un Taciturne abonde en jugement.  
 Vous en serez, ô vieilles Pêcheresses,  
 Dont l'on a su les impures jeunesses,  
 Et n'étant plus en état de pécher,  
 Qui vous mêlez de nous venir prêcher,  
 En grand souci pour les péchez des autres,  
 En grand repos cependant pour les vôtres:  
 Et songez-vous lors que vous nous prê-  
 chez,

Qu'il

Qu'il n'est par-tout bruit que de vos pechez?  
Mais vous trouvez la censure un peu for-  
re,

Et vous grondez : le Diable vous emporté!  
Vous en ferez, vous dont la chasteté,  
Remplit l'esprit d'une sotte fierté,  
Qui prétendez qu'aux pudiques Lucreces  
Il est permis de faire les Diablesses,  
Et que pourvu qu'on garde son honneur,  
On peut n'avoir ni bonté ni douceur;  
Et là dessus, ô Mesdames les Prudes,  
Vous devenez inciviles & rudes,  
Et tout le monde, & même vos Epoux,  
Ont à souffrir & se plaindre de vous.  
Quoi, si le Ciel vous fit naître stupides,  
Si les plaisirs sont pour vous insipides,  
Si vous gardez votre honneur chèrement,  
Moins par vertu, que par temperament,  
Pretendez-vous, Prudes insupportables,  
Que les Humains vous en soient redeva-  
bles?

Et qui, grand Dieu, lors que vous vivez  
bien,  
Si ce n'est vous, en reçoit quelque bien?  
Soyez, soyez un peu moins vertueuses,  
Si vous voulez, mais aussi moins fâcheu-  
ses.

Mais te parlant si long-tems des Fâcheux,  
Je pourrois bien le devenir plus qu'eux.  
Je finis donc, Cher d'Albret, & conjure  
Le Tout-puissant Maître de la Nature,  
De détourner de toi tout-grand Hableur,  
Tout froid Bouffon, & tout grand Emprun-  
teur;

Et que de moi ton très-humble il détour-  
ne

Tout Campagnard qui dans Paris sejourne,  
Qui n'ayant rien à faire tous les jours,  
Me rend v. site avant l'heure du Cours,  
Comme on va voir le Lion de la Foire :

Lors

Lors se servant de l'heureuse memoire,  
 Dont le Seigneur l'a pourvu richement,  
 Il me décoche un très long compliment;  
 Et moi qui suis la vraye Antipathie  
 Du compliment & de la répartie,  
 Je me défais, ou me mets à pleurer;  
 Et le Fâcheux qui pensoit admirer  
 Tous les grands mots que je lui devois dire,  
 Mal satisfait de chez moi se retire,  
 Et dit par-tout, au moins il le devoit,  
 Ce Scarron-là n'est pas tout ce qu'on croit.  
 Mais que je passe, & sur Terre, & sur l'Onde,  
 Pour le plus Fat de tous les Fats du Monde,  
 Si dans l'esprit de Fouquet mon Patron,  
 Et dans le tien, moi malheureux Scarron,  
 Je puis toujours conserver quelque estime,  
 Que le Destin qui m'a mis hors d'escrime,  
 M'expose encore à quelque nouveau choc,  
 J'aurai l'esprit aussi ferme qu'un roc.



EPITRE CHAGRINE,  
 A MONSIEUR  
 D'ELBENE.

OU

SATIRE III.

J'Etois seul l'autre jour dans ma petite cham-  
 bre,  
 Couché sur mon grabat, souffrant en cha-  
 que membre,

K

Triste

Triste comme un grand deuil, chagrin comme  
un Damné,

Pestant & maudissant le jour que je suis né:  
Quand un petit Laquais, le plus grand sot  
de France,

Me dit, Monsieur un tel vous demande Au-  
dience.

Bien que Monsieur un tel ne me fût pas con-  
nu,

Je répondis pourtant, qu'il soit le bien venu.  
Alors je vis entrer un visage d'Eunuque,

Rajustant à deux mains sa trop longue pet-  
ruque,

Herissé de galans rouges, jaunes & bleus;  
Sa Reingrave étoit courte, & son genouil  
cagneux;

Il avoit deux Canons, ou plutôt deux Ro-  
tondes,

Dont le tour surpassoit celui des tables ron-  
des;

Il chantoit en entrant je ne sai quel vieux  
Air,

S'appuyoit d'une canne, & marchoit du bel  
air.

Après avoir fourni sa vaste reverence,  
Se balançant le corps avecque violence,  
Il me dit en Fausset, & faisant un souris,  
Je suis l'Admirateur de vos divins Ecrits,  
Monsieur, & de ma part quelquefois je me  
pique

De vous suivre de près dans le stile Comi-  
que;

Je vous rends donc visite en qualité d'Au-  
teur,

Et de plus comme étant votre humble ser-  
viteur.

Je lui fis prendre un siege; il tira sa pincette,  
Pincetta son menton, & sa barbe étant faite,  
S'efforça de briller par ses discours pointus.  
Pour moi, je brillai peu; car souvent je me rus,

Et

Et je gagerois bien que mon maudit silence  
Lui donna grand mépris pour mon peu d'é-  
loquence.

Il auroit bien été sans déparler un mois,  
que j'aurois parlé peu dans l'humeur où j'é-  
rois.

Il me hocha la bride : à toutes ses semon-  
ces

Tantôt oui, tantôt non, fut routes mes ré-  
ponses.

Mais étant grand parleur, dont ma foi bien  
lui prit,

Je me mis bien par-là sans doute en son  
esprit.

Il me questionna de toutes les manieres.

Etes-vous visité de Monsieur de Linieres ?

Me dit-il; ce qu'il fait est satirique & beau,

Et je le croirois bien comparable à Boileau.

Qu'estimez-vous le plus de Clelie ou Cassan-  
dre ?

Quant à moi, le vers fort me plaît plus que  
le tendre.

Tout ce que fait Quinault est ma foi fort  
galant.

Mais qu'est-ce donc, Monsieur, qu'Oedipe  
a d'excellent ?

Je l'ai lu plusieurs fois: mais j'ose bien vous  
dire,

Que je n'y trouve pas le moindre mot pour  
rire :

Quelque bruit qu'il ait fait, Corneille a fort  
baissé,

Et la Cour, cependant, l'a bien recompensé.

Boisrobert se retranche au genre Epistolaire.

C'est un digne Prelat. J'estimois fort son  
frere.

J'ai relu mille fois ses Contes ramassez,

Et n'ai rien vû de tel dans les Siecles passez.

Nous ne voyons plus rien du docte Menar-  
diere.

Colletet m'a fait boire avecque Furetiere.  
 J'ai fumé quelquefois avecque Saint A-  
 mant.

N'acheverez vous point votre joli Romant?  
 Et n'avez vous point fait de Portrait à la mo-  
 de?

Je tiens le Bout rimé plus mal-aisé que l'O-  
 de.

J'ai fait pour le Theatre en l'espace d'un an,  
 La Mort de Ravailac, l'Anesse de Balam,  
 La Reine Brunehaut, Marc-Aurele & Faul-  
 tine,

Lusignan, autrement l'Infante Melluzine:

L'Heroïne sera moitié Femme & Poisson,  
 Et cela surprendra d'une étrange façon.

Balédens m'a promis place en l'Academie:

Je ne gêterai rien dans cette Compagnie,

Je suis Marchand mêlé, je fai de tout un  
 peu,

Et tout ce que j'écris n'est qu'esprit & que  
 feu.

J'entreprends un travail pour le Clergé de  
 France,

Dont j'attens une belle & grande recompen-  
 se:

C'est, mais n'en dites rien, les Conciles en  
 Vers,

Le plus hardi dessein qui soit dans l'Univers.

Je n'en suis pas encore au troisieme Concile,

Et j'ai déjà des Vers plus de quatre cens  
 mille.

Pour diversifier je les fais inégaux,

Et j'y fais dominer sur-tout les Madrigaux;

Ainsi je mêlerai le Plaisant à l'Utile.

L'ouvrage fait déjà grand bruit en cette Vil-  
 le,

Et sans ce fâcheux bruit, dont je suis en  
 ragé,

J'eusse agréablement surpris tout le Clergé.

A ce dernier discours du plus grand Fou de France,

Je m'éclatai de rire, & rompis le silence.  
 Vous riez, me dit-il? C'est l'ordinaire effet,  
 Que sur tous mes Amis mon entreprise a  
 fait.

Mais vous savez qu'il est divers motifs de  
 rire:

On rit quand on se mocque, on rit quand  
 on admire;

Et je gagerois bien que votre bon esprit  
 Admire mon dessein dans le temps qu'il en  
 rit.

Votre dessein, Monsieur, si je m'y puis con-  
 noître,

Est grand, lui repartis-je, autant qu'il le peut  
 être,

Jamais homme vivant n'a fait un tel des-  
 sein:

Mais il vous faut du temps pour le condui-  
 re à fin.

Que dites-vous? j'y joins l'Histoire Univer-  
 selle,

A moi cent mille Vers sont une baga-  
 telle;

Je conduirai l'Ouvrage à sa perfection,

Dans deux ans au plus tard. Et pour l'im-  
 pression,

Lui dis-je? Ha! pour l'honneur du Royau-  
 me de France,

Doutez-vous que la Cour n'en fasse la dé-  
 pense?

Plus de vingt Partisans, si le Roi le per-  
 met,

Prendront, quand je voudrai, cette affaire à  
 forfait.

Il entra la dessus des Dames dans ma cham-  
 bre:

Le Gant de Martial, l'Eventail chargé d'Am-  
 bre,



Exhalèrent dans l'air une excellente odeur :  
 Mon pauvre bel - esprit en changea de couleur.

Je suis bien malheureux qu'à l'abord de ces  
 Belles ,

Leur parfum m'ait causé des syncopes mortelles,

Me dit - il : qu'oi qu'en tout je sois un vrai  
 Lion ,

Les Parfums me font peur comme à feu  
 Bullion ;

Sans cela j'aurois lu devant ces belles Dames ,

Sur les noces du Roi cinq cens Epithalames.

Je m'en vai donc , Monsieur : un Tresorier de  
 Tours

M'attend à Luxembourg pour me mener au  
 Cours :

Je vous reviendrai voir demain à la même  
 heure ,

Et vous visiterai tous les jours , ou je meure.

Il sortit là-dessus ; sa canne s'accrocha

Dans l'un de ses Canons , & mon homme  
 broncha.

Ce n'est rien , cria-t-il , & se mit dans la rue.

Et moi , je meurs de peur , ou la peste me  
 tuë ,

que ce Diable d'Auteur , dont j'ai perdu le  
 nom ,

Promettant de me voir , n'ait parlé tout de  
 bon.

Tous les Fous me font peur , j'ai pour eux  
 de la haine ,

Par la raison , peut - être , ô cher Ami d'Elbene ,

que Poètes & Fous sont d'un même métier ,

Et qu'entre Competens , il n'est point de  
 quartier.

Ce-

Celui-ci que mes Vers viennent de te de-  
peindre,

S'il me revisitoit, me donneroit à craindre.

En certains temps, peut-être, est-il Fou  
furieux;

Il peut me trouver seul, & m'arracher les  
yeux.

J'ai crû que la nouvelle & naïve peinture

De cette véritable & grotesque aventure

Feroit dans ton esprit quelque diversion,

De huit chevaux perdus, cruelle affliction!

Il vaudroit mieux pour toi, dans le temps où  
nous sommes,

Au lieu de huit chevaux, d'avoir perdu huit  
hommes.

J'eusse dit huit Laquais: mais tu fais, cher  
Ami,

Qu'en rimaient on ne dit les choses qu'à  
demi,

Où que l'on dit par-fois plus que l'on ne  
veut dire.

Sur nous la Rime exerce un tyrannique Em-  
pire!

A-t-on fait un vers fort, elle en fait faire  
un bas,

Et fait dire au Rimeur tout ce qu'il ne veut  
pas.

Ce soir, si nous joignons nos deux soupers  
ensemble,

Je possède un jambon si tendre que je trem-  
ble

Que les Valets frians, quittes pour le  
nier,

N'osent pendant la nuit me le diminuer.

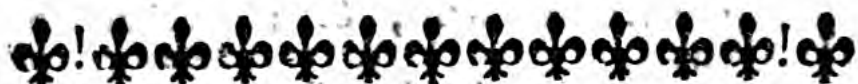
Et je possède encore une énorme faucille,

Où Bologne la grasse a dispensé l'épice,

D'un tel temperament, que son goût, quoi-  
que haut,

Quoi que roide de poivre, est pourtant tel  
qu'il faut.

C'est le present d'un Duc des bords de la Ga-  
ronne,  
Qui ne soutient pas mal la Bravoure Gas-  
conne.



Contre ceux qui font passer leurs  
Libelles diffamatoires sous le  
nom d'autrui.

#### S A T I R E IV.

**B**Eaux-Esprits du Pont-neuf, Insectes de  
Parnasse,

Dont les productions aussi froides que glace  
Font naître la tristesse au lieu de divertir,  
Vous verrai-je toujours à mes dépens mentir,  
Et mon nom supposé dans vos œuvres de bale  
Me sera-t'il toujours matière de scandale?  
Trop long-temps malgré moi par un indigne  
fort

Mes vers à vos Placarts servent de passe-port:  
Ils s'en veulent vanger, Grenouilles enrouées,  
Et laissant pour un temps leurs rimes enjouées,  
Par des termes trenchans comme des coute-  
las,

Ils vont vous découper jusqu'en vos galetas;  
Vous qui peut-être un jour en bonne com-  
pagnie

Atteints & convaincus de male Poësie,  
Etendus sur la rouë en sales caleçons  
Abjurerez trop tard vos profanes chansons.  
Mais n'est il pas permis à chacun de se taire?  
Et votre Poësie est ce un mal nécessaire?  
Rimailleurs affamez, produits par le Blocus,  
Qui meriteriez bien l'accident de Malcus,

Quel

Quel plaisir prenez-vous à vous faire maudire?  
Est-ce gloire, est-ce gain qui vous fait tant  
écrire?

Où bien fatiguez-vous de g'yeré de cœur  
Le siecle, dont vos vers est le plus grand  
malheur?

Quand vous prenez mon nom, si c'est par quel-  
que estime,

Pourquoi vous en servir à la noirceur d'un  
crime?

Et ne m'estimant point, inveterez Pendants,  
Pourquoi le supposer à vos méchans Brocards?

Laissez-le tel qu'il est, s'il vous est inutile,  
Et publiez sans lui vos fautes par la ville.

Mais, Bâtards d'Apollon, Rimeurs de Belze-  
but,

De qui l'esprit malade a pis que le scorbut,  
Ennemis du bon-sens, corrupteurs du langage,

Ecrivez, imprimez ouvrage sur ouvrage,  
Décriez sans respect Princes & Magistrats,

Comme si vous ériez reformateurs d'Etats;  
Nuisez aux Innocens, atraquez les Puissances,

Inventez tous les jours de nouvelles offenses,  
Faites bien enrager les hommes de bon-sens,

Abusez lâchement de mon nom, j'y consens;  
Si la comparaison le merite releve,

Vos déplorables chants, Rossignols de la  
Greve,

Opposez à mes vers tout malheureux qu'ils  
sont,

Découvriront bien tôt la bassesse qu'ils ont,  
Seront bien-tôt au rang des sottises passées,

Et papiers déchirez sous les chaises percées;  
Laisant à leurs Auteurs, outre mille remors,

Une éternelle peur des Sergens & Recors.  
Ne pretendez donc plus par vos chansons ma-  
lignes,

Malencontreux Hiboux, vous ériger en Cygnes,  
Et puis qu'à rimaillet vous réussissez mal,

Et pendu pour pendu que le sort est égal,  
Ne

Ne faites plus de vers, allez tirer la laine,  
 Vous y gagnerez plus avecque moins de peine,  
 Un livre de vos vers ne vaut pas un manteau.  
 Ne nous alleguez point la crainte du cordeau,  
 Elle ne quitte point les médifans Poètes  
 De qui fort rarement les affaires sont nettes,  
 Et des voleurs de nuit comme de tels Rimeurs  
 On fait également & pendus & rameurs;  
 Si bien qu'en tous les deux étant hommes  
 pendables,

Plus ou moins de profit, vous rendront moins  
 blâmables.

Que si trop adonnez à gâter du papier,  
 Vous ne pouvez quitter votre maudit métier;  
 Au moins faites des vers que chacun puisse  
 lire,

Et servez le Pont-neuf, plutôt que de médire.  
 D'un ennemi Public, Etranger ou François,  
 Par zele ou par dépit on se plaint quelquefois:  
 Mais offenser en vers les Maîtres legitimes,  
 Faire servir en mal l'innocence des rimes,  
 Et pour les debiter y supposer un nom,  
 C'est être pour le moins faux témoin sur lar-  
 ron.

Je veux bien que vos vers soient autant de  
 Chef-d'œuvres;

Mais étant venimeux autant que des couleu-  
 vres,

Méchans, c'est pervertir l'usage des bons vers.  
 Ne vous y trompez plus, cachez ou décou-  
 vrez,

Bien ou mal faits, ils sont de très mauvaise  
 garde,

Et l'estime n'est pas tout ce qu'on y hazarde;  
 Une faute cachée, ou dans l'impunité,  
 Ne peut cautionner une temerité.

Quittez donc un Métier qui fait pendre ses  
 Maîtres;

Représentez-vous bien des Pôteaux, des Che-  
 vêtres;

Songez, non sans frayeur, que les chants re-  
prouvez

Sont vus degenerer quelquefois en *Salvez*;

Songez, non sans frayeur, que semblables ra-  
mages

A semblables oiseaux sont de mauvais pre-  
sages ;

Songez, non sans frayeur, qu'un Gibet est de  
bois,

que les faux Amphions l'attirent quelquefois,  
Qu'abusant du métier du malheureux Orphée,  
Un bourreau peut autant qu'une Troupe en-  
ragée.

Enfin, sur le sujet vous pouvez mediter,  
Regarder les objets dont l'on peut profiter,  
Songer au grand repos qu'apporte l'Innocence,  
Qu'on n'est point à couvert de ceux que l'on  
offense,

Qu'on peut vous découvrir gagnant vos Gaze-  
tiers,

Et vous aller chercher jusque dans vos greniers;  
Vous avez trop d'esprit pour ignorer le reste:  
Et qu'outre les fléaux, Famine, Guerre, Peste,  
Il en est encore un fatal aux Rimailleurs,  
Fort connu de tout temps en France comme  
ailleurs :

C'est un mal qui se prend d'ordinaire aux é-  
pauls,

Causé par des bâtons, quelquefois par des  
gaules;

son nom est, Bastonnade, ou bien, coups de  
bâton.

Qui vous en donneroit, Messieurs, qu'endi-  
roit-on ?



EPITRE CHAGRINE  
 A MONSIEUR  
 R O S T E A U.

O U

S A T I R E V.

**R**OSTEAU, que j'estime & que j'aime  
 Pour le moins autant que moi-même ;  
 Ami loyal & genereux,  
 Galant, liberal, amoureux,  
 Faisant toujours quelque maîtresse,  
 Qui n'étant point Ourse ou Tigresse,  
 Aime mieux guerir des blesez,  
 Que d'en faire des trépassez ;  
 Depuis que je suis venu boire  
 Des eaux du beau fleuve de Loire,  
 Et que de crainte d'un blocus,  
 Et de la disette d'écus  
 Qui cause toute autre disette,  
 J'ai quitté Paris sans trompette,  
 Le mal de ton éloignement  
 M'a rendu chagrin diablement :  
 Mon humeur jadis enjouée,  
 De tous & par tout tant louée,  
 N'est plus qu'une mauvaise humeur ;  
 Et je ne suis plus ce Rimeur,  
 De qui la gaillarde musette  
 De cent Rimailleurs contrefaite,  
 A paru même avec éclat

A Messieurs du goût délicat.  
 Aussi, n'est-ce pas chose étrange,  
 Qu'ici-bas toute chose change,  
 Et que mon malheur seulement  
 N'est point sujet au changement ?  
 Quand cela me monte à la tête,  
 Je m'en fâche comme une bête,  
 Comme si la Fortune aussi  
 N'en traitoit point d'autres ainsi.  
 Dans le maudit siècle où nous sommes,  
 Le plus honnête homme des hommes,  
 S'il n'est Gabeleur ou Soldat,  
 Le meilleur desquels est pendart,  
 Fût-il savant, & davantage  
 Que Nublé, Gaumin ou Menage,  
 Ou tels autres grands savantas ;  
 Si la renverseuse d'Erats,  
 Dont le choix est souvent blâmable,  
 Ne leur veut être favorable ;  
 Et leur savoir & leur vertu  
 Leur serviront moins qu'un fétu.  
 Aujourd'hui l'aveugle Fortune  
 Est pour qui boit, pour qui petune ;  
 Pour le joueur, pipeur fût-il ;  
 Pour le poisson du mois d'Avril,  
 Maquereau qu'on nomme en vulgaire ;  
 Pour le traître, pour le faussaire,  
 Bref pour tout homme vivant mal,  
 Et pour tout nuisible animal.  
 Les pauvres Courtisans des Muses  
 Sont aujourd'hui traitez de Buses,  
 Qu'autrefois defunt Richelieu,  
 Qu'ils ont traité de demi-Dieu,  
 Traitait de la façon qu'Auguste,  
 Prince aussi genereux que juste,  
 A traité les hommes vivans,  
 Dont les vers sont encor vivans,  
 Et vivront malgré l'ignorance ;  
 Mal qui regne ailleurs comme en France,  
 Où maint gros oiseau de saint Luc,



Plûtôt que de saint Jean est Duc ;  
 Tant le destin que tout gouverne,  
 Qui porte l'un, & l'autre berne,  
 Agit sur tout injustement,  
 Faut de bon discernement.  
 Les beaux Vers & la belle Prose  
 Valent aujourd'hui peu de chose.  
 Se voir en Auteur érigé  
 Est un sinistre préjugé  
 Pour la fortune d'un pauvre homme.  
 Par ma foi si j'avois fait comme  
 A fait Morel ou la Blondeau,  
 Que fait-on ? de Poëtereau,  
 Je serois Marquis à la mode.  
 Le talent de bien faire une Ode,  
 Un Roman Comique, un Japhet,  
 Ne grossit pas un petit fait ;  
 Peu de gens sachans bien écrire  
 Ont abondamment de quoi frire.  
 Les Des Portes, & Bois Roberts,  
 Fissent-ils aussi bien des Vers  
 Qu'en fit l'infortuné Malherbe,  
 Aujourd'hui n'auroient que de l'herbe,  
 Eux qui dans un Siecle meilleur,  
 Du sot métier de Rimailleur  
 Ont eu toute la recompense.  
 Ha ! j'en enrage quand j'y pense,  
 Peu de Richelieux aujourd'hui,  
 Sauf SEGUIER, qui fait comme lui,  
 Font revivre defunt Mecene.  
 Rien n'est plus pauvre que la Scene,  
 Qu'on vit opulente autrefois,  
 Quoi que le plaisir de nos Rois.  
 Il n'est Saltinbanque en la Place  
 Qui mieux ses affaires ne fasse  
 Que le meilleur Comedien,  
 Soit François, soit Italien.  
 De Corneille les Comedies,  
 Si magnifiques, si hardies,  
 De jour en jour baissent de prix.

Nous voyons tous nos beaux Esprits,  
 Mal en argent, & mal en laine.  
 L'Auteur du fameux Artamene  
 A perdu son Gouvernement,  
 Sans savoir pourquoi ni comment ;  
 Et son Romant que l'on admire,  
 Peut-être ne sert qu'à lui nuire :  
 Je ne voi pas le vent tourné  
 A l'en voir un jour guerdonné.  
 Notre Ami Tristan Gentilhomme  
 Autant qu'un Dictateur de Rome,  
 Qui fait des Vers si noblement,  
 Et dont le tour est si charmant,  
 Attend encor que la Fortune  
 Contre lui n'ait plus de rancune.  
 J'en pourrois cent autres nommer  
 Dont l'esprit se fait estimer.  
 Par ces trois de rare merite  
 Dont la recompense est petite,  
 On peut facilement juger  
 Que les autres sont en danger,  
 Si l'Astre malin long-temps dure,  
 D'endurer la pauvreté dure,  
 Laquelle jointe aux cheveux gris,  
 Est la peste des beaux Esprits.  
 Par exemple, sans la Suede,  
 Saint Amant étoit sans remede,  
 Comme son Poëte crotté  
 Qu'il a si plaisamment chanté.  
 Qu'un fat apprenne à bien écrire,  
 Et que ce fat sache un peu lire,  
 Pour peu que le bonheur lui rit,  
 Vous voyez ce fat en credit,  
 Qui passe pour grand personnage,  
 Et n'est qu'un fat pour tout potage.  
 Un homme parfait en tout sens,  
 Garni de vertu, de bon-sens,  
 D'esprit, de cœur, de politesse,  
 De beauté, de santé, d'adresse,  
 Et de cet air rare & galant

Qui

Qui finit un homme excellent ;  
 S'il arrive qu'il étudie,  
 S'il fait Poème ou Comedie,  
 Un Campagnard, un Courtifan,  
 Un franc Bourgeois, un Partifan,  
 Enfin quelque tête mal faite,  
 Dira d'abord, c'est un Poète,  
 Et pensera dire un beau mot :  
 La mâle- peste soit du sot !  
 Tout cela me rend misantrope ,  
 Et ma Chagrine Calliope  
 Ne sauroit voit un campagnard,  
 Qu'elle ne dise à tout hazard,  
 C'est un fat ; & la remeraire,  
 Qui peut-être auroit pû mieux faire,  
 Ne se trompe que rarement  
 Dans son trop hardi jugement.  
 E'le trouve aussi dans la vil'e  
 Matière d'échauffer sa bile,  
 Tant le nombre des sots est grand.  
 La sottise regne, & se prend  
 Dans Paris, & dans la Cour même ,  
 Où le plus parfait qui trop s'aime,  
 S'il n'y prend garde, en s'aimant trop,  
 Court à la sottise au galop.  
 Oui, la campagne n'est pas seule ,  
 Où les diseurs de mots de gueule,  
 Les éternels complimenteurs,  
 Les incorrigibles menteurs,  
 Les contesteurs à toute outrance,  
 Par sottise ou par ignorance,  
 Font enrager les gens de bien.  
 Personne ne se connoît bien ;  
 Tel contre qui toujours l'on peste,  
 Croit que chacun l'aime de reste ;  
 Et nul ne voudroit sans retour,  
 Troquer l'objet de son amour,  
 Ne vous déplaise, c'est lui-même,  
 Contre Socrate que tant j'aime,  
 Contre ton ami feu César,

Comme toi tant soit peu paillard,  
 Nous ne nous faisons point justice,  
 Et la philautie est un vice  
 Dont le plus sage est entaché,  
 Fût-il sans tout autre peché.  
 C'est cet amour-propre peut-être,  
 Qui fait que sans bien reconnoître  
 Si je fais mal, si je fais bien,  
 Je ne prends plus plaisir à rien.  
 Je vieillis, & lors que j'y songe,  
 Et qu'en ce penser je me plonge,  
 Mes maux & passez & presens,  
 Augmentent le froid de mes ans.  
 Tout m'importune & tout me fâche,  
 Le plaisir qu'on a quand on mâche,  
 Le seul que mes maux m'ont laissé,  
 Ne m'est plus qu'un plaisir passé:  
 Et tant mon chagrin est extrême,  
 S'il est quelque chose que j'aime,  
 Songeant qu'il le faudra quitter,  
 Il ne sert qu'à m'inquieter.  
 Pour comble de mon infortune,  
 Moi-même que tout importune,  
 Je commence à m'importuner.  
 On me le peut bien pardonner,  
 Je suis dans le siecle où nous sommes,  
 Le plus infortuné des hommes;  
 Et d'autant plus infortuné,  
 Que je ne paroissais pas né  
 Le plus impertinent du monde:  
 Mais le Ciel sur qui lui plaît fronde.  
 Puis qu'il veut me traiter ainsi,  
 Soit fait, je le veux bien aussi.  
 Mais j'oubliois bien de te dire,  
 Que quiconque m'aime, s'attire  
 Quelque infortune tôt ou tard.  
 Toi qui prends en moi quelque part,  
 Songe combien on s'y hazarde.  
 Au nom de Dieu, prends y bien garde:  
 M'aimer est un coup bien hardi,

Laisse-moi là, je te le di,  
 Pour décharger ma conscience.  
 J'ai fait une autre expérience,  
 Si je veux quelqu'un obliger,  
 Si quelqu'un me fait enrager,  
 L'honnête-homme cesse de l'être,  
 Et se découvre ingrat ou traître,  
 Lors que par un zèle indiscret,  
 Je lui fais part de mon secret;  
 Ou que sans mes suretez prendre,  
 Je lui prête ce qu'il doit rendre.  
 Tu fais si je dis verité,  
 Toi qui de tout tems as été  
 Le fidelle depositaire  
 De ma moindre petite affaire;  
 Tu fais comme on m'a guerdonné,  
 Quand en sot j'ai mon bien donné.  
 Contre moi tout en mal se change:  
 Si je traitois avec un Ange,  
 Cet Ange deviendroit Démon,  
 Changeant de nature & de nom.  
 Il faut porter dans l'Amerique  
 Un chagrin si melancolique,  
 Et voir si sous un autre Ciel  
 Son absinte deviendra miel.  
 Là nulle fluxion ni goutte,  
 Là nul froid que tant je redoute,  
 La nuit seulement un vent frais  
 Y semble être fait tout exprès  
 Contre le chaud de la journée;  
 Là, le Printems toute l'année  
 Y conserve sa gayeté,  
 L'Automne sa maturité,  
 Et l'Eté sans brûler les herbes  
 Chaque mois y donne des gerbes,  
 Et tous trois des fruits ravissans,  
 A la fois murs, nez, & naissans.  
 Un si beau sujet, ce me semble,  
 Vaut bien que je quitte mon amble,  
 Et qu'au peril de faire un saut,

Notre Pegase aille par haut.  
 Je vai donc donner du haut stile,  
 Comme feroit ici Virgile,  
 Et monté sur mes grands chevaux,  
 Les pousser par monts & par vaux.  
 L'adorable flambeau du monde,  
 Sortant du vaste sein de l'Onde,  
 Y paroît aux yeux ébahis,  
 Non tel que dans nos froids Païs,  
 Des obliques traits qu'il nous darde  
 Eblouissant qui le regarde,  
 Et dissipant sur l'horifon  
 Quelque legere exhalaison;  
 Non tel quand du rivage Maure,  
 Montant au Ciel après l'Aurore,  
 A peine par lui sont percez  
 Les brouillards sur l'Onde amassez:  
 Mais avec la magnificence  
 D'un Astre de certe importance,  
 Et dans un superbe appareil,  
 Il se fait voir dès son réveil  
 Avec un excès de lumiere,  
 Que ne soutient point la paupiere;  
 De son visage spacieux,  
 Couvrant tout un côté des Cieux,  
 Allumant les plaines humides  
 De mille & mille feux liquides,  
 Et d'autant de rayons dorez  
 La voûte des Cieux azurez.  
 Tant de merveilles assemblées  
 Ne sont point ailleurs étalées,  
 Que dans ces climats fortunez  
 Qui sont des Tropiques bornez.  
 Là, notre cher Sardanapale,  
 Ne viendra ni toi, ni ta male,  
 Toi qui crois que loin de Paris  
 On est autant que mort ou pris,  
 Et que sans Cloris ou Silvie  
 On ne peut bien passer sa vie.  
 Paris sans doute a des attraits;

Mais

Mais ses plaisirs sont de grands frais.  
 Nos Indiennes & nos Negres,  
 Autant que des Basques aiegres,  
 Valent bien en leur nudite,  
 Tes Dames en leur proprieté:  
 Leur teint poli d'Ebene noire  
 Vaut bien un teint blanc comme Yvoire,  
 Qui de blanc fade frelaté  
 Devant qu'être vieil est gâté.  
 Le repos, si je ne me trompe,  
 Vaut bien ton Paris & sa Pompe;  
 C'est le plus riche des Trésors,  
 Que l'Amerique a sur ses bords:  
 Le comptes-tu pour peu de chose?  
 Cela seul peut bien être cause  
 Que bien-tôt notre Cap de Nort  
 Des malheureux sera le port.  
 Comme malheureux je m'y coule  
 Loin du tumulte & de la foule.  
 Si je m'y voyois avec toi,  
 Je serois plus heureux qu'un Roi.



## R E Q U E T E

## D E M O N T M O R T

P A R A S I T E,

A U N P R E S I D E N T.

## S A T I R E V I.

**O** Jadis mon bon Président,  
 Qui tant faisiez agir ma dent,  
 Et maintenant inaccostable,

M'avez:

M'avez défendu votre table;  
 Le pauvre malheureux cherif  
 De Marche en Famine natif,  
 Appellé le Grec du vulgaire,  
 Encor que je n'en sache guere;  
 Je, dis-je, Pierre de Faimmort  
 Vous apprens qu'un chacun nous mord,  
 Moi qui soulois un chacun mordre;  
 Et que depuis que par votre ordre  
 Votre Suisse, sauvage & fier,  
 Au cœur de bronze ou bien d'acier,  
 Lequel des deux beaucoup n'importe,  
 Au nez me ferma votre porte,  
 Et joignit verberation  
 A si dure reception,  
 Que je suis des plus miserables,  
 Que j'ai perdu toutes mes tables,  
 Qu'onques depuis je n'ai vomé,  
 Et n'ai plus mangé qu'à demi;  
 Qu'enfin depuis ce coup de hampe,  
 Comme on voit sans huile une lampe  
 Languir & tirer à sa fin,  
 Je suis prêt par excès de faim,  
 Et par défaut de nourriture,  
 De servir aux vers de pâture,  
 Si ce n'est qu'autres animaux  
 Qui me font déjà mille maux,  
 Mais tout est permis à la guerre,  
 Ne me mangent avant qu'en terre  
 Mon affamé corps soit rangé,  
 Qui tant d'autres corps a mangé,  
 Taut en potages, éruvées,  
 Carbonnades, que fricassées,  
 En pâtés, fritures, bouilli,  
 Capilotades, que rôti.  
 Hélas! l'eau me monte à la bouche  
 A ce discours qui tant me touche.  
 Mais hélas! vous ne serez plus,  
 Grands repas dont je suis exclus,  
 Où je mangeois à panse pleine  
 Jusqu'à



Jusqu'à perdre toujours haleine,  
 Et souvent tant avidement,  
 Que je rendois fort frequemment  
 Les vivres que j'avois pû prendre;  
 Car à vous seul je veux apprendre  
 Que peu me chaut en verité  
 De rien garder, qu'argent prêté;  
 Même, afin qu'on y prenne garde,  
 De secret jamais je ne garde,  
 Et je n'ai jamais rien celé  
 Si ce n'est ce que j'ai volé.  
 En ce mien defaut que j'avouë,  
 S'en faut beaucoup que je me louë;  
 Mais j'y rends à votre Grandeur  
 Grand témoignage de candeur;  
 Car honteux ici je confesse:  
 Mais la misere qui me presse,  
 M'ordonne de ne rien cacher  
 A vous que je veux rechercher,  
 Chez qui je veux rentrer en grace,  
 De qui je veux revoir la face  
 Benigne comme je l'avois  
 Alors que chez vous je mangeois,  
 D'où vous me chassâtes, beau Sire,  
 Parce que j'y soulois médire,  
 Et qu'en dinant, trop volontiers  
 Je parlois du quart & du tiers.  
 Jour dont le souvenir m'effraye,  
 De charbon plutôt que de craye,  
 De moi marqué toujours seras,  
 Et toi Suisse, de qui le bras  
 Haussa, mais fit aussi descendre  
 Trop vite dessus mon dos rendre  
 Ton grand bâton de fer cornu:  
 Di ! quel bien t'en est-il venu ?  
 Mais ouvre tes oreilles closes,  
 Apprens les maux que tu me causes:  
 Sache depuis le jour maudit,  
 Que le grand Président te dit  
 Que tu me fermasses la porte,

Que

Que pour moi toute joye est morte;  
Qu'outre la perte des repas,  
Mais perdre plus on ne peut pas,  
Qu'outre, dis-je, la grande perte  
De mainte table bien couverte,  
J'ai pensé perdre le renom,  
Et que l'on a fait sur mon nom  
Cent ridiculés Anagrammes,  
Cent satiriques Epigrammes,  
Quelques-uns Poèmes entiers,  
Que je brûlerois volontiers;  
Quelques autres livres en prose,  
Sur lesquels rien dire je n'ose:  
Car je crains après tous ces vers,  
Les coups de bâton secs ou verds.  
Quels qu'ils soient ils sont bien à craindre,  
On n'en guerit pas pour s'en plaindre:  
Pour moi lors que j'en ai reçu,  
Par moi personne ne l'a sù ;  
Et je passerois sous silence  
Le Suisse avec sa violence,  
Et ne parlerois du tout point  
De l'excès fait à mon pourpoint ;  
Mais ici pitié je veux faire,  
C'est pourquoi je ne m'en puis taire.  
O Dieu ! que ces digressions  
Montrent bien mes afflictions,  
Et que mon ame qui succombe  
Est prête d'aller voir la tombe !

CE considéré, Monseigneur,  
Je vous conjure par l'honneur  
Dont votre personne est si pleine,  
De prendre pitié de la mienne,  
Et de dire à votre Portier  
Que plus envers moi ne soit fier.  
Dites lui bien qu'il soit paisible,  
Car c'est un homme fort terrible,  
Et qui frappe comme un vrai fou,  
Sans viser, ni regarder où.  
Dites-lui, comme favorable,

Vous

Vous voulez bien qu'à votre table,  
 Que je perdis par grand méchef,  
 Je boive & mange derechef.  
 Ce faisant vous sauvez la vie  
 A celui qui n'a d'autre envie,  
 Ni même exercice plus doux,  
 Que de dire du bien de vous,  
 Lui qui peu souvent autrui louë:  
 Ce n'est pas à vous qu'il se jouë;  
 Ce n'est qu'aux foibles seulement,  
 Afin d'agir plus surement.  
 Fait à Paris ce mois d'Octobre,  
 Par moi qui malgré moi suis sobre ;  
 L'irraffiable Faimmort,  
 Qui sens mauvais avant ma mort :  
 Mais comment avoir bonne haleine,  
 Ne trouvant à manger qu'à peine ?  
 Certes en ce bas monde-ci,  
 Force gens l'ont mauvaise aussi.



## IMPRECATIONS

Contre celui qui lui a pris son  
 Juvenal.

**S'**il étoit au fond d'un canal,  
 Le larron de mon Juvenal,  
 Jusqu'à tant que je l'en tirasse,  
 Je ne croi pas que j'en pleurasse ;  
 Ni si je le voyois un jour,  
 Par deux verts bourreaux tour à tour,  
 Accablé de coups d'étrivieres,  
 Je ne m'en affligerois gueres.  
 Il est bien lâche, le larron,  
 De voler le pauvre Scarron!

Eut-

Eût il au bout du nez un froncle!  
 Et que dira Monsieur mon oncle,  
 A qui le Livre appartenoit ?  
 Si le mal saint Main le prenoit,  
 Ou quelque chose encore pire !  
 Si l'on lui defendoit de rire,  
 A peine d'être flagellé !  
 Ou bien si pour avoir volé,  
 On le conduisoit cette année  
 Vers la mer Mediterranée !  
 S'il lui venoit du mal au cu !  
 S'il pouvoit devenir cocu,  
 Epousant une gourgandine !  
 S'il se pouvoit courber l'échine,  
 Comme moi petit à petit !  
 S'il pouvoit perdre l'appetit !  
 S'il rotoit à chaque parole !  
 S'il avoit sué la verole ,  
 Et n'en étoit pas bien gueri !  
 Si pour avoir le nez pourri,  
 Chacun évitoit sa rencontre !  
 S'il voloit un jour quelque montre,  
 Laquelle se mît à sonner,  
 Et qu'on l'en daignât bastonner !  
 Si Dieu lui donnoit un beau-pere,  
 Ou plutôt une belle-mere !  
 S'il avoit toujours le malheur  
 De trouver quelque grand parleur !  
 S'il perdoit tout son bien aux cartes !  
 S'il lui venoit quatre ou cinq dartses !  
 S'il ne faisoit que se fâcher !  
 S'il avoit peine à bien mâcher,  
 Faute de dents en la gencive !  
 S'il faisoit voler sa salive  
 Au nez de ceux qu'il entretient !  
 Si, comme à voleur appartient,  
 On lui mettoit sur les épaules  
 Les armes du grand Roi des Gaules !  
 Si l'on le taxoit comme aisé,  
 Le Turc qui m'a devalité !

S'il avoit aux yeux la chassie !  
 Si quelque pierre en la vessie  
 Lui pouvoit boucher l'urinal,  
 Ce larron de mon Juvenal !  
 S'il avoit l'haleine importune,  
 Comme d'un homme qui petune !  
 Ou s'il étoit plus mal voulu ,  
 Celui qui mon Livre a tollu,  
 Que n'est depuis peu l'Intendance  
 Dans toutes les villes de France !  
 Enfin, s'il étoit comme moi !  
 Mais ce seroit trop, sur ma foi,  
 Et cette dernière pensée  
 A toute ma haine chassée.  
 Qu'il garde donc mon Juvenal,  
 Sans qu'il en ait ni bien ni mal :  
 Mais que jamais il n'y revienne,  
 Et qu'au Juvenal il se tienne ;  
 Car s'il y pense revenir,  
 Je ne me pourrai pas tenir  
 A grands coups de Vers & d'injures,  
 De mauvais discours, de murmures,  
 D'attaquer par-tout son renom,  
 Jusqu'à faire savoir son nom.



## INVECTIVE

Contre une vieille Dame cam-  
pagnarde.

**M**onstre fâcheux, Monstre mutin,  
 Moitié chair & moitié patin,  
 Qui de mes Vers te scandalises :  
 Par les cheveux gris que tu frises,  
 Par ton front étroit & serré,  
 De mainte ride chamarré,

Par tes yeux, & par leurs lunettes,  
 Par tes oreilles si mal nettes,  
 Par tes paupieres & sourcis,  
 Où logent des poux plus de six,  
 Par tes grimaces & tes mouës,  
 Par les boules de tes deux jouës,  
 Par ton nez, vrai nez de Blereau,  
 Par sa loupe, & par son poireau,  
 Par la très-precieuse goutte  
 Qui toute l'année en degoutte,  
 Par tes dents qui tiennent bien peu,  
 Par ta bouche au coloris bleu,  
 Par toute ta très-maigre face  
 Qui sans cesse au miroir grimace,  
 Et par tout ton chef si bouffon  
 Qui n'a pour coëffe qu'un chiffon,  
 Par ton vieil masque qui nous cache  
 Ton triste visage de vache,  
 Par la barbe de ton menton,  
 Par le grand bout de ton teton,  
 Par ta gorge trop decouverte,  
 Par ton ventre de couleur verte,  
 Par la crotte de ton genouil,  
 Par ta boîte à garder fenouil,  
 Par le gouffet de ton aisselle,  
 Par ton corps qui souvent chancelle;  
 Bref, par tous les sales dehors  
 De ce defagreable corps;  
 Car pour le dedans, pour ton Ame,  
 Tu n'en as point, la bonne Dame;  
 Je te conjure que ton fils,  
 Importun, si jamais en fis,  
 Ne me rende aucune visite,  
 Tant puisse t-elle être petite;  
 Et que toi, ton époux aussi,  
 Veuillez bien en user ainsi.  
 Certes vous êtes trois personnes,  
 Qui n'êtes ni belles, ni bonnes.  
 Ton époux a le nez patté,  
 Des autres nez très-redouté.

244 SAT. DE MR. SCARRON.

Ton fils a la face canine,  
A quelque éminence à l'échine.  
Et toi, Dame au poil de souris,  
Qui te picques de doux souris,  
Ton visage est le vrai modèle  
De celui de Polichinelle.  
Ton époux est un protestant,  
Ainsi que toi toujours mentant.  
Ton fils railleur à toute outrance,  
Contestant, s'il en est en France,  
Contestant à faire enrager;  
Fût il esclave dans Alger!  
Et son Pere qui fait le sage,  
Qui conteste encor davantage;  
Et toi qui conteste plus qu'eux,  
Et seule tiens tête à tous deux.



ELEGIES

ET

EPITHALAMES

DE

MR. SCARRON.



1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

24

25

26

27

28

29

30

31

32

33

34

35

36

37

38

39

40

41

42

43

44

45

46

47

48

49

50

51

52

53

54

55

56

57

58

59

60

61

62

63

64

65

66

67

68

69

70

71

72

73

74

75

76

77

78

79

80

81

82

83

84

85

86

87

88

89

90

91

92

93

94

95

96

97

98

99

100



A MADAME  
DE HAUTEFORT

revenant à la Cour.

ELEGIE I.

**R**eveillez vous, ô ma Muse assoupie,  
 Et duffiez-vous en avoir la pepie,  
 Efforcez-vous de chanter haut & fort  
 Pour le retour de la Dame Hautefort.  
 Or me voilà content de la Fortune,  
 Bien qu'elle m'ait toujours porté rancune,  
 Puisque je voi devant que de finir,  
 Cette Pucelle à la Cour revenir.  
 Dieu vous le rende, ô toute aimable Reine,  
 Qui la tirez hors du pais du Maine;  
 Séjour hideux, n'en déplaise aux chapons:  
 Mais tous pais à tous ne sont pas bons.  
 Le Mans est bon aux Manceaux & Mancelles;  
 Mais l'Element des illustres Pucelles,  
 Telle que l'est cette Dame d'Atour,  
 Ne fut jamais que Paris ou la Cour.  
 O que mon cœur en ressentira d'aise,  
 Que j'en rirai dedans la triste chaise  
 Ou je me voi depuis trois ans cloué,  
 Souffrant des maux comme en souffre un  
 roué!  
 Mais quelquefois pourtant mon esprit joue,  
 Et quelquefois je ris & fais la moue

## 248 ELEGIES ET EPITHALAMES

Durant le tems que sur mon corps flouet  
 J'ai des tourmens pires que le fouet.  
 Mais aujourd'hui quelque douleur qu'il sente,  
 Si faut-il bien que le malheureux chante,  
 Comme il chantoit, quoi que d'un ton cassé,  
 Quand on chantoit par-tout, il est passé.  
 O qu'un chacun s'en va bien-tôt connoître,  
 Que different sous un different Maître,  
 Le tems qui vient du tems passé sera ;  
 Chacun pleuroit, tout le monde rira.  
 Pour moi je ris à gorge déployée,  
 Si que j'en ai la tête dévoyée :  
 Mais j'ai raison de rire avec excès,  
 Puisque mes vœux ont eu si bon succès,  
 Que je verrai dans Paris la grand' ville  
 Dame Hautefort, & toute sa famille.  
 Car vous venez, illustre Hautefort,  
 Et crois-je bien que vous venez bien fort,  
 Et que Naillard votre mene-carrosse  
 Ne vous fait pas venir à pas de rosse ;  
 Et crois-je bien que s'il dort en venant,  
 Il en sera repris incontinent :  
 Assurement le brave Nouffardiere,  
 Se tourmentant que l'on n'avance guiere,  
 Et s'écriant comme feroit un fou,  
 Jusqu'à gonfler les veines de son cou,  
 Hors la portiere avancera la tête,  
 Dira, Naillard, vous n'êtes qu'une bête,  
 Madame veut aller d'un meilleur train,  
 Touchez, Naillard, vous dormirez demain.  
 Alors Naillard après telle semonce,  
 S'allongera sans faire de réponse,  
 Et redoublant de sa verge le clac,  
 Vos bons chevaux hâtez du flic & flac,  
 Avanceront en s'éloignant du Maine,  
 Devers Paris, proche le Bourg la Reine,  
 Où moi chetif j'espere de vous voir :  
 Cela s'entend si j'en ai le pouvoir,  
 Et si le mal qui me rend miserable  
 Veut bien souffrir que je sois charriable

Pour

Pour vous aller faire mon compliment ;  
 Et pour cela je ne veux qu'un moment.  
 Après cela que ma douleur s'augmente,  
 Que de plus beau sa rage me tourmente,  
 Vous aiant vuë , & votre sœur auffi,  
 De rous mes maux j'aurai peu de souci.  
 Que puissiez-vous, ô Reine bonne & belle,  
 Qui rappelez cette Dame fidelle,  
 Et sur l'Etat & sur les volontez  
 Regner autant que vous le meritez!  
 Que largement pour action si bonne,  
 De l'Eternel la Bonté vous guerdonne,  
 Et puissiez-vous, vous & vos chers enfans,  
 Vivre chacun six-vingts quatre ou cinq ans !  
 Et moi Scarron , carcasse décharnée,  
 Finir bien tôt ma dure destinée,  
 Ou que des jours meilleurs me soient donnez !  
 Mais, par ma foi, ce n'est pas pour mon nez ;  
 Je fus, je suis, & serai miserable :  
 Mais du Seigneur la sagesse admirable  
 Sait bien pourquoi mon tourment doit durer ;  
 Je le veux donc souffrir sans murmurer.



## A MADEMOISELLE.

## ELEGIE II.

Jouvencelle de Royal Sang,  
 Digne de votre illustre rang,  
 Toutes les grandes Heroïnes  
 Dont Grece & Rome font les fines,  
 En toute leur vie n'ont eu  
 La moitié de votre vertu.  
 Moins belle que vous est l'Aurore,  
 Et moins la printaniere Flore,

## 250 ELEGIES ET EPITHALAMES.

Moins Venus à l'estomac nu,  
 Et moins Diane au front cornu,  
 Moins Junon la Dame fantasque,  
 Et moins Pallas qui porte un casque;  
 Bien moins le fut Dame Helena,  
 Pour qui la Grece mal-mena  
 Troye la nation fidelle,  
 Dont on tient que sortez, la belle,  
 De par feu Monseigneur Francus,  
 Qui valoit son pesant d'écus.  
 Incomparable est votre taille,  
 Et la Déesse de bataille,  
 La très-puissante Bellona,  
 Taille comme la vôtre n'a.  
 O qu'on connoit bien à la mine  
 Ceux qui sont de race divine!  
 L'autre jour chez Dame Hautefort,  
 La Dame que j'aime si fort,  
 Vous entrates la fin premiere  
 Avec tel excès de lumiere,  
 Que j'en pensai perdre les yeux,  
 Tant lors vous brillates sur eux:  
 Je vous vis pourtant, quoi qu'indigne,  
 De profil, non en droite ligne,  
 Et je vous guignai seulement,  
 Car vous luissez trop puissamment.  
 L'oiseau qui fixement regarde  
 Le soleil, quelques rais qu'il darde,  
 S'il jectoit ses regards sur vous,  
 Guigneroit & feroit l'œil doux  
 Il faut qu'on guigne, quoi qu'on fasse,  
 Quand on regarde votre face;  
 Et tout œil sur le vôtre ouvert,  
 S'il ne se clôt vite, se perd.  
 Alors je dis, la male-peste!  
 C'est ici vision celeste  
 Qui nous vient éblouir ceans:  
 C'est la Pucelle d'Orleans,  
 Pucelle de Royale tige.  
 Derechef, male-peste! fis-je,

Qu'elle

Qu'elle a de graces & d'appas !  
 Malheur à qui ne la voit pas.  
 Que ce terme, *la male- peste*,  
 Aucunement ne vous moleste :  
 A grand' peine est-il un serment ;  
 Il n'est peché que quand on ment ;  
 Et s'il l'est, il ne peut pas être,  
 Affez gros pour damner son maître.  
 Quand je fais exclamation,  
 Ou bien quelque affirmation,  
 Ce terme m'est presque ordinaire :  
 Mais je pourrois pourtant mieux faire.  
 La male- peste ! fis-je donc ;  
 De plus belle je n'en vis onc.  
 Qu'elle est fraîche, qu'elle est gentille !  
 La male- peste quelle fille !  
 Et que qui sera son mari ,  
 Sera du grand Dieu favori !  
 Mais est-il bien vrai que sans peine ,  
 Vous faites de Vers la centaine,  
 Et que de vous sort un dixain ,  
 Plûtôt que d'un autre un deuxain ?  
 Autre naissant, Royale fille,  
 Dont l'esprit admirable brille  
 Autant que brille la beauté,  
 A moi seroit temerité  
 D'entreprendre votre peinture ;  
 Je n'y songe pas, je vous jure :  
 Je la laisse aux mâche-lauriers ,  
 Je la laisse aux grands ouvriers ,  
 Qui pour mener droit à la gloire ,  
 N'ont besoin que d'une écritoire,  
 Et par un seul petit Sonnet  
 Vous immortalisent tout net.  
 Moi je n'écris que bagatelles,  
 Et je ne donne que pour telles  
 Les Vers que j'écris quelquefois,  
 Aux dépens de mes pauvres doigts.  
 Seulement vous veu- je ici dire,  
 Que votre merite j'admire,

252 ELEGIES ET EPITHALAMES  
Et que par dessus serviteur,  
Je me dis votre Adorateur.



E P I T H A L A M E,  
OU CE QU'IL VOUS PLAIRA,  
SUR LE MARIAGE  
DE M. LE MARECHAL  
DE SCHOMBERG  
ET DE MADAME  
D'HAUTEFORT.

UN beau Monsieur, belle Madame,  
De fille, vous va faire femme.  
Vous rougissez, brave HAUTEFORT,  
Et vous avez l'esprit si fort!  
D'autres en pâleront d'envie,  
J'en jurerois dessus ma vie.  
Qu'elles en pâlisent ou non,  
Vous vous mariez tout de bon.  
Puisse ces visages de Faunes,  
Que l'éclat du vôtre rend jaunes,  
En enrager leur chien de faou,  
Et jusqu'à s'en rompre le cou.  
Malgré ma santé dévoyée,  
J'en ris à gorge déployée:

Aussi,

Aussi, qui ne vous aimeroit,  
 Et vous aimant, qui ne riroit  
 De vous voir la femme d'un homme  
 Qu'eût admiré la vieille Rome?  
 Encore un coup, je ris bien fort,  
 De voir SCHOMBERG & HAUTEFORT  
 Unis & joints l'un avec l'autre  
 Comme deux grains de patenôtre.  
 Si Dieu leur donne des Enfans,  
 Qu'ils seront beaux! qu'ils seront grands!  
 Quoi qu'un Poète à faire rire  
 N'ait guere le don de prédire,  
 Je mettrois bien ma main au feu,  
 Et la brûler ce n'est pas peu,  
 Que leur lignée incomparable  
 Sera d'une taille admirable,  
 Et de celle dont autrefois  
 On vouloit que fussent les Rois.  
 Pere & mere de cette taille  
 N'iront pas faire rien qui vaille,  
 N'iront pas faire des nabots,  
 Ni des vilages de magots.  
 Il vous sied mieux d'être Epousée,  
 Que Nonne à la tête rasée.  
 Ha! que vous me fites grand' peur,  
 Quand par je ne sai quelle humeur,  
 Qu'on peut appeller de Carême,  
 Vous allates faire l'onzième  
 Des dix vertus dans le fauxbourg!  
 Vraiment, belle Dame d'atour,  
 Vous fites bien là du vacarme:  
 Tout Paris en fut en allarme,  
 Et moi j'en fus si stupefait,  
 Qu'on crut que de moi c'étoit fait.  
 Mais je sai bien qu'à la volée,  
 Vous ne vous fussiez pas voilée.  
 Dieu qui vous a mise ici bas  
 Pour servir de regle & compas  
 A routes celles qu'il destine  
 A l'honneur de sa Cour divine,



## 254 ELEGIES ET EPITHALAMES

Nonobstant le zele fervent  
 Qui vous portoit dans le Couvent,  
 Ne vous a point permis le Temple,  
 Sachant que votre bon exemple  
 Etant de tous bien reconnu,  
 Lui seroit d'un grand revenu,  
 Et qu'il falloit laisser au monde  
 Pucelle en vertus si feconde.  
 Ce grand Dieu vous donne un Epoux,  
 Qui n'est pas indigne de vous;  
 Ce Heros qui vous fera femme,  
 (N'en rougissez donc pas, Madame,)  
 Est celui qui dessous les Cieux  
 Ce destin meritoit le mieux.  
 O que son illustre origine  
 Se reconnoit bien à sa mine!  
 Le Dieu Mars de l'antiquité,  
 S'il paroissoit à son côté,  
 Tous deux vêtus à la Françoisé,  
 N'auroit qu'une mine bourgeoise,  
 Et seroit bien-tôt pris au mot  
 S'il en pensoit faire le sot.  
 Il a l'ame savante & bonne  
 Autant qu'un Docteur de Sorbonne,  
 L'esprit à son courage égal,  
 Adroit à pied, comme à cheval,  
 Faisant toutes choses sans peine,  
 Où les autres perdent l'haleine;  
 S'il chante, les plus entendus  
 Du métier, en sont confondus;  
 S'il danse, c'est la même chose:  
 Mais certes, si je me propose  
 De dire tout ce qu'on en fait,  
 Je n'aurai de plus d'un an fait.  
 Mais dans la paix s'il est aimable,  
 Dans la guerre il est effroyable.  
 O qu'il gâta de sang humain,  
 Et qu'il fit de beaux coups de main,  
 Lors que contre toute apparence,  
 Il sauva Leucate à la France!

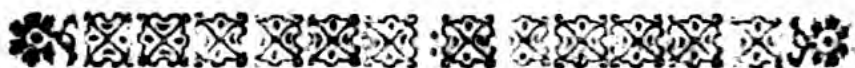
C'est

C'est là que Monsieur Cerbelon  
 Lui montra bien-tôt le talon,  
 Griant bien fort en faisant gilles,  
 Sauve qui peut, à ses foudrilles;  
 Desquels du depuis, ce dit-on,  
 On n'a rien su tirer de bon.  
 Cette grande nuit de Leucate,  
 Ceux qu'il frappa de dague platte,  
 Du depuis furent trepanez;  
 De taille, furent tronçonnez;  
 De pointe, percez comme un crible;  
 Et ceux que sa face terrible  
 Alla foudroyer jusqu'au cœur,  
 Firent je ne sai quoi de peur,  
 Et jusqu'en Espagne porterent  
 Leurs gregues sales, qu'ils laverent  
 Dans le Tage au sablon doré.  
 Cet endroit sera censuré  
 De quelque oreille delicate,  
 Qui n'aime que ce qui la flate:  
 Mais j'écris en Historien,  
 Et de plus, fort homme de bien.  
 C'est assez parlé de batailles,  
 Je retourne à vos époufailles,  
 Sur lesquelles Monsieur Hymen  
 Viendra, s'il lui plaît, dire *Amen*,  
 Comme décrivent les Poëtes,  
 En habit chargé de paillettes,  
 Dans les doigts force diamans;  
 Un flambeau de cire du Mans  
 Artistement en œuvre mise,  
 (Il seroit meilleur de Venise)  
 Dans sa blanche main brûlera,  
 Qui point du tout ne fumera,  
 Mais qui de sa flamme brillante,  
 Point blafarde, point petillante,  
 Réjouïra les mariez,  
 Et tous les nobles conviez.  
 Puis ce Dieu pour finir la fête,  
 Vous couvrant à tous deux la tête,

(Car

256 ELEGIES ET EPITHALAMES

(Car il fait bon être couvert,)  
D'un beau chapeau de mirte vert,  
Vous chantera quelque belle Ode,  
Sur un chant des plus à la mode,  
Dans laquelle il vous predira  
L'heur qui vous accompagnera ;  
A quoi répondra l'Assemblée,  
Hymen io, ô Hymenée !  
Quand chacun retiré sera,  
Ce qui reste, s'achevera  
Par le grand SCHOMBERG & sa femme :  
N'en rougissez donc pas, Madame.



A MONSIEUR  
LE MARECHAL  
DE  
SCHOMBERG,  
SUR SON MARIAGE.

**E**Nfin à toi SCHOMBERG, HAUTEFORT  
s'est renduë :  
Que la victoire est belle, & qu'elle t'est bien  
duë,  
Puis que ta vertu seule à pour toi combattu !  
Jamais le Ciel n'a mis tant de merite en-  
semble,  
Et l'on voit aisément, alors qu'il vous af-  
semble,  
Qu'il veut joindre l'Honneur avecque la  
Vertu.

CHOEUR



CHŒUR DES MUSES

A MONSEIGNEUR

DE

SCHOMBERG.

**Q**ue vous ayez sauvé Leucate,  
Action qui par tout éclate,  
On ne s'en étonne pas fort ;  
Ni que vous ayez pris Tortose :  
Car avoir conquis Hautefort,  
Est sans doute toute autre chose.

Ce sont deux filles immortelles,  
Que ces deux victoires si belles,  
Et chacun vous estime fort,  
Et pour Leucate, & pour Tortose ;  
Donnez un fils à Hautefort,  
Et vous ferez toute autre chose.

S'il a la beauté de sa Mere,  
L'extrême valeur de son Pere,  
La mine & l'esprit de tous deux ;  
Après Leucate, après Tortose,  
Donner un fils semblable aux Dieux,  
Peut-on souhaiter autre chose ?



E P I T H A L A M E  
 D U C O M T E  
 D E T E S S E ,  
 ET DE MADEMOISELLE  
 D E L A V A R D I N .

**O** Bien-heureux Amans, vos ennuis sont  
 passez.

O Comte fortuné, riez, sautez, dansez:  
 Riez, sautez, dansez, Comtesse fortunée;  
 Que du ventre d'où sort l'eau chaude que pissez,  
 Puisse bien-tôt sortir une heureuse lignée!  
 Hymen, io, Hymen, ô Hymenée!

Enfin l'Infante Lavardine  
 Est femme d'un fort bon mari.  
 Enfin un Comte favori  
 Lui tâte quand il veut de la main la poitrine:  
 Mais elle peut pareillement  
 Lui tâter l'estomac, elle peut même ment  
 Lui passer la main sur l'échine.

O bien-heureux Amans, vos ennuis sont  
 passez.

O Comte fortuné, riez, sautez, dansez:  
 Riez, sautez, dansez, Comtesse fortunée;  
 Que du ventre d'où sort l'eau chaude que pissez,  
 Puisse

Puisse bien-tôt sortir une heureuse lignée!  
Hymen, io, Hymen, ô Hymenée!

Qu'il est heureux ce brave Comte  
Avec cette jeune beauté,  
Qui passe en bonne verité  
Celle qui fut jadis Marquise d'Amatonte !  
O qu'ils auront d'enfans tous deux !  
A leurs freres & soeurs ils feront des Neveux,  
Tant qu'ils n'en sauront pas le compte.

O bien-heureux Amans , vos ennuis sont  
passez.  
O Comte fortuné , riez , sautez , dansez :  
Riez , sautez , dansez , Comtesse fortunée ;  
Que du ventre d'où sort l'eau chaude que pissiez,  
Puisse bien-tôt sortir une heureuse lignée!  
Hymen, io, Hymen, ô Hymenée!

A Verny, maison bien bâtie,  
La soeur de Monsieur de Bordeaux  
Vous fera manger fruits nouveaux,  
Boire du cidre doux avecque la rôtie,  
En Hyver manger des marrons,  
En Automne manger de fort bons potirons,  
Et tout, en grande modestie.

O bienheureux Amans , vos ennuis sont  
passez.  
O Comte fortuné , riez , sautez , dansez :  
Riez , sautez , dansez , Comtesse fortunée ;  
Que du ventre d'où sort l'eau chaude que pissiez,  
Puisse bien-tôt sortir une heureuse lignée!  
Hymen, io, Hymen, ô Hymenée!

Un jour en bonne compagnie  
J'y mangeai d'un fort fort grand Saumon,  
Duquel, tant je le trouvai bon,  
La memoire de moi ne fera point bannie.  
Lavardines & Lavardins

Aiment

216 ELEGIES ET EPITHALAMES.

Aiment à remplir leurs boudins,  
Ils mangent par grand' gloutonnie.

O bienheureux Amans, vos ennuis sont  
passez.

O Comte fortuné, riez, sautez, dansez :  
Riez, sautez, dansez, Comtesse fortunée ;  
Que du ventre d'où sort l'eau chaude que pissiez,  
Puisse bien-tôt sortir une heureuse lignée !  
Hymen, io, Hymen, ô Hymenée !

O grand' Dame de Malicorne ;  
Vous Marquis son fils majeur né ;  
Et vous Abbé morigené,  
Dont la vertu n'a point de borne ;  
O cher Baron de Lavardin,  
Qui portez plus souvent gans de Cerf que de  
Daim,  
Vous dont la face n'est point morne ;  
Vicomte qui portez des chapeaux à grand bord ;  
Cher Jazé que j'aime si fort,  
Chantez pour célébrer cette heureuse journée,  
Hymen, io, Hymen, ô Hymenée !

En danger d'être cul de jatte,  
Pour moi je suis dans un Grabat,  
Sans manchettes, & sans rabat,  
Sans remuer ni pied, ni patte ;  
Je n'ai plus de force au jarrer,  
Quoi que je sois plus gras qu'un engraisié Gor-  
ret :

Mais parmi mes douleurs ce doux penser me  
flatte ;  
Et je chante tout seul d'un ton de voix fort  
net,  
Avec mes blanches mains tenant mon blanc  
bonnet,  
Afin de célébrer cette heureuse journée,  
Hymen, io, Hymen, ô Hymenée !

O D E S

ET

STANCES

DE

MR. SCARRON.







REMERCIEMENT  
 A MONSEIGNEUR  
 LE CARDINAL.  
 O D E.

**G**RAND ARMAND, à l'humble Requête  
 Que je n'osois te presenter,  
 On m'assure que tu fis fête  
 Daignant sa lecture écouter.  
 Que Dieu te rende le salaire  
 D'une action si debonnaire,  
 Et par des bonheurs inouïs,  
 Te puisse être autant favorable  
 Que ta sagesse incomparable  
 Est nécessaire au Grand LOUIS!

Par les grands biens que tu nous causes,  
 L'on voit que ton élection  
 Au gouvernement de nos choses  
 Se fit par inspiration.  
 Car depuis que notre Monarque  
 T'a laissé gouverner sa barque,  
 En t'érigeant en Favori;  
 Quoi que l'envie ait voulu faire  
 Contre ton fameux Ministère,  
 Nos Lys ont toujours bien fleuri.

Peu.

264 ODES ET STANCES

Peuples qui nous faites la guerre,  
 Vous me semblez bien étonnez,  
 Au lieu d'acquérir notre terre,  
 De n'acquérir qu'un pied de nez.  
 Perpignan n'est plus à l'Espagne,  
 Sedan est ville de Champagne;  
 Et la Gent qui porte Turban,  
 Si l'on fait la Paix ou la Treve,  
 A grand' peur qu'on ne vende en Greve  
 Cotrets parfumez du Liban.

L'Empire que le fer ravage,  
 N'en peut quasi plus, ce dit-on,  
 Et son pauvre Aigle sans plumage  
 Deviendra l'homme de Platon.  
 Vraiment bel oiseau de l'Empire,  
 Vous ne pouviez rien faire pire,  
 Que de vous dérober de nous;  
 Quittez, quittez la terre en friche  
 Du país desolé d'Autriche,  
 La France est un país plus doux.

Et vous qui regnez sur l'Ibere,  
 Et voudriez bien regner ici,  
 Bien vous prend qu'en l'autre Hemisphere  
 Apartement avez aussi.  
 Qu'en mer votre Majesté monte,  
 Et qu'elle n'en ait point de honte :  
 Allez au país des Magots,  
 Et portez mainte bonne nippe  
 Où feu Monsieur Attabalippe  
 Avoit jadis tant de lingots.

Ou bien sans faire le bizarre,  
 Sans trop faire du quant à moi,  
 Sans trancher du Roi de Navarre,  
 Demandez la paix à mon Roi :  
 Vous vous tirerez nettes bragues  
 D'entre nos invincibles dagues;  
 Car foi d'un qui ne ment jamais,

Je fai que mon Roi redoutable  
 Par son Ministre incomparable  
 Est induit à faire la paix.

Malheur à quiconque machine  
 Contre ce Prélat braquera;  
 Pour forte que soit son échine,  
 Sa machine l'accablera.  
 Ainsi l'échelle d'Encelade  
 En sa malheureuse escalade  
 Ayant perdu trois échelons,  
 Ce pauvre frere à Briarée  
 Sur sa pauvre mere éplorée  
 Se laissa choir à reculons.

Par l'exemple de trois ou quatre  
 Que vous avez fait soulever,  
 Dieu fait voir que qui croit l'abattre  
 Ne fait rien que plus l'élever.  
 Mais le Seigneur étant des nôtres,  
 Vraiment l'on en verra bien d'autres;  
 Et j'ai peur devant qu'il soit peu,  
 Que la Gent Françoisse indiscrete  
 Dedans Madrid ne vous maltraite,  
 Et vous fasse crier au feu.

O toi dont les soins & les veilles  
 Nous tiennent à l'abri des coups!  
 O toi qui fais tant de merveilles,  
 Comment te remercions-nous?  
 Nous devons tout à ton merite;  
 Et si le Ciel pour être quitte  
 Vers ton insigne pieté,  
 Ne te donne santé parfaite,  
 Autant que je te la souhaite,  
 Je ne le tiens pas acquitté.



O D E  
A MADAME  
LA DUCHESSE  
D'AIGUILLON.

**O** Muses qui du Grand ARMAND  
Futes-jadis si bien traitées,  
Et qui depuis Muses crottées,  
Avez été si rudement  
Depuis son trepas rebutées,  
Venez à ma voix promptement.

Si vous aimâtes ce Prelat,  
Son incomparable héritiere  
Sera de mes vers la matiere;  
Donnez leur donc un peu d'éclat,  
Relevez ma basse maniere,  
Et ne m'inspirez rien de plat.

Avez-vous mis vos beaux atours?  
Vos vêtemens d'or & de soye?  
Approchez vous, que je le voye;  
Car vos habits de tous les jours  
Ne sont pas des habits de joye,  
Et sentent les Meneuses d'Ours.

Encor qu'il n'appartienne pas  
A notre Pegase Comique

De prendre un galop heroïque:  
 (Car il n'est qu'un cheval de pas.)  
 Il n'importe, allons, je le pique,  
 Quand il devroit me mettre à bas.

Il est tems de le faire aller,  
 Or-ça tout de bon je commence;  
 Aussi bien, *c'est trop de silence*  
*En si beau sujet de parler:*  
 Ces vers sont ici d'importance,  
 J'ai fort bien fait de les voler.

Vous serez encore pillé,  
 Prince de la rime Normande.  
*Comme en cueillant une guirlande*  
 On a l'esprit fort travaillé,  
 Quand d'une diversité grande  
 Le Jardin se trouve émaillé:

Ainsi dans ce hardi dessein,  
 Je voi tant de choses à dire,  
 Que je ne sai laquelle élire,  
 Moi d'esprit & de corps mal-sain,  
 Qui ne sai point toucher la lire,  
 Et n'ai point Phebus dans le sein.

Encor que vous la connoissiez,  
 Cette merveilleuse Duchesse  
 Qui vous favoritoit sans cesse,  
 Dès le tems que vous lui chantiez  
 Les belles Chansons de Permesse,  
 Dont A R M A N T vous divertissiez;

Je veux vous en faire un portrait,  
 Autant que je le pourrai faire.  
 Ce n'est pas sans doute une affaire,  
 Qui s'acheve du premier trait,  
 Et l'on me croira temeraire:  
 Mais je l'ai dit, cela vaut-fait.

O quel éclair ! quelle clarté,  
 Quand je la vis frappa ma vuë !  
 Que de vertus elle est pourvuë !  
 Qu'elle sent sa Divinité !  
 Que je suis fier de l'avoir vuë !  
 Et qu'elle eut pour moi de bonté !

De ses agrémens negligez,  
 Au travers de leur negligence  
 On voit aussi tôt l'opulence ;  
 Et s'ils étoient bien partagez,  
 Mille beaux visages en France  
 S'en trouveroient avantagez.

Cent beautez que je dirois bien,  
 Qui nont pas eu les mêmes charmes,  
 Ont tiré des tributs de larmes  
 De maint fidelle homme Chrétien ;  
 Et plus crueiles que Gendarmes ,  
 Ont brûlé force gens pour rien.

Mais son corps d'attraits revêtu,  
 De son esprit n'est point l'Idole ;  
 De la moindre passion folle  
 Il ne fut jamais combattu ;  
 A Dieu seul son ame elle inmole,  
 A Dieu, d'où lui vient sa vertu.

Ses yeux brillent autant & plus  
 Que celui d'où vient la lumiere.  
 S'ils usoient de leur force entiere,  
 Aux Aigles les plus resolus  
 Ils feroient baisser la paupiere,  
 Tant leurs regards sont absolus.

Contre eux ils ont beau se munir,  
 Ceux qui de les voir se hazardent ;  
 Sans dessein des rayons ils dardent,  
 Que l'on ne sauroit soutenir :

Ceux qui de trop près les regardent,  
Feroient bien de s'en abstenir.

Son esprit est solide & fort,  
Rien n'est plus pur que son langage,  
Elle fut sage devant l'âge,  
Elle est sainte devant sa mort;  
Et sa conduite, & son courage,  
La font maîtresse de son sort.

Sa voix est un enchantement :  
Oh qu'elle auroit sur moi d'empire !  
Je le dis tout de bon sans rire,  
A ce son de voix si charmant,  
Elle n'auroit qu'à me le dire,  
Je marcherois assurément.

Enfin, encor que le pinceau  
A peine en fasse de plus belle,  
Après de son ame immortelle,  
Son corps n'est qu'un frêle tombeau :  
Ce que l'œil voit d'aimable en elle,  
N'est pas ce qu'elle a de plus beau.

ARMANT eut le malheureux sort  
Des grands Heros pendant sa vie :  
Il vit sa vertu poursuivie,  
On l'a loué depuis sa mort ;  
Et ceux qui lui portoient envie,  
Ont avoué qu'ils avoient tort.

Par quelle générosité  
A-t-elle conservé sa gloire,  
Et fait revivre sa mémoire,  
En dépit de l'iniquité ?  
Et qui plus qu'elle dans l'Histoire,  
Instruira la postérité !

J'ai bien mêlé du sérieux  
En beaucoup d'endroits, quand j'y pense !



270 ODES ET STANCES.

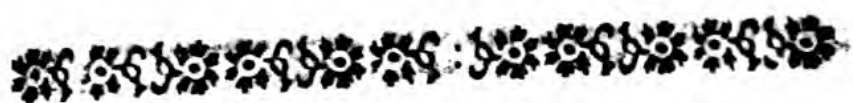
Car j'ai donné sur la Sentence,  
Comme auroit fait Caton le vieux,  
Mais un tel sujet me dispense  
De mon stile facétieux.

Ce sujet aussi grand de soi,  
Qu'elle est grande par son mérite,  
Feroit à maint Auteur d'élite  
Tomber l'écritoire d'effroi:  
Mais pour peu que je m'en acquitte,  
Ce fera beaucoup faire à moi.

Sage Duchesse D'AIGUILLON,  
De mes Vers la noble matière,  
En une si vaste carrière  
Je n'ai point un autre aiguillon,  
Qu'une affection très entière,  
Dont vous voyez Echantillon.

Mais, ô Muses, assurément  
Nous fatiguons sa modestie;  
Nous ferons quelque autre partie,  
Où nous pourrons plus dignement,  
En rime au sujet assortie,  
Chanter pour la Niece d'ARMAND.

Adieu donc, les neuf doctes Sœurs,  
Regagnez votre Mont stérile.  
Quand vous reviendrez à la ville,  
Vendre des Vers aux bons Auteurs,  
N'oubliez-pas, troupe civile,  
Le moindre de vos serviteurs.



# REMERCIEMENT

A SON ALTESSE LE PRINCE

D'O R A N G E.

O D E.

**H**A! vraiment ce n'est pas pour rien  
Que tu t'es coiffée à la mode,  
O ma petite tête brode!  
O mon petit museau de chien!  
O ma Muse que tu sens bien  
Pour qui je te demande une Ode!  
Et si tu le sens bien, comment n'as-tu point  
pour  
D'en sortir mal à ton honneur?

C'est pour GUILLAUME DE NASSAU.  
Tu ris, ma petite Camarde,  
Et tu deviens toute gaillarde.  
A ce Nom si grand & si beau?  
Et moi je tremble dans ma peau,  
Songeant à ce que je hazarde,  
Moi qui jusques ici, n'eus jamais qu'à prier:  
Et jamais à remercier.

Je serai desorienté,  
Petit Rimeur de triquenique,  
Si laissant le stile Comique,  
Où mon Genie est limité,  
Avec trop de rementé,  
Je me mêle de l'Heroïque;

Ma tête tournera si je monte si haut,  
D'où je pourrai prendre un grand saut.

Quelque Misantrope animal,  
Qui toujours pique, mord, ou pince,  
Dira que mon stile est bien mince,  
Et mon Pegase un franc cheval:  
Mais il n'importe, bien ou mal,  
Je dois remercier ce Prince,  
Et j'aime mieux passer pour Rimeur languis-  
fant,  
Que pour Rimeur méconnoissant.

Il m'a fait un présent si beau,  
Que quelque envieux de Poète  
S'imaginant que sa trompette  
Vaut mieux que notre chalumeau,  
Un beau matin d'un beau cordeau  
S'étranglera par la luerre;  
Tandis que moi petit, qui peu m'en foucirai,  
Du riche présent jouirai.

JEAN ARMAND mort depuis huit ans  
Tenoit nos Muses bien vêtues:  
Helas! aujourd'hui toutes nues,  
Au moins en habits fort méchans,  
Les pauvrettes courent les champs,  
Les pauvrettes courent les rues:  
Les seuls Ultramontains emportent tout no-  
tre or,  
Par exemple, la LEONOR.

PIERRE SEGUIER, que le malheur,  
Qui regne aujourd'hui sur Parnasse,  
A fait descendre d'une place  
En laquelle son successeur,  
Fût il de Caton le Censeur,  
Ne fera pas peu s'il l'efface,  
A suivi JEAN ARMAND en ce noble des-  
sein,

Nos affamez par sa bonté  
Ont eu dequoi manger & boire;  
Et si les Filles de Memoire  
Chez la docte posterité  
Ont jamais quelque autorité,  
Et dans le Carme, & dans l'Histoire,  
On n'a pas mieux parlé du grand FRANÇOIS  
Premier  
Que l'on parlera de SEGUIER.

Il fait aux champs mille envieux,  
Sans que sur lui l'on puisse tondre;  
Maint Auteur qui se sent morfondre,  
Regardant tristement les Cieux,  
S'écrie, ô siecle! ô mœurs! ô Dieux!  
Siecle, mœurs, Dieux, sans lui répondre  
Ou par belle malice, ou manque de pouvoir,  
Ne font pas semblant de le voir.

Ce n'est que maroquin perdu,  
Que les Livres que l'on dedie;  
Depuis que MONTORON mendie,  
MONTORON, dont le quart d'écu  
S'attrappoit si bien à la glu  
De l'Ode & de la Comedie,  
On ne voit plus personne à l'Auteur indigent  
Presenter la piece d'argent.

NOS PRINCES sont beaux & courtois,  
Doux en faits ainsi qu'en paroles;  
Mais au diable si deux pistoles  
(Fût-on devant eux aux abois)  
Sortirent jamais de leurs doigts,  
Arbalètes à Craquignoles;  
Et l'Auteur enragé qui leur fait un Sonnet  
N'en tire qu'un coup de bonnet.

PRINCE DE NASSAU, Dieu merci,  
M ; Votre

## 274 ODES ET STANCES

Notre Altesse n'est pas de même;  
Notre courtoisie est extrême,  
Notre largesse l'est aussi:  
Les PRINCES qui vivent ainsi  
Méritent plus qu'un Diadème.  
Vous m'avez fait du bien (ou je me trompe  
fort)  
Qui fera bien du mal au Nord.

Ils sont très grands imitateurs  
Les Ecrivains de notre France,  
Estocadeurs à toute outrance,  
D'argent comptant grands amateurs;  
Qu'un Prince soit bien loin ailleurs,  
Rien ne se perd pour la distance:  
Un Auteur affamé ne plaint gueres ses pas  
Pour trouver un bon Mécenas.

Cette importune Nation  
A de grands desseins sur le cuivre  
De celle en qui l'on voit revivre  
GUSTAVE, qui fut un Lion.  
Qu'elle fasse provision  
D'armes à l'épreuve du Livre;  
Que des Auteurs François Dieu la vueille gar-  
der!  
Ils la vont bien estocader.

HEINSIUS & SALMASIUS,  
Qu'en François nous dilons SAUMAISE,  
Et MENAGE (car n'en déplaise  
Aux noms terminez en ius,  
Sans l'appeller MENAGIUS,  
Il ne faut pas que je le taie.)  
Ont reçu des honneurs à leur mérite égaux,  
Par cette Heroïne des Gots.

Sa courtoisie & sa bonté  
Ont bien fait ouvrir les oreilles  
A nos enfanteurs de merveilles;

Chacun

Chacun d'eux plein d'avidité  
 Ajuste pour sa Majesté  
 Les productions de ses veilles.  
 Mais prenez garde à vous, Messieurs les Apol-  
 lons,  
 Le Nord est contraire aux Frêlons.

Dieu vous donne un bon bouclier  
 Contre ces gueux que Dieu confonde,  
 La plus forte race du monde :  
 Ce sont des gâteurs de papier,  
 Et moi-même tout le premier.  
 Pour un en qui Phœbus abonde,  
 Mille autres font des Vers, qui sont en vérité  
 Du siècle l'incommodité.

Pour parler de VOUS en ami,  
 O. genereux PRINCE D'ORANGE,  
 Il faudroit être plus qu'un Ange;  
 A peine suis-je homme à demi,  
 Je ne suis rien qu'une fourmi,  
 Qu'un mal des maux le plus étrange,  
 A fait d'un animal de son corps bien usant,  
 Un animal toujours gifant.

Oui, pour un PRINCE DE NASSAU,  
 Prince en paix aussi bien qu'en guerre,  
 Le plus accompli de la terre,  
 Un *Arma Virumque Cano*,  
 Ou quelque chose de plus beau,  
 Aussi bruyant que le tonnerre,  
 N'est pas encore assez : mais pauvre que je  
 suis  
 Je donne tout ce que je puis.

A l'exemple du Createur,  
 Qui du moindre ver tire éloge,  
 Sans que cela pourtant déroge,  
 Ou fasse tort à sa grandeur,  
 Regardez seulement au cœur,

276 ODES ET STANCES

Et non pas au corps qui le loge ;  
Et lors le zele ardent d'un homme de bas  
prix  
Ne vous sera plus à mépris.

Les bien-heureux qui chaque jour  
Sont vus de vous, & qui vous voyent,  
Ne font rien de trop, quand ils croient  
Que vous meritez leur amour,  
Et que l'Univers en son tour,  
Où tant de grands PRINCES flamboyent,  
De son œil clair-voiant, qu'on appelle So-  
leil,  
N'en voit point à VOUS de pareil.

Pour moi petit Parisien,  
Je vous conçois tel que vous êtes :  
Les grandes choses que vous faites  
Qui ravissent les gens de bien,  
Et qui par tout en moins de rien,  
Font plus de bruit que des trompettes,  
Quand j'en serois témoin, ne feroient pas  
sur moi  
Davantage que fait ma foi.

Imitant vos Peres hardis,  
Qui sont si fameux dans l'Histoire,  
Vous encherirez sur la gloire  
Des plus grands hommes de jadis :  
Je le croi comme je le dis ;  
Faites moi l'honneur de me croire,  
Je ne donnerois pas au mieux fait de la Cour  
Mon corps mal-bâti sans retour.



STANCES HEROÏQUES  
 SUR LA MORT DE  
 GUILLAUME DE NASSAU  
 PRINCE D'ORANGE.

**V**Aillans peuples des Pais Bas,  
 qui sous vos invincibles Princes,  
 Pour le repos de vos Provinces,  
 Avez donné tant de combats:  
 Le Chef de la Maison fameuse  
 qui rendoit le nom de la Meuse  
 Redoutable au Tage doré,  
 Cet objet inspirant la joye,  
 Cet Astre chez vous adoré,  
 D'un mal incurable est la proye:  
 Si vaillant, si sage, & si beau,  
 Si digne du nom de NASSAU,  
 A tel âge, & par telle voye,  
 Devoit-il aller au tombeau?

On l'a vu, dès ses jeunes ans,  
 Sous son pere, ainsi qu'Alexandre,  
 Enseigner, aussi tôt qu'apprendre  
 Le dur métier des Conquerans:  
 Leur destin n'est que trop semblable,  
 L'un & l'autre fut adorable,  
 L'un & l'autre quand il vécut  
 Fut d'une valeur sans seconde,  
 L'un & l'autre en son lit mourut;  
 La Terre en remedes seconde



278 ODES ET STANCES

En vain tâcha de les guerir ;  
 Et celui qui vient de mourir,  
 S'il n'a pas conquis tout le monde,  
 Etoit homme à le conquerir .

L'Espagne, dont les grands projets  
 Trouvent la Terre trop petite,  
 Et dont l'orgueil ne se limite  
 Qu'à se faire des Rois sujets,  
 Remua le Ciel & la Terre,  
 Pour se delivrer d'une guerre  
 Dont le sort étoit incertain,  
 Contre un Chef de parti contraire,  
 Qui de la tête, & de la main  
 Etoit capable de tout faire :  
 Mais ce Prince ayant ajouté  
 La conduite, & l'activité,  
 A sa valeur hereditaire,  
 Qui ne l'auroit point redouté ?

La Ville assise dans les eaux,  
 Qui jusqu'en l'Inde est reverée,  
 Et qui blanchir d'onde azurée  
 Des voiles de mille vaisseaux,  
 En l'espace de sept journées,  
 A vu que les sourdes menées,  
 Quand on fait agir la valeur  
 En même temps que la prudence,  
 Contre les coups d'un grand malheur  
 Sont d'une petite defense.  
 Elle a craint le sort d'Ilion,  
 Elle a craint ce jeune lion,  
 Et rentrant dans l'obeissance,  
 Condamné sa rebellion.

Enfin, la Nature, & l'Acquis,  
 En cette heroïque personne  
 Avoient mis tout ce que Dieu donne  
 A ses ouvrages plus exquis.  
 Quelles plus grandes esperances,

Par de plus belles apparences,  
 Pouvoient donner les jeunes ans?  
 Et qui n'auroit crû que sa vie  
 Eût été jusqu'aux cheveux blancs?  
 Mais une simple maladie,  
 Dont un enfant soutient l'effort,  
 Attaque un grand Prince; & la Mort  
 Qui s'est ta te Juge & Partie,  
 Du plus foible a fait le plus fort.

Cruel Destin, qui ne te plais  
 Qu'à détruire les belles choses,  
 Voi par les regrets que tu causes  
 Les maux étranges que tu fais:  
 Songe à des Reines affligées,  
 A des Provinces ravagées  
 Qui n'auront plus de Défenseur:  
 Songe aux grands desseins de l'Ibère,  
 Qui déjà comme d'un coup seur  
 De rompre la paix délibère.  
 Ton crime est condamné de tous;  
 Mais si tu veux en être absous,  
 Donne un fils à la triste Mere,  
 Dont tu viens de ravir l'Epoux.

Je le voi déjà cet Enfant  
 Consoler son illustre Mere,  
 Qui reconnoit en lui le Pere  
 Qu'elle pleure, & qu'elle aime tant:  
 Je l'apperçoi dans la mêlée,  
 Sur les pas du fils de Pélée  
 Aller plus loin que ses Ayeux;  
 O que les Peuples qu'il commande  
 Doivent d'encens au Roi des Cieux!  
 O que l'Espagnol apprehende  
 Après avoir trop pretendu!  
 Et que son espoir confondu  
 Accroit celui de la Hollande,  
 Qui croit avoir tout perdu!



## O D E

## HEROÏ-COMIQUE,

A MONSEIGNEUR LE MARECHAL

D'A U M O N T.

**M**Oi, qui ne fai que folâtrer,  
 O Muse! ai je droit d'entreprendre  
 Une matiere, où doit entrer  
 Du Cesar, & de l'Alexandre?  
 Peut-être temerairement  
 Pour prendre un plus noble instrument  
 Veux je laisser la Castagnette:  
 Mais je ne puis plus resister  
 Au desir qui me vient tenter  
 De trancher du Divin Poëte.  
 Ça donc, Muse! prens la Trompette,  
 Et fai rage de trompetter.

Or ça, commençons tout de bon,  
 Voilà notre Muse invoquée.  
 Ce n'est pas ici le Tiphon,  
 Histoire en doute revoquée:  
 Mes Vers ont pour leur noble fin  
 VILLEQUIER, qui reçoit enfin,  
 Le prix de sa vertu guerrierre.  
 Quoi que sa vie ait un long cours,  
 O que ses ans paroîtront courts  
 A ce que la France en espere!  
 Et sur les pas de son Grand-Pere,  
 Qu'il ira loin s'il va toujours!

Neuf

Neuf fois le Soleil fait son tour,  
 Depuis qu'aux Flamans redoutable,  
 A Gardik, à Link, à Bourbourg,  
 A Gravelines l'imprenable,  
 A Dunquerke Aigle de la mer  
 On ne l'a point vu desarmer.  
 Infatigable dans la peine ;  
 Dans les attaques, le Premier ;  
 Dans les retraites, le Dernier ;  
 Toujours prêt, toujours en haleine,  
 Toujours Soldat & Capitaine,  
 En un mot, toujours VILLEQUIER.

Jeune, il n'eut point d'autres ébats,  
 Que ceux qui menent à la gloire ;  
 Par-tout il suivit les combats,  
 Par-tout il suivit la Victoire.  
 Ce Petit-Fils du Grand D'AUMONT,  
 Qui du renommé Rodomont  
 Eut la valeur comme la rime,  
 Par-tout où la Rebellion  
 Du voile de Religion  
 A voulu déguiser son crime,  
 S'est offert cent fois pour victime  
 Au repos de sa Nation.

Quand la valeur d'un jeune Roi  
 N'empêcha point que l'Herésie  
 Ne portât la Guerre & l'effroi  
 Dans l'Isle qu'elle avoit saisie,  
 On le vit d'un pas assuré,  
 Dans les champs dangereux de Ré  
 Où sa gloire fut ébauchée,  
 Par un trait de plomb allumé,  
 Hazarder, quoi que desarmé,  
 Sa Personne déjà blessée,  
 Donnant par-tout tête baissée,  
 De sa vertu seule animé.

Ce ne fut là qu'un coup d'essai ;

## 282 ODES ET STANCES.

Depuis, il en a bien fait d'autres :  
 Chacun fait, comme je le fai,  
 Ce qu'à *Suse* il fit pour les nôtres.  
 Après lui, nos Enfans perdus,  
 Invincibles par lui rendus  
 Se firent maîtres d'un Passage,  
 Où jadis le *Borgne Afriquain*,  
 Sans vinaigre, eût fait voir en vain  
 Qu'il étoit homme de courage :  
 Je laisse à juger l'avantage  
 Du vinaigre, ou des coups de main.

Les Ennemis, sous *Jean de Wert*,  
 Ravageoient notre Picardie,  
 Et le *François* lors pris sans vert  
 Voioit l'*Espagnol* dans Corbie :  
 Notre invincible VILLEQUIER  
 Ne s'oppoia pas le dernier  
 Aux ennemis de la Couronne ;  
 Toujourns prêt à s'abandonner,  
 Toujourns demandant à donner,  
 Il fit bien voir en sa personne,  
 Qu'un cœur qui jamais ne s'étonne,  
 Peut bien les autres étonner.

Quand le sort des armes souffrit  
 Que notre triomphante Armée,  
 Par l'ennemi qui la surprit,  
 Aux bords du *Lis* fut enfermée,  
 Ce *Heros* qui la dégagea,  
 La face des choses changea  
 Paroissant à l'heure opportune :  
 Et quoi que souvent le bonheur  
 Des bons succès ait tout l'honneur,  
 Chacun dit, d'une voix commune,  
 Sans rien donner à la Fortune,  
 Qu'on devoit tout à sa valeur.

Comme nous oppoioit ses eaux ;  
 On eût plutôt bu la Riviere,

Que

Que de passer sur des bateaux  
 Les troupes d'une Armée entiere :  
 Suivi de ses seuls *Boulonnois*,  
 Soldat & Chef tout à la fois,  
 Le premier la riviere il sonde ;  
 Et sur les ennemis plus forts  
 Qui se promettoient dans leurs Forts  
 De tenir contre tout un monde,  
 Malgre le feu, le fer, & l'onde,  
 Se rendit maitre des deux bords.

Le trait d'une Arbalète à feu  
 Parti des murs de la *Bassée*  
 S'arrêta sur son Cordon Bleu,  
 Sans que sa chair fût offensée:  
 Le fort protegea sa valeur.  
 Les coups, quoi que marques d'honneur  
 N'embellissent pas la victoire;  
 Il ne faut pas juger de tous,  
 Par les taillades & les trous ;  
 Et l'on ne lit point dans l'Histoire,  
 Que *César* si rempli de gloire  
 Ait jamais fait penser de coups.

A *Lens* il perça, comme on fait,  
 La premiere & seconde ligne;  
 S'il fut pris pour avoir trop fait,  
 Sa prise le rendit insigne:  
 Il fut pris, & non pas vaincu.  
*Condé*, qu'on n'a jamais battu,  
 Eût vu sa victoire imparfaite,  
 S'il n'eut delivré *VILLEQUIER*:  
 Mais le bonheur fut tout entier;  
 Et presqu'autant que sa defaite,  
 L'Espagnol encore regrette  
 La perte d'un tel Prisonnier.

*Mouzon* sans perte il secourut,  
 Après un combat memorable,  
 Ou mille dangers qu'il courut

## 284 ODES ET STANCES

Le trouverent inébranlable.  
 A la bataille de *Reibel*,  
 Tout ce qu'eût pû faire un mortel,  
 (Fût-ce un César, un Alexandre,)  
 Par son bras fut exécuté;  
 Tout autre sans temerité  
 N'eût osé jamais entreprendre  
 Ce qu'il fit alors pour prétendre  
 Au rang où l'on le voit monté.

Celle qui par tout l'Univers  
 A toujours servi de Gazette,  
 Qui tient toujours cent yeux ouverts,  
 Et d'autant de bouches caquette,  
 Qui chez toutes les Nations  
 Des héroïques actions  
 Est la plus sûre récompense ;  
 (Quoi qu'encline à dire du mal)  
 Pour ce Grand Homme sans égal  
 Court déjà par toute la France,  
 Publiant, que pour sa vaillance  
 Son Prince l'a fait Maréchal.

De son Grand-Pere, dont la Foi  
 Fut comparable à la vaillance,  
 Et qui reçut sous un Grand Roi  
 Une pareille récompense,  
 En lui le beau nom revivra ;  
 Par lui son Prince augmentera  
 La gloire de son Diadème.  
 Mais je ne croi pas le flater,  
 Quand je dis que l'on peut douter  
 Si par ce noble Bâton même,  
 A tout autre un honneur extrême,  
 On a pû vers lui s'acquitter.

Quelquefois ce noble Guerdon  
 Reçoit son prix de la Personne,  
 Tel est enrichi d'un tel don,  
 Tel l'enrichit quand on lui donne.

Joignant aux promesses l'effet,  
*Grand D'AUMONT*, la Cour n'a point fait  
 Pour vous, plus qu'elle n'a dû faire.  
 Ne pensez donc pas vous lasser :  
 Pensez plutôt à vous hauffer  
*Au dernier honneur Militaire.*  
*O Grand Maréchal*, cette affaire  
 Vaut bien la peine d'y penser.



SUR LE RETOUR  
 DE  
 MONSEIGNEUR  
 LE CHANCELIER,  
 STANCES BURLESQUES.

**E**Nfin, *SEGUIER* est revenu,  
 Pour le grand bonheur de la France :  
 Par son absence on a connu  
 Ce que nous valoit sa présence.  
 Muses, que tous vos nourrissons  
 Joignent leurs divines chansons  
 A mes petites chansonnettes :  
 L'an de ce bienheureux retour  
 Doit être fertile en Poètes,  
 Et dans la ville, & dans la Cour ;  
 Et s'il produit du bled à l'égal de la Stance,  
 Nous en aurons en abondance.

Pour moi, tant qu'il fut éloigné,  
 Je n'avois pas le mot pour rire,

Et



## 286 ODES ET STANCES

Et mon visage refroidi  
 Démontrait ma façon d'écrire.  
 Aussi suis je beaucoup vieilli :  
 Mon sang après avoir bouilli,  
 Est tout refroidi dans mes veines :  
 Il refroidiroit bien à moins,  
 Peu de plaisirs, beaucoup de peines,  
 Peu d'amis, & beaucoup de soins,  
 Des maux aussi cuisans que des coups d'é-  
 trivieres,  
 Tout cela ma foi ne vaut guieres.

Mais pour revenir à SEGUIER,  
 Ce bon, ce docte personnage,  
 En un mot, ce grand CHANCELIER,  
 Point rabrouant, & point sauvage,  
 O que de maux il vient guerir !  
 O qu'il va faire refleurir,  
 Et les Lettres, & la Justice !  
 Que de beaux esprits mal-contens  
 Vont éprouver un tems propice,  
 Après beaucoup de mauvais tems !  
 C'est le seul, de nos jours, qui protege Hipo-  
 crene,  
 Et qui fait revivre Mecene.

Il est doux de cette douceur,  
 Dont Dieu même se vante d'être ;  
 Il n'affecte point la rigueur  
 D'un homme qui se croit le maître :  
 Il a pitié des malheureux,  
 Comme font tous les genereux.  
 Pour connoître le prix des choses,  
 Il faut faire comparaison :  
 Les portes des autres sont closes ;  
 Aux siennes en toute saison,  
 On n'apprehende point les coups de halle-  
 barde.  
 Dieu qui nous le rend, nous le garde !

Lui seul fans me l'avoir promis  
 M'a conservé la bienveillance,  
 Quand plusieurs de mes vieux amis  
 Ont eu pour moi de l'inconstance.  
 Lui seul d'entre les grands Seigneurs,  
 Pour la plupart de francs pipeurs,  
 M'a fait du bien fans le promettre,  
 Sans faire sonner le tambour  
 Pour en bonne estime se mettre,  
 Comme on fait souvent à la Cour.  
 Mais, Muses, raisonnons nous, un homme si mo-  
 deste  
 Nous defend de dire le reste.



SUR LA PRISE  
 DE  
 TORTOSE  
 PAR MONSEIGNEUR  
 LE  
 MARECHAL  
 DE SCHOMBERG.

O Muses! c'est vous que je cherche,  
 J'ai besoin de votre secours.  
 Laissez pour un rems sur la perche  
 Vos vêtemens de tous les jours;  
 Venez à moi toutes parées,  
 Non pas en faiseuses de Vers,

Avec

## 288 ODES ET STANCES

Avec un bonnet de travers,  
 Et des manchettes déchirées;  
 Ou comme des Meneuses d'Ours ;  
 Mais avec vos plus beaux atours :  
 Et n'oubliez pas sur vos têtes,  
 Ces grands chaperons de velours  
 Aussi relèvez que des crêtes,  
 Qui ne servent qu'aux grandes fêtes.

Quand vous saurez pour quelle affaire  
 Je montre tant d'empressement,  
 Votre troupe m'en fera faire  
 Pour le moins un remerciement.  
 Mais peut-être les canonnades,  
 Le bruit des guerrières aubades,  
 Le son des cloches, & les cris  
 Qui retentissent dans Paris,  
 Vous ont appris déjà la chose,  
 Et comme l'on a pris Tortose :  
 Car c'est pour cette seule cause  
 Que je vous fais venir ici.  
 Mais vous a-t-on appris aussi  
 Le nom de ce merveilleux homme,  
 Qui force les villes ainsi ?  
 Ou faut-il que je vous le nomme ?

C'est SCHOMBERG , & c'est tout vous  
 dire,  
 Qui même est de vos Nourrissons,  
 Qui quand il veut fait des chansons,  
 Que tout votre Parnasse admire.  
 C'est SCHOMBERG, de qui Cerbelon  
 Apprit à jouer du talon ;  
 Je ne puis en parler sans rire.  
 Il pensoit, le fier Bazané,  
 Que contre un camp bastionné,  
 Son incomparable adverfaire,  
 Ne feroit que l'eau route claire ;  
 Mais alors qu'il vit le contraire,  
 Je croi qu'il fut bien étonné.

La pauvre Leucate assiegée,  
 Mais assiegée étroitement,  
 Ne pouvoit pas humainement  
 S'empêcher d'être saccagée :  
 Notre Mars vint, vit, & vainquit,  
 Et le camp ennemi conquit,  
 Non par une victoire aisée:  
 Pour démêler cette fusée,  
 Qu'il eut de coups! qu'il en donna!  
 Que de gens il desarçonna,  
 Qui sur lui prirent leur visée!  
 Et que sa mine en étonna,  
 Qui devant que sentir ses armes,  
 Comme frappez de quelques charmes,  
 Ou gens qui tombent du haut mal,  
 Churent aux pieds de son cheval!

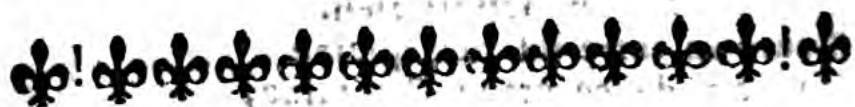
Mais pourquoi vous dire une chose,  
 Que vous ne savez que trop bien,  
 Ni même parler de Torrose?  
 L'Histoire n'en oubliera rien.  
 Toute la terre est déjà pleine  
 Du nom de ce grand Capitaine;  
 Et cette dernière action,  
 Qui plus que le Soleil éclaire,  
 Est, comme ce grand luminaire,  
 Connue à chaque nation:  
 Sans en faire donc mention,  
 Tout ce que vous avez à faire,

C'est de chanter au son du Luth  
 Cette action toute heroïque,  
 En bon Ut, ré, mi, fa, sol, ut,  
 C'est à-dire en bonne Musique.  
 Joignez y le Psalterion,  
 Le Claveffin, & la Guiterre,  
 L'Orgue, & le Manicordion,  
 Même les instrumens de guerre.  
 J'ai fagotté pour cet effet  
 Une Ode, quoi que telle quelle,

290 ODES ET STANCES

Et composée à la chandelle,  
 Qui passera pourtant pour belle,  
 Pourvu qu'on vueille juger d'elle  
 Par l'excellence du sujet,  
 Et par la chaleur de mon zele.

Mais, Pucelles incomparables,  
 Dites-moi, trouverez-vous bon,  
 Si parmi vos voix admirables  
 Je mêle ma voix de chapon ?  
 Je ferai quelque discordance :  
 Mais je ne suis pas le premier  
 De ceux qui chantent faux en France,  
 Et ne serai pas le dernier.  
 Ça, chantons donc à toute outrance :  
 En si beau sujet de chanter,  
 Se taire est une impertinence.  
 Mais, ô quelle réjouissance,  
 Si je pouvois aussi sauter,  
 Fût-ce sans mesure & cadence !



LE CHEMIN DU MARAIS  
 au Fauxbourg saint Germain.

Parbleu bon, je vai par les ruës,  
 Mais je n'y vai pas de mon chef,  
 Ni de mes pieds, qui par méchef  
 Sont parties très-malotrues :  
 Je marche sur pieds empruntez ;  
 Ceux dont mes membres sont portez,  
 Sont à deux puissans portes chaises  
 Que je loue presque un écu :  
 Ha que les marouffes sont aises,  
 Au prix de moi qui suis toujours dessus le  
 cu!

Non

Non que s'asseoir sur le derriere  
 Soit laide situation;  
 Car parmi toute Nation  
 On s'assied en cette maniere.  
 Aussi ne dis-je que s'asseoir  
 Soit une chose laide à voir :  
 Mais de dire qu'elle soit bonne,  
 C'est ce que je ne dirai point,  
 Avec la douleur que me donne  
 Mon derriere pointu qui n'a plus d'em-bon-  
 point.

Revenez, mes fesses perdues,  
 Revenez me donner un cu.  
 En vous perdant j'ai tout perdu.  
 Hélas! qu'êtes-vous devenus,  
 Appui de mes membres perclus,  
 Cul que j'eus & que je n'ai plus!  
 Etant une piece si rare,  
 Que l'on devoit vous tenir cher!  
 Hé que la coûtume est barbare,  
 De porter vêtements afin de vous cacher!

Que de la Chaise qui me porte  
 J'apperçoi de gens cheminer!  
 Hélas! que me faut-il donner  
 Pour pouvoir marcher de la sorte?  
 Quiconque me fera marcher,  
 Sache que je n'ai rien de cher  
 Comme mes bourrelets de laine;  
 Je les lui donne de bon cœur,  
 De lui une bourse pleine,  
 Et serai dessus tout son humble serviteur.

Mais je sens ma chaise arrêtée,  
 Je pourrois bien être arrivé.  
 Mais, je n'aurai pas achevé  
 Cette piece un peu trop hâtée.  
 Allons au moins ce Dizain,  
 Nous ferons le reste demain.

Porteurs, on vous va satisfaire,  
 Taisez-vous donc, vous m'empêchez,  
 Vous troublez toute mon affaire:  
 Mais ne vous taisez plus, mes vers sont dé-  
 pêchez.



LA FOIRE S. GERMAIN.  
 A SON ALTESSE  
 Royale.

**M**ES Vers, allez trouver le genereux GAS-  
 TON.  
 Grand Prince, direz-vous, nous sommes vo-  
 tre Foire:  
 Celui qui vous la donne est ce pauvre gat-  
 çon  
 Qu'à Bourbon vous plaigniez en le regardant  
 boire.  
 En vous donnant des Vers importuns ou plai-  
 sans,  
 Il ne demande pas recompense ou presens:  
 Mais puisque notre Roi veut bien qu'on des-  
 supprime  
 Son Pere qui faillit par malheur seulement,  
 Et qu'il ordonne enfin son rétablissement,  
 Avancez-en l'effet, ô Prince magnanime!  
 C'est-là le seul sujet & la fin de sa rime,  
 Et ce que vous pouvez faire fort aisément.

**S**Angle au dos, bâton à la main,  
 Porte-chaise, que l'on s'ajuste;  
 C'est pour la Foire S Germain:  
 Prenez garde à marcher bien juste.  
 N'oubliez rien, montrez-moi tout,  
 Je la veux voir de bout en bout,

Car j'ai dessein de la décrire.  
 Muse au ridicule museau,  
 De qui si souvent le nazeau  
 Se fronce a force de trop rire,  
 Muse qui regis la satire,  
 Viens me rechauffer le cerveau.

Guide de mon esprit follet,  
 Qui sur tout chers le burlesque,  
 Soufle-moi par un camoufflet  
 Un stile qui soit bien grotesque,  
 J'en veux avoir du plus plaisant,  
 En fût-il un peu médisant,  
 J'y mettrai tout, vaille que vaille.  
 Mais devant que de rimasser,  
 Bannissons de notre penser  
 Tout souvenir qui le travaille;  
 Et commençons par la canaille  
 Qui nous empêche de passer.

Que ces badauts sont étonnez  
 De voir marcher sur des échasses!  
 Que d'yeux, de bouches & de nez,  
 Que de différentes grimaces!  
 Que ce ridicule Arlequin  
 Est un grand amuse-coquin!  
 Que l'on acheve ici de bottes!  
 Que de gens de toutes façons,  
 Hommes, femmes, filles, garçons!  
 Et que les culs à travers cottes  
 Amasseront ici de crottes,  
 S'ils ne portent des calleçons!

Ces cochers ont beau se hâter,  
 Ils ont beau crier gare, gare,  
 Ils sont contraints de s'arrêter;  
 Dans la presse rien ne démarre.  
 Le bruit des pénétrants sifflets,  
 Des flûtes, & des flageolets,  
 Des cornets, hauts-bois, & musettes,



## 294 ODES ET STANCES

Des vendeurs, & des acheteurs,  
 Se mêle à celui des fauteurs,  
 Et des tambourins à sonnettes  
 Des joueurs de Marionnettes  
 Que le peuple croit enchanteurs.

Mais je commence à me lasser  
 D'être si long-tems dans la bouë :  
 Porteurs, laissez un peu passer  
 Ce carosse, qu'il ne vous roue ;  
 Et puis pour marcher sûrement,  
 Appliquez-vous soudainement  
 A son damasquiné derriere ;  
 Moins de monde vous poussera,  
 Le chemin il vous frayera :  
 Mais s'il reculoit en arriere,  
 De peur de briser notre biere,  
 Faites de même qu'il fera.

Quelqu'un sans doute est attrapé,  
 J'entens la trompette qui sonne :  
 Bien souvent pour être duppé  
 Ici tout son argent on donne.  
 Ha ! je le voi le maître-sot  
 Qui se gratte sans dire mot  
 En recevant la babiole,  
 Qui de son argent est le prix.  
 Dieux ! de quelle joye est épris  
 Le maudit blanqueur qui le vole !  
 Et que la duppe qu'il console  
 A peine à r'avoir ses esprits !

Mais qu'est-ce que je viens de voir ?  
 Une Dame au milieu des crottes !  
 Est ce gageure, ou desespoir ?  
 Mais peut-être a-t-elle des bottes.  
 Ha vraiment je n'en dis plus rien :  
 En l'aprochant je connois bien  
 Que c'est une belle homicide,  
 Au nez de laquelle un beau fard

Composé de craye & de lard,  
 Déguisé bien plus d'une ride;  
 Et que le filou qui la guide  
 Est son brave, ou bien son cornard.

Que de peinturez affiquets,  
 Dont les meres & les nourrices  
 Regaleront leurs marmousets!  
 Que de gâteaux & pains d'épices!  
 Ici maint laquais bigarré,  
 Maint petit diable chamarré  
 Fait au bourgeois guerre cruelle;  
 Tandis que son Maître coquer  
 Pousse maint amoureux hoquet  
 Vis à vis de quelque Donzelle,  
 Qui l'amuse de sa prunelle  
 Et de son affeté caquet.

Que ces fouillons de gauffriers  
 Font sentir l'odeur du fromage!  
 Et que ces noirs chauderonniers  
 Font un fâcheux carillonnage!  
 Mais nous voilà quasi dedans:  
 Bon jour, Foire, Dieu soit ceans;  
 Je suis un pauvre cul de jatte,  
 Qui viens tout exprès de chez nous,  
 Non pour acheter des bijoux,  
 Mais pour, au grand bien de ma ratte,  
 Sur votre los qui tant éclatte,  
 Faire quelques Vers aigre - doux.

Prenez bien garde à ce soldat,  
 Ou plutôt ce grand as de pique:  
 De fine peur le cœur me bat  
 Que contre nous il ne se pique.  
 Porteurs, marchez discrettement,  
 Ne heurtez rien, mais posément  
 Menez-moi par toute la Foire.  
 C'est ici, Monsieur mon cerveau,  
 Qu'on verra si je suis un veau,

Si je merite quelque gloire,  
Et si notre folle écritoire  
Fera quelque chose de beau.

Petit Rimeur trop éventé,  
Gardez-vous bien de rien promettre ;  
Rengainez votre vanité,  
Où diable vous allez-vous mettre ?  
Eh quoi, ne savez-vous pas bien  
Qu'un conte ne vaut jamais rien  
Quand on dit, je vous ferai rire ?  
Je crains pour vous quelque revers,  
Je crains que les Marchands divers  
Sur lesquels vous allez écrire,  
N'habillent au lieu de les lire  
Leur marchandise de vos Vers.

Arrêtez: certain jouvenceau  
Chez un Confiturier se glisse.  
Son dessein n'est que bon & beau,  
Mais j'ai peur qu'il ne réussisse:  
Car je remarque à ses côtez  
De Pages fort peu dégoûtez  
Une troupe bien arrangée,  
Et mal-faisante au dernier point.  
Que pour eux il fort bien à point  
Tenant à deux mains la dragée,  
Qui des pages sera mangée,  
Et dont il ne mangera point !

Il ne fait pas de quel Destin  
Sa confiture est menacée,  
Et qu'elle sera le festin  
De la gent à gregue troussée.  
Ha ! le voilà devalisé,  
Dieux qu'il en est scandalisé !  
Que son sucre qui se partage  
Parmi tous ces demi filoux,  
Lui cause un étrange courroux !  
Et qu'à ses yeux remplis de rage

Un Ecuyer fouettant un Page  
Seroit un spectacle bien doux !

Que ces Gentils-hommes à pié  
Sont de nature peu courtoise !  
Que ces Damoiseaux sans pitié  
Pour peu de chose font de noise !  
Qu'ils ont de sucre répandu,  
Qui pourtant ne sera perdu :  
Car de cette Irlandoise bande  
Il fera bientôt ramassé.  
Mais les lieux où l'on est pressé  
Ne sont pas ceux que je demande :  
Tirons d'une foule si grande  
Notre corps demi fracassé.

Ici le bel art de piper  
Très impunément se pratique :  
Ici tel se laisse attraper,  
Qui croit faire aux pipeurs la nique.  
Approchons ces gens assemblez,  
Hommes parmi femmes mêlez.  
Je vois ce me semble une duppe :  
Car ce beau porte-point coupé  
D'un rouffu pannache huppé,  
Près de cette brillante juppe  
Qui bien plus que son jeu l'occupe,  
Qu'est ce qu'un Damoiseau duppé ?

Qu'ils sont d'accord ces affaffins,  
Qui de paroles s'entremangent !  
Et qu'ils font de cruels larcins  
De leurs dez qu'à tous coups ils changent !  
Que ces deux Demons incarnez  
Sont sur ce pauvre homme acharnez  
Qui perd tout en grattant sa tête,  
Et sans dire le moindre mot !  
Ha qu'il a bien trouvé son sot  
Celui-là qui trompe & tempête,

Et qu'il fait bien la bonne bête  
Avec son serment de bigot!

Foire, l'élément des coquets,  
Des filoux & des tire laine;  
Foire où l'on vend moins d'affiquets  
Que l'on ne vend de chair humaine;  
Sous le prétexte des bijoux,  
Que l'on fait de marchez chez vous  
Qui ne se font rien qu'à la brune!  
Que de gens chez vous sont deçus!  
Que chez vous se perdent d'écus!  
Que chez vous c'est chose commune  
De voir converser sans rancune  
Les galans avec les cocus!

Tout ce qui reluir n'est pas or,  
En ce pays de piperie:  
Mais ici la foule est encor  
Sans respect de la pierrerie.  
Menez-moi chez les Portugais,  
Nous y verrons à peu de frais  
Des marchandises de la Chine:  
Nous y verrons de l'ambre gris,  
De beaux ouvrages de vernis,  
Et de la porcelaine fine  
De cette Région divine,  
De ce terrestre Paradis.

Nous acheterons des Bijoux,  
Nous boirons de l'Aigle de Cedre.  
Mais comment diable ferons-nous  
Pour trouver une rime en edre?  
N'importe, ne radoubons rien,  
Edre & cedre riment fort bien.  
N'en déplaise à la Poésie,  
La fabrique de tant de Vers,  
Sur tous ces objets si divers  
Dont j'ai l'ame toute farcie,

M'a fatigué la fantaisie,  
Et mis l'esprit presque à l'envers.

Beau Portugais de Portugal,  
Qu'un verre net on me delivre :  
Si l'Aigre de Cedre est loyal,  
J'en achere plus d'une livre.  
Couvrez donc un peu *vos Esté*,  
Un peu moins de civilité,  
Et bon marché de Marmelade :  
Sachez, homme au petit rabat  
Que je suis plus friand qu'un chat,  
A cause que je suis malade :  
Ne montrez donc rien qui soit fade,  
Ou qui ne soit pas délicat.

Il est ma foi délicieux,  
Il est merveilleux ce breuvage,  
Et n'est Muscat ni Coindrieux  
Qui m'en fit mépriser l'usage :  
N'en déplaise aux buveurs de vin,  
Par mon chef il est tout divin.  
Laquais, tien bien cette bouteille,  
Mais garde bien de la casser,  
Et tâche aussi de t'en passer,  
En ami je te le conseille ;  
Car je veux bien perdre l'oreille,  
Si tu ne te faisois chasser.

Adieu Seigneur Lopes, bon soir,  
Bon soir aussi Seigneur Rodrigue :  
Lors que je viendrai vous revoir,  
Vous me trouverez plus prodigue.  
Il est ce me semble saison  
De retourner à la maison,  
Je voi déjà de la chandelle,  
Et ne voi plus rien de nouveau,  
Qui puisse aider à mon cerveau  
A faire une Stance nouvelle :

300 ODES ET STANCES

Et puis comment la faire belle,  
Si je ne voi plus rien de beau ?

Tout beau, petit Rimeur, tout beau,  
Vous allez apprêter à rire:  
Vous ne voyez plus rien de beau ?  
Certes cela vous plaît à dire :  
A cette heure de tous côtez,  
Arrivent ici des beautez  
Qui n'y viennent qu'à la nuit sombre:  
A cette heure, quand pour Philis  
Poudrez, frisez, luisans, polis,  
Les appellant Soleils à l'ombre,  
Leur disent fleurettes sans nombre  
Sur leurs roses & sur leurs lis.

Voyons un peu ces Epiciers  
Chez lesquels tant de monde achette.  
O poivre blanc, que volontiers  
De vous je remplis ma pochette!  
Sachons si l'on en peut avoir :  
Mais je ne voi là que du noir  
Qui fort peu l'appetit reveille,  
Au lieu que ce poivre de prix  
Qui peut restaurer les esprits,  
Est de l'Orient la merveille,  
Preferable à la sans-pareille,  
Et comparable à l'ambre gris.

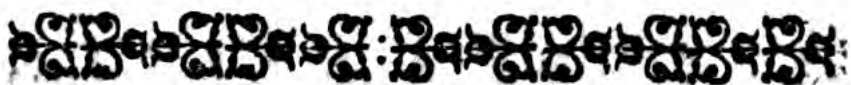
Adieu Teintres, adieu Lingers,  
Je laisse votre belle Histoire,  
Et celle des autres Merciers,  
A quelque meilleure écritoire.  
Adieu la Foire saint Germain,  
Je vai, non pas en parchemin,  
Mais en papier blanc comme craye,  
Travailler à votre tableau.  
Mais de mon style un peu nouveau  
Avecque raison je m'effraye,

Et

DE MR. SCARRON. 301  
Et j'ai bien peur qu'on ne me raye  
Comme un malheureux Poëtereau.

Ainsi chantoit un malheureux,  
Quoi qu'il n'eût quasi point d'haleine,  
Et que son poulmon catharreux  
Ne fit sortir sa voix qu'à peine.  
Il le faisoit pourtant beau voir,  
Car justaucorps de velours noir  
Habilloit sa carcasse tendre,  
Sa main un bâton soutenoit,  
Qui par-tout alloit & venoit,  
Ou sa main ne pouvoit s'étendre ;  
Executant sans se méprendre  
Ce que le malade ordonnoit.

Quoi que son chant fût enroué,  
Que ridicule fût sa Lyre,  
Si crut il qu'il seroit loué  
Si GASTON daignoit en sourire :  
Car il n'a chanté seulement  
Que pour son divertissement,  
Toute autre fin il desavouë.  
Et quand quelqu'un s'en mocquera,  
Et ton carme méprisera,  
Il lui fera ma foi la mouë:  
Et qu'on le blâme ou qu'on le louë,  
Au diable s'il s'en soucira.



A LA REINE.

STANCES.

O Grande Reine Anne d'Autriche;  
Il court un méchant bruit de moi ;  
On dit que je ne suis pas riche :

N 7

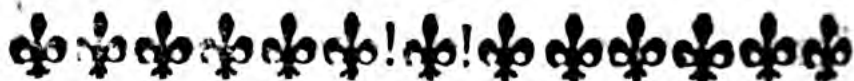
On



On dit si vrai que je le croi.  
 Pour faire qu'un tel bruit finisse,  
 Donnez-moi quelque Benefice ;  
 Je n'en veux que des plus petits.  
 Vous le devez pour votre gloire,  
 De peur qu'on ne voye en l'Histoire  
 Qu'un Malade vous sert gratis.

De la triste & penible charge  
 Que j'exerce avec probité,  
 Quoi que mal dessus mal me charge,  
 Je me suis fort bien acquitté :  
 Mais dans les frais qu'il y faut faire,  
 Cet emploi pourra me déplaire  
 Si vous ne me donnez du bien.  
 Je ne vous le garderai guiere ;  
 Car dans une petite bierre  
 Je serai bientôt moins que rien.

Depuis peu j'ai fait des merveilles  
 A servir votre Majesté,  
 Tant par des maux que par des veilles  
 Qui m'ont quasi l'esprit gâté :  
 Ma Muse qui ne fait qu'en dire,  
 En a perdu le mot pour rire.  
 Mais malgré les maux de mon cou,  
 Malgré les douleurs de ma hanche,  
 Un seul mot de votre main blanche  
 Me feroit rire comme un fou.



## A LA REINE.

### STANCES.

S Carron par la grace de Dieu,  
 Malade indigne de la Reine,  
 Homme n'ayant ni feu ni lieu,

Mais

Mais bien du mal & de la peine:  
 Hôpital allant & venant,  
 Des jambes d'autrui cheminant,  
 Des siennes n'ayant plus l'usage,  
 Souffrant beaucoup, dormant bien peu,  
 Et pourtant faisant par courage  
 Bonne mine & fort mauvais jeu:

Prie humblement sa Majesté  
 De se remettre en la memoire,  
 Qu'au commencement de l'Eté,  
 Alors que la Cour devint noire,  
 Il fut son Malade avoué,  
 Dont le Tout-puissant soit loué!  
 Qu'on lui donna quelque esperance  
 D'avoir un petit logement;  
 Et tout aussi-tôt par avance  
 Qu'il en fit un remerciement.

Ce remerciement imprimé  
 Chez Touffaint Quinet le Libraire,  
 Devroit bien être supprimé:  
 Mais quelque effort qu'il ait pû faire,  
 Par tout Paris il a couru:  
 Chacun l'a dit, chacun l'a cru  
 A force de l'entendre dire,  
 Il le croit lui-même quasi;  
 Vous-même, ô Reine qu'il admire,  
 Ne le croyez-vous point aussi?

Grande Reine, n'en croyez rien.  
 C'est croire faux comme heresie.  
 Hélas! il s'en apperçoit bien,  
 Dont vainement il se soucie.  
 Chaque quartier maître Arragon  
 Prend son argent comme un dragon.  
 Je suis Malade de la Reine,  
 S'écrie-t-il tout rechigné:  
 Mais il veut avoir la main pleine  
 Tout aussi-tôt qu'il a signé.

Cependant ce Malade exerce,  
 Sa charge avec intégrité:  
 Pour servir votre Majesté,  
 Depuis peu l'os la peau lui perce:  
 Tous les jours s'accroît son tourment.  
 Mais il le souffre gayement,  
 Il fait sa gloire de sa peine,  
 Et l'on peut jurer sûrement  
 Qu'aucun Officier de la Reine  
 Ne la sert si fidèlement.



### STANCES CHRETIENNES.

**N'**Étoit-ce pas assez des maux que j'ai  
 soufferts ?  
 Me manquoit il encore une douleur nouvelle,  
 Pour faire voir ici ce que dans les Enfers  
 Souffrira l'ame criminelle ?

Depuis que je languis sous des maux si pres-  
 sans,  
 Le Soleil a six fois vu l'un & l'autre monde,  
 Sans en voir de pareils à ceux que je ressens,  
 Ni sur la terre ni sur l'onde.

Et s'il est vrai qu'un mal lors qu'il est incon-  
 nu,  
 Trouve fort rarement ou jamais son remede:  
 J'ai raison d'assurer, qu'au mal qui m'est venu,  
 Il faut que tout autre mal cede.

Je me taisois pourtant dans mon sort inhu-  
 main,  
 Si j'étois insensible aussi bien qu'immobile,  
 Et si je ne pouvois reprocher à ma main  
 Sinon qu'elle m'est inutile.

Mais

Mais tout ce que le fer & tout ce que le feu

Font sentir de douleur à ceux que l'on bourselle,

A ma debile main commence depuis peu  
De faire une guerre mortelle;

Et ma jambe fans chair, fans force & fans chaleur,

D'un jeune arbre abbattu n'est qu'une branche morte.

Mais hélas! si j'y sens toujours de la douleur,  
La dois je nommer de la sorte?

Après avoir crié tant que dure la nuit,  
Tantque dure le jour, cloué dans une chaise,  
Quand la Lune paroît, & quand le Soleil luit,  
Je suis toujours mal à mon aise.

Nul n'est si malheureux qu'il n'ait quelque moment,

Durant lequel son corps ou son esprit repose:

Moi de l'un & de l'autre agité doublement,  
Je souffre toujours quelque chose.

Tous les travaux du jour finissent avec lui,  
La nuit fait succeder le repos à la peine:  
Mais au lieu de repos, un plus cruel ennui  
Est tout le bien qu'elle m'ameine.

On me dit toutefois que mon sort changera,

Qu'ayant été contraire il sera favorable,  
Et que de mes ennuis il ne me restera  
Que le souvenir agreable.

Mais gueris quelque jour n'est pas ce que j'attens;

306 ODES ET STANCES  
 Je n'espere plus rien, & je ne fais que crain-  
 dre,  
 Que le cruel tourment que j'ai plaint si long-  
 tems,  
 Me fasse encore long-tems plaindre.  
 Mon mal, trop violent pour en pouvoir gue-  
 rir,  
 Rend inutile & vain tout ce que l'on m'or-  
 donne;  
 Et trop peu violent pour me faire mourir,  
 Fait que tout espoir m'abandonne.

Je murmure souvent me sentant tourmenter,  
 Accusant de mon mal l'Auteur de la Nature:  
 Mais ce Dieu dissimule & laisse dépitex  
 Son insolente creature.

Cet excès de bonté rend mon esprit confus;  
 Car j'ai trop mérité le tourment que j'en-  
 dure:  
 Mais pardonne, Seigneur, je ne murmure plus,  
 Que mon mal s'aigrisse, ou qu'il dure.

Benissant ton saint nom je fais ce que je doi.  
 Tu fais ce que tu dois exerçant ta justice.  
 Mais augmente, Seigneur, ma constance & ma foi,  
 Si tu veux croître mon supplice.



## STANCES.

**J**E voyois tous les jours l'incomparable Iris,  
 J'admirois son esprit, je la trouvois fort  
 belle:  
 Imprudent que j'étois, je m'aimois auprès  
 d'elle.

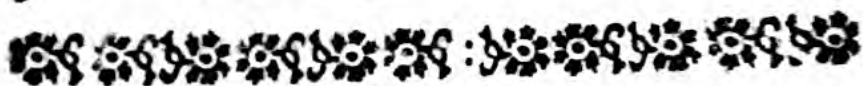
Sans connoître que j'étois pris.  
Mais ne la voyant plus, ô bons Dieux, quelle  
flame  
S'est découverte dans mon ame !

Quels rigoureux tourmens n'ai-je point en-  
duré,  
Quand j'ai pensé depuis à ses aimables char-  
mes !  
Que j'ai poussé de cris , que j'ai versé de lar-  
mes,  
Et que j'ai souvent soupiré !  
Mais je ne la voi plus , & cependant mon  
ame  
Augmente tous les jours sa flame.

Je la sens dans mon cœur augmenter cha-  
que jour,  
Mais aussi chaque jour mon esprit diminue.  
O dangereuse Iris , pourquoi vous ai-je vue,  
Si j'en devois mourir d'amour ?  
Et si je ne saurois, tant vous êtes severe,  
Vous le dire sans vous déplaire ?

L'amour que j'ai pour vous me tourmente  
si fort,  
Que j'en pourrois fléchir l'ame la plus barbare.  
Je vous offenserai si je le vous declare:  
Si je le cache, je suis mort :  
Mais redoutant la mort moins que votre co-  
lere,  
J'aime mieux mourir & me taire.





## STANCES.

**S**I je n'aime de tout mon cœur  
 Iris, dont le bel œil s'est rendu mon vain-  
 queur  
 Par une seule œillade;  
 Si de suivre d'autres appas  
 Jamais l'amour me persuade,  
**J**e veux que sa beauté qui m'a rendu malade,  
 Ne me guerisse pas.

Oui, si je n'aime constamment,  
 Et si jamais mépris ou mauvais traitement  
 Me rendent infidelle,  
 O grands Dieux, à qui je promets  
 De l'aimer & douce & cruelle,  
**J**e veux bien que le feu dont je brûle pour  
 elle,  
 Ne la brûle jamais.

Ma Raison par de vains discours,  
 A beau me faire voir le peril que je cours:  
 Quoi qu'elle me conseille,  
 Beaux yeux qui paroissez si doux,  
 Beau teint, belle bouche vermeille,  
 Beaux cheveux, belle Iris, adorable merveille,  
 Je veux mourir pour vous.

Mais que je crains, si mon transport  
 Lui découvre qu'elle est maitresse de mon  
 sort,  
 Qu'elle ne s'en offense!  
 Car elle peut absolument,  
 Si j'ose rompre le silence,  
 M'ordonner de souffrir, & me faire defense  
 De dire mon tourment.

DE MR. SCARRON. 309

Cachons donc encor nos desirs,  
Et retenons si bien nos amoureux soupirs,  
Qu'ils ne puissent paroître:  
O mon cœur, quand vous en ferez  
Devant celle qui les fait naître,  
Prenez bien garde à vous qu'elle n'aïlle con-  
noître  
Pour qui vous soupirez.



A MADEMOISELLE  
DE MONPENSIER.

REMERCIEMENT

Au nom de Mademoiselle DESCARS  
à qui cette Princesse avoit en-  
voyé un présent.

**A**Llez vite, mes petits vers,  
Trouver la plus grande Princesse  
Qui soit en ce bas Univers.  
Il faut lui donner de l'Altesse,  
Et lui dire humblement, Bon jour, Dieu soit  
ceans,  
Dieu vous perserve vous & le Duc d'Orleans.

Petit remerciement rimé,  
Dites-lui bien comme j'estime  
Son riche present parfumé  
Montrez-lui bien en belle rime  
Qu'il est dans mon esprit pour jamais enrol-  
lé,  
Et qu'il y tient plus fort que s'il étoit collé.

En



310 ODES ET STANCES.

En témoignage de cela  
Publiez par-tout chaque chose,  
Faites-vous bien faire hola,  
Et ne souffrez pas que l'on cause,  
Tandis que vous irez à chacun deduisant  
Le nombre des bijoux qui font ce beau  
present.

Un coffre enfermoit ce present  
Qui parfuma toute ma chambre,  
Moins pesant pour être d'argent,  
Que pour être trop chargé d'ambre ;  
Et dans ce riche coffre autre coffre enfermé,  
Etoit plus riche encore & bien plus parfumé.

Item un fort beau chapelet  
Garni de plus d'une medaille :  
Quiconque dira qu'il est laid,  
Ne dira certes rien qui vaille.  
Item peaux de senteur, du sieur Frangipani.  
Tel present est il laid ? nenni, ma foi nenni.

Item ferrêts & boîtes d'or,  
Bagues, Boucars & Pourcelaines,  
Des pendans d'oreilles encor,  
Gands à cinq doigts & non mitaines.  
Le tout, si bon, si beau, si riche & bien  
sentant,  
Que Lope à mon avis n'en peut fournir  
autant.

Item prônez à haute voix  
Que cette charmante Princesse,  
Cette fille de tant de Rois  
Que mon cœur adore sans cesse,  
M'est venu visiter deux fois jusqu'à mon lit,  
Et brida Vendredi pour moi son appetit.

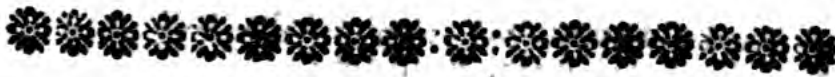
Adieu, notre remerciement,  
Portez votre dépêche faite;  
Faites-lui bien mon compliment,  
Dites lui que je lui souaite

Un mari digne d'elle, un grand Roi triomphant,

Qui la fasse bientôt mere d'un bel enfant.

Que Dieu la veuille garantir  
De ceux dont l'aisselle importune;  
Et ne puisse jamais sentir

Bouche d'un homme qui petune :  
Et que toujours en elle augmentent les tresors  
Dont le Clel a comblé son esprit & son corps.



## A LA REINE,

POUR LUI DEMANDER DES LIVRES.

**R**eine, ordonnez que quelque Livre,  
De ceux que l'on fait pour le Roi,  
Monsieurs de Noyers me délivre.

Il le fera, comme je croi :  
J'entens gratis, ô grande Reine,  
Ne l'entendez-vous pas ainsi ?  
Car je n'aurois pas grande peine  
En payant d'en avoir aussi.

Mon corps qui jour & nuit endure,  
Tient de vous son peu de vigueur.  
Mon petit esprit, je vous jure,  
N'est pas moins votre serviteur.  
L'un a déjà de vous des vivres;  
Ordonnez que sans contredit  
L'autre aie aussi de vous des Livres,  
Ou bien vendez-m'en à credit.

Je veux, si je ne vous les paye,  
Que vous ne m'en vendiez jamais,  
Et que de votre part je n'aye  
Ni grace, ni delai, ni paix.  
Mais plutôt prenez ma promesse  
Payable après ma guerison:

Peut-

Peut-on, ô ma bonne Maîtresse,  
Parler avec plus de raison ?

A moi tôt après, quoi qu'indigne,  
Plus d'un Livre sera baillé,  
Si vous m'écrivez une ligne  
De votre main de lait caillé.  
Oui pour avoir plus d'un volume,  
Votre Majesté seulement,  
N'a qu'à donner un coup de plume:  
Par exemple, voici comment.

Monfieur de Noyers, Votre Dame,  
Anne d'Autriche, & cætera,  
Vous mande qu'un qui la reclame  
Dans les adverfitez qu'il a,  
Lui témoigne en defir extrême  
D'avoir quelques Livres en don :  
Je le veux bien, faites de même,  
Signé ANNE, c'est un beau Nom.

La faine Bible & les Conciles  
En marroquin ou bien rouffi,  
Vous font à donner très faciles,  
A prendre ils me le font auffi.  
Mais s'il faut dans ma pauvre bourse  
Puiſer de quoi les acquerir,  
C'est une très-petite ſource  
Que je verrai bien-tôt tarir.



## A LA REINE.

**R**EINE, dont la compaſſion  
Me rend depuis trois ans mes malheurs  
ſupportables,  
Faites moi mettre aux Incurables,  
Ou faites-moi bientôt payer ma Penſion.  
Pour



314 ODES ET STANCES

Que le fils de celui qui sera ton beau-père,  
Se pourra dire un homme heureux!

Ils ont fait de leur mieux ceux qui t'ont  
mise au monde,  
Et t'ont faite avec tant d'appas,  
Que s'ils vouloient tâcher d'en faire une se-  
conde,  
Je crois qu'ils ne le pourroient pas.

Quand pour me faire voir ton aimable vi-  
lage,  
Tu te baissas sur un genou,  
Si je n'avois été des hommes le plus sage,  
J'en aurois été le plus fou!

Se moque qui voudra, je dis lors en moi-  
même,  
Le bon Dieu me veuille garder!  
Et si j'eusse eu des mains, à tes pieds triste  
& blême,  
Ma foi je m'allois poignarder.

Ton visage est divin, & ta taille est divine,  
Enfin, tout ton corps est divin;  
Et si l'on doit juger de l'esprit par la mine,  
Tu dois en avoir du plus fin.

Tous tes trésors cachez, tous tes trésors  
visibles,  
Sont dignes des desirs d'un Roi:  
Et les grands de la Cour seront des insensi-  
bles,  
S'ils ne courent les champs pour toi.

Princes, Marquis & Ducs, si l'Infante du LUDE  
Que vous adorez à genoux,  
Pour votre grand malheur se mêle d'être rude,  
Mon Dieu que fera-ce de vous!

Ses yeux feront bien pis que les duels en  
France ;

Et quiconque les pocherait,  
Pour affoiblir un peu leur trop grande puis-  
sance,  
Peut-être vous obligeroit.

Tout aimables qu'ils sont , vous en mou-  
rez sans doute,  
Pas un de vous n'échappera.  
O ! trois fois bienheureux ceux qui ne ver-  
ront goutte,  
Tant que leur regne durera!

Mais puisque votre mort est un mal neces-  
saire,  
Et que c'est un Arrêt donné,  
Choisissez une mort qui ne soit point vul-  
gaire,  
Digne d'un amour raffiné.

Si vous vouliez un jour vous pendre à la  
fenêtre,  
Quoi qu'on n'en use plus ainsi,  
Que fait-on , ses beaux yeux vous pleure-  
roient peut-être,  
Et vous auriez bien réussi.

Pendez-vous donc bien vite , afin qu'elle  
vous pleure ;  
Et de sa part je vous promets,  
Si vous êtes pendus seulement pour une heure,  
Que vous le serez pour jamais.

Au reste en vous pendant témoignez du cou-  
rage,  
Faites la chose avec honneur,  
Sans gambiller des pieds , ou changer de vi-  
sage,  
Comme font les hommes sans cœur.

316 ODES ET STANCES  
Quant à moi si j'étois seulement bon à  
pendre,  
Je n'aurois pas tant attendu:  
Mais je ne fus jamais assez vain pour prétendre  
A l'honneur d'être un beau pendu.

O bel Ange pour qui toute la Cour soupire,  
Dont j'ai grande compassion,  
A six vingts ans d'ici puiffé-je encore écrire  
Des vers à ton intention!



REMERCIEMENT  
A MADAME  
DE POMMEREUIL.

POMMEREUIL qui faites mourir  
Sans que l'on s'en puisse defendre,  
Et pour faire un Amant perir,  
N'avez qu'à dire, va te pendre:

J'ai donc trouvé place chez vous,  
En un coin de votre memoire ?  
O que je ferai de jaloux,  
O que je vai m'en faire accroire !

C'est peu de chose qu'un Galant,  
Fût-il de ruban d'Angleterre:  
Vous en enrichiriez pourtant  
Le plus grand Prince de la terre.

Il en feroit un grand cancan ,  
En enfleroit ses esperances,

Et

Et d'un petit bout de ruban,  
Tireroit force consequences.

Il s'en faut plus de la moitié,  
Que je sois grand Seigneur ou Prince;  
Je suis un objet de pitié,  
D'esprit & de corps foible & mince,

Je suis un Recueil d'accidens,  
Qui n'ai plus rien que le courage,  
Et quelque force encore aux dents,  
Que souvent je grince de rage.

Vous m'avez pourtant regalé  
D'un present d'argent, & de soye;  
Et par ce plaisir signalé,  
Peu s'en faut, fait mourir de joye.

Car qui ne seroit rejoui  
Du beau present d'une personne,  
Qui pourroit par un seul oui,  
Rejouir un porte-couronne?

Votre belle toile d'argent,  
A fleurs isabelles & jaunes,  
Est sans doute un fort beau present,  
Je crois qu'il y en a quatre aulnes.

Mais encor qu'il me soit bien cher,  
Et qu'il ait mon ame ravie,  
Il me met pourtant en danger  
D'être endetté toute ma vie.

Je vais reparer richement  
De mon Autel la gueuserie,  
Et vos armes artistement  
Y paroîtront en broderie.

Un Prêtre fort homme de bien,  
Aumônier de Monsieur Deslandes,



## 318 ODES ET STANCES

Qui dit la Messe en moins de rien,  
Je n'entends pas parler des grandes ;

Le visage doux comme miel,  
Dira pour vous ses Patenôtres,  
Qui voleront bientôt au Ciel,  
Où l'on reçoit si bien les vôtres.

J'ai bien peur ici de mentir :  
Dans le Ciel on n'écoute guieres  
Ceux qui font les autres pâtir,  
Et n'exaucent point les prieres.

Vous autres celestes beautés,  
En vertu de votre merite,  
Vous faites bien des cruautés,  
Et qui vous aime, vous irrite.

Je vous tiens pires que Nerons,  
(Nerons veut dire aussi Nerones ; )  
Et moins heureux que des SCARRONS,  
Ceux qui brûlent pour vos personnes.

Mais dites-moi, Reine des cœurs,  
Autrement Deité visible,  
Quand quelqu'un vous dit, je me meurs,  
Comment êtes-vous insensible ?

Alors qu'il y va de la mort,  
Mal dont l'on ne réchappe guiere,  
Vous ne vous feriez pas grand tort,  
De quitter un peu l'humeur fiere.

Si quelque noble Cavalier,  
Beau comme chacun pense l'être,  
Presentoit sa tête au collier,  
Comme un Dogue fait à son Maître :

S'il vous aimoit plus constamment,  
Que ne fit sa femme Abradate :

Ou

DE MR. SCARRON. 319  
Ou si vous aimez le Romant,  
Que ne fit Cassandre Orondare :

Et qu'il ne fallût qu'un regard,  
Pour consoler son ame triste,  
Dites-moi raillerie à part,  
Lui diriez-vous, Dieu vous assiste ?

Vous le feriez, sur mon honneur.  
Et puis fiez-vous, miserables,  
A ces beaux Anges, dont l'humour  
Est rude comme tous les Diables.

Excusez la comparaison,  
Elle est impropre ; mais la rime  
Est une Dame sans raison,  
Qui pour un vers hazarde un crime.

O qu'à l'éternelle bonté  
Je dois une belle chandelle,  
D'avoir été dans ma santé,  
A couvert de votre prunelle !

Mais j'ai peur de vous ennuyer  
Depuis le tems que je rimaille :  
Car j'ai bien gâté du papier,  
A ne vous rien dire qui vaille.

Adieu donc, belle POMMEREUIL,  
Je suis tout à vous sans reserve.  
Le bon Dieu de coups de votre œil,  
Les gens de bien & moi preserve !



S T A N C E S  
 POUR MADAME  
 DE HAUTEFORT.

**O**N ne vous verra plus en posture de pie  
 Dans le cercle accroupie,  
 Au grand plaisir de tous, & de votre jarret:  
 Votre Cul, qui doit être un des beaux Culs  
 de France,  
 Comme un Cul d'importance,  
 A reçu chez la Reine enfin le Tabouret.

Comme on connoit souvent une chose par  
 l'autre,  
 D'un Cul comme le vôtre  
 J'ai connu le destin, voyant votre beau Nez:  
 Et sans être Devin, j'ai prédit que sans doute,  
 Ce Cul qui ne voit goutte,  
 Seroit vu dans le rang de nos Culs couron-  
 nez,

Notre Reine, Princesse aussi juste que sage,  
 N'a pû voir davantage  
 Un Cul plein de mérite & très Homme de bien,  
 Tandis que d'autres culs sont assis à leur aise  
 Au côté de sa Chaise,  
 Debout, ou mal assis comme un Cul bon à rien.

Ce Cul de satin blanc, dont sans doute la face  
 Ne fit jamais grimace,

De,

DE MR. SCARRON. 321  
Devoit assurément être un Cul Duc & Pair;  
Car qu'auroit-on pensé de ce qu'un Cul si sage,  
Qui vaut bien un Visage,  
N'eût pas eu chez la Reine où reposer sa chair?

Que les Hommes n'ont pas pareille Desti-  
née!

Et que vous êtes née  
Sous un Astre puissant & favorable aux Culs!  
Tandis que le vôtre est près de ceux des  
Princesses,  
Assis sur ses deux Fesses,  
Le nôtre n'est assis que sur deux os pointus.



A M O N S I E U R  
L E  
C O M M A N D E U R  
D E S O U V R É .

**T**Riste & confus comme un fondeur  
Qui n'a pas bien fondu sa cloche,  
Je t'écris, brave Commandeur,  
Bien assuré de ta candeur,  
Et que ton cœur n'est pas de roche.

La chute de ma Hautefort  
M'est un rude coup de tonnerre :  
Car c'est par elle que le sort  
Reconnoissoit qu'il avoit tort  
De me faire toujours la guerre.

Rogue comme un Anglois Milour,  
Je méprisois l'homme de ville,

Q s

Je

322 ODES ET STANCES

Je me croyois homme de Cour:  
Mais hélas! par un mauvais tour  
Le sort m'en a fait faire gille ;

Et je me voi comme autrefois,  
Grace à Fortune déloyale,  
Reduit peu s'en faut aux abois,  
Pauvre & n'ayant plus que la voix,  
Derriere la place Royale.

Par Mahon, Monsieur le Destin,  
Vous êtes une male bête!  
C'est donc en vain, maître Lutin,  
Que j'ai le soir & matin  
Bâti requête sur requête ?

Quoi, toute la compassion  
Qu'on témoigna de ma misère,  
Ne fut donc qu'une illusion?  
Et l'espoir d'une pension,  
Rien qu'une chose imaginaire?

Quoi, tous mes vers & mon Typhon,  
Hélas! j'en pleure quand j'y pense,  
Me serviront moins qu'un chiffon?  
Et le nom de Rimeur bouffon,  
Sera toute ma recompense?

Quoi, la Reine m'aura donc vu,  
Et les yeux d'une grande Reine  
Sur mon pauvre corps n'auront eu  
Non plus de force & de vertu  
Que de l'onguent miton-mitaine ?

Quoi, le don de cinq cens écus  
N'a donc été qu'une pailade,  
Et bonnement je me déçus,  
Quand je crus mes malheurs vaincus  
Par l'honneur d'être son Malade ?

Quoi

Quoi, ce bienheureux logement,  
Dont je me montrai tant avide,  
Me fut donc promis vainement,  
Et j'ai fait malheureusement  
Tant de remerciement à vuide?

Quoi, du defunt & du vivant,  
De l'une & de l'autre Ecarlatte  
Les promesses seront du vent ;  
Et serai comme ci-devant,  
Scarron malheureux cul de jatte?

Mais tous ces maux dont je me plains,  
Ne me font qu'une bagatelle,  
Au prix d'un plus grand que je crains.  
Que s'il est vrai que je le feins,  
Me puisse venir la gratelle !

C'est de ne pouvoir de long-tems  
Avoir de vous une visite.  
Que mes desirs seront contens  
Si j'obtiens ce que je pretens,  
Encor que je ne le merite!

Hebergé comme un pied d'escot,  
En maison fort peu venerable,  
Contre Madame de Chabor,  
Faut demander dame Bacot,  
C'est-là que gist le miserable.



A M O N S I E U R

D U P I N.

O D E.

C Her DU PIN, je suis indigent,  
Plus que le parti de la Fronde:

Je n'ai point d'or & moins d'argent,  
C'est le plus grand malheur du monde.

Et tu me voudrois conseiller  
De faire quelque Comedie ?  
Il est mal-aisé de railler,  
Quand peu s'en faut qu'on ne mendie.

Notre Roi qui sans le vanter,  
Vaut bien l'heritier de Pelée,  
Peut bien, s'il veut, ressusciter  
La joye en ma tête pelée.

Quand sa Majesté me feroit  
Quelque bienfait considerable,  
Grand Roi pas moins il n'en feroit,  
Et j'en serois moins pauvre Diable.

Je sai que son or monnoyé  
Est pour ses troupes aguerries,  
Et qu'il seroit mal employé  
A payer mes coyonneries.

J'en serois guigné de travers,  
De maint Rolant, maint Holoferne,  
Qui croit que bien faire des vers,  
Est pis que de tenir Taverne.

Mais sans qu'il en coûte à mon Roi,  
Je puis être riche en une heure.  
Qu'à la Cour on quête pour moi,  
La chose est facile, ou je meure.

Il n'est ( ou bien je suis un sot )  
Prelat vieil, ou jeune Satrape,  
De qui, du Roi le moindre mot,  
Une pistole au moins n'attrape.

Tel en changera de couleur,  
Et tel en perdra la parole,  
Tel aussi n'aura pas le cœur  
De refuser une pistole.

Tel qui de liberalité  
Se piquera comme Alexandre,  
Pourra donner en quantité,  
Et Dieu pourra bien le lui rendre.

Cette chose-là gist en fait :  
Mais pour revenir à ma quête,  
La voyant heureuse, Dieu fait  
Si mon esprit en feroit fête.

Il produiroit nouveaux Typhons,  
Des Japhets, des Romans Comiques,  
Et par mille ouvrages bouffons  
Terniroit quelques heroïques.

Mais pour faire des vers plaisans,  
Il faut avoir l'esprit tranquille.  
Chez moi l'indigence & les ans,  
Font pis qu'une guerre civile.

Le chagrin me meine à grands pas  
Vers où sera mon dernier gîte ;  
Et quoi que je ne marche pas,  
Je sens bien que j'y cours bien vite.

Si je pouvois avant ma mort,  
Au genereux, au brave Comte ,  
Dont l'esprit est beau, bon, & fort,  
Et dont chacun fait tant de compte ;

Sans tant tourner autour du pot ,  
A Saint AIGNAN que tant j'estime,  
Si je pouvois moi son Devot  
Plaire par quelque prose ou rime ;

Je n'aurois pas le tems perdu,  
Que j'ai mis à tant de sonnettes ;  
Et ferois autant l'entendu,  
Que font la plûpart des Poëtes.





## DESESPoir AMOUREUX

Pour un Gentilhomme qui étoit  
à Bourbon.

**H**A ! par ma foi ce n'est pas jeu :  
 Vos yeux ont embrazé mon ame.  
 Jugez combien chaude est ma flame,  
 Par mon visage tout en feu.  
 Dedans ma poitrine veluë,  
 Si ce feu Gregeois continuë,  
 Je ne puis éviter la mort :  
 O beauté dont les yeux jettent flame & fla-  
 mèche,  
 Et sont perçans comme une flêche,  
 Avouez que vous avez tort  
 De me brûler comme une mèche,  
 Moi qui vous honore si fort.

Tout aussi-tôt que je vous vis,  
 Ma liberté prit la campagne.  
 Ha ! qu'un bel habit à pistagne  
 Me viendrait bien, à mon avis !  
 Que ne l'ai-je dans ma valise !  
 Car, ô malheur pour ma franchise,  
 Je n'ai rien qu'un habit rentré.  
 J'ai véritablement un manteau d'écarlate,  
 Où certain bouton d'or éclate ;  
 D'ailleurs je suis assez bien fait :  
 Mais tout ceci fort peu me flatte ;  
 Et je n'en suis pas satisfait.

Je sai que l'honneur vous est cher,  
 Que vous avez l'ame insensible ;

Que

Que vous êtes moins accessible,  
 Que n'est le Cocq d'un haut Clocher;  
 Qu'en vain je vous fais ma priere.  
 Mais, ô beauté bien plus que fiere,  
 Qui me brûlez comme un charbon,  
 C'est de vous que j'attens mon chagrin ou ma  
 joye,  
 Souffrez toujours que je vous voye;  
 Ou bien, je le dis tout de bon,  
 Commandez-moi que je me noye  
 Dans la fontaine de Bourbon.



S T A N C E S

A une Dame qui devoit à l'Auteur,  
 & qui ne se pressoit pas de le  
 payer.

**E**H quoi, vous m'oubliez, ô beauté trop  
 avare :  
 C'est être bien barbare !  
 Hélas ! je meurs de froid, & n'ai pas seule-  
 ment  
 Un fagot de sarment.

Vous pourriez bien finir vos procedez in-  
 justes  
 En m'envoyant vingt Justes ;  
 Et moi je finirois murmures & discours  
 Que je fais tous les jours.

Deux fois depuis le tems que cette somme  
 est due,  
 La froidure est venuë ;

328 ODES ET STANCES  
Cependant des long-tems promis vous nous  
aviez  
Que vous nous payeriez.

Mais si vous m'envoyez cette petite somme,  
A moi qui suis pauvre homme,  
Vous qui jouez souvent quatre ou cinq cens  
ducats,  
Sans en faire grand cas,

Je publierai par-tout d'une voix haute &  
claire,  
Que Dame Boullengere  
Valut, vaut & vaudra toujours son pesant  
d'or,  
Et davantage encor.



LE PORTRAIT  
D'IRIS,

A SILVIE.

Vous m'ordonnez de peindre Iris,  
On doit tout oser pour vous plaire ;  
Mais aussi se mêler de faire  
Un Métier qu'on n'a point appris,  
N'est ce pas être téméraire ?

Le feu qui brille dans ses yeux,  
N'est pas un feu facile à peindre,  
Et, pour son Ame, il est à craindre,  
Qu'on n'y réussisse pas mieux,  
Et qu'elle ait sujet de s'en plaindre.

Mais

Mais quand j'y réussirois mal,  
Il faut satisfaire à l'envie,  
De l'impatiente Silvie;  
Et d'un parfait Original,  
Faire une imparfaite copie.

Iris donc, votre aimable Iris,  
Iris votre amitié nouvelle,  
N'en voit point de plus belle qu'elle;  
Mais, par un genereux mépris,  
Elle ne fait jamais la Belle.

Avec des yeux moins éclatans,  
La Grecque à son Epoux ravie  
Inspira l'Amour & l'Envie,  
Et fit combattre si long-tems,  
Les peuples d'Europe & d'Asie.

Les Vers ne sauroient exprimer,  
Ni la langueur de son visage,  
Ni cet air doux, modeste, & sage,  
Qui dans le tems qu'il fait aimer,  
Ote l'espoir & le courage.

Quelques riches ajustemens,  
Et quelque éclat qui l'environne,  
Cette incomparable personne,  
N'a point de plus grands ornemens,  
Que ceux que sa Beauté lui donne.

Si tous ses visibles Tresors,  
Et l'air de sa taille adorable,  
Forment un objet tout aimable,  
Ce qu'elle cache de son corps,  
Ne sauroit être qu'admirable.

Elle a de la noble fierté,  
Elle est civile, genereuse,  
Riche sans en être orgueilleuse,

330 ODES ET STANCES  
Liberale, & sa Piété  
Est humble & n'est point scrupuleuse.

Il est vrai que l'on fait grand bruit  
De ses maximes inhumaines,  
Et qu'un pauvre Amant dans ses chaînes  
N'a pas à prétendre grand fruit,  
Ni de son tems, ni de ses peines.

Cela n'est point de notre fait,  
Et pourroit bien être du vôtre ;  
Mais il iroit beaucoup du nôtre,  
Si, desapprouvant ce Portrait,  
Vous le faisiez faire à quelque autre.



A MONSIEUR  
MIGNART,  
Le plus grand Peintre de notre Siecle.

**I**Nimitable MIGNART,  
Qui même dans l'Italie,  
As fait admirer ton Art,  
Malgré la haine & l'envie :

Depuis que loin de ces lieux,  
Qu'embellissoient tes Ouvrages,  
Tu charmes ici nos yeux,  
Et merites nos hommages,

Mille Peintres forcenez  
De voir où ta gloire monte,  
Contre toi sont déchaînez,  
Et ne le sont qu'à leur honte.

Mais

Mais laisse les peindre mal,  
Et même chanter Victoire;  
Fouffe toujours ton cheval,  
Dans le chemin de la gloire.

S'il poursuit de mieux en mieux  
Le train que tu lui fais prendre,  
Tous ces lâches envieux  
N'auront bientôt qu'à se pendre.

Les plus insolens d'entre eux,  
Les plus hardis à te mordre,  
Se trouveront bienheureux  
De travailler sous ton ordre.

N'ayant plus à travailler,  
Si ce n'est avec des broffes,  
Nous leur verrons barbouiller,  
Des Tripots & des Carosses.

Tandis qu'estimé de tous,  
Des Rois, Princes, & Satrapes,  
Tu boiras par.fois chez nous  
La liqueur qui vient des grappes.

Près d'un feu qui sera bon,  
Quoi que le feu d'un pauvre homme,  
Nous ferons le Parangon  
De Paris & de ta Rome.

De succulentes Perdrix,  
Et des Chapons gras du Maine,  
Te donneront du mépris,  
Pour tes mets à la Romaine.

Les nôtres bien apprêtez,  
Surpassent les Veaux Monganes ;  
Comme nos rares Beutez  
Effacent ses Courtisannes.

332 ODES ET STANCES

Tu te lasseras un jour  
De vivre à la Pittoresque ;  
Et croiras que notre Cour,  
Vaut bien la Cour Romanesque.

Tu la mettras en oubli,  
Ou tu n'y songeras guiere,  
Quand tu seras établi  
Et riche à la Financiere.

Une autre fois à loisir,  
Je t'en dirai davantage.  
Cependant j'ai grand desir  
De te donner un Potage.

Tu fais bien que le Crayon  
Qui se gâte à la poussiere,  
N'est encore qu'un rayon  
De sa future lumiere.

Vien, vien donc demain chez moi,  
Finir cet Ouvrage rare ;  
Pour te remener chez toi,  
Un Convoi je te prepare:

Ce seront des hommes forts,  
Armez de bonnes bombardes,  
Qui répondront corps pour corps,  
De Mignart, & de ses hardes.





A MONSIEUR

BEYS,

Sur ses Oeuvres Poétiques.

STANCES BURLESQUES.

**O**ui des BEYS, oui des Malherbes,  
Doivent mettre leurs vers au jour.  
Mais que la ville, & que la Cour,  
Souffre jamais ces mangeurs d'herbes,  
Ces petits Rimeurs déchainés,  
Qui depuis le Blocus sont nez,  
Par l'avarice des Libraires,  
Ha par ma foi c'est un abus:  
Et si jamais Monsieur Phœbus  
Donne quelque ordre à ses affaires,  
Tous ces Ecrivains de bibus  
Abjureront bientôt leur fausse poésie,  
Qu'on tient sur l'Hélicon pire qu'une he-  
resie.

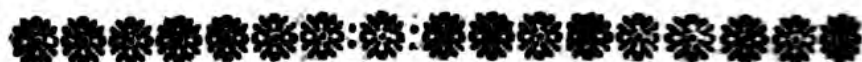
O que de feuilles déchirées  
De ces Rimeurs ANTI-BEYS,  
(L'incommodité du pays)  
Enveloperont de dentées!  
Mais des Auteurs dont j'ai parlé,  
Maint livre au Palais étalé  
Ira du Palais aux ruelles,  
Où tablettes le logeront,  
Et Dieu fait le bien qu'en diront  
Tant Damoiseaux que Damoiselles,  
Qui des yeux le devoreront;

Et



334 ODES ET STANCES  
Et je ne doute point qu'à force de trop lire,  
A quelqu'un des liseurs les yeux ne puissent  
cuire.

Quant à moi, BEYS, je te jure,  
Que mes yeux de lire goulus,  
De tes vers déjà deux fois lus  
Ne pouvoient quitter la lecture ;  
Et je ne te saurois cacher,  
(Ce n'est pas pour le reprocher)  
Qu'aux dépens de mes deux prunelles,  
Ton livre où l'on voit tant de feu,  
Qui te coûte à faire si peu,  
Me coûte à lire six chandelles.  
Je puis donc dire que le jeu  
En dépit du proverbe, autrement de l'Adage,  
Valoit bien la Chandelle , & même davan-  
tage.



A MAITRE ADAM  
MENUISIER  
DE NEVERS,  
Sur ses Oeuvres Poétiques.

STANCES.

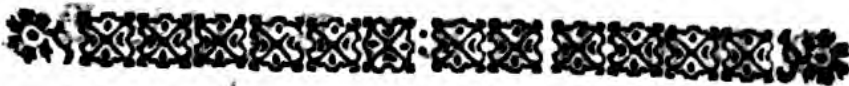
**T**Oi qui d'un pied chauffe-sabot  
As pu monter sur le Parnasse,  
Et dont la main pousse-rabot  
Carmes dessus carmes entasse ;  
Rare Menuisier de Nevers,  
Qui fais bien plutôt mille vers  
Qu'une douzaine d'escabelles ;

Tes

Tes Vers qui courent l'Univers,  
Sont lus dans les fines ruelles  
En depot de l'envie, au regard de travers.

Ils sont, ventre Apollon, si beaux  
Qu'ils dureront, chose certaine,  
Plus long-tems que tes escabeaux,  
Fussent-ils de bois, ou d'ébeine.  
Quitte donc ton métier debois,  
Vien voir les Princes & les Rois,  
Di-leur tes chansons immortelles;  
Par mon chef, je n'en vois que trois  
Qui pussent en dire de telles,  
Et ne crois pas en voir de plus de quatre mois.

Un Quidam venu l'autre jour  
Des bords de la sainte Fontaine,  
Dit qu'on a sonné le tambour  
Aux environs de l'Hippocrène ;  
Que pour ton rabet exalter,  
Des Rimeurs le grand *Magister*  
Par tous les lieux de son empire  
Entendoit que, sans resister,  
Et sans y trouver à redire,  
On ne dit plus limer un vers, mais raboter.



Satisfaction à M. D. M.

S T A N C E S

A la maniere du Poëte Neuf-  
Germain.

Ces discours oncques je ne crus  
Ni maintenant je ne les crois;  
Je vous le jure par la Croix,  
Qu'en Espagnol on nomme Crus.

336 ODES ET STANCES

Je ne vous crus jamais capable,  
Tant en vos faits comme en vos dits,  
D'un discours qui seroit coupable.  
Ce sont langages d'étourdis,

Qu'oncques par ma foi je ne crus,  
Et que maintenant je ne crois,  
Je vous le jure par la Croix,  
Qu'en Espagnol on nomme Crus.

Sachez donc que je vous honore  
Autant, n'osant pas dire plus,  
Que faisoit Monsieur Cephalus  
Sa Mademoiselle l'Aurore;

Et que ces discours je ne crus,  
Que maintenant je ne les crois :  
Je vous le jure par la Croix,  
Qu'en Espagnol on nomme Crus.



LEANDRE ET HERO.

ODE BURLESQUE  
DE MR. SCARRON.

A Monseigneur FOUQUET, Procureur  
General en Parlement, Sur-  
intendant des Finances &  
Ministre d'Etat.

MUse avec qui je me console  
De tous mes déplaisirs cuisans,  
Et qui dès l'Avril de mes ans  
As tant fait avec moi la fole;

Vien

Vien dicter des Vers à ma main,  
Fai qu'à FOUQUET ils puissent plaire;  
Par lui j'ai le loisir d'en faire,  
Sans avoir soin du lendemain.

Maint & maint fourbe de Satrape  
M'a confondu de complimens:  
Puissé-je mourir si je mens,  
Je m'y suis pris comme à la trape.

Ce sont Fanfarons d'amitié,  
De vous promettre ils feront rage;  
Prenez-les au mot, leur visage  
Se change à vous faire pitié.

O Veaux dorez! ô faux Idoles  
Qui m'avez tant repu de vent,  
O que je déteste souvent  
Vos Iscariotes paroles!

On ne verra plus tant pester  
Contre vous la pauvre Hippocrène,  
FOUQUET fait revivre Mecene  
Que vous faisiez tant regretter.

Cette intelligente personne  
Se rendit dès ses jeunes ans,  
Sensible aux divertissemens  
Qu'un bel Esprit reçoit & donne.

Il fait le merite estimer,  
Il fait qu'en notre siecle injuste  
Peu de Grands de l'humeur d'Auguste  
Font honneur à l'Art de rimer.

Notre Roi qui dès sa jeunesse  
Sert de Modele aux autres Rois,  
De ses plus importans Emplois  
Se repose sur sa Sagesse.

338 ODES ET STANCES

C'est dans ces Emplois importans  
Que son adresse sans seconde  
Sait l'art de refuser le monde,  
Et de lui plaire en même tems.

Soit qu'il accorde ou qu'il refuse,  
C'est avecque tant de raison,  
Que nul ne sort de sa maison,  
Qui ne le loue ou ne l'excuse.

Enfin de ses nobles Ayeux  
Il encherira sur la Gloire,  
Et son nom sera dans l'Histoire  
L'Ornement le plus glorieux.

Mais comme il est modeste & sage,  
S'il alloit me defavouer  
De ce que j'ose le louer ?  
N'en difons donc pas davantage.

Mais aussi ce que je lui doi,  
Qui passe ma reconnoissance,  
Seroit-il payé d'un silence  
Ingrat vers lui, honteux à moi ?

A cause qu'il sera modeste,  
Faudra-t il que je sois ingrat,  
Le Vice le plus scelerat  
De ceux que le plus je deteste ?

Non, non, Muse, il en faut parler:  
Sa Vertu, pour être louée  
Des vers d'une Muse enjouée,  
N'en peut pas moins par tout voler.

Avec l'émail de nos prairies  
Quand on le fait bien façonner,  
On peut aussi bien couronner,  
Qu'avec l'or & les pierreries.

Vous vous moquez de ce discours,  
Faiseurs de grands Vers pleins d'emphase,  
Qui seuls croyez monter Pegase  
Dans vos Voyages de long cours.

On peut écrire en vers , en prose,  
Avec art avec jugement;  
Mais écrire avec agrément,  
Mes chers Maîtres, c'est autre chose.

Les Vers ont aussi leur destin :  
Un Poëme en genre sublime,  
Que son Auteur lime & relime,  
Ne vit quelquefois qu'un matin.

Cependant des Auteurs Comiques  
Les meilleurs, dont il est fort peu,  
Ne sont pas bons à mettre au feu,  
Au jugement des Heroïques.

J'en sai de ceux au grand collier  
Des plus adroits à l'écritoire,  
Qui pensent aller à la Gloire,  
Et ne vont que chez l'Epicier.

Ce n'est pas dans une ruelle,  
Devant de celestes Beutez,  
Ni des Partisans apostez,  
Qu'on met un Livre à la coupelle.

C'est au Palais chez les Marchands,  
Où la vente mauvaise ou bonne,  
A tous Ouvrages ôte ou donne  
Le nom de bons ou de mechans.

Sur ce sujet c'est assez dire:  
Ça ça, quittons le serieux,  
Et prenons le facetieux;  
Aussi bien j'enrage de rire.

Quoi que je ne sois pas grand Grec,  
 Je lis une Grecque Chronique,  
 Où se raconte un cas tragique,  
 Qu'on peut chanter sur le rebec.

Si tu veux que je te le chante,  
 FOUQUET, mon unique suport,  
 Sans me vanter je me fais fort  
 D'en faire une chanson plaifante.

Ecoute-la donc, la voici.  
 S'il arrive qu'elle te plaife,  
 O grand FOUQUET, que j'aurai d'aife  
 Et que j'aurai bien réuffi!

DEUX Amans l'un & l'autre infigné  
 Pour l'esprit & pour la beauté,  
 Couple d'Amans auffi vanté  
 Qu'il s'en trouve deçà la Ligne:

Deux Amans donc si beaux tous deux,  
 Que je donne à leur Pere & Mere  
 En douze ou treize fois à faire  
 Deux Enfans qui soient si beaux qu'eux:

Ces Amans donc tous deux d'un âge,  
 Se marierent une nuit,  
 Afin d'éviter le grand bruit  
 Qu'auroit fait un Concubinage.

Mais faute d'un méchant bateau,  
 Faute d'une vieille Lanterne,  
 Le fier Destin qui tout gouverne  
 Fit perdre en mer le Jouvenceau.

Le Garçon avoit nom Leandre  
 Et ne passoit pas pour zero.  
 La Pucelle avoit nom Hero,  
 De peau doucette & d'ame tendre,

Hero

Hero prit naissance à Sestos;  
 Son Pere y vivoit de ses rentes,  
 Ayant hérité de deux Tantes  
 Mortes pour lui fort à propos.

Sa Mere étoit bien Damoiselle,  
 Citoyenne de Marathon,  
 Sœur d'un trent' ayeul de Platon,  
 Fort prude & passablement belle.

Parlons ensuite du Garçon;  
 Car Monsieur valoit bien Madame,  
 Et logeoit une fort belle ame  
 Dans un corps de bonne façon.

Le lieu fameux de sa naissance,  
 Par où je m'en vais debuter,  
 Ne peut au plus nous arrêter  
 Que de la longueur d'une Stance.

La Mer, le séjour des Harangs,  
 Separe de Sestos, Abyde;  
 Et dans ce rendez-vous liquide  
 Les Vents vuident leurs differends.

C'est dans Abyde que Leandre  
 La premiere fois vit le jour;  
 Et sa Mete étoit dans ce Bourg  
 Ce que dans Troye étoit Cassandre.

A son Fils elle avoit prédit  
 Qu'il mourroit un jour de trop boire;  
 Son Fils ne l'en voulut pas croire,  
 Dont elle mourut de dépit.

D'une Suivante de Medée,  
 Qu'elle hanta sur ses vieux jours,  
 Elle avoit appris de bons tours,  
 Dont elle ne s'est point aidée.



342 ODES ET STANCES

Un Grec parent d'Agamemnon  
Ecrit d'elle tout au contraire.  
En une si douteuse affaire,  
On ne peut dire oui ni non.

Feu son Epoux en son jeune âge  
D'un Roi Troyen fut Ecuyer,  
Qui le chassa sans le payer,  
Pour avoir éborgné son Page:

Mais depuis il en fut dolent,  
Car il jouoit bien à la prime,  
Faisoit merveilles à l'escrime  
Et tiroit de l'arc en volant.

Dans Abyde il fit sa retraite,  
Où l'on le fit Sergent Major.  
Enfin un jour sonnant du Cor,  
Il se démontra la luerre.

Tels furent Messieurs leurs Parens,  
Tous gens d'honneur & sans reproche,  
Tous nobles de la vieille roche,  
Aimez des Petits & des Grands.

A la verité, dans l'Histoire  
Il n'en est pas fait mention;  
Ce n'est que par tradition  
Qu'on en a gardé la memoire.

Musée un Gregeois rimailleur,  
De qui j'emprunte certe histoire,  
Soutient qu'on auroit peine à croire  
Combien Leandre étoit railleur:

Combien au milieu des fillettes  
Il étoit hardi Jouvenceau:  
Combien son entretien fut beau,  
Combien belles ses Chançonnettes:

Combien le drôle avoit le don  
De debiter des balivernes :  
D'être Amphion dans les tavernes,  
Dans les Chambres un Cupidon.

Hero fut Sacrificatrice  
Ou Prêtresse, car c'est tout un,  
De Dame Venus à l'œil brun,  
Deïté chaude comme épice.

Dans une Tour (on ne fait pas,  
Si la Tour fut ronde ou quarrée )  
La Prêtresse de Cytherée  
Logeoit, elle & tous ses appas.

Dans cette Tour des flots lavée,  
Tout son plaisir étoit souvent  
De voir par la fureur du Vent  
La Mer jusqu'aux Cieux élevée.

Elle avoit pour train & pour tout,  
Une vieille sexagenaire,  
Qui l'entretenoit d'ordinaire  
De Contes à dormir debout.

De ce que hors de chez son Pere  
Elle étoit sequestrée ainsi,  
Je ne me mets guere en souci,  
Car la chose n'importe guere.

Il ne m'est pas plus important  
De savoir au vrai si le Temple  
Etoit de cent pas, par exemple,  
Ou de moins de la Tour distant.

Dans ce Temple en pelerinage  
Tous les ans à jours de campos,  
Tant de Sestos que d'Abidos,  
Que des Villes du voisinage,

344 ODES ET STANCES

Dans ce Temple donc l'on venoit  
Des Villes proches & lointaines,  
Par quarterons & par centaines;  
Et de même on s'en retournoit.

A cette fête d'importance  
On alloit de près & de loin:  
Chacun de Venus a besoin,  
Encore plus que l'on ne pense.

Ce fut où la belle Hero  
Donna dans la vûe à Leandre ;  
Qui de sa part lui fut bien rendre,  
En criant sur son cœur Haro.

La chose arriva de la sorte  
Que je m'en vais vous la conter,  
Non sans quelquefois m'écartier,  
Car la Rime son homme emporte.

Environ entre sept & huit,  
Leandre monta sur sa bête,  
Bien resolu d'être à la fête,  
Et même d'y faire grand bruit.

Or vous saurez que la monture  
Etoit une maigre Jument,  
Qui depuis six mois seulement  
Avoit mis bas sa geniture.

Un petit malheureux Poulain  
Etoit donc du train de Leandre,  
Qui fit dessein lors de le vendre,  
Car cela lui sembla vilain.

Ce Poulain chut dans une orniere.  
Leandre bien fort en pesta:  
Car l'en tirant il se crotta  
D'une très - vilaine maniere.

Mais.

Mais des Cieux le miroir ardent,  
 Maître dessiccateur de crottes,  
 Autant sur habit que sur bottes,  
 Donna remede à l'accident.

De Renard une grosse queue  
 Qui sur l'épaule lui flotoit,  
 Un grand ornement ajoutoit  
 A son bonnet de couleur bleue.

Tant alla le trot & le pas,  
 Qu'à la fin il joignit la barque  
 Où pour passer outre on s'embarque,  
 Car sans barque on ne le peut pas.

Lors la Mer, vous men pouvez croire,  
 N'avoit point de Guez i de Ponts;  
 Qui les pourroit faire assez longs,  
 Auroit belle place en l'Histoire.

Voilà le Jouvenceau passé:  
 Voyons ce que fait la Fucelle,  
 Qui ce jour là pour être belle,  
 Consulta son miroir cassé.

Deux pendans d'oreilles en poires  
 A ses oreilles pendilloient,  
 Et pour du verre assez brilloient  
 Au travers de ses boucles noires.

Une limarre de bougran,  
 De mainte paillette étoilée,  
 Sur sa peau paroissoit colée;  
 Elle étoit couleur de safran.

Sa coiffure étoit fort commode:  
 C'étoit un chaperon tanné,  
 Tant plein que vuide galonné  
 D'un petit galon à la mode.

345. ODES ET STANCES

Vers le Temple elle cheminoit,  
Et Messieurs ses chers Pere & Mere  
Marchoient devant, & son grand Frere  
Par civilité la menoit.

Alors qu'elle entra dans l'Eglise,  
Chacun fit exclamation :  
Telle fut l'admiration  
Dont tout le monde eut l'ame éprise.

Chacun cria tout éperdu,  
La male- peste qu'elle est belle !  
Plus d'un en offrit sa chandelle,  
Ce fut autant de bien perdu.

Maint Paon vainement fit la roue  
Autour de ce jeune Têdron ;  
Maint la fléura comme un levron,  
Au hazard d'avoir sur la joue.

Là dessus on sacrifia :  
Jamais de plus digne Prêtresse,  
Pour une plus digne Déesse,  
Plus dignement n'officia.

Leandre couroit après elle,  
Comme un loup après la brebis,  
Jusqu'à marcher sur ses habits ;  
Dont quasi s'offensa la belle.

Après le sacrifice fait,  
Hero fit dans son Oratoire  
Une Oraison jaculatoire,  
Je n'ai pas su sur quel sujet.

Force Godelureaux à vendre  
Devant Hero faisant les beaux,  
Tirerent leur poudre aux Moineaux ;  
Ce que ne faisoit pas Leandre.

Le drôle près d'elle à genoux,  
 Feignant de lire en son breviaire,  
 Disoit tout bas en Grec vulgaire,  
*Belle, je meurs d'amour pour vous.*

Elle regardant dans son Livre,  
 Lui répondit la face en feu,  
 Parlant bas pour couvrir son jeu,  
*Encor n'est-il rien que de vivre.*

Cependant que devotement  
 Sa Mere prioit dans le Temple,  
 Son Pere de mauvais exemple,  
 Sur un banc ronfloit rudement.

Deux fois son Epouse discrète  
 Pour le reveiller le piqua,  
 Et deux fois il se rembarqua  
 A ronfler d'un son de trompette.

Un vieil Sacristain qu'attira  
 Le bruit de telle ronflerie,  
 Le vint éveiller de furie,  
 Et sa basque lui déchira.

Il fallut faire la rerraitte;  
 On sortit, & le jeune Amant  
 Se cacha temerairement  
 Dans une petite cachette.

Quand hommes, femmes, chiens & chats,  
 Bref, quand tout fut hors de l'Eglise,  
 La belle changea de chemise,  
 Et fit voir sa gorge & ses bras.

Leandre voiant ces merveilles,  
 En fut quasi comme enragé:  
 O qu'il n'eût pas alors changé  
 Ses deux yeux contre un cent d'oreilles.

348 ODES ET STANCES

Quand elle eut repris son Corset,  
Tout tremblant il s'ap procha d'elle,  
Si lors de l'aimable pucelle  
Le cœur battit fort, Dieu le fait.

Elle en eut une telle transe,  
Que devant qu'elle pût crier,  
Il eut le tems de la prier  
De vouloir écouter sa chance.

Leandre aux deux bras la harpa,  
Lui donnant du plat de la langue :  
Mais en commençant sa Harangue  
Plusieurs fois il s'entrecoupa.

Enfin à force de reprendre,  
Et d'avoir bien rapetassé  
Le discours déjà commencé,  
Il se fit assez bien entendre.

A peu près il lui dit ainsi :  
Benit soit celle dont le ventre  
Vous logea neuf mois dans son centre,  
Benit soit votre Pere aussi.

O qu'ils savoient bien l'un & l'autre  
Travailler en posterité !  
Comme on voit par votre beauté  
Qui rend mon cœur captif du vôtre.

Dites-moi s'ils furent long-tems  
A vous composer si parfaite,  
Et s'ils me vendroient leur recette  
Pour faire ainsi de beaux Enfans.

Mais ce n'est pas ce qui me mene ;  
Je voudrois savoir seulement,  
Si moi, Leandre, vous aimant,  
Vous, Hero, seriez inhumaine.

Celles

elles que le Ciel comme vous,  
 Orna de choses précieuses,  
 Ont fantasques, imperieuses,  
 Et sauf les yeux, n'ont rien de doux.

Je ne puis bien encor vous dire,  
 Si le Ciel vous a faite ainsi;  
 Mais pour moi, tel que me voici,  
 Je mets mon cœur sous votre empire.

N'allez pas vous scandaliser  
 D'un don de si peu d'importance.  
 Ce n'est pas vous faire une offense,  
 Que de se faire refuser.

Vous pouvez faire la Tigresse,  
 Traiter mon amour d'attentat,  
 Me faire prendre avec éclat;  
 Mais croyez moi, belle Prêtresse,

Ce seroit faire une action,  
 Dont la suite seroit tragique,  
 Et violer la foi publique,  
 Sous ombre de devotion.

De Venus Sacrificatrice,  
 Faites ce que Venus feroit:  
 La bonne Déesse seroit  
 Aux vœux de son Amant propice:

Elle auroit pitié d'un captif,  
 D'un captif comme moi fidelle,  
 Et prêt de finir en chandelle,  
 C'est à dire, brûler tout vif.

Hélas! ma mort est manifeste,  
 A moins d'agréer un Hymen:  
 Vous n'avez rien qu'à dire, Amen,  
 Et me laisser faire le reste.



350 ODES ET STANCES.

Alors son gosier se ferra ;  
Ses soupirs tour court s'arrêterent ;  
Son teint pâlit, ses yeux s'enflerent ;  
Sa face se défigura.

Ensuite, comme deux fontaines,  
Ses yeux furent vûs ruisseler,  
Et son estomac exhaler  
soupirs & sanglots par centaines.

La Vierge entendant debiter  
Au Jouvenceau tant de merveilles,  
Se mit à gratter ses oreilles,  
Car elle en avoit à gratter.

Puis faisant la scandalisée,  
Comme les filles font toujours,  
Elle lui tint ce fier discours,  
Que j'ai recueilli de Musée:

A qui donc penses-tu parler ?  
Crois-tu que ta blanche Magie  
Ait sur moi beaucoup d'énergie,  
Prétens-tu m'en enforceler ?

Sais-tu bien que Maman mignonne  
Se pique de femme de bien,  
Et femme qui pour moins que rien,  
Etrangleroit une personne ?

Sais-tu que Messieurs mes Parens  
Sont de maniere assassinate,  
Sont gens d'une humeur peu souffrante,  
Et qui toujours montrent les dents ?

sais-tu qu'à la porte du Temple,  
Lors que ton crime se saura,  
Le Peuple te lapidera,  
Et que tu serviras d'exemple ?

Et

t fais-tu que loin d'affouvir  
 'on avide & peu sage envie,  
 'aime bien mieux perdre la vie  
 Que ce que tu veux me ravir?

La Pucelle aiant dit ces choses  
 De grande édification,  
 Souffrit grande alteration  
 En son teint de lis & de roses.

Son beau visage en moins de rien  
 Fut vû diverses couleurs prendre;  
 Mais toujours les yeux sur Leandre,  
 Dont le matois s'aperçut bien.

Il l'apella toute divine,  
 Maint doux regard il lui lança;  
 Et blasphémant, la menaça  
 De s'entrepercer la poitrine.

Et puis il fit l'évanouï,  
 Ou le fut, le pauve jeune homme;  
 Et travailla si bien en somme,  
 Qu'il entendit dire un oui.

Après cette parole ouïe,  
 Il fit cent postures de fou;  
 Et se fit grand mal au genou,  
 S'agenouillant à l'étourdie.

C'est à peu près comme cela  
 Que les dcux Amans s'entrevirent,  
 Qu'ils s'aimèrent, qu'ils se le dirent,  
 Et que le Diable s'en mêla.

Hero fit savoir à Leandre,  
 Que dans sa Tour elle n'avoit  
 Qu'une femme qui la feroit,  
 Qui pour elle se feroit pendre.

Lean-

352 ODES ET STANCES.

Leandre fit dessein dès-lors  
De lui faire un présent honnête :  
On dit qu'au premier jour de fête,  
Il lui fit don d'un Just'aucorps.

De la Mer l'obstacle terrible  
Causoit un déplaisir amer  
A nos deux Amans d'Outremer,  
Rendant leur Hymen impossible.

Car la Mer n'est jamais sans vent ;  
Leandre étoit lors sans nacelle.  
Puis, c'étoit décrier la belle  
Que de la visiter souvent.

Quoique l'Hellespont soit bien large,  
Dit Leandre, je suis garçon  
A nager ainsi qu'un poisson,  
Vers vous de l'une à l'autre marge.

Ayez un flambeau seulement,  
De qui la clarté me gouverne ;  
Mais qu'il soit dans une Lanterne,  
Car il s'éteindroit autrement.

Mais si quelque poisson vous mange,  
Dit-elle ? Mais, dit le garçon,  
Si je mangeois quelque poisson,  
La chose seroit plus étrange.

Elle sourit à ce discours.  
La nuit vient. L'amoureux Leandre,  
Après un Adieu triste & tendre,  
Se sépara de ses Amours.

Je n'allonge point mon Histoire,  
En vous faisant savoir comment  
Sortit du Temple notre Amant,  
A la faveur de la nuit noire:

On

On se le peut bien figurer;  
Et que dans la Tour retournée,  
Hero passa mal la journée,  
Et ne fit rien que soupirer.

Elle à Seste, lui dans Abyde,  
L'un & l'autre le cœur transi,  
Firent, ou je me trompe, ainsi  
Qu'un affamé qui mâche à vuide.

Hero fit part, non sans rougeur,  
A sa Servante de l'affaire;  
Qui loin de rien dire, au contraire  
S'en rejouit de tout son cœur.

La nuit entre eux deux arrêtée  
Couvrit les Cieux de son manteau;  
L'Amante alluma son Flambeau,  
Terriblement inquietée.

Son Amant hardi, cependant,  
Sur l'Hellespontique rivage  
Attendoit pour se mettre à nage  
La lueur du signal ardent.

Le signal parut. Sans remise  
Rompant aiguillette & boutons,  
Dans l'humide séjour des Tons  
Il lança son corps sans chemise.

Il nage vite comme un trait:  
Ses bras nerveux qui l'onde entament,  
Au travers des flots si bien rament,  
Que peu lui dura le trajet.

Si-tôt que Hero put entendre  
Le bruit que faisoit fendant l'eau  
Son temeraire Jouvenceau,  
Elle se hâta de descendre.

354 ODES ET STANCES

La Servante de pied en cap  
Couvrit Leandre en diligence,  
Pour garder quelque bienveillance;  
On m'a dit que ce fut d'un drap.

Brûlant comme il faisoit dans l'ame,  
son corps mouillé fut bientôt sec;  
Et puis avec humble respec,  
Il fit compliment à sa Dame.

Il falloit du tems profiter ;  
Leandre entra chez la Pucelle,  
L'épousa, se coucha près d'elle.  
Le reste ne se peut conter.

Il faut en semblable aventure,  
Pressé d'un semblable desir,  
Avoir eu semblable plaisir,  
Pour faire semblable peinture.

Qu'on se figure seulement  
Deux jeunes Cœurs qu'Amour assemble,  
Et ce qu'ils peuvent faire ensemble,  
Quand ils n'y seroient qu'un moment.

Il n'est si bonne compagnie  
Qui ne se separe à la fin;  
Il falut devant le matin  
se quitter sans ceremonie.

Je laisse à juger aux Lecteurs,  
Quand ces Amans se separerent,  
Si leurs cœurs tendres soupirerent,  
Si leurs yeux verserent des pleurs.

Phœbus au teint de couleur d'ambre  
N'étoit pas encor hors de l'eau,  
Que notre amoureux Jouvenceau  
Etoit de retour dans sa chambre.

Il avoit besoin de repos  
 Aiant passé la Mer à nage,  
 Et même aiant fait davantage  
 Que de lutter contre les flots.

Mais en amour les grandes peines  
 Sont les grands divertissemens,  
 Et rien n'est fâcheux aux Amans  
 Que les rigueurs trop inhumaines.

Dès la nuit donc il retourna  
 Visiter celle qu'il adore;  
 Et la nuit qui suivit encore,  
 La même peine il se donna.

Et d'une hardiesse même  
 Toujours aux poissons s'exposa,  
 Si ce n'est qu'il se reposa  
 A la nuit quatorze ou quinziesme.

A l'une de ces deux nuits-là,  
 Je n'ai jamais bien sù laquelle,  
 Hero fit luire sa chandelle,  
 Laquelle pour neant brûla.

Elle en fit bien du bruit la belle:  
 Mais son respectueux Amant,  
 Je ne veux point dire comment,  
 Fit bientôt sa paix avec elle.

Depuis l'aimable tems des fleurs,  
 Jusqu'au tems où la Terre donne  
 Les derniers presens de l'Automne  
 Et de l'Hiver prend les couleurs,

Notre amoureux infatigable  
 Chaque nuit alla faire un tour  
 Vers sa chere & fatale Tour,  
 D'une constance non croiable.

356 ODES ET STANCES

O prodigieuse bonté  
Des Amans de ce siècle antique !  
Quel Amant aujourd'hui se pique  
D'en faire autant pendant l'Été ?

Hero, j'ai presque dit la Vierge,  
De son côté soigneusement,  
A son impetueux Amant  
Allumoit sa lampe ou son cierge.

Mais l'Hiver vint. Des Aquilons  
Les incartades infinies  
Firent des vagues aplanies,  
Des Montagnes & des Vallons.

Tandis que le repos de l'Onde  
Par les Vents est ainsi troublé,  
Leandre d'ennuis accablé  
Peste au bord de la Mer qui gronde.

Il déteste les actions  
Des fougueux Officiers d'Eole,  
Et de l'Hiver qui tout desole,  
Et nuit aux navigations.

Pendant cette absence cruelle,  
Hero depeignit ses ennuis  
Dans cette Epître, dont depuis  
Ovide en fit une si belle.

Enfin Leandre recevant  
De Hero maint & maint message,  
Comme un Amant qui n'est pas sage  
S'encouragea contre le Vent.

Il voit luire la torche ardente,  
A telle fin que de raison,  
Au haut de la chere Maison  
De sa Maîtresse impatiente.

Le

Le voilà tout déterminé:  
 Il descend sur le froid rivage,  
 Il voit l'Hellespont rempli d'orage,  
 Et n'en est pas fort étonné.

L'amour dont son ame est éprise,  
 Et tel point lui grossit le cœur,  
 Qu'il croit avoir plus de vigueur  
 Qu'il n'en faut pour telle entreprise.

D'une main il desfit les glands,  
 Qui s'étoient mêlez d'avanture;  
 De l'autre il desfit sa ceinture,  
 Qu'il serra dans l'un de ses gands.

Ses yeux les plaines arpentèrent  
 Du moite & perfide Element,  
 Tandis que fraternellement  
 Ses deux pieds s'entre-dechaussèrent.

Il mit en forme de ballot,  
 Ou bien si vous voulez de balle,  
 Ses habits de serge d'Aumalle  
 Dans un Rocher baigné du flot.

Il est nud, dans l'onde il se jette,  
 Et de soi-même le bateau,  
 A qui sert d'Etoile un Flambeau,  
 Bien avant en mer il trajecte.

De sa barque à quatre avirons,  
 Je veux dire de sa personne,  
 La plaine salée il sillonne,  
 Comme les vaisseaux les plus prompts.

Mais des Vents la rage inhumaine  
 A la longue l'apesantit,  
 Et lui rend petit à petit  
 Le corps foible & grosse l'haleine.



358 O B E S E T S T A N C E S

O flots ! ô vents sourds à ma voix !  
En allant épargnez ma vie,  
Au retour soulez votre envie.  
(Ainsi disoit-il quelquefois.)

Souvent la vague au Ciel l'éleve,  
Lors il entrevoit le flambeau ;  
Et souvent l'enfonce dans l'eau,  
Lors il trouve quasi la greve.

Hero, pour défendre du vent  
La lumière de sa chandelle,  
Met sa chemise devant elle,  
Et se brûle les doigts souvent.

Elle regrette une Lanterne,  
L'imprudente n'en avoit pas.  
Cependant le vent haut & bas  
Terriblement son Amant berne.

Tant qu'il voit luire le Flambeau,  
L'espoir de gagner le rivage  
Lui fournit assez de courage,  
Pour vaincre la rage de l'eau.

Mais un Vent, peut-être de bise,  
Ou quelque autre rude souffleur,  
Fit à Hero par grand malheur  
Lever un pan de sa chemise.

De ce linge qui defendoit  
Comme un Paravent la chandelle,  
De ces pauvres Amans & d'elle  
La vie ou la mort dépendoit.

Elle fut donc du vent éteinte ;  
L'espoir de Hero s'éteignit :  
A l'Amour elle s'en plaignit,  
Mais le vent emporta sa plainte.

Trois

Trois fois en vain elle souffla,  
Pour rendre vie à sa chandelle.  
Mais Hero n'étoit plus pucelle,  
I le faut être pour cela.

Dependant le pauvre Leandre  
Cherche en vain des yeux son fanal,  
Il nage; mais il nage mal,  
Et ne peut plus la vague fendre.

Ainsi qu'un vaisseau démâté  
Sans Nocher, timon ni cordage,  
Est agité durant l'orage,  
Le pauvre Amant est agité.

Il sent que ses forces s'épuisent;  
Qu'il a peur; qu'il n'avance plus;  
Et que ses efforts superflus  
Lui servent moins qu'ils ne lui nuisent.

Dans le tems que du pauvre Amant  
Les derniers defastres augmentent,  
Des Ennemis qui le tourmentent  
La rage augmente doublement.

Les Dieux ne l'écouterent gueres,  
Ou furent alors empêchez;  
Autrement il les eût touchez  
Avec ses ferventes prieres.

Enfin à cet orage noir  
Cede l'amoureuse personne;  
Enfin sa vigueur l'abandonne,  
Comme a déjà fait son espoir;

Enfin la vague a la victoire:  
L'insolente insulte au pauvre,  
Et lui fait avaler maint trait  
D'une eau qui n'est pas bonne à boire.  
Quoi

360 ODES ET STANCES

Quoi qu'il en bût mal volontiers,  
Il but trop ; ses sens se troublèrent ;  
Bref il mourut, dont s'affligèrent  
Terriblement ses Créanciers.

O que ce fut un grand dommage !  
Il achevoit un gros Romant,  
Qui devoit être aussi charmant  
Qu'Astrée, & même davantage.

O que la Mer mal en usa !  
Aussi-tôt que la Jouvencelle  
Eut laissé souffler sa chandelle,  
La Mer fantasque s'apaisa :

Les Vents aussi fantasques qu'elle,  
S'en allerent ailleurs souffler.  
Laissons les Vents ailleurs aller,  
Retournons à l'Amant fidelle.

La Mer porta son corps à bord,  
Enflé de l'eau qu'il avoit bûe :  
Spectacle funeste à la vûe  
De celle qu'il aimoit si fort !

Regretant sa chandelle encore,  
Et regardant vers l'Horison,  
Si la femme du vieux Grison ;  
C'est comme qui diroit l'Aurore ;

Regardant donc vers l'Orient,  
Si la vigilante Fourriere  
Du Dieu qui porte la lumiere  
Montroit son visage riant ;

Elle fit, & n'y gagna guere ,  
Des regrets, dont le seul recit ,  
A ce que sa Servante a dit,  
Toucheroient une Belle mere.

Après

Après avoir bien lamenté  
En triste jargon d'Elegie,  
L'aube rendit la mer rougie,  
De noire qu'elle avoit été.

L'Astre du jour encor dans l'Onde,  
Blanchit la lisiere des Cieux,  
Et la Nuit fermant tous ses yeux  
Se retira dans l'autre Monde.

Tandis que son train ténébreux  
Disparoit devant la Lumiere,  
L'œil du Ciel ouvre sa paupiere,  
Et rend l'Horizon lumineux.

Quand les objets se discernèrent,  
Je parle des moins reculez,  
Les yeux de Hero desolez  
Sur la Mer leurs regards jetterent.

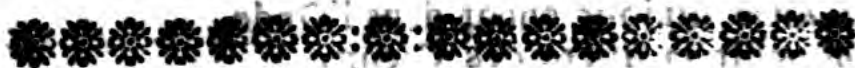
Ils virent l'Hellespont en paix,  
Dont d'abord ils se rejouirent ;  
Mais hélas ! sur ses bords ils virent  
Un Corps mort, s'il en fut jamais.

Lors l'Amante deconfortée  
Lâcha la bonde à ses sanglots ,  
Et fit en deux ou trois grands sauts  
Tout le chemin de la montée.

Vers le rivage elle courut,  
Vit son Amant mort sans remede.  
Lors criant , Dieu me soit en aide,  
Sur lui roide morte elle chut.

On dit qu'un Auteur l'a blâmée,  
D'avoir tant pris la chose à cœur :  
Mais sauf l'honneur de cet Auteur,  
D'autres l'en ont fort estimée.

362 ODES ET STANCES  
Grand FOUQUET, j'ai fini mon chant.  
S'il a le bonheur de te plaire,  
C'est tout ce que j'ai voulu faire.  
Qui n'en voudroit bien faire autant ?



## R E V E L A T I O N S .

**S**ur les bords que l'Inde lave  
Au balcon de l'Orient,  
L'Aurore d'un front riant  
S'étaioit pompeuse & brave;  
Dans son Char le vieil Thiton  
Jettoit sur son beau teton  
Une œillade de Satyre:  
L'Aurore le regardoit,  
Et pour s'empêcher de rire,  
Ses belles levres mordoit.

Ce jour-là son cher Cephale,  
Avec hurlemens & cris,  
Mit son Epouse Procris  
Dans un monument d'Opale,  
Les deux Prêtres de Memphis,  
Tant le Pere que le Fils,  
Couverts de noires soutannes,  
Firent en ce triste jour,  
Au son des deux sarbacannes,  
Les obleques de l'Amour.

Jupiter, la chose ouïe,  
Ne voulut plus differer;  
Car à quoi bon enterrer  
Une Fille évanouïe.  
Là-dessus un gros Monsieur,  
Voulant faire le Rieur,  
Parla de Constantinople;  
Mais le Bacha de Damas,

Lui dit, Tête de Sinople,  
Tu ne te tairas donc pas ?

Cependant la belle Flore,  
Et le gentil Adonis,  
Dans une boîte d'Anis,  
Nourrissoient un Sicomore ;  
Vulcan qui les regardoit,  
Et qui ses regards dardoit  
D'une épouvantable sorte,  
Se tournant vers les Titans,  
Leur cria, Fermez la porte,  
Voici venir le Printems.

A son cri, Dame Eritrée  
Mit la tête en un pertuis,  
Le Dieu Mome ferma l'huis  
Si-tôt qu'elle fut entrée ;  
Il fut pris, il fut battu ;  
On lui demanda, qu'as-tu ?  
Mais il ne fut que répondre :  
Un Demi-Dieu s'écria,  
Point de grace, il le faut tondre ;  
Là-dessus, on le lia.

A ce grand coup de Tonnerre,  
Son infante Mouche à fiel  
S'en alla chercher du miel  
En une étrangere terre ;  
Les Cattyres boutonnez,  
De ce miracle étonnez,  
Chantent l'hymne des Abeilles ;  
Et les Nymphes des ruisseaux,  
Par les yeux & les oreilles,  
En jettent des Arbrisseaux.

Lors le Roi des Argonautes,  
Habillé de drap d'Uffeau,  
Faisoit panser son Vaisseau  
Qui s'étoit brisé les côtes :

364 ODES ET STANCES

Puis malgré les Albigeois,  
 Suivi de mille Grageois,  
 Ravagea toute l'Afrique;  
 Et du fleuve aux sept canaux,  
 S'en alla faire la nique  
 Au parti des Huguenots.

Un des Chefs de l'Assemblée  
 N'opina que du bonnet :  
 Ce discours n'étoit pas net ;  
 L'assistance en fut troublée.  
 On parla du feu, Sophy ;  
 Le vieil Caton cria fy,  
 Il avoit l'haleine torte ;  
 La Dame aux pâles couleurs,  
 Avecque sa bouche torte,  
 L'appella Roi des voleurs.

Il fut dit qu'Eresipelle,  
 Assisté du mal Caduc,  
 Interrogeroit le Duc,  
 Qui s'enfuit quand on l'appelle ;  
 Son Medecin Hypocras,  
 D'un juste au corps assez gras  
 Lui frotta long tems l'épaule ;  
 Puis au lieu d'un recipe  
 Lui lut Amadis de Gaule,  
 Dont il fut déconstipé.

Cela fait, sa sœur Urgande  
 Voyant qu'il étoit pansé,  
 Alla voir son fils blessé  
 Pour lui faire reprimande ;  
 Elle le reprimanda,  
 Le gronda, lui demanda,  
 Le conjurant par son pere,  
 Combien il avoit de coups ;  
 Trois, dit-il. Elle en colere,  
 Sot, que ne les pariez-vous ?

Lors s'acheva la Satire  
 Contre les vieux Courtifans :  
 Contre les Médifans,  
 Qui n'ont pas le mot pour rire;  
 Contre les Godelureaux,  
 Moitié Singes, moitié Veaux;  
 Les faiseurs de mauvais contes;  
 Les renifleurs de Petun;  
 Et tous les Marquis & Comtes,  
 Depuis l'an mil six cens un.

Ceux qui lisent leurs missives  
 En dépit que l'on en ait,  
 Ceux de qui le dentier net  
 Ne fait voir jufqu'aux gencives,  
 Et furent bien testonnez;  
 Les Cupidons déchainéz,  
 Qui n'ont pitié des Donzelles,  
 Non plus que des ennemis,  
 Avec les Gobenouvelles,  
 Y furent en beaux draps mis.

Jupiter trouva l'ouvrage  
 Digne d'un homme de cœur,  
 Et fit present à l'Auteur  
 D'une poire & d'un fromage:  
 Et fans songer au passé,  
 Car il avoit, l'infensé,  
 Une Vestale pollué,  
 L'annoblit, & lui donna  
 Pour armes une Molluë,  
 Dont un chacun s'étonna.

Saturne y pensa bien battre,  
 Au moins se fâcha-t-il bien,  
 Contre un grand difeur de rien:  
 Qui parloit autant que quatre;  
 Un homme à la tête d'Ours,  
 Fit un fort docte Discours  
 Contre les haleines fortes;



366 ODES ET STANCES

En accusa force gens ;  
On fit faire garde aux portes ,  
Et la visite des dents.

Lors l'on vit paroître en Terre  
Des prodiges bien nouveaux ;  
La Princesse des Naveaux  
Eut un Enfant du Tonnerre ;  
Tarquin voyant si beau jeu,  
Courut le visage en feu  
Après une Etoile nuë :  
Et Phœbus en caleçon ,  
Après la Lune cornuë  
Fit bien du mauvais garçon.

De la Terre Hyperborée  
Sortit la Nymphé aux yeux verts,  
Dont les Cheveux de travers  
Font la ceinture dorée ;  
Pour lui plaire, Phaëton,  
On le dit, mais que fait-on ?  
Se guinda sur l'Hemisphère ;  
Mais il se cassa le cou,  
Lequoy Monseigneur son pere  
L'ensa bien devenir fou.

Aux bords que la Seine lave  
Un peu plus bas que Paris,  
Où les champs toujours fleuris  
Ont palissades de rave ;  
Une Dame au teint passé ,  
De son grand miroir cassé  
Pleuroit la mesaventure,  
Lors qu'un homme aux longues mains  
Lui fit voir en mignature  
L'infirmité des Humains.

Sous la ligne Horizontale,  
Entre Japhet & Syon,  
L'incomparable Ixion

Pleu-

Pleuroit son ami Tantale ;  
 Tantale qui l'aime tant,  
 D'autre part le regrettant,  
 Lui dit ces douces paroles ;  
 Cousin, ne t'afflige pas,  
 Car quoi que tu me consoles,  
 Je desire le trépas.

L'impieré detournée,  
 Et mise dans un donjon,  
 Fit peur, non pas du plongeon,  
 Mais du feu sans cheminée ;  
 Lors le Sanglier écumant,  
 Et de colere fumant,  
 Tomba mort sous Meleagre ;  
 Sa Mere Dame Alifon,  
 Lui dit, malheureux Podagre,  
 Je brûlerai ton tison.

Lors il s'écria, bel Ange  
 Des Simples & des Metaux,  
 Et pour qui les Vegetaux  
 Se ruinent en fleurs d'orange,  
 L'aquatique Polemon,  
 De son siege de limon,  
 Jure qu'il vous idolâtre ;  
 Et que vous avez grand tort  
 De le battre comme plâtre,  
 Lui qui vous aime si fort.





**BALLETS**

**ET**

**CHANSONS**

**DE**

**MR. SCARRON.**

1777

1777

1777

1777

1777



LE BALLET  
 DU MOYEN  
 DE PARVENIR.  
 POUR DES  
 ARTISANS.  
 AU ROI.

**M**onarque le plus grand des Rois,  
 Et des hommes le plus aimable,  
 Seul digne de donner des Loix,  
 A toute la terre habitable,  
 Si nous osons ici venir,  
 C'est pour un grand dessein, c'est afin de  
 vous plaire.  
 C'est le moyen de parvenir,  
 De plus huppez que nous en voudroient au-  
 tant faire.

Nous savons que les Courtisans,  
 Quoi que personnes fort civiles,  
 Ne font état des Artisans,  
 Que selon qu'ils leur sont utiles:  
 Mais nous savons aussi fort bien,  
 Que notre sort qui nous maltraite,  
 Se peut changer en moins de rien,  
 Et que si vous voulez notre fortune est faite.  
 Tout veut parvenir ici-bas,  
 Pour cela seul chacun travaille.  
 Sans ce motif dans les combats,  
 On craindroit l'estoc & la taille.

## 372 BALLETS ET CHANSONS

Vous-même un jour vous parviendrez  
A l'Empire de tout le monde ;  
Et le sceptre que vous tiendrez,  
Vous fera respecter sur la terre & sur l'onde.

Mais c'est beaucoup moraliser  
Pour de pauvres gens de boutique,  
Ça, ça, dansons, sans tant causer,  
Et nous piquer de Rhetorique ;  
Les violons sont ils d'accord ?  
Bon, tout va bien, la place est grande :  
Mais les Dames parlent bien fort,  
Paix-là, Paix-là, Paix-là, le Roi vous le com-  
mande

### POUR UN BALAYEUR.

**O** Malheur du tems où nous sommes !  
Je suis le plus adroit des hommes,  
Et suis réduit à balayer :  
Mais si vous voulez m'employer  
Au charmant métier de vous plaire,  
Vous verrez ce que j'y fai faire ;  
Si je n'en fors à mon honneur,  
Ne vous fiez jamais en Balayeur.

### POUR DES MORES.

**O** Beutez pleines d'appas,  
Qui brûlez qui vous adore,  
Au nom de Dieu n'allez pas  
Nous traiter de Turc à More.

### POUR DES PAGES.

Rares Beutez de qui le cœur  
N'est pas si doux que le visage,  
Qui flechit à votre rigueur,  
Feroit bien plus qu'un tour de Page.

RECIT



R E C I T  
D E B A L L E T.

LA BELLE DANSE.

**P**Aix là, paix là, noble assistance ;  
On n'entendrait pas Dieu tonner !  
J'ai beau chanter, j'ai beau sonner,  
Je veut-on point faire silence ?  
Savez-vous qui je suis ? Ah, je gage que non,  
Je m'en vai vous dire mon nom.

Je suis la pauvre Belle danse  
Entre vous, Messieurs les François,  
En quelque credit autrefois,  
Mais maintenant en decadence,  
Depuis qu'on introduit ces danses de sabat,  
Où le cul du pied l'on se bat.

Les Tricotez & la Cassandre,  
Le tremouffement & le saut,  
Ce sont les beaux pas qu'il vous faut,  
Un Laquais vous les peut apprendre :  
Allez donc pendre au croc poches & violons,  
Boisviners, Bocans & Ballons.



C H A N S O N  
P A S T O R A L E.

**L**A jeune Lifette  
Sur le bord d'un ruisseau,  
Jouoit de sa Mufette  
En gardant son troupeau.



## 374 BALLETS ET CHANSONS

Le Berger Tyrcis qui l'aime  
Plus que soi-même,  
Lui faisoit tout tranfi  
Les plaintes que voici.

Jeune Pastourelle,  
Ton œil est plein d'appas,  
Mais ton humeur cruelle  
Ne lui ressemble pas :  
Est-ce que ton cœur ignore  
Que je t'adore ?  
Ou qu'il le sache bien,  
Et n'en découvre rien ?

Tes aimables charmes,  
Et mes brûlans desirs,  
Me coûtent bien des larmes,  
Des chagrins, des soupirs.  
Tu t'en ris, belle inhumaine,  
Sans être en peine,  
Si je pourrai souffrir  
Ta rigueur sans mourir.

Lors que dans la Lande  
Où nous étions tous deux,  
Je mis une guirlande  
Dessus tes blonds cheveux,  
Je te vis toute en colere,  
Toute severe,  
Et de ta blanche main,  
Tu la rompis soudain.

Et qu'il te souviene,  
Que gravant d'un couteau  
Ta devise & la mienne  
Sur le tronc d'un ormeau,  
Tu le pris pour une offense;  
Par une absence,  
Qui dura plus d'un mois,  
Tu me mis aux abois.

Un jour dans la danse  
Un Berger inconnu  
Eut assez d'assurance  
Pour baiser ton sein nu,

Tu ne fis point la farouche ;  
 Et quand je touche  
 seulement ton habit ,  
 Tu rougis de dépit.

Des bleds dans la plaine,  
 Des vins sur les côteaux,  
 Mille bêtes à laine,  
 Des Chevres, des Taureaux,  
 Ma jeunesse, & mon courage,  
 Mon parentage,  
 Mon amour, & ma foi  
 Ne peuvent rien sur toi.

Outre la Mufette  
 Dont je t'ai fait un don,  
 Je grave une Houlette  
 Des chiffres de ton nom;  
 Dans peu de jours je l'acheve,  
 Et je t'éleve.

Les petits d'un Faisant,  
 Pour te faire un present.

Dans notre village  
 Un Soldat effronté  
 Voulut faire un outrage  
 A ta jeune beauté :  
 Si quelqu'un de l'assistance  
 Prit ta defense  
 Plus hardiment que moi,  
 Je m'en rapporte à toi.

Dans notre prairie  
 Un loup battit nos chiens,  
 Attaquant de furie  
 Tes Troupeaux & les miens ;  
 Tu vis avec quelle adresse,  
 Quelle vitesse,  
 La Houlette à la main  
 J'attaquai l'inhumain.

Quand de nos Montagnes  
 Un grand Ours descendu,  
 Redit de ces Campagnes  
 Tout le peuple éperdu,

376 BALLETS ET CHANSONS

Nos Bergers qui s'étonnerent.

T'abandonnerent ;

Tu vis, sans me vanter,

S'il put m'épouvanter.

Je t'offris sa patte,

Car j'en fus le vainqueur :

Ce fut là, belle ingrata ,

Ou je connus ton cœur ;

Ce jour là comme enragée :

D'être obligée,

Daignas tu seulement

Me parler un moment ?

Si ma mort te donne

Tant soit peu de plaisir,

Trop aimable personne,

Contente ton desir :

Pour peu que ma mort te touche,

Et qu'à ta bouche

Il en coûte un soupir,

Trop heureux de mourir.

Il finit sa plainte,

La Bergere s'en rit ;

Il en eut l'ame atteinte

De rage & de dépit :

Et sans pleurer davantage :

D'un tel outrage ,

La voyant rire ainsi,

Se mit à rire aussi.

C H A N S O N .

**I**Ris pour qui je brûle nuit & jour,  
Me donne à tout moment de nouvelles  
atteintes ;

Pleurs, soupirs, desespoirs & craintes,  
Serez-vous seulement le fruit de mon amour ?  
Sera-t-elle douce ou cruelle ?

Serai-je heureux, ou mourrai-je pour elle ?  
Mes yeux toujours sur les siens attachez,

Lui

Lui découvrent assez le secret de mon ame,  
 Mon cœur lui montre assez sa flame,  
 Par des soupirs qu'en vain je veux tenir ca-  
 chez:

Mais me sera-t-elle cruelle?

Serai je heureux, ou mourrai-je pour elle?

Non, non, mon cœur, c'est trop deliberer,  
 Il faut mourir d'amour, puis qu'elle est toute  
 aimable:

Ou rigoureuse ou pitoyable,

Le conseil en est pris, je la veux adorer.

Aussi bien, quelle fin plus belle

Pourrois-je avoir que de mourir pour elle?

C H A N S O N.

Q uand je vous dis que vos yeux m'ont  
 brûlé,

Vous faites l'offensée:

Quand je vous cache ma pensée,

Vous m'appellez diffimulé,

Helas! que dois-je faire?

Si je parle, vous vous fâchez;

Et si je me veux taire,

Vous me le reprochez.

Si vous traitez d'une égale rigueur

Ma plainte & mon silence,

Belle Philis, tout vous offense,

Rien ne peut fléchir votre cœur.

Helas! quelle infortune,

Quand je parle & quand je me tais,

Sans cesse j'importune,

Et jamais je ne plais.

C H A N S O N.

P hilis, vous vous plaignez que je n'ai point  
 d'esprit

A vous parler de mon martyre:

Helas!

378 BALLETS ET CHANSONS

Helas ! ignorez-vous qu'un mal que l'on peut dire,

N'est jamais si grand que l'on dit ?

Un amant dit assez quand il est interdit,

Quand il languit, quand il soupire :

Mais apprenez, Philis, qu'un mal que l'on peut dire

N'est jamais si grand que l'on dit.

C H A N S O N.

**H**E bien je consens de mourir :

Aussi bien l'espoir de guerir

Me flateroit en vain des douceurs de la vie.

Je n'ai plus qu'un moment à déplaire à vos yeux ;

Vous allez voir, belle Silvie,

Quand je ne serai plus, si vous en serez mieux.

C H A N S O N.

**P**hilis me traite avec rigueur,

Mon cœur jour & nuit en soupire :

Ne vous affligez pas, mon cœur,

Ce n'est pas un trop grand malheur,

Il ne faut que lui dire.

Bien souvent ce qui nous fait peur,

Un moment après nous fait rire ;

Philis pourra changer d'humeur :

C'est alors qu'il faudra, mon cœur,

Tout faire & ne rien dire.

C H A N S O N.

**M**A Raison me l'a dit, aussi bien que mes yeux,

Que vous étiez toute charmante & belle :

Mais

Mais elle eût fait bien mieux  
De m'avertir que vous étiez cruelle.

C H A N S O N.

**J**E vous aimois, vous me l'aviez permis;  
J'espérois d'être aimé, vous me l'aviez pro-  
mis :

Mais , hélas ! belle Iris , je voi bien le con-  
traire.

Je n'ose en murmurer,  
De peur de vous déplaire :  
Mais il m'est permis d'expirer,  
S'il m'est ordonné de me taire.

Dedans vos fers, charmé de vos appas,  
Je souffrois mes tourmens , & ne m'en plai-  
gnois pas;

Vous feigniez de m'aimer , je vous aimois  
sans feindre;

Vous m'avez fait souffrir  
Les maux les plus à craindre :  
Mais il m'est permis de mourir,  
S'il m'est defendu de me plaindre.

C H A N S O N.

**H**élas ! elle s'en va, je ne la verrai plus :  
A ma juste douleur il faut bien que je  
cede.

Que les regrets sont superflus,  
Dans les maux dont la mort est l'unique re-  
mede !

Après un tel malheur,  
Si j'aimois encore la vie,  
Que diroit mon amour, que diroit ma dou-  
leur,

Et que diroit Silvie ?  
Ses yeux doux & flateurs, & jamais courrou-  
cez,

Me

380 BALLETS ET CHANSONS  
Me faisoient dans mes fers trouver mille de-  
lices :

Pour des plaisirs si tôt passez,  
Faut-il donc que mon cœur souffre tant de  
supplices ?

Mais bientôt la douleur,  
D'être loin des yeux de Silvie,  
Va finir mon amour, va finir mon malheur,  
En finissant ma vie.

## C H A N S O N.

**M**Es yeux, vous avez vu Cloris;  
Mon cœur, vous songez à ses charmes;  
Vous l'entendez chanter, hélas! vous êtes pris,  
Rendez, rendez les armes.

O mon cœur, ô mes yeux, c'étoit trop ha-  
zarder,

Que de l'entendre, & de la regarder.

Hélas! vous savez le danger,

Qui suit un amour temeraire,

Et qu'un cœur dans ses fers ne peut s'en dé-  
gager.

Que pensez-vous donc faire ?

O mon cœur, ô mes yeux! hélas que vos  
plaisirs

Me vont coûter de pleurs & de soupirs!

## C H A N S O N.

**C**'Etoit assez de vos yeux pleins de char-  
mes,

Pour vaincre ma Raison;

Mais vous chantez encor, ô quelle trahison!

Doit-on blesser ceux qui rendent les armes?

Je voi bien que ma mort est tout votre de-  
sir,

Hé bien, je meurs: mais je meurs de plaisir.

Vous

Vous eussiez eu d'une mort plus cruelle  
 L'esprit plus satisfait :  
 Mais pouviez-vous chanter , & produire un  
 effet,  
 Qui fût contraire à votre voix si belle ?  
 Ainsi, belle Philis, contre votre desir,  
 Je meurs, je meurs : mais je meurs de plaisir.

C H A N S O N.

**T**rop aimable Angelique, en vous ren-  
 dant les armes,  
 Apprenez-moi par quels étranges charmes  
 Vous mêlez le plaisir avecque la douleur ;  
 Votre voix à mes yeux fait répandre des lar-  
 mes,  
 Et porte en même temps le plaisir dans mon  
 cœur.  
 Quand votre voix divine une plainte sou-  
 pire,  
 Et nous dépeint la rigueur d'un martyr,  
 Helas ! si je pouvois comme vous soupirer,  
 Vous sauriez mon Amour, que je n'ose vous  
 dire,  
 Et croiriez tous les maux qu'il me fait en-  
 durer.

C H A N S O N.

**V**ous m'avez demandé pour qui mon  
 cœur soupire.  
 Je n'en serai pas mieux quand je vous le dirai ;  
 C'est à vous seulement que je crains de le dire,  
 Jugez, Philis, pour qui mon cœur a soupiré.  
 Je languis, je me plains, je pleure , je sou-  
 pire,  
 Et tout cela, Philis, depuis que je vous voi.  
 Helas ! vous savez bien ce que cela veut dire,  
 Et ce que j'ai besoin que vous sachiez pour  
 moi.

CHAN.



## C H A N S O N.

**I**ngrate, je n'aime que toi,  
Et tu feins de m'aimer, ingrante ;  
Tandis que ta bouche me flatte,  
Ton ame me manque de foi.

Ingrate, je n'aime que toi,  
Et tu feins de m'aimer, ingrante.

Ta bouche l'a cent fois juré,  
Et cent fois a menti ta bouche,  
Que mon amour discret te touche,  
Et que ton cœur m'est assuré ;  
Ta bouche l'a cent fois juré,  
Et cent fois a menti ta bouche.

## C H A N S O N.

**N**ous nous étions promis  
Une Amour éternelle ;  
Quel crime ai-je commis,  
Pour vous rendre infidelle ?  
Je voi bien que ma mort  
Est route votre envie ;  
Et qu'un dernier effort  
Vous doit bientôt, Silvie,  
Delivrer d'une vie,  
Qui vous déplaît si fort.



## C H A N S O N

## A M A N G E R.

**Q**uand j'ai bien faim, & que je mange,  
Et que j'ai bien de quoi choisir,

Je

Je ressens autant de plaisir,  
 Qu'en grattant ce qui me demange.  
 Cher Ami, tu m'y fais songer,  
 Chacun fait des Chançons à boire,  
 Et moi qui n'ai plus rien de bon que la  
 mâchoire,

Je n'en veux faire qu'à manger.

Quand on se gorge d'un Potage,  
 Succulent comme un Consommé,  
 Si notre corps en est charmé,  
 Votre ame l'est bien davantage.  
 Aussi Satan le faux glouton,  
 Pour tromper la femme première,  
 N'alla pas lui montrer du vin ou de la bière ;  
 Mais de quoi branler le menton.

Quatre fois l'homme de courage,  
 En un jour, peut manger son saoul.  
 Le trop boire peut faire un fou  
 De la personne la plus sage :  
 A-t-on vidé mille tonneaux,  
 On n'a bu que la même chose ;  
 Au lieu qu'en un repas on peut doubler la  
 dose

De mille differens morceaux.

Quel plaisir lors qu'avec furie,  
 Après la bisque & le rôti,  
 Un entremets bien assorti,  
 Vient réveiller la mangerie !  
 Quand on devore un bon Melon,  
 Trouve-t-on liqueur qui le vaille ?  
 O cher Ami Porel, je suis pour la mangeaille,  
 Il n'est rien tel qu'être glouton.



A U G R A N D  
F L O T T E.

Chanson à boire.

**H**A vraiment nous allons bien boire,  
Si le vin ne nous manque point.  
A bien remplir notre pourpoint  
Mettons aujourd'hui notre gloire :  
Buvons du bon vin que voici,  
Jusques à nous en laisser prendre ;  
Et s'il nous force de nous rendre,  
Rendons lui la pareille en le rendant aussi.

Que beni soit le jus d'Octobre,  
Ce jus qui rougit tant de nez.  
Malheur sur les moriginez ,  
Malheur, malheur sur la gent sobre ;  
Malheur sur les peuples bigots ,  
Honni soit qui ne les méprise,  
Pires que la gent circoncise,  
Et pires mille fois que Gots ni Visigots.

Grand FLOTTE, de qui les entrailles  
Ne s'ouvrent qu'aux friands morceaux,  
Sans qui les festins les plus beaux  
Sont tristes comme funeraillles ;  
Fronce ton grand nez aquilin,  
Toi dont le rot est un tonnerre,  
Et branlant en main ton grand verre,  
Laisse agir ton courroux sur ce peuple vilain.

Contre cette lâche canaille  
Exerce ton gosier d'airain ,  
Avecque nos voix de Lutin  
Nous te suivrons vaille que vaille :  
N'en déplaise aux maîtres de l'Art ,

Notre

Notre Musique est bonne & belle;  
C'est toi, bon vin, qui la rends telle,  
Puisse-tu nous durer jusqu'à ce soir bien tard.

CHANSON A BOIRE.

**Q**ue de biens sur la table  
Où nous allons manger,  
O le vin delectable  
Dont on nous va gorger!  
Sobres, loin d'ici ; loin d'ici, buveurs d'eau  
bouillie ;  
Si vous y venez, vous nous ferez faire folie.  
Que je sois fourbu , châtré , tondu , begue-  
cornu,  
Que je sois perclus alors que je ne boirai plus.  
Montrons notre ouvrage,  
Buvons jusques au cou  
Que de nous le plus sage  
Se montre le plus fou.  
Vous qui les oisons imitez en votre breuvage,  
Puissez-vous aussi leur ressembler par le vi-  
sage.  
Que je sois fourbu , châtré , tondu , begue-  
cornu,  
Que je sois perclus alors que je ne boirai plus.  
Et d'estoc & de taille  
Parlons comme des fous,  
Qu'un chacun crie & braille,  
Hurlons comme des loups;  
Jettons nos chapeaux & nous coiffons de nos  
serviettes,  
Et tambourinons de nos couteaux sur nos as-  
siettes  
Que je sois fourbu , châtré , tondu , begue-  
cornu,  
Que je sois perclus alors que je ne boirai plus.  
Que le vin nous envoie  
D'agreables fureurs,

R

C'est

386 BALLETS ET CHANSONS

C'est dans lui que l'on noye  
Les plus grandes douleurs.

O Dieux qu'il est bon ! prenons-en par dessus  
la tête ,

Aussi bien chez nous, vomir est chose fort  
honnête.

Que je sois fourbu , châtré , tondu , begue-  
cornu ,

Que je sois perclus alors que je ne boirai plus.

Hâtons-nous de bien boire ,

Devant qu'il soit plus tard ;

Et chantons à la gloire

Du Seigneur de Cinq-Mars ,

Il est beau , vaillant , courtois , prend plaisir à  
dépendre :

Tel fut autrefois defunt Monseigneur Alexan-  
dre.

Que je sois fourbu , &c.



C H A N S O N

SUR LE

BLOCUS DE PARIS.

**M**A foi nous en avons dans l'aile,  
Les frondeurs nous la baillent belle,  
Malle peste de l'union !

Le bled ne vient plus qu'en charette ;

Confession, Communion,

Nous allons mourir de disette.

Qu'en dites-vous, troupe frondeuse ,

Moitié chauve & moitié morveuse ,

Où sont donc tous vos gens de main ?

Avec six ou sept cens mille hommes ,

A peine trouvons nous du pain ,

Pauvres affamez que nous sommes.

Dès

Dès les premières barricades,  
 Sans recommencer les frondades,  
 Il falloit bien prendre son tems;  
 Et non pas comme des Jocisses,  
 En soudrilles & Capitans,  
 Dépenser toutes vos épices.

Tandis que le Prince nous bloque  
 Et prend Bicoque sur Bicoque,  
 Et nos rivières haut & bas,  
 Nous ne nous amusons qu'à faire,  
 Au lieu de sièges & combats,  
 Des chansons sur laire-lan-laïre.

Nos Chefs & nos braves cohortes,  
 N'ont pas si-tôt passé les portes,  
 Qu'ils les repassent vite ment;  
 Nous mettons nos gens en bataille;  
 Le Polonois & l'Allemand  
 Cependant croquent la volaille.

Usons bien de la Conference,  
 Remettons la paix dans la France  
 Où tout est, vous m'entendez bien;  
 Finissons la guerre Civile,  
 Et que le pain quotidien  
 Revienne à Paris la grand' Ville.

Dans toute la France on s'étonne  
 Que votre intention si bonne  
 Vous succède si pauvrement:  
 On y trouve beaucoup à mordre,  
 Six semaines de Reglement  
 Font pis qu'un siège de desordre.



TRIOLET

CONTRE

LES FRONDEURS.

[L faut désormais filer doux,  
 Il faut crier misericorde.

388 BALLETS ET CHANSONS

Frondeurs, vous n'êtes que des foux ;  
Il faut désormais filer doux.  
C'est mauvais présage pour vous ,  
Qu'une fronde n'est qu'une corde.  
Il faut désormais filer doux,  
Il faut crier miséricorde.

COURANTE.

**P**hilis, de vos regards j'ai le cœur tout  
percé,  
Et votre mine  
Toute divine,  
Dans ma Raïson a tout bouleversé ;  
Mais vous demandez tout,  
Et moi je plains jusqu'au moindre bijou ;  
Nous aimons prou  
Tous deux la pistolle ;  
Vous n'êtes pas folle,  
Et je ne suis pas fou.

Je sai chanter des Airs que m'a montré  
Lambert,  
Et je m'escrime  
En Prose & Rime,  
Presque aussi-bien que l'Abbé Boisrobert.  
Mais vous demandez tout,  
Et moi je plains jusqu'au moindre bijou ;  
Nous aimons prou  
Tous deux la pistolle ;  
Vous n'êtes pas folle,  
Et je ne suis pas fou.

COURANTE.

**A** Dieu belle Cloris,  
Il faut parler François ;  
Après quatre ou cinq mois  
Vous prétendez me payer d'un souris:

Ha ce n'est pas ainsi que l'on vit à Paris.

Parlez, car si je fors,  
Ouvrez ou fermez votre porte,  
Il ne m'importe,  
Je serai dehors :  
Et je veux bien  
Que le Diable m'emporte,  
Si cela fait, vous m'êtes jamais rien.

Me venir rire au nez  
Est un petit present,  
Qui n'est pas suffisant  
De radoucir mes esprits mutinez,  
Durant quatre ou cinq mois un peu trop mal  
menez.

Je veux absolument,  
Qu'on ferme jour & nuit la porte,  
Et qu'on ne sorte  
Que très rarement ;  
Car je sai bien,  
Ou le Diable m'emporte,  
Si vous sortez, que je ne tiens plus rien.

## COURANTE.

JE vous ai donné des bijoux,  
Collet, robe & jupe :  
Enfin jamais dupe  
N'a tant fait pour vous :  
Monsieur votre frere  
A fait de grands repas,  
Vos sœurs & votre mere  
Ont eu de bons ducats,  
Que je ne compte pas.

Je vous ai promenée aux champs :  
Souvent à ma porte,  
Soit que j'entre ou sorte,  
Je voi vos Marchands ;  
Pour porter à l'aise  
Votre chien de Cu,



390 BALLETS ET CHANSONS

Tous les jours une chaise  
Coûte un bel écu  
A moi pauvre Cocu.



COURANTE  
DE MONSIEUR  
DE MAULEVRIER.

**B**el œil dont les regards ne font qu'arque-  
buzer,  
Et qui faites par jour plus de cent trous,  
Comme donc faites vous  
Pour tirer tant de coups ?  
En quel amoureux Magazin,  
Bel œil homicide, bel œil assassin,  
Prenez-vous tant de plomb,  
Et tant de poudre à canon ?  
Je croi qu'il vous en coûte bon.

Je ne donnerois pas de mon cœur un fétu,  
Si l'on est quand on vous a regardé  
Par un regard cruellement lardé ;  
Car je confesse à haute voix ,  
D'avoir eu l'audace bien plus d'une fois,  
De mes yeux étonnez,  
De vous regarder au nez,  
Que je tiens des mieux façonnez.

COURANTE DE BALLON.

**M**on cœur , moderez vos desirs,  
Et cachez si bien vos soupirs,  
Que Lisimene ne fache pas

Ce que sur vous ont acquis ses appas.  
 Une parole, un soupir seulement,  
 L'offense tellement,  
 Que j'aime mieux mourir cruellement,  
 Que découvrir  
 Que sa sévérité me fait mourir.  
 Prenez bien garde à ce que vous ferez,  
 Quand vous l'adorerez :  
 Car devant elle si vous soupirez,  
 Votre soupir,  
 Sera bien-tôt suivi d'un repentir.  
 Revenez plutôt, ma Raison,  
 Me tirer hors de sa prison ;  
 Que l'inhumaine par son mépris  
 Laisse échapper mon cœur qu'elle avoit pris.  
 De rant de vœux à cette ingrante offerts,  
 De rant de maux soufferts  
 Dans la cruelle prison de ses fers,  
 Je veux bannir  
 Avec mon amour le souvenir.  
 Qu'elle publie ma captivité,  
 La superbe Beauté,  
 Il ne m'importe, j'ai ma liberté,  
 Et sa rigueur  
 Ne s'exercera plus dessus mon cœur.

## COURANTE.

**M**A foi j'en ai dans l'aile,  
 Je suis perdu,  
 Je suis tout confondu.  
 J'ai regardé Cloris,  
 Et la chienne m'a pris :  
 Son œil toujours vainqueur  
 M'en a donné droit dans le cœur.  
 Ce coup me fait grand mal,  
 Et seroit suffisant d'assommer un cheval.  
 Elle m'a fait la moue,  
 Et m'a traité,

## 394 BALLETS ET CHANSONS.

A Messieurs les porteurs de rapières,  
Leurs derrières  
Font pourtant trop de rumeur :  
Quoi pour le cu caduc  
De la femme d'un Duc,  
Tout le monde  
S'entre-gronde,  
S'entre fronde,  
Et pour le cu  
Tout s'en va T.V. tu.

Vrai-Dieu que le vin est bon !  
Qu'il est frais ! dans mon verre il petille.  
Qu'on me grille  
Vitement de ce Jambon :  
O que je vai dîner !  
Que je m'en vai donner !  
Ça courage  
Faisons rage,  
Ce potage  
Bien mitonné  
Est d'un goût raffiné.

## C H A N S O N .

**J**E suis guéri, graces aux Dieux,  
Je ne verferai plus de larmes,  
Et je n'ai plus les mêmes yeux,  
Ou ceux qui m'ont blessé n'ont plus les mêmes charmes.

J'avois de l'amour pour Cloris.  
Elle a de l'esprit, elle est belle :  
Mais elle a pour moi du mépris,  
Et moi pour me vanger, j'en veux avoir pour elle.

## C H A N S O N.

**B**Eaux yeux noirs, miracles d'amour,  
 Où les graces font leur séjour,  
 Aimables ennemis dont j'adore les charmes,  
 Helas vous paroissez si doux!  
 Et vous ne me causez que soupirs & que  
 larmes,  
 Est-ce bien fait à vous ?  
 Ma raison par de vains discours,  
 Voyant le peril que je cours,  
 D'éviter vos regards sans cesse me conseille;  
 Mais je la croi moins que mes yeux.  
 Je connois pourtant bien, en lui fermant  
 l'oreille,  
 Qu'elle conseille mieux.  
 Vos yeux sont doux; mais votre humeur  
 N'a pour moi que de la rigueur.  
 Quittez cette rigueur à vos yeux si contraire.  
 Philis, vous n'y hazardez rien;  
 Et suivant mon conseil vous n'aurez rien à  
 faire,  
 Que je ne fasse bien.

## CHANSON A BOIRE.

**S**I l'on me voit devant Mardic,  
 Me puisse venir la teigne ou le tic!  
 Bon à faire à Gassion d'être friand de batailles;  
 Un coup de canon,  
 N'est ma foi ni beau ni bon:  
 Il vaut mieux dedans Paris manger Perdreaux  
 & Cailles,  
 Que d'aller aux Pais-Bas,  
 Et de n'en revenir pas.  
 Alors qu'on a le bras cassé,  
 On ne vaut guere mieux qu'un trépassé.

396    **BALLETS ET CHANSONS.**  
Devant **Mardic**, ce dit-on, bien souvent des  
bras on casse,  
Des cuisses aussi ;  
Il fait bien meilleur ici ;  
Il fait meilleur à Paris , où l'on boit avec  
glace,  
Que d'aller aux **Païs-bas**,  
Et d'en revenir sans bras.  
Que d'Anguien, comme un **Lion**,  
Du soldat Flamand, fasse occision ;  
J'aime mieux , comme un **porceau**, me rem-  
plir jusqu'à la gorge,  
De friands morceaux.  
Ces exploits sont bien plus beaux,  
Que d'aller aux **Païs-bas** à cheval comme un  
saint **George**,  
Où lors qu'on n'y pense pas,  
Un **Flamand** vous met à bas.



ETRENNES,  
SONNETS  
ET  
RONDEAUX  
DE  
Mr. SCARRON.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
LIBRARY

15-1070



A MADEMOISELLE  
DE LONGUEVILLE.

ETRENNES.

**P**rincesse de tous admirée,  
Qu'on tient justement à la Cour  
Matiere très-bien préparée.  
Dequoi faire une Reine un jour,  
Pour etrennes je vous envoie,  
Non pas un ouvrage charmant,  
Où l'or éclatè avec la soye;  
Mais un simple avis seulement  
Qui pourra troubler votre joye:  
C'est, que chez l'étranger, non plus que par-  
mi nous  
On ne sauroit trouver Prince digne de vous.



A MADAME  
DE HAUTEFORT.

ETRENNES.

**O**bjet rare & charmant, merveille incom-  
parable,  
Visible Deité d'un Monarque amoureux, Qui



400 ETRENNES, SONNETS &c.  
 Qui logez dans le corps d'une fille adorable  
 Le courage & l'esprit d'un homme géné-  
 reux ;  
 Si le Ciel vous donnoit ce que je vous de-  
 sire,  
 Le Ciel d'où vous tenez vos rares qualitez,  
 Vous seriez pour le moins maitresse d'un  
 Empire,  
 Et seriez moins pourtant que vous ne mé-  
 ritez.



A M A D A M E  
 D E B E L L I N

ETRENNES.

L'An passé je vous fis Etrennes  
 Pour plus de quatre ou cinq bijoux ;  
 Vous deviez m'envoyer les miennes,  
 Mais pourtant rien ne vint chez nous.  
 O vous que par-tout je renomme,  
 Gardez bien de me traiter comme

L'an passé.

Un bijou n'est pas mort d'un homme,  
 Vous deviez l'envoyer soudain ;  
 Et ne mentir pas, car en somme,  
 Mentir est acte trop vilain  
 Pour une Dame tant jolie.  
 Envoyez-moi donc, je vous prie,

Un bijou.

Chapelet dirai tout à l'heure  
 A votre bonne intention,  
 Car au misérable qui pleure,  
 Dieu donne grande attention :  
 Mais n'ayant dizain ni dizaine,

Envoyez-moi pour mon étrenne,  
Chapelet.

Adieu, route aimable Comtesse;  
Adieu, ton fils qui n'est qu'esprit;  
Adieu, Susanne dont l'œil blesse  
Vieil & jeune, grand & petit;  
Adieu Nanon, adieu Marie;  
Adieu chien d'Espagneul qui crie  
Et nuit & jour comme un vrai fou;  
Adieu le Monsieur qui nous meine,  
Adieu Precepteur Loupgarou,  
Adieu César & Bastienne,  
Adieu.



A M A D A M E

T A M B O N N E A U .

ETRENNES.

**I**Ncomparable TAMBONNEAU,  
Puis qu'avec visage tant beau,  
Vous avez l'ame aussi tant bonne,  
Que votre bouche souvent donne  
A mes Vers graces & appas  
Que les malheureux n'avoient pas;  
Ha vraiment je vous en veux faire :  
Car avoir l'honneur de vous plaire  
Est un bien estimé de moi  
Autant que la faveur du Roi.  
Or ça donc ma Muse ou musette,  
Ajustez votre Castagnette,  
Dites-moi vers ou vermissieux,  
Mais choisissez-en des plus beaux  
Pour cette Dame tant aimée  
De Madame la Renommée.

Aussi

## 402 EPRENNES, SONNETS &amp;c.

Aussi bien voici nouvel an,  
 Auquel fans faire le galant,  
 Un chacun quelque epreune envoie  
 Que l'on reçoit avecque joye,  
 Recevez donc la mienne ainsi,  
 Et l'écoutez bien, la voici.  
 AYANT TOUJOURS EGUS EN BOURSE,  
 Sans qu'épuisable en soit la source,  
 Puissez-vous vivre six-vingts ans  
 Exempte du fier mal de dents,  
 Toujours contente, belle & saine,  
 Et que jamais mauvaise haleine  
 N'offense vos divins nazeaux :  
 Car tous vents ne sont bons ni beaux ;  
 Par exemple, le vent coulie  
 Cause souvent melancolie.  
 Et quiconque vous déplaira,  
 Quel qu'il soit ou quel qu'il sera,  
 Quel qu'il soit ou quel qu'il puisse être,  
 Soit par tout réputé pour traître,  
 Et perisse au gibet pendu,  
 Ou d'un chien enragé mordu,  
 Ou que par tout on le nazarde,  
 Ou que feu saint Antoine l'arde,  
 Ou que d'épingles soit lardé,  
 Ou javelot sur lui dardé ;  
 Ou du moins battu comme plâtre,  
 Le fat, le sot, l'acariâtre,  
 Pour lequel le moindre chagrin  
 Troublera votre esprit ferain.  
 Long-tems a que de vos merveilles,  
 Sont routes pleines mes oreilles :  
 Car notre cher cousin Briffon,  
 Qui fut un aimable garçon,  
 Je dis qui fut, ne sachant mie  
 S'il est encore plein de vie ;  
 Car dans le Portugal il est,  
 Où Dieu le garde s'il lui plaît ;  
 Ce garçon donc de qui je parle,  
 Nommé Barnabé, non pas Charle,

M'a dit cent mille biens de vous :  
 J'en entens dire autant à tous,  
 Et même à l'illustre Ménage;  
 Mais j'en crois encor davantage,  
 Et plus encore en trouverai,  
 Quand de vous voir l'honneur j'aurai.  
 Mais hélas ! douleur qui m'opprime  
 Me force de finir ma rime,  
 Et me fait pleurer comme un veau.  
 Adieu donc, Dame Tambonneau,  
 De grace agréez cette étrenne,  
 Et ne manquez pas pour la mienne,  
 De m'envoyer en peu de tems,  
 Car j'enrage lors que j'attens,  
 Un galant de votre livrée,  
 Ou bagatelle bien ouvrée,  
 Chapelet, médaille, ou bijou,  
 Que je puisse porter au cou:  
 Car votre esclave je veux être;  
 Mais soyez moi toujours bon maître,  
 Et je serai de tout mon cœur  
 Votre très-humble serviteur.



A MADEMOISELLE

MARION DE LORME,

ETRENNES.

**F**élicité des yeux, & supplice des ames,  
 Beauté qui tous les jours allumez tant de  
 flammes,  
 Ce petit Madrigal ici  
 Est tout ce que je puis vous donner pour  
 Etrennes :  
 Mais je ne vous demande aussi,

Au

404 ETRENNES, SONNETS &C.

Au lieu de me donner les miennes,  
Sinon que vos yeux pleins d'apas  
Veuillent bien épargner les nôtres,  
Afin qu'ils ne me brûlent pas  
Comme ils en ont brûlé tant d'autres.



A MADEMOISELLE  
DE LENCLOS.

ETRENNES.

**O** Belle & charmante Ninon,  
A laquelle jamais on ne répondra non,  
Pour quoi que ce soit qu'elle ordonne,  
Tant est grande l'autorité  
Que s'acquiert en tous lieux une jeune per-  
sonne,  
Quand avec de l'esprit elle a de la beauté:  
Ce premier jour de l'an nouveau,  
Je n'ai rien d'assez bon, je n'ai rien d'assez  
beau  
De quoi vous bâtir une Etenne ;  
Contentez vous de mes souhaits:  
Je consens de bon cœur d'avoir grosse mi-  
graine,  
Si ce n'est de bon cœur que je vous les ai  
faits.  
Je souhaite donc à Ninon  
Un mari peu hargneux, mais qui soit bel &  
bon,  
Force gibier tout le Carême,  
Bon vin d'Espagne, gros marron,  
Force argent sans lequel tout homme est triste  
& blême,  
Et qu'un chacun l'estime autant que fait Scar-  
ion.



## LE ROI.

**L**E plus aimable Roi de tous les Rois du  
monde,  
Si charmant & si beau, qu'entre tous ses  
Sujets,

S'il s'en peut rencontrer qui soient assez  
bien faits

Pour avoir de son air, je veux que l'on me  
tonde :

Ce Roi donc que je dis, en qui seul tout  
abonde,

Dont l'Esprit chaque jour fait acquêts &  
conquêts,

Dont le Cœur est si grand, enfin dont les  
hauts faits

Feront un grand fracas sur la terre, & sur  
l'onde:

Peuples, c'est votre Roi; c'est un franc de-  
mi-Dieu,

C'est lui, qui donnera la paix en temps &  
lieu;

Ne nous venez donc plus prôner votre mi-  
sere.

Celebrez le feu Roi, qui l'a su faire  
tel,

Et baisez-en les mains à Madame sa Mere,  
Qui par ce beau chef-d'œuvre est digne d'un  
Autel.

## A U R O I.

**J**Eune Roi, que la France admire,  
 Tu nous fais bien voir que les Cieux  
 Font naitre encor des demi-Dieux,  
 Et prennent soin de ton Empire.

Ta grace à soi les cœurs attire,  
 Ton visage éblouit les yeux,  
 Et de son air imperieux,  
 Le respect & la crainte inspire.

Ton Pere, & tes nobles Ayeux,  
 N'ont point eu de vertus en eux,  
 Qu'en toi le Ciel ne les rassemble.

Enfin, il ne te manque rien,  
 Qu'une Epouse qui te ressemble,  
 Dont le Sang soit digne du tien.

## A U D U C

## D' A N J O U.

**P**recieux & Roial Bijou,  
 Second Joiau de la Couronne,  
 Présent du Ciel, beau Duc d'Anjou,  
 Me prendrez vous si je me donne?

Ne me croirez-vous point un fou,  
 De vous presenter ma personne?  
 Moi, qui suis moins qu'un Sapajou,  
 Moi chetif, qui déjà grisonne?

Si pourtant vous le trouvez bon,  
 J'ose vous dire que ce don  
 Est très-rare: en voici la cause.

Qui diable, hormis moi, pauvre Job,  
 Qui ne vai ni pas, ni galop,  
 Vous peut offrir si peu de chose?

DE MR. SCARRON. 407

A MONSIEUR

LE

GARDE-DES-SCEAUX

DE

CHASTEAU-NEUF.

SONNET.

**G**rand CHASTEAU-NEUF, enfin vous  
revoilà,

Votre merite en doit être la cause;  
Le bruit qui court de vous par-cy par-là,  
Fait croire assez qu'il en est quelque chose.

Chacun tout net vous donne du Caton,  
Chacun de vous espere des merveilles;  
Le bruit qui court de vous est bel & bon,  
Et ce bruit-là réjouit mes oreilles.

Je perds pourtant en l'autre Chancelier,  
Car il m'aimoit, le bon PIERRE SEGUIER,  
Et faisoit cas de notre Poësie.

Quand je faisois des vers, il les lisoit.  
Si vous voulez m'aimer comme il faisoit,  
Cela dépend de votre courtoisie.

SON-



408 ETRENNES SONNETS &c.  
SONNET  
SUR LES AFFAIRES  
DU TEMPS.

**L**E Roi s'en est allé, son Eminence aussi;  
Le Courtisan escroc sans contenter son  
hôte,  
Jurant qu'à son retour il comptera sans faute,  
Picque le grand chemin en bottes de Rouff.  
Les Officiers du Roi sont fort rares ici;  
Et la gent de Justice, & celle de Maltôte,  
A le haut du pavé, & va la tête haute,  
En l'absence du Roi, qui va vers Baugenci.  
Les faux-bourgs ne sont plus infectez du  
soudrille,  
Enfin, toute la Cour vers la Guienne drille,  
Les uns disent que si, les uns disent que non.  
On dit que l'on va faire un exemple en Guien-  
ne,  
On dit que sans rien faire il faudra qu'on re-  
vienne;  
Et moi je voudrois bien avoir un bon Melon.

SONNET.

**U**N amas confus de maisons,  
Des crottes dans routes les ruës,  
Ponts, Eglises, Palais, Prisons,  
Boutiques bien ou mal pourvuës.  
Force gens noirs, blancs, roux, grisons,  
Des prudes, des filles perduës,  
Des meurtres & des trahisons,  
Des gens de plume aux mains crochuës.  
Maint poudré qui n'a point d'argent,  
Maint homme qui craint le Sergent,  
Maint Fanfaron qui toujourns tremble.  
Pages, Laquais, Voleurs de nuit,  
Carrosses, chevaux, & grand bruit;  
C'est-là Paris, que vous en semble?

SON-

## S O N N E T.

UN Mont tout herissé de Rochers & de Pins,  
 Colosse que la terre oppose au choc des nuës,  
 D'où les Bœufs dans les champs sont pris  
 pour des Lapins,  
 Et les Arbres plus grands pour des herbes  
 menuës;

Vomit à gros bouillons de ses froids intestins,  
 Un torrent qui grossi d'eaux du Ciel descenduës,  
 Et faisant plus de bruit que cent mille Lutins,  
 Entraîne dans les champs mille Roches cornuës.

La Foudre quelquefois le couvre tout de feu :  
 Mais la Foudre ne fait que le noircir un peu,  
 Et faire un peu fumer sa cime inébranlable.

Sur ce superbe Mont, jusqu'aux Cieux élevé,  
 Pour vous dire la chose en homme véritable,  
 Il ne m'est, sur mon Dieu, jamais rien arrivé.

## S O N N E T.

SUPERBES monumens de l'orgueil des humains,  
 Pyramides, Tombeaux, dont la vaine structure  
 A témoigné que l'art, par l'adresse des mains  
 Et l'assidu travail, peut vaincre la nature !

Vieux Palais ruinez, chef-d'œuvres des Ro-  
 mains,

Et les derniers efforts de leur architecture,  
 Collifée, où souvent ces peuples inhumains  
 De s'entr'assassiner se donnoient tablature:

Par l'injure des ans vous êtes abolis,  
 Ou du moins la plupart vous êtes démolis :  
 Il n'est point de ciment que le temps ne dis-  
 soude.

Si vos marbres si durs ont senti son pouvoir,  
 Dois-je trouver mauvais qu'un méchant pour-  
 point noir,  
 Qui m'a duré deux ans, soit percé par le  
 coude ?

## S O N N E T.

**A** L'ombre d'un rocher, sur le bord d'un  
 ruisseau,  
 Dont les flots argentez enrichissent la plaine,  
 Le beau Berger Daphnis, amoureux de Cli-  
 mene,  
 Faisoit de ses beaux yeux distiller un seau  
 d'eau.

Et le jeune Alcidon, un autre Jouvenceau,  
 Atteint du même mal pour la même in-  
 humaine,  
 Pressé du souvenir de sa cruelle peine,  
 Faisoit comme Daphnis, & pleuroit comme  
 un veau.

Un Pasteur qui les vit faisant les Jere-  
 mies,  
 Leur dit, chantez plutôt dessus vos chale-  
 mies;  
 Je donne au mieux chantant de quoi faire  
 un pourpoint.

Les deux jeunes Bergers leurs Flûtes accor-  
 derent,  
 Là-dessus un loup vint, les Bergers se leve-  
 rent,  
 Pour suivirent le loup, & ne chanterent point.

## S O N N E T.

Pour Mademoiselle de \*\* sur la mort de  
Monsieur de Cinq-Mars.

**L'**Adorable Daphnis n'a vécu qu'un mo-  
ment,  
Un rigoureux trépas pour jamais nous separe:  
O Ciel! avois-tu fait un chef-d'œuvre si rare,  
Pour le perdre si-tôt & si cruellement?

Vis-tu jamais mortel plus beau ni plus  
charmant,  
Soleil qui te cachas à cet acte barbare?  
Et depuis ce malheur où ma Raison s'égare,  
Me vois-tu quelquefois exempt de tour-  
ment?

Helas! incessamment je soupire & je pleure,  
Un juste desespoir me transporte à toute heure,  
Dans les seules horreurs je trouve des appas.

Tout le monde m'en loue & parle de ma  
flame,  
Mais moi plus justement sans cesse je me  
blâme

D'avoir perdu Daphnis & de ne mourir pas.

## S O N N E T.

**I**mprudent que je suis, j'ai regardé Cli-  
mene;

Malheureux que je suis, elle m'a pû charmer,  
Moi qui ne sai que trop qu'elle est superbe &  
vaine,

Qu'elle veut bien qu'on l'aime & ne veut  
pas aimer.

Helas! si j'obeïs au destin qui m'emmeine,  
En quel gouffre d'ennuis me verrai-je abi-  
mer!

Je fors de ce pays sans sortir de ma peine,  
Et j'emporte le feu qui me doit consumer.

Ravi de tant d'attraits dont le Ciel l'a pour-  
vuë,

Je la pers aussi-tôt quasi que je l'ai vuë:  
Que l'honneur de la voir m'est cherement  
vendu!

Mais ne possédant pas une chose si rare,  
Dire que je la pers, ha ma Raison s'égare,  
Non je ne la pers point, mais moi je suis  
perdu.

S O N N E T.

**A**sfurément, Cloris, vous me voulez se-  
duire,  
Je vous voi depuis peu me faire les yeux  
doux,  
Vous m'avez pris la main entre vos deux  
genoux;  
Si vous continuez, vous m'achevez de cuire.  
Que vous feriez de mal si vous aimiez à  
nuire!  
Plus de dix mille cœurs sont percez de vos  
coups,  
Dont les uns sont ravis, & les autres jaloux  
De l'éclat que l'on voit dans vos beaux yeux  
reluire.  
Vous avez lu des Vers, vous en savez  
par cœur;  
Vous chantez, ce dit-on, comme un enfant  
de Chœur;  
Et lors que vous parlez, vous charmez les  
oreilles.  
Dieux! que ne suis je né pour être votre  
Epoux!  
Vous riez, ô Cloris, d'entendre ces mer-  
veilles:  
Pleurez, forte, pleurez, je me mocque de  
vous.

## S O N N E T.

**M**essieurs de Saint LAURENT, & vous  
 Monsieur MOREAU,  
 Vous êtes bien joyeux d'être nez en ce  
 monde:  
 Vous vous souciez peu, si moi carcasse im-  
 monde  
 Je suis mort ou vivant, sur la terre ou sur  
 l'eau.  
 Le Ciel qui vous a fait l'un & l'autre tant  
 beau,  
 qu'il en voit peu de tels dessous sa voûte  
 ronde,  
 Avec certain fracas dont les mortels il fronde,  
 Devroit bien quelquefois vous troubler le  
 cerveau.  
 Hé quoi! mes beaux Messieurs, vous n'ai-  
 mez donc personne,  
 Et vous ne rendez rien lors qu'à vous on se  
 donne?  
 Vous êtes faux bijoux, & moi franc animal.  
 Vous aimez les absens, mais comme j'ai  
 l'échine.  
 O vous qui les aimez, avec leur bonne mine,  
 Ne vous y fiez. Foin, mon Sonnet finit mal.

## S O N N E T.

**V**ous faites voir des os quand vous riez,  
 Helene,  
 Dont les uns sont entiers & ne sont gueres  
 blancs :  
 Les autres des fragmens noirs comme de  
 l'ébene :  
 Et tous, entiers ou non, cariez & trem-  
 blans.  
 Comme dans la gencive ils ne tiennent qu'à  
 peine,  
 Et que vous éclattez à vous rompre les  
 flancs,  
 Non seulement la toux, mais votre seule  
 haleine,  
 Peut les mettre à vos pieds déchauffez &  
 sanglans.  
 Ne vous mêlez donc plus du métier de  
 rieuse,  
 Frequentez les Convois & devenez pleu-  
 reuse ;  
 D'un si fidele avis faites votre profit.  
 Mais vous riez encore, & vous branlez la  
 tête ?  
 Riez tout votre sou, riez, vilaine bête,  
 Pourvu que vous creviez de rire, il me suffit.



## S O N N E T.

**O**ui c'est un Pedant, c'est un sot,  
 Et le plus grand qui soit en France;  
 Quand il profere une Sentence,  
 J'aimerois mieux qu'il fit un rot.  
 Il est fils d'un petit ragot,  
 Grand amateur de la jouvence,  
 Qui perira par la potence,  
 S'il ne perit par le fagot.  
 Il est fourbe dans les affaires,  
 Il sert aux amoureux mysteres,  
 Et prêche comme un fansonnet;  
 Parmi les bigots il fait rage.  
 Je t'en dirois bien davantage,  
 Mais il faut finir le Sonnet.

## S O N N E T.

**A**près que d'un stile bouffon,  
 Pur & net de pedanteries,  
 J'eus bâti mon pauvre Tiphon  
 De cent mille coyonneries:  
 Avide d'or comme un griphon,  
 D'or, d'argent, ou de pierreries,  
 Je le couvris, non d'un chiffon,  
 Mais de chiffres & d'armoiries.  
 Mon Livre étant ainsi paré,  
 Et richement élaboré,  
 J'en regalai le mauvais riche:  
 Mais, ô malheureux Scarronnet!  
 Il n'en fut jamais un si chiche.  
 Déchire ton chien de Sonnet.

SUR LE PARASITE  
MONTMORT.

S O N N E T

en bouts rimez.

C'Est donc moi qui finis sans espoir de  
*Secours,*  
Des affamez Faimmort la *Genealogie* ;  
Au moins en achevant la carrière où je cours,  
Si j'étois assuré d'avoir une *Elegie* !

A moi Diables, à moi, venez en grand  
*concours.*

Helas ! que n'ai-je appris autrefois la *Magie* !  
Ainsi parloit Faimmort, montrant par son  
*discours,*

Qu'au Diable volontiers il eût offert *bougie.*

Puis voyant que la mort s'approchoit à  
*grands pas,*

Le Goinfre s'écria, dure loi du *trepas* !

Un Heros comme moi mourra-t-il sans *Co-*  
*mete* ?

O Ciel, preservez-moi de ce commun  
*malheur :*

M'auriez-vous fait manger avec tant de  
*valeur,*

Pour faire de mon corps seulement un  
*squelete* ?

## S O N N E T,

## O U E P I T A P H E.

**C**Y git qui fut de bonne taille,  
 Qui savoit danser & chanter,  
 Faisoit des Vers vaille que vaille,  
 Et les savoit bien reciter.

Sa race avoit quelque antiquaille,  
 Et pouvoit des Heros compter;  
 Même il auroit donné bataille,  
 S'il en avoit voulu tâter.

Il parloit fort bien de la Guerre,  
 Des Cieux, du Globe de la terre,  
 Du droit Civil & d'oït Canon;

Et connoissoit assez les choses  
 Par leurs effets & par leurs causes.  
 Etoit-il honnête-homme? ha non.

## S O N N E T.

**J**u'e, autrefois l'objet de l'injuste Satire,  
 Est aujourd'hui l'objet de l'amour des  
 François.

Par lui le plus aimable & le plus grand des Rois,  
 Voit craindre sa Puissance, & croître son Empire.

Son Esprit penetrant que tout le monde ad-  
 mire,

A toujours vu si clair en ses divers Emplois,  
 Ses conseils ont produit de si fameux exploits,  
 Que l'envie est confuse, & n'a plus rien à dire.

Par le malheur du temps, ou plutôt pour le  
 mien,

J'ai douté d'un merite aussi pur que le sien:  
 Mais il ne m'a pas crû digne de sa colere.

Je confesse un peché que je pourrois celer;  
 Mais le laissant douteux, je croirois lui voler  
 La plus grande action qu'il ait jamais pû faire.



A MADAME  
RADIGUE,

Pour la remercier d'un Pot de Coins.  
RONDEAU REDOUBLE.

Votre Laquais verd, jaune, ou gris,  
O Dame toute liberale,  
M'a présenté votre regale,  
C'est pourquoi ce Rondeau j'écris.  
Un matin ma servante à Cale,  
Aussitôt que les yeux j'ouvris,  
Fit entrer dans ma chambre sale,  
Votre laquais verd, jaune, ou gris.  
Vos beaux Coins confits il m'étale,  
En faisant un petit souris.  
Où Diable les avez-vous pris,  
O Dame toute liberale ?  
Ce ne sont pas fruits de la halle,  
Et leur beauté m'a bien surpris,  
Quand ce Laquais des mieux apris  
M'a présenté votre regale.  
O que n'ai-je un bijou de prix,  
Pour vous envoyer chose égale !  
Mais j'ai beau chercher dans ma malle,  
C'est pburquoi ce Rondeau j'écris.  
Je vous aime d'amour loyale :  
Homme de son corps entrepris,  
Peut de votre merite épris,  
Se dire tout haut sans scandale,  
Votre.



## RONDEAU REDOUBLE\*

A MADEMOISELLE

DESCARS,

ET A SON SECRETAIRE. \*

**B**ELLE DESCARS, & vous son Secretaire,  
Qui faites Vers comme un Malherbe ou  
deux,

Vous avez tort de le cacher & taire  
Ce nom, qui doit sans doute être fameux.

Le Mans seroit un séjour bien hideux  
Sans votre sœur, sans vous, sans votre frere:  
Il ne vous doit ennuyer avec eux,  
**BELLE DESCARS, & vous son Secretaire.**

Tel reprend Vers, qui ne les fait pas faire.  
Les faire bons est cas bien hazardeux:  
Mais c'est à vous chose fort ordinaire,  
Qui faites Vers comme un Malherbe ou deux.

A quel propos envers moi dedaigneux,  
De votre nom faites-vous un mystere?  
Vous estimer est tout ce que je veux,  
Vous avez tort de le cacher & taire.

Dites-le moi, j'en serai glorieux;  
Et pour le prix d'acte si debonnaire,  
Je publierai, quoi que de voix peu claire,  
Ce nom, qui doit sans doute être fameux.

Contentez donc mon esprit curieux,  
Et que ce nom soit le digne salaire  
De ce Rondeau, qui devoit être mieux,  
Pour meriter la gloire de vous plaire,

BELLE DESCARS.

S 6

RE

\* C'est une Replique de l'Auteur à la REPONSE  
que Mademoiselle Descars avoit faite à l'epi-  
tre intitulée A L'INFANTE DESCARS, pag. 59.

R E P O N S E

DE MADemoiselle

D E S C A R S,

Au Rondeau precedent.

**J**E n'en fais point ni secret ni mystere,  
D'un nom qui n'est connu qu'en peu de lieux:

Bien peu m'importe, ou le dire, ou le taire,  
Il n'en sera pour moi ni pis ni mieux.

Vous souvient-il de l'avis gracieux,  
Du grand pâté? j'en fus le Secretaire,  
Mon nom est là, pour montrer qu'à vos yeux  
Je n'en fais point ni secret ni mystere.

Cette missive a de quoi satisfaire  
Votre desir un peu trop curieux;  
Car je ne sai quel cas vous pouvez faire  
D'un nom qui n'est connu qu'en peu de lieux.

Ne croyez point que je sois glorieux,  
Esprit fantasque, ou personnage austere,  
Qui cele exprès le nom de ses ayeux;  
Bien peu m'importe, ou le dire, ou le taire.

Qu'il soit caché, qu'il vole jusqu'aux Cieux,  
Qu'il soit en gros, ou petit caractere,  
Il n'en sera pour moi, ni pis ni mieux.

Que ce Rondeau, quoi que capricieux,  
Trouve chez vous un accueil debonnaire.  
Le stile en est fort peu facetieux,  
Ecrire en Vers n'est pas mon ordinaire,  
Je n'en fais point.

## RONDEAU REDOUBLE.

J'En jurerois, moi qui jamais ne jure,  
 Que c'est l'Amour qui fait votre chagrin.  
 Vous ne pouviez avoir pire aventure,  
 Fût-ce le mal Monsieur saint Mathurin.

Ce petit Dieu n'est qu'un Dieu soûter-  
 rain,

Et n'est pas beau, comme dit sa peinture;  
 Ains il est laid comme un monstre marin,  
 J'en jurerois, moi qui jamais ne jure.

Vous avez beau celer votre capture,  
 Votre visage auparavant serain,  
 Et vos soupirs font que je conjecture  
 Que c'est l'amour qui fait votre chagrin.

Friand des cœurs plus qu'un poulet de grain,  
 Dieu fait comment de vôtre il fera cure;  
 Dans quatre jours vous n'en aurez un brin,  
 Vous ne pouviez avoir pire aventure.

Je sentis bien quand je fus sa pâture,  
 Qu'il a la dent dure comme l'airain,  
 Et quand il mord, Dieu fait quelle tor-  
 ture,

Fût-ce le mal Monsieur saint Mathurin.

Mais écoutez remède souverain,  
 Un Mari jeune & de belle structure,  
 Mieux que l'onguent que vendoit Tabarin,  
 Vous guerira: moi qui jamais ne jure,  
 J'en jurerois.

EPIGRAMMES,

MADRIGAUX,

EPI TAPHES,

BILLETS, CAPRICES

Et autres petits Poèmes

D E

MR. SCARRON.







A V I S

A L A R E I N E.

**A** Imable mere de mon Roi,  
 Princesse en vertus admirable,  
 Par qui mon destin miserable  
 Sera changé, comme je croi :  
 Si l'honneur de votre service  
 Me fait avoir un Benefice,  
 Je ferai voir en un moment,  
 Sans me rompre beaucoup la tête,  
 Que qui fait bien une Requête,  
 Sait bien faire un Remerciment.



REMERCIEMENT

A L A R E I N E.

**R** EINE de qui j'ai tous les ans  
 Cinq cens écus beaux & pesans,  
 En bonne & loyale monnoye,  
 Dont je n'ai pas petite joye:  
 Pour rendre à Votre Majesté,  
 Ce que merite sa bonté,  
 Dieu qui chérit les miserables,  
 Et reconnoit les charitables,  
 Fera, n'en doutez nullement,

si

Si l'on veut j'en ferai serment,  
 Qu'à cinq cens écus par année  
 Notre carcasse décharnée  
 Aura de vous vingt mille écus.  
 J'en aurai plus, si je vis plus :  
 Et pour vous charitable Reine,  
 Vous irez jusqu'à la centaine ;  
 Et si vous allez plus avant,  
 N'allez pas plaindre votre argent.  
 La somme est grosse en conscience,  
 Mais si Dieu le veut, patience :  
 Et même s'il la veut hausser,  
 Donnez toujours sans vous lasser :  
 Je ne serai point las de prendre,  
 Ni si sot que de vous le rendre :  
 Ni Bertillac le Tresorier  
 Ne sera point las de payer.  
 Il n'est Tresorier qui ne prenne  
 De bon cœur cette longue peine ;  
 Ni Reine à ces conditions,  
 Qui ne donne des pensions.



M A D R I G A L

A MADAME

D E S E V I G N I

BEL Ange en deuil qui m'êtes apparu,  
 Je suis charmé de votre vue :  
 Je ne l'aurois pas cru,

Que vous eussiez été de tant d'attraits pour-  
vue.

Sont-ils de votre crû?

Ou si l'on vous les vend, enseignez-moi la  
ruë

Où vous penez de si charmans. attraits,  
Qui charment de loin & de près.



A M O N S I E U R

LE DUC

D E S U L L I.

**D**UC de SULLY, vous m'avez envoyé  
Un beau pâté des plus grands que l'on  
voye.

Dieu fait comment je m'en donne au coeu  
joye,

Quand je devrois m'en irriter le foye.

Tel grand Seigneur que je ne nomme pas,  
D'un tel pâté feroit quatre repas.



A M A D A M E  
 LA P R E S I D E N T E  
 P O M M E R E U I L.

**I**Ncomparable Présidente,  
 Qui valez bien un Président;  
 Votre œil planete assassinant,  
 Brûle comme un miroir ardent,  
 De sa prunelle étincelante.  
 J'en ressentis bien le pouvoir,  
 Le jour que vous me vintes voir :  
 J'en fus brûlé comme une mèche ;  
 Et si vous eussiez ajouté  
 A la brûlure un coup de flèche,  
 Ha par ma foi j'étois gâté.



V E R S  
 DE MADEMOISELLE  
 DE LEUVILLE  
 A L'AUTEUR.

**S**Carron, ne te plain point d'avoir le cou  
 tortu,  
 Les neifs tout retirez, & le dos tout bossu  
 je

DE MR. SCARRON. 429

Je t'offre de troquer, moi qui suis assez  
droite,  
Ma taille sans défauts pour ton corps de sque-  
lette ;  
Pourvû que ton esprit veuille chez moi loger.  
C'est ainsi que j'entends & que je veux chan-  
ger.

R E P O N S E

A MADÉMOISELLE

D E L E U V I L L E.

**V**ous ne savez ce que vous faites,  
Toute aimable L E U V I L L E, ou je n'y  
connois rien ;

Etant faite comme vous êtes,  
De vouloir faire un troc de votre corps au  
mien.

Quand pour troquer sans avantage,  
Vous auriez de retour mon esprit de Rimeur,  
On ne vous croiroit pas bien sage,  
Et moi je passerois pour un grand affronteur.

D'un esprit fait comme le nôtre,  
Peut-être feriez vous quelques vers malheu-  
reux :

Et moi d'un corps comme le vôtre,  
Je ferois aisément des hommes bienheureux.



A U C O M T E

D E S E L L E.

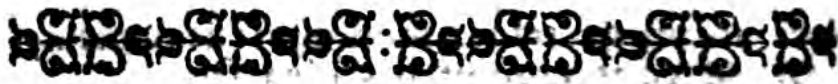
M A D R I G A L.

**B**Eau, grand & bon Comte de Selle,  
De votre muscat avalé,

Une

430 EPIGRAMMES &c.

Une vapeur, non pas mortelle,  
 Bien qu'elle m'ait écervelé,  
 M'a monté jusqu'à la cervelle.  
 Le muscat étoit bel & bon,  
 Les pastilles bonnes & belles,  
 Et non pas certes telles quelles;  
 Et je vous demande pardon  
 Si par le défaut de puissance,  
 Ma petite reconnoissance  
 N'égale pas un si beau don.  
 Adieu vous dis, mon noble Comte,  
 De qui certes je fais grand compte;  
 Et de qui le Pere m'est cher.  
 Tous mes valets se vont fâcher,  
 Et plus d'un au diable me donne,  
 D'être si tard à me coucher;  
 J'entends déjà minuit qui sonne,  
 Et non seulement au clocher  
 De saint Gervais, mais à bien d'autres;  
 Je vai dire mes patenôtres,  
 Et puis dans mon lit me jucher.



MADRIGAL

SUR LE PORTRAIT DE

SON EMINENCE,

Par M. MIGNART le Romain.

SI la France doit son repos  
 Aux renaissans travaux,  
 Que depuis si long-tems soutient SON E-  
 MINENCE,

Qui

Qui doit plus que Mignart être chef à la France ?

Mignart, qui donne en un Tableau,  
A ce fameux Ministre une seconde vie,  
Et, sans y faire entrer d'autres traits de Ma-  
gie,

Que ceux de son hardi Pinceau,  
Empêchera malgré la dernière heure,  
Qui met également tout le monde au tom-  
beau,

Que ce grand Cardinal ne meure.



CARTEL DE DEFI

SUR

LES SONNETS

DE JOB

ET

D'URANIE.

EN qualité de Jobelin,  
Et de serviteur très-fidèle  
De feu Job dont je suis très-indigne modèle,  
Je soutiens que l'Esprit malin  
En matière de Job qui ne fit rien qui vaille,  
(A bien considérer que c'est un saint qu'on  
raïlle)

N'est pas tant à blâmer, la diablerie à part,  
Que quiconque sur Job exerce son brocard.  
JE SOUTIENS qu'on devrait laisser en pa-  
tience

Ce Job, qui de souffrir nous apprend la science;  
Et bien considérer que Job  
Étoit proche parent d'Isaac & de Jacob.

PASSE



432      EPIGRAMMES &C.  
 PASSE, sur un Voiture & sur un Benferade,  
 D'exercer la Turlupinade;  
 Mais de mettre avec eux Job en capilotade,  
 C'est envers Job trop manquer de respect,  
 Et grandement faillir aux sonneurs de rebec,  
 Tant en leur plume qu'en leur bec:  
 C'est mal prendre une chose dite  
 Par cette Princesse d'élite,  
 En qui le sang égale le mérite.  
 N'allez donc plus mêler ce grand Prince Huf-  
 site

Dans le conflit de vos Sonnets,  
 Messieurs les Sansonnets!  
 Si de ceci quelqu'un s'offense,  
 En prose, en vers, ou bien de vive voix,  
 Je lui donne le choix,  
 Et m'offre à le combattre à toute outrance,  
 Sur le sujet de Job mon bon Patron.  
 Je m'appelle Scarron.  
 Je loge en la seconde chambre,  
 Tout vis à vis l'Hôpital saint Gervais.  
 Quoi que perclus de plus d'un membre,  
 Si quelqu'un en fait le mauvais,  
 Qu'il se montre, ou se nomme,  
 Il a trouvé son homme.



## AFFICHE POUR LES COMEDIENS.

**V**ous qu'on voit l'Hiver à Paris,  
 Ou pour votre plaisir, ou pour vos sub-  
 sistances,  
*Id est,* pour y voir des Cloris,  
 Ou faire la Cour aux Puissances:  
 Guerriers tant à pied, qu'à cheval,

Dont

Dont l'hiver tous les ans purge bourgs & villa-  
 Pour les guérir d'un certain mal, (ges,  
 Qu'on appelle les Brigandages.

Courtifans, qui vos jours passez  
 A souffrir des rebuts, & faire réverences:  
 Damoiseaux aux canons plissez,  
 Grands débiteurs d'impertinences.

Dames adorables ou non,  
 Visibles Déitez, ou franches Marmousettes:  
 Mais à nous tout argent est bon,  
 Tant des prudes, que des coquettes.

Conseillers, Financiers, Bourgeois,  
 Accourez au Marais vous donner au cœur joye,  
 Seuls, deux à deux, ou trois à trois,  
 Mais tous avec belle monnoye.

Jodelet, quoique souffleté, (pleure.  
 Dit qu'on y rira tant, qu'il faudra qu'on en  
 Pour en savoir la vérité,  
 Venez y voir, & de bonne heure.

Là les Auteurs vous vengeront,  
 Si la Piece est du rang des Pieces detestables;  
 Je les connois, ils donneront  
 L'Auteur à tous les mille diables.

Mais je connois aussi l'Auteur,  
 Et fai bien, quoiqu'il soit Auteur à la douzaine,  
 Si l'on médit de son labour,  
 Qu'il ne s'en mettra point en peine.

## AUTRE AFFICHE.

Venez si bonne compagnie,  
 Que notre Portier s'en ennuye,  
 Revoir encore Jodelet.

Jamais il ne fut si follet;  
 Jamais Dom Gaspard de Padille  
 N'a mieux fait l'arrogant soudrille;  
 Jamais la bonne Béatrix  
 N'a plus ébaudi les esprits;

T

Bref,

434    **E P I G R A M M E S & C.**  
Bref, tout y sera si comique,  
Que je tiens le fâcheux Critique,  
Qui dira que tout n'en vaut rien,  
Un vrai Jean (vous m'entendez bien.)  
Qu'il fasse mieux, l'acariâtre,  
Et l'on se fera mettre en plâtre,  
Laurier au chef en rang d'oignon,  
Les deux mains dessus le roignon,  
Parmi les rimeurs qui font rire.  
Adieu, je n'ai plus rien à dire.

**A M O N S I E U R**  
**L E D U C**  
**D E V E N T A D O U R,**

*A qui le Duc d'Uzez, cassa un bras en tombant sur lui, dans un carrosse qui versa.*

**D E U X A I N.**

**D**ieu vous préserve de la tombe,  
Et du Duc d'Uzez quand il tombe.

**E P I T A P H E.**

**I**ci git qui mourut Lundi,  
Et qui n'étoit pas beaucoup sage.  
S'il eût vécu jusqu'à Mardi,  
Il auroit vécu davantage.

## E P I T A P H E.

**C**I git un Ecuyer tranchant,  
 A qui tout fut de bonne prise;  
 Et qui couroit la marchandise,  
 Autant qu'il fuyoit le marchand.

## E P I G R A M M E.

**B**elle Dame un peu trop colere,  
 Quittez Paris, car Polemas  
 Vous veut envoyer en Galere,  
 A cause que vous n'êtes pas  
 Une femme douce & facile,  
 Comme l'on croyoit dans la ville;  
 Mais un grand B. . . débauché,  
 Très endurci dans son peché.

## E P I G R A M M E.

**D**ame Astarot, je te hai tant,  
 Et d'une haine enracinée,  
 Qu'encor que je sois mal-content  
 De ma chienne de destinée,  
 Je voudrois bien vivre cent ans,  
 Afin de te hair long-tems.

EPIGRAMME.

**Q**uelle Putain lors sera morte,  
Et quel Cocu lors sera veuf,  
Si jamais le grand Diable emporte  
Votre Corps qui n'est pas trop neuf!

EPIGRAMME

SUR MR.

MENARD.

**M**ENARD qui fit des Vers si bons,  
Eut du Laurier pour récompense:  
O siècle maudit, quand j'y pense,  
On en fait autant aux Jambons!

EPIGRAMME.

**D**onzelle à l'estomac infect,  
Très-fameuse entre les infames;  
On dit que vous faites aux femmes  
Ce que les hommes vous ont fait.

EPIGRAMME.

**J**E vous ai prise pour une autre.  
Dieu garde tout homme de bien,  
D'un esprit fait comme le vôtre,  
Et d'un corps fait comme le mien.

## E P I T A P H E.

**C**I-gît qui se plut tant à prendre,  
 Et qui l'avoit si bien appris,  
 Qu'elle aimâ mieux mourir que rendre  
 Un lavement qu'elle avoit pris.

## E P I G R A M M E ,

*Contre une Chicaneuse, qui juroit de  
 manger jusqu'à sa chemise en  
 plaidant contre Scarron.*

**G**Rand nez digne d'un Camouflet,  
 Belle au poil de couleur d'Orange,  
 Mâchoire à recevoir soufflet,  
 Portrait de quelque mauvais Ange,  
 Face large d'un pied de Roi,  
 Gros yeux à la prunelle grise,  
 Tu veux donc plaider contre moi,  
 Jusques à manger ta chemise ?  
 Ha! si tu gardes ton serment,  
 Soit que je gagne ou que je perde,  
 Que j'aurai de contentement  
 De te voir manger tant de merde!

## E P I G R A M M E.

**O**N m'a dit que vous ordonnez,  
 O beauté qui souillez les autres,  
 Que coups de bâton soient donnez  
 Aux très-maigres épaules nôtres.

438    É P I G R A M M E S    &c.  
J'appelle de ce jugement,  
Juge severe que vous êtes;  
Et vous recuse justement,  
Car vous n'avez pas les mains nettes.

A UNE GRANDE PETITE DAME.

**D**Ame d'esprit aigre-doux,  
En Oraison si parfaite;  
Dime faite comme vous,  
Doit respecter un Poëte.

A M O N S I E U R

M I G N A R T.

B I L L E T.

**D**Imanche, MIGNART, si tu veux,  
Nous mangerons un bon potage,<sup>1</sup>  
Suivi d'un ragoût ou de deux,  
De rôti, dessert, & fromage;  
Nous boirons d'un vin excellent;  
Et contre le froid violent,  
Nous aurons grand feu dans ma chambre;  
Nous aurons des vins de liqueur,  
Des compôtes avec de l'ambre,  
Et je serai de bonne humeur.

## B I L L E T.

**V**ous êtes convié Jeudi,  
 Dedans ma chambre après midi,  
 De venir célébrer l'orgie.  
**D'ARTIGE** le Pere Conscript,  
 Dont les chansons ont tant d'esprit,  
 Qu'on les croit faites par magie,  
 Et le bon **DESLANDES-PAYEN**,  
 Qui juge, & qui déguaine bien,  
 Honoreront la Tabagie.  
 Dame Picard y brillera,  
 Et le grand Flotte y chantera  
 Des chansons avec énergie.  
 Moi-même aussi j'y chanterai,  
 Et les autres réjouirai,  
 Nonobstant ma triste effigie.  
 Enfin dans ma chambre on rira,  
 Boira, mangera, causera;  
 Mon Dieu, que n'est-elle élargie

## B I L L E T.

**D**E grace, envoyez une lettre  
 A qui vous a fait tant de vers,  
 Si ce n'est que vous vouliez mettre  
 Son petit esprit à l'envers.  
 Si lettre il ne reçoit aucune,  
 Sans pourtant vous porter rancune,  
 Contre Fortune il pestera:  
 Mais une ligne d'écriture  
 Peut faire cesser ce murmure,  
 Et faire en sorte qu'il croira,  
 Qu'avec tous ses maux incurables,  
 Il n'est pas des plus misérables.



## A UNE GRANDE DAME.

**D**Ame illustre par sa naissance,  
 Par sa bonté, par sa prudence,  
 Par son esprit, par sa beauté,  
 Sa douceur, & sa piété,  
 Enfin dont je fais le mérite,  
 Sans en avoir reçu visite:  
 Un rimeur qui n'est pas crotté,  
 N'ayant depuis neuf ans trotté  
 Qu'avec les pieds d'un porte-chaise,  
 A pensé perdre l'esprit d'aise,  
 Quand on est venu l'informer  
 Que vous daigniez bien le nommer.  
 Son entreprise est bien hautaine;  
 Il vous demande pour Etrenne,  
 D'oser vous mettre dans ses vers.  
 Il n'est Auteur dans l'Univers,  
 Qui ne s'effraye en son courage,  
 Dans le dessein d'un tel ouvrage:  
 Mais le crime de trop oser,  
 Se pourra peut-être excuser  
 Par une excellente personne,  
 Qui comme Dieu, qui tout pardonne,  
 Ne juge de chaque action,  
 Que par la seule intention.

## A V I S

*De dix Millions, & plus.*

**P**Laise au Seigneur Mazarin Cardinal,  
 En ma faveur de créer un Office,  
 Pour rechercher ceux qui disent du mal.

De

De ses conseils par rancune ou malice;  
 Et d'ordonner que Records & Sergens  
 Exigeront un denier de chaque homme  
 Qui le décrie, au grand mépris de Rome.  
 Je lui promets cent fois cent mille francs;  
 Et si, j'aurai pour moi plus grosse somme.

E P I T A P H E

DE HENRI GANELON.

**E**N ce gibet Henri repose,  
 Quand le vent cesse, ou qu'il est bas;  
 Quand il vente, c'est autre chose,  
 On diroit qu'il ne s'y plaît pas.

E P I G R A M M E

A U M E M E.

**Q**ue les Corbeaux, & les Corneilles,  
 Sur votre corps feront merveilles,  
 Quand le Soleil l'aura bien cuit !  
 Il n'est point d'arbre dans la France,  
 Qui porte de si plaisant fruit,  
 Que fera lors cette Potence.

E P I G R A M M E

A U M E M E.

**L'**Unique moyen qui vous reste,  
 Pour plaire au peuple qui deteste

442 ÉPIGRAMMES &c.  
Et votre vie, & vos forfaits,  
C'est de vous faire bien-tôt pendre ;  
Je veux bien en faire les frais,  
Ne dût-on jamais me les rendre.

AUTRE, *sur le même.*

C n'est ni Roi, ni Connétable;  
Ce n'est qu'un gros Valet d'étable,  
Qui nous a donné Ganelon.  
Mais son bon esprit le relève,  
Et d'échelon en échelon,  
Le porte au trône de la Grève.

AU MÊME.

Quand dans un grand chemin ou halle,  
Paré d'une chemise sale,  
On vous pendra, Monsieur Henri ;  
Voyant cette Cérémonie,  
Ne vous fâchez pas si j'en ri :  
Pas un n'y sera qui n'en rie.

AU MÊME.

M Altôtier, maquereau, faussaire,  
Archer poltron & sanguinaire,  
Homme sans honneur & sans foi ;  
Encor qu'en l'une & l'autre épaule,  
Vous portiez les armes du Roi,  
Gardez-vous pourtant de la Gaule.

A U M Ê M E.

J'Exercerois sur vous ma veine ,  
Si vous en valiez bien la peine.  
Mais plutôt , gibier de bourreau ,  
Que le grand Diable vous emporte ,  
Et par le fer , & le cordeau ,  
Vous & tous ceux de votre sorte.

E P I G R A M M E  
CONTRE MONMORT.

**P**arasite de longue robe ,  
Ennemi de tous les Savans ;  
Dont la médisance dérobe  
L'honneur des morts , & des vivans ;  
Animal irrassiable ,  
En Eté même indécrotable ,  
D'un visage effronté , d'un regard furieux ;  
Pédant le plus haï qui soit dessus la terre ;  
Fais-toi pendre ; aussi-bien chacun te fait la  
guerre :  
Peut être que dans l'air tu réussiras mieux.

Mais si tu refuses de suivre  
Le conseil qui t'est présenté ,  
Et si tu te résous de vivre  
En dépit du monde irrité ;  
Qu'à jamais tes discours coupables  
Te bannissent des bonnes tables ;

Qu'à

**444 ÉPIGRAMMES &C. DE MR. SCARRON.**  
Qu'à jamais puisses-tu crier du mal des dents;  
Que le Portier par-tout te soit impitoyable :  
Et pour te souhaiter un mal plus effroyable ,  
Ne puisses-tu jamais manger qu'à tes dépens !





T A B L E  
D E S P I E C E S  
D E C E V O L U M E



P O E S I E S D I V E R S E S.

<b>L'</b> Auteur à ses Vers.	Page 1
La Légende de Bourbon de l'année 1641.	4
La seconde Légende de Bourbon.	13
Adieu aux Marets, & à la Place Royale.	28
Relation véritable de tout ce qui s'est passé en l'autre Monde au Combat des Parques & des Poètes, sur la mort de Voiture.	37

R E Q U E T E S E T P L A C E T S.

A Mr. le Cardinal-Duc de Richelieu.	53
Au Roi.	56
A Mr. le Président de Bellièvre.	58
A la Reine-Mere.	61
Rogatum à Mrs. Tubeuf, de Lionne & de Bertillac, pour être payé de sa Pension.	65
<i>Tome VIII.</i>	A

## T A B L E

<b>A Mr. du Laurent, Recommandation.</b>	69
<b>Estocade à Mr. le Cardinal Mazarin.</b>	71
<b>A Mr. le Surintendant, Placet.</b>	73
<b>Au même, Placet.</b>	74
<b>Autre au même.</b>	75
<b>Au même.</b>	76
<b>A Mr. l'Archevêque de Toulouse, Placet pour une Religieuse.</b>	77

## E P I T R E S.

<b>A Mr. le Prince.</b>	83
<b>A Monseigneur le Duc d'Anguien, après son retour d'Allemagne.</b>	87
<b>A Mr. Deslandes-Payen.</b>	89
<b>A Mlle. de Leuville.</b>	93
<b>A Mr. Sarrafin.</b>	95
<b>A l'Infante Descars.</b>	99
<b>Réponse de Mlle. Descars.</b>	103
<b>A Mr. Pellisson, I. Epitre.</b>	104
<b>Au même, II. Epitre.</b>	107
<b>Au même, III. Epitre.</b>	110
<b>Au même, IV. Epitre.</b>	113
<b>A Mr. . . . .</b>	115
<b>Epitre de Mr. le Comte de St. Aignan.</b>	117
<b>Réponse à Mr. le Comte de St. Aignan.</b>	119
<b>A Mad. la Comtesse de Fiesque.</b>	121
<b>A Mlle. de Neuillan.</b>	125
<b>A Mlle. de St. Maigrin.</b>	128
<b>A Mr. Fourreau.</b>	131
<b>A Mad. de Revel.</b>	133
<b>A Mr. d'Aumalle d'Haucourt.</b>	135
<b>A Monseigneur l'Evêque d'Avranches.</b>	140
<b>A Mr. Prieur, Procureur en Parlement.</b>	143
<b>A la Reine.</b>	147
<b>A la Reine.</b>	148
<b>Sur le Retour de Mr. Fouquet.</b>	152
<b>Aux Révérends Peres Dom Cosme, &amp; Dom Jean, Peres Feuillans.</b>	154

## DES PIÈCES.

Au Révérend Pere Clausel de la Merci.	156
A Mad. la Comtesse de Fiesque.	158
A Mad. de Hautefort.	160
A la même.	168
A une Dame inconnue.	170
A Mr. l'Abbé Despagny.	174
A Mad. la Marquise d'Estillac.	175
A Mr. le Chancelier.	177
A Mad. . . .	181
A Mlle. Descars, le Voyage de la Reine à la Barre.	187
A Mr. Maynard.	191
A Mr. Sarrafin.	193

## SATIRES.

A Mlle. de Scuderi, Epitre chagrine ou Sati- re I.	199
Epitre chagrine à Monseigneur le Maréchal d'Albret, ou Satire II.	206
Epitre chagrine à Mr. Delbene, ou Satire III.	217
Contre ceux qui font passer leurs Libelles dif- famatoires sous le nom d'autrui. Sati- re IV.	224
Epitre chagrine à Monseigneur Rosteau, ou Satire V.	228
Requête de Monmort Parasite à un Président, Satire VI.	236
Imprécations contre celui qui lui a pris son Juvénal.	240
Invectives contre une vieille Dame Campagnar- de.	242

## ELEGIES ET ÉPITHALAMES.

A Mad. de Hautefort revenant à la Cour, Elégie I.	247
A Mlle . . . Elégie II.	249
Epithalame, ou ce qu'il vous plaira, sur le mariage de Mr. le Maréchal de Schomberg, & de Madame d'Hautefort.	252



## T A B L E

A Mr. le Maréchal de Schomberg, sur son mariage.	256
Chœurs des Muses à Monseigneur de Schomberg.	257
Epithalame du Comte de Tessé, & de Mlle. de Lavardin.	258

## O D E S E T S T A N C E S.

Remerciment à Monseigneur le Cardinal.	263
A Mad. la Duchesse d'Aiguillon.	266
Remerciment à Son Altesse le Prince d'Orange.	271
Stances Héroïques sur la mort de Guillaume de Nassau, Prince d'Orange.	277
Ode Héroï-Comique, à Monseigneur le Maréchal d'Aumont.	280
Sur le retour de Monseigneur le Chancelier, Stances burlesques.	285
Sur la prise de Tortose, par Monseigneur le Maréchal de Schomberg.	287
Le Chemin du Marais au Fauxbourg St. Germain.	290
La Foire S. Germain; à Son Altesse Royale.	292
A la Reine, Stances.	301
A la Reine, Stances.	302
Stances Chrétiennes.	304
Stances.	306
Stances.	308
A Mlle. de Montpensier, Remerciment au nom de Mlle. Descars, à qui cette Princesse avoit envoyé un présent.	309
A la Reine, pour lui demander des livres.	311
A la Reine.	312
A Mlle. du Lude, Stances.	313
Remerciment à Mad. de Pommereuil.	316
Stances pour Mad. de Hautefort.	320
A Mr. le Commandeur de Souvré.	321
A Mr. du Pin, Ode.	323
	Deses.

## DES PIÈCES.

Desespoir amoureux, pour un Gentilhomme qui étoit à Bourbon.	325
Stances à une Dame qui devoit à l'Auteur, & qui ne se pressoit pas de le payer.	327
Le Portrait d'Iris, à Silvie.	328
A Mr. Mignart, le plus grand Peintre de no- tre Siecle.	330
A Mr. Beis, sur ses Oeuvres Poétiques, Stan- ces burlesques.	333
A Maître Adam, Menuisier de Nevers, sur ses Oeuvres Poétiques, Stances.	334
Satisfaction à M. D. M. Stances à la maniere du Poëte Neufgermain.	335
Leandre & Héro, Ode burlesque, à Monsei- gneur Fouquet, Procureur Général en Par- lement, Surintendant des Finances & Minis- tre d'Etat.	336
Révélations.	362

## BALLETS ET CHANSONS.

Le Ballet du Moyen de parvenir, pour des Ar- tifans, au Roi.	371
Pour un Balayeur.	372
Pour des Mores.	ibid.
Pour des Pages.	ibid.
Récit de Ballet, la belle Danse.	373
Chançon Pastorale.	ibid.
Chançon.	376
Chançon.	377
Chançon.	ibid.
Chançon.	378
Chançon.	ibid.
Chançon.	ibid.
Chançon.	379
Chançon.	ibid.
Chançon.	380
Chançon.	ibid.
Chançon.	381
Chançon.	Chan-

## T A B L E

Chanſon.	381
Chanſon.	382
Chanſon.	ibid.
Chanſon à manger.	ibid.
Au grand Flotte, Chanſon à boire.	384
Chanſon à boire.	385
Chanſon ſur le Blocus de Paris.	386
Triolet contre les Frondeurs.	387
Courante.	388
Courante.	ibid.
Courante.	389
Courante de Mr. Maulevrier.	390
Courante de Ballon.	ibid.
Courante.	391
Chanſon.	392
Chanſon ſur le Chant d'une Chanſon Italien- ne.	ibid.
Chanſon à boire.	393
Chanſon.	394
Chanſon.	395
Chanſon à boire.	ibid.

## ETRENNES, SONNETS ET RONDEAUX.

A Mlle. de Longueville, Etrences.	399
A Mad. de Hauteſort, Etrences.	ibid.
A Mad. Bellin, Etrences.	400
A Mad. Tambonneau.	401
A Mlle. Marion de Lorme, Etrences.	403
A Mlle. de Lenclos, Etrences.	404
Le Roi. Sonnet.	405
Au Roi. Sonnet.	406
Au Duc d'Anjou. Sonnet.	ibid.
A Mr. le Garde des Sceaux de Château-neuf.	407
Sonnet ſur les affaires du tems.	408
Sonnet.	ibid.
Sonnet.	409
Sonnet.	ibid.
Sonnet.	

## DES PIÈCES.

Sonnet.	410
Sonnet.	411
Sonnet.	412
Sonnet.	413
Sonnet.	414
Sonnet.	415
Sonnet.	416
Sonnet.	ibid.
Sur le Parasite Monmort, Sonnet en bouts- rimés.	417
Sonnet ou Epitaphe.	418
Sonnet.	ibid.
A Mad. Radigue, pour la remercier d'un pot de Coins, Rondeau redoublé.	419
Rondeau redoublé à Mlle. Descars, & à son Secretaire.	420
Réponse de Mlle. Descars au Rondeau précé- dent.	421
Rondeau redoublé.	422

## EPIGRAMMES, MADRIGAUX, EPITAPHES, BILLETS, CAPRICES &c.

Avis à la Reine.	425
Remercement à la Reine.	ibid.
Madrigal à Mad. de Sevigni.	426
A Mr. le Duc de Sulli.	427
A Mad. la Présidente Pommereuil.	428
Vers de Mlle. de Leuville à l'Auteur.	ibid.
Réponse à Mlle. de Leuville.	429
Au Comte de Sella, Madrigal.	ibid.
Madrigal sur le Portrait de son Eminence, par Mignart le Romain.	430
Cartel de défi sur les Sonnets de Job & d'U- ranie.	431
Affiche pour les Comédiens.	432
Autre Affiche.	433

## TABLE DES PIÈCES.

A Mr. le Duc de Ventadour, Deuxain.	434
Epitaphe.	ibid.
Autre.	435
Epigramme.	ibid.
Autre.	ibid.
Autre.	436
Autre sur Mr. Menard.	ibid.
Autre.	ibid.
Autre.	ibid.
Epitaphe.	437.
Epigramme.	ibid.
Autre , contre une Chicaneuse , qui juroit de manger jusqu'à sa chemise , en plaidant con- tre Scarron.	ibid.
Autre.	ibid.
A une grande petite Dame.	438
A Mr. Mignart, Billet.	ibid.
Billet.	439
Autre.	ibid.
A une grande Dame.	440
Avis de dix millions , & plus.	ibid.
Epitaphe de Henri Ganelon.	441
Epigramme au même.	ibid.
Autre au même.	ibid.
Au même.	442
Au même.	ibid.
Au même.	ibid.
Au même.	443
Epigramme contre Monmort.	ibid.

F I N.











UNS 158 c. 30



